Digitized by Google

ŒUVRES DIVERSES

DE

LORD MACAULAY

PREMIÈRE SÉRIE

Digitized by Google

Paris.— Typographie Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

Digitized by Google

7.5.13

ŒUVRES DIVERSES

DE

LORD MACAULAY

BIOGRAPHIES

ESSAIS HISTORIQUES, CRITIQUES ET LITTÉRAIRES

PREMIÈRE SÉRIE

TRADUITE

PAR M. AMÉDÉE PICHOT

ET PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Milton.

Bunyan. — Atterbury. — Samuel Johnson.

Les deux Walpole.

Olivier Goldsmith. — William Pitt.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1860

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Lorsque j'exprimai pour la première fois à lord Macaulay l'intention de reproduire plus complétement ceux de ses *Essais* déjà traduits et insérés dans la *Revue Britannique*, je lui soumettais un plan qui fut approuvé, mais dont je me suis écarté dans cette première série, et je dois dire pourquoi.

A cette époque n'avaient pas été publiées encore les *Biographies* proprement dites, qui ont paru successivement dans les livraisons de la huitième édition de l'*Encyclopédie Britannique* et qui m'ont semblé devoir être réunies dans le même volume, selon l'ordre dans lequel elles ont été composées. Ces biographies, différant par la forme des *Essais* d'histoire et de critique, ne pouvaient être convenablement

Digitized by Google

disséminées, d'autant plus qu'ainsi rapprochées elles offrent la même variété qui distinguera les autres séries des œuvres diverses de lord Macaulay.

J'ai pensé aussi que l'Essai sur Milton prenait naturellement sa place avant la biographie de Bunyan, les principales compositions de ces deux auteurs étant, sous plus d'un rapport, le produit d'une même époque et du même ordre d'idées, religieuses et politiques. La biographie d'Atterbury, qui suit immédiatement celle de Bunyan, peut servir à marquer la double réaction qui s'était produite dans beaucoup d'esprits après la restauration des Stuarts, et que la révolution de 1688 ne fit que suspendre, comme on le voit par la biographie de Samuel Johnson. Mais je voudrais vainement lier plus étroitement les diverses matières de ce volume; car les lacunes exigeraient des notes supplémentaires hors de proportion avec le texte.

J'ajoute seulement que la traduction de cette première série est exclusivement mon œuvre, revue, corrigée et annotée par moi seul : je désire qu'elle ne soit pas trouvée inférieure à celle des séries suivantes, traduites en partie par mes collaborateurs de la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

Au reste, les œuvres diverses de lord Macaulay seront divisées en séries et en volumes indépendants les uns des autres, qui pourront être acquis séparément. MM. Longman en préparent une édition complète avec des morceaux inédits et des annotations.

En reproduisant ici quelques pages sur lord Macaulay lui-même, tracées rapidement peu de jours après sa mort, je ne renonce pas à placer une notice plus complète en tête d'un autre volume, lorsque les documents que recueillent les amis de l'illustre écrivain auront été publiés en Angleterre.

AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

LORD MACAULAY.

Le lendemain de la mort bien inattendue de lord Macaulay, lorsque la tombe est à peine refermée sur son cercueil, nous ne pouvons encore, comme la presse anglaise elle-même, qu'exprimer en quelques lignes nos sympathies personnelles et rappeler ses principaux titres de gloire littéraire aux lecteurs de cette traduction de ses *Essais* et de ses *Biographies*.

Ce n'est pas l'Angleterre seule, c'est le monde littéraire tout entier qui, dans lord Macaulay, perd un génie presque universel, un poëte, un orateur, un critique, un historien, un biographe, et ses amis un des plus merveilleux causeurs de ce temps-ci, un causeur si charmant à écouter, que ceux qui ont quelquefois dit épigrammatiquement qu'il abusait du monologue auraient été les premiers bien fâchés de l'interrompre quand, encouragé par ses auditeurs ravis, il s'abandonnait à sa verve. Nous lui devons ce témoignage, et cependant nous l'avons moins souvent entendu parler l'anglais que le français, qui n'était pas sa langue maternelle, mais qu'il parlait avec un choix d'expressions littéraires, expliqué par

la richesse de ses lectures et son goût pour la littérature française, dont se ressent aussi son style d'écrivain. Sa mémoire verbale était si prodigieuse, que nous nous souvenons qu'un jour, déjeunant tête à tête avec lui, dans son appartement d'Albany, comme il nous arriva de nommer M. Guizot, lord Macaulay nous dit qu'à la même table et sur la même chaise il avait eu souvent M. Guizot lui-même pour interlocuteur, et il nous cita toute une conversation dans laquelle certes M. Guizot avait été écouté à son tour, car nous reconnaissions des phrases textuelles entendues par nous de la bouche de cet autre éloquent historien. Causer en français avec M. Guizot, n'était-ce pas de la part de lord Macaulay un désintéressement de causeur qu'on aurait pu opposer à Sydney Smith et à Jeffrey, lorsqu'ils revenaient quelquefois sur l'épigramme à laquelle nous faisons allusion [1]?

[1] Nous devons citer ici textuellement cette critique plaisante de peur qu'on n'y attache une importance qu'elle n'avait pas. D'après lady Holland, la fille de Sydney Smith, ce fut chez M. Romilly qu'eut lieu cette discussion sur *l'Enfer* du Dante, dans laquelle son père, s'adressant aux diverses personnes présentes, leur dit : « Dante pouvait être un grand poëte, mais c'était un écolier dans l'art d'inventer des tortures ; pas d'imagination, pas la moindre connaissance du cœur humain. Si je m'en mêlais, je vous ferais voir comment on compose un enfer. Vous, par exemple, mistress Marcet, ma vieille amie, qui avez mis les sciences en dialogue, je vous condamnerais à écouter pendant mille ans des conversations entre Emilie et Caroline, où Caroline expliquerait tout de travers des expériences de chimie, et où Emilie finirait par ne plus distinguer un acide d'un alcali. Vous, Macaulay, voyons un peu... Ah ! j'y suis : vous seriez muet. On vous crierait aux oreilles de fausses dates et des faits controuvés du

Encore un mot sur la mémoire de lord Macaulay. Il l'avait richement meublée depuis sa plus tendre enfance. Né en 1800, d'un père presbytérien sévère — M. Zachary Macaulay, le philanthrope négrophile — et d'une mère maîtresse de pension, élève de l'ultra-morale Hannah More et fille d'un quaker [1], il sut de bonne heure par cœur les principales scènes de la Bible et jusqu'aux livres apocalyptiques. Nourri en même temps de l'allégorie de Bunyan, *le Voyage du Pèlerin*, l'enfant affublait volontiers d'un nom biblique les amis et les visiteurs de la maison paternelle, manière brève de les caractériser. Il faisait revivre ainsi Moïse, Holopherne, Melchisedech et autres patriarches ou chefs ennemis d'Israël. A la grande désapprobation de son père et de sa mère, un personnage fut baptisé ainsi par le jeune Macaulay du nom de *la Bête de l'Apocalypse*. Un jour qu'il était à la fenêtre, il voit arriver en carrosse numéroté ce visiteur qu'on peut se figurer un peu rébarbatif, car, à son approche, l'enfant oublia la réprimande et s'écria : « Venez, venez voir si j'ai tort ! Voici encore la Bête avec son chiffre. » Le fiacre portait le numéro 666.

Le jeune Macaulay ne lisait pas que les livres

règne de la reine Anne ; toutes les opinions libérales et honnêtes seraient ridiculisées en votre présence, et vous ne pourriez dire un seul mot pour les défendre. »

[1] M. Zachary Macaulay, père de l'historien, avait une sœur qui épousa un gentleman d'Angleterre, M. Thomas Babington, et celui-ci donna ses deux noms (Thomas et Babington) à son neveu dont il fut le parrain.

Digitized by Google

saints : il connut de bonne heure les contes des *Mille et une Nuits*, qu'il racontait à ses petits camarades avec la facilité d'élocution de la sultane elle-même, et auxquels il emprunta depuis de si heureuses allusions en écrivant l'histoire des conquérants anglais de l'Hindoustan. Lorsqu'il passa de sa première école au collége de Cambridge, dans cette université si glorieuse à la fois de ses mathématiciens et de ses poëtes, de son Newton et de son Milton, Thomas Macaulay se fit bientôt remarquer par ses fortes études, ses discussions oratoires et ses poésies. Son camarade et son rival parmi les étudiants ses contemporains était Macworth Praed, qui faisait aussi des vers, mais surtout des vers badins ou des légendes héroï-comiques. Macaulay avait déjà publié sous le voile de l'anonyme des ballades modernes, l'une sur l'Armada, l'autre sur la bataille d'Ivry, lorsque, cherchant un champ encore inexploré en poésie, il inventa toute une série de *Ballades Romaines* (*Lays of ancient Rome*), remplissant ainsi une lacune dans la littérature latine, sous prétexte qu'à l'époque antérieure à Ennius, les enfants de Romulus devaient avoir eu leurs *Chants du border* comme les Ecossais, leurs *Romances* comme les Espagnols, leurs *Niebelungen* comme les Allemands, leurs *Mabinogion* comme les Gallois. Ce que Macaulay disait dans sa préface de Walter Scott poëte peut lui être non moins justement appliqué à lui-même : « Sir Walter Scott joignait, dit-il, à

la flamme d'un grand poëte la curiosité minutieuse et la patience laborieuse d'un grand antiquaire, etc. » Virgile, Ovide, Lucain et Horace, le critique de l'*Ars poetica*, si Macaulay mort traversait les champs Elysées classiques, tendraient une main fraternelle à celui qui a si bien célébré Horatius Coclès, ce héros du lac de Régille, Virginie et le devin Capys, dans la langue qu'on parle aujourd'hui chez les insulaires dont les ancêtres étaient *toto divisos orbe*.

Quelques mois avant sa mort, lord Macaulay se trouvait en visite chez un de ses amis, lorsque la conversation l'amena à réciter un si grand nombre de vers et de strophes de ballades, qu'on lui demanda où il avait amassé ce trésor de poésies populaires. Lord Macaulay raconta que pendant une des vacances de sa vie d'étudiant, il était allé faire une excursion pédestre dans les comtés de Cumberland et de Northumberland, où il s'était fait l'hôte des plus humbles chaumières, causant familièrement avec les paysans, et faisant en sorte de ne jamais quitter un village sans y avoir recueilli quelque historiette en prose ou quelque légende en vers qu'il transcrivait jour par jour. « Je ne sais ce qu'est devenu ce cahier, dit-il, mais on le trouvera tôt ou tard parmi mes papiers. » Cette anecdote seule justifierait le rapprochement des noms de Scott et de Macaulay. Espérons qu'un jour on éditera sous le second de ces noms un pendant à cette collection

des poésies des frontières de l'Ecosse, par lesquelles l'auteur de *la Dame du Lac* préluda aux épopées populaires qui le firent surnommer l'Arioste du Nord [1].

En quittant Cambridge couronné des lauriers académiques, Macaulay se destinait, encore comme Walter Scott, à la profession du barreau; mais, tout en suivant les cours de Lincoln's-Inn, il écrivait dans les Revues et Magazines, tels que *l'Etonian* et le *Quarterly Magazine* de Knight. Il ne fit son début dans la *Revue d'Edimbourg* qu'en 1826, par son article sur Milton.

Ce brillant essai le classa tout d'abord au premier rang des *essayists*, et il me sera permis de m'y arrêter un moment pour ces deux raisons : que je lui dois la connaissance personnelle de l'éminent écrivain, et que je crois pouvoir réfuter une assertion répétée quelquefois en Angleterre : qu'il regrettait de l'avoir écrit. L'*Athenæum* du 14 janvier a été jusqu'à dire que lord Macaulay en était honteux (*ashamed*). Si cet article ne fut traduit et inséré dans la *Revue Britannique* qu'au mois de juillet 1844, vingt ans après qu'il eut paru dans la *Revue d'Edimbourg*, c'est, comme je l'expliquai alors, qu'en 1826 notre Revue, dirigée par M. Saulnier, son fondateur, et qui n'existait que depuis un an, avait publié un article sur le même sujet; mais, vingt ans plus tard, il était permis de ne plus craindre quelques redites, et

[1] C'est aussi le vœu qu'exprime l'éditeur de *Once a Week*, journal hebdomadaire auquel nous empruntons cette anecdote.

la réputation de lord Macaulay autorisait un nouveau directeur à remplir ce qui lui semblait une lacune regrettable dans une nouvelle série du recueil où avaient été successivement publiés les beaux articles sur Bacon, Machiavel, etc. Ayant fait moi-même cette traduction, je la fis parvenir à l'auteur anglais dont la lettre est trop élogieuse à mon égard pour être citée textuellement ici, mais qui n'exprimait aucun regret, puisque j'étais remercié surtout de la fidélité scrupuleuse de la version. Comme, entre autres paroles aimables, était le désir de faire la connaissance personnelle du traducteur, et que justement je me rendais à Londres quelques jours après, je m'empressai de profiter d'une invitation que j'avais désirée sans doute, et je fus d'autant mieux accueilli que je me présentai sous les auspices d'un ou deux amis communs parmi lesquels j'aime à citer le savant et spirituel bibliothécaire des affaires étrangères, M. Dumont. Naturellement, dans cette première entrevue, il fut question de Milton et de l'article sur Milton. M. Macaulay alla au-devant de ma question en déclarant qu'il tenait à cette composition de sa jeunesse, comme on tient à un début heureux, et qu'il n'y changerait pas un mot en le réimprimant avec ses autres *Essais*, quoiqu'il dût avouer que s'il avait à le refaire il adoucirait quelques expressions un peu vives qui avaient pu paraître une apologie du régicide, dont Milton s'était constitué l'avocat, expressions qui heureuse-

ment, ajouta-t-il, sont contredites dans l'article même par le paragraphe où il est dit : « Nous ne saurions approuver, répétons-le, l'exécution de Charles Ier, non parce que la Constitution exempte le roi de toute responsabilité, sachant bien que ces maximes, tout excellentes qu'elles sont, admettent des exceptions, mais parce que nous sommes convaincu que la mesure fut très-nuisible à la cause de la liberté, etc. » Je me permis de lui dire que c'était là aussiu ne de mes raisons de croire que le régicide était un crime, quoique ce ne fût pas la seule, et que, sous ce rapport, je préférais à l'article sur Milton l'article sur Barrère, dans lequel l'apologiste des fanatiques puritains de 1649 traite plus sévèrement nos jacobins conventionnels de 93[1]. « Dans l'article sur Milton, comme dans l'article sur Barrère, me dit M. Macaulay, j'espère n'être qu'un whig anglais, acceptant toutes les conséquences d'une révolution faite au nom de la liberté, mais non un *révolutionnaire* dans le sens français. »

Nous avons beau être de notre siècle et modifier les opinions que nous transmettent nos pères, il en reste toujours quelque chose, et ce n'est pas toujours à regretter. Lord Macaulay ne pouvait être un ultra-whig, ni un presbytérien exalté, comme tel de ses

[1] « L'énergie tant vantée des jacobins n'était que l'ivresse du Malais qui, dans les fumées de l'opium, tire son poignard et court à travers les rues, frappant tout ce qu'il rencontre. » Article sur Barrère, septembre 1844.

ancêtres ; mais il aurait cru être infidèle à leur mémoire en se faisant tory et surtout jacobite, lui dont un ascendant, le révérend John Mac Aulay, était ministre de l'Evangile dans les îles Hébrides, lorsqu'après Culloden, en 1746, le prince Charles-Edouard y errait en fugitif. Ce révérend ministre donna des indications si précises sur la retraite de Charles-Edouard qu'il faillit le faire surprendre par les agents du gouvernement. Heureusement le Prétendant avait dans cette partie sauvage de l'Ecosse des partisans tout aussi actifs que pouvait l'être le ministre de la paroisse qui, selon nous, aurait mieux fait, comme ministre de l'Evangile, de ne pas empiéter sur les attributions de la police. Et là-dessus son petit-fils était de notre avis [1].

Les amis de lord Macaulay savent bien qu'il ne se rétractait pas facilement. C'est ainsi que lui, petit-fils d'un quaker, il a, dans la seconde édition de son *Histoire d'Angleterre*, modifié à peine quelques expressions de la flétrissure infligée dans la première

[1] Ce que j'avançais ici en janvier, sans oser citer une conversation de lord Macaulay lui-même, me semble confirmé parce que j'ai lu depuis, en février, dans l'*Athenæum*, où M. Joseph Irving, auteur d'une histoire du comté de Dumbarton, écrit au rédacteur :

« Je puis dire que lord Macaulay ne parlait de ses ancêtres qu'avec de grandes réticences. Lorsqu'il vint à Dumbarton en 1848, un respectable gentleman voulut le questionner sur ce chapitre et revint plusieurs fois à la charge, jusqu'à ce que lord Macaulay, après avoir éludé chaque fois l'entretien, finit par lui faire comprendre qu'il était indiscret. »

à William Penn, accusé d'avoir été un intercesseur peu délicat auprès de Jacques II en faveur de quelques victimes de la rébellion de Monmouth. Une polémique s'étant engagée à ce sujet dans les journaux littéraires, il affecta longtemps de ne pas y faire attention, pendant qu'il cherchait dans les Mémoires du temps les pièces justificatives de son opinion, qui lui démontrèrent qu'il exista deux Penn, dont l'un avait compromis le nom de l'autre, mais que le célèbre Penn avait mérité de son côté d'être pris pour son homonyme.

L'article sur Milton fut suivi à divers intervalles de ceux qui avaient été d'abord réunis en volumes par un libraire américain, lorsque MM. Longman les réimprimèrent à leur tour sous divers formats. L'éditeur allemand Tauchnitz les a édités aussi en cinq volumes de sa collection, en y ajoutant trois des biographies fournies par l'auteur à la huitième édition de l'*Encyclopédie Britannique*.

Un article de discussion politique sur le scrutin en matière d'élection ayant attiré l'attention du marquis de Lansdown, ce riche seigneur whig se montra fidèle à la tradition des deux grands partis aristocratiques qui était, avant la réforme parlementaire, de grossir leur phalange de la Chambre des communes en y faisant entrer par le simulacre électoral d'un bourg-pourri tout jeune homme de talent, capable de se créer un nom. Il disposait du bourg de Calne et le fit offrir à M. Macaulay qui l'accepta. Les débuts

de M. Macaulay au Parlement ne furent pas moins brillants que dans la presse périodique, — si brillants que la critique ne le laissa pas proclamer l'héritier de Fox et de Burke sans insinuer qu'il y avait quelque chose d'artificiel dans sa pompe oratoire et un peu de manotonie dans le son de sa voix; mais le président de la Chambre, assez bon juge et qui ne flattait pas les jeunes orateurs, déclara, dès le second discours de M. Macaulay, qu'il était le plus éloquent orateur qu'il eût jamais entendu sous la voûte de la chapelle Saint-Etienne. Jeffrey répète avec bonheur ce jugement sur son jeune colloborateur, dans sa correspondance publiée par lord Cockburn.

On a réimprimé les discours de lord Macaulay, et, chose rare dans des discours de tribune, il leur reste un mérite littéraire qui prouve que la correction du style peut coexister avec la chaleur et la grâce facile de l'improvisation. Les whigs, parvenus au pouvoir, grâce au bill de réforme dont lord Macaulay avait été un des défenseurs, reconnurent ses services par une place dans le bureau du contrôle, et, voyant en lui un futur ministre, résolurent de lui conférer une de ces fonctions lucratives qui, au bout de quelques années, laissent au fonctionnaire le plus délicat la fortune indépendante sans laquelle on figure mal dans un cabinet anglais. Réélu au Parlement en 1832 par les électeurs libres de Leeds, il donna sa démission en 1834 pour aller dans l'Inde en qualité de membre du Conseil suprême de Calcutta, avec la mission

spéciale de formuler un Code pour les sujets indiens de Sa Majesté. Les émoluments de cette double place s'élevaient à environ 15,000 livres sterling (375,000 francs), et il l'occupa cinq ans. A son retour, il put rentrer, en effet, dans la carrière parlementaire avec une fortune indépendante sans être très-considérable en elle-même, mais plus que suffisante pour ses goûts simples, si bien que, redevenu membre du Parlement, il étonna ses amis en hésitant à accepter un portefeuille, prétendant que sa véritable vocation avait été la carrière d'un simple homme de lettres. Il finit par sacrifier ses goûts à son parti, et devint ministre de la guerre; car, dans un ministère anglais, les titulaires de ce portefeuille et du portefeuille de la marine ne sont pas nécessairement des généraux de terre ni des amiraux. Grâce à sa facilité laborieuse, le ministre put être exact aux Conseils de cabinet, parler fièrement à la Chambre et publier ses *Ballades Romaines* qui ont bien certainement un accent de poésie militaire. Il était surtout heureux de ne dépendre ni des appointements de son portefeuille, ni de l'opinion de ses électeurs, et, quoiqu'il fût devenu le représentant des protestants calvinistes d'Edimbourg, alors très-opposés à la dotation en faveur du séminaire catholique de Maynooth, comme il avait toujours écrit et parlé en faveur de l'émancipation catholique et de ses conséquences, il ne craignit pas, ministre et membre de la Chambre, de braver ses électeurs en votant la dotation promise au

séminaire. S'il s'était contenté de voter, on eût peut-être pardonné le vote au ministre, mais les discours de l'orateur firent revivre pour les presbytériens d'Edimbourg l'écho de ce magnifique article sur l'*Histoire des Papes* de L. Ranke, dans lequel la grande Revue whig et protestante avait osé montrer la papauté, attaquée successivement par l'hérésie au moyen âge et au seizième siècle, par le scepticisme philosophique du dix-huitième, par l'impiété révolutionnaire et les armées conquérantes de Napoléon Ier, sortant triomphante de toutes ces luttes, rétablie à Rome, en 1814, avec le concours des nations protestantes elles-mêmes, et proclamant du haut de la chaire de saint Pierre le principe de sa pérennité. Cet article, écrit exclusivement au point de vue historique, est curieux à relire aujourd'hui, et ceux qui y auront recours nous avoueront qu'il fait pâlir, littérairement au moins, les innombrables brochures enfantées par la question romaine, dont aucune ne l'a cité, quoiqu'il contienne peut-être des arguments pour toutes les causes. Les passages les plus offensants pour les susceptibilités antipapistes de la ville où Knox prêchait, il y a trois siècles, contre l'Antechrist et la Prostituée des sept collines, étaient résumés par ces images grandioses qui se gravent dans toutes les mémoires. Il n'est guère de jour où l'on n'évoque encore dans la presse anglaise la figure d'un Anarchasis zélandais rêvant sur les ruines du Pont de Londres, ou celle de la grande pyramide du désert.

Une ou deux courtes citations vont nous expliquer la rancune qui, en privant l'orateur de son siége au Parlement, nous a valu les quatre volumes de son Histoire. Après avoir constaté que le chiffre des catholiques égalait celui de toutes les sectes réunies, M. Macaulay ajoutait : « Nous n'apercevons aucun signe qui indique l'approche du terme de la longue domination de Rome : la papauté a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques existant aujourd'hui dans le monde, et nous ne sommes pas sûr qu'elle ne soit destinée à voir la fin de tous. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent franchi le Rhin, quand l'éloquence grecque florissait encore à Antioche, quand les idoles étaient encore adorées dans le temple de la Mecque, et elle pourra survivre dans toute sa vigueur primitive, alors que quelque voyageur de la Nouvelle Zélande s'arrêtera au milieu d'une vaste solitude, et, appuyé contre une arche brisée du Pont de Londres, esquissera sur son album les ruines de la cathédrale de Saint-Paul ! » Nos évêques et nos académiciens ont peut-être dit quelque chose d'analogue à propos de la *Question romaine*, mais pas si grandement, ce nous semble. La même idée revient à la conclusion de l'article sous une autre forme plus pompeuse encore, pour peindre l'immutabilité de la papauté après la grande révolution européenne du commencement de ce siècle.

Digitized by Google

« L'anarchie avait eu son règne. Un nouvel ordre de choses naquit de la confusion même. Nouvelles dynasties, nouvelles lois, nouveaux titres..., et au milieu s'éleva la papauté. Les Arabes racontent dans leurs fables que la grande pyramide fut bâtie par des rois antédiluviens, et que, seule de tous les ouvrages de la main des hommes, elle supporta le poids du déluge. Telle fut la destinée de la papauté : elle avait été ensevelie sous la grande inondation, mais ses fondements étaient restés inébranlables, et, lorsque les eaux s'écoulèrent, elle apparut seule au milieu des ruines d'un monde bouleversé. La république de Hollande n'était plus, ni l'empire d'Allemagne, ni le grand Conseil de Venise, ni la vieille ligue helvétique, ni la maison de Bourbon, ni les Parlements et l'aristocratie de la France. L'Europe était couverte de jeunes créations, — un empire français, un royaume d'Italie, une confédération du Rhin. Les derniers événements n'avaient pas seulement altéré les limites territoriales et les institutions politiques. La distribution de la propriété, la composition et l'esprit de la société avaient, dans presque tous les Etats de l'Europe catholique, subi un changement complet. L'Eglise immuable était encore debout. »

En réveillant cet écho de la voix d'un politique protestant, nous ne prétendons pas (nullement ultramontain d'ailleurs nous-même) indiquer des arguments péremptoires aux avocats du saint-siége, mais uniquement faire comprendre pourquoi l'esprit

de secte s'empara du collége électoral d'Edimbourg. Lorsque arrivèrent les élections générales de 1847, un M. Cowan (connaissez-vous M. Cowan[1] ?) se fit presque un nom en l'emportant sur la plus grande illustration vivante de cette Écosse, si fière de ses hommes d'intelligence. Lord John Russell, en recomposant un cabinet whig, y avait appelé le candidat vaincu d'Edimbourg, en lui attribuant les fonctions de trésorier de la guerre. M. Macaulay aurait pu renter au Parlement (et garder ainsi sa place) en acceptant les offres d'un autre collége. Il préféra se démettre et prouver qu'il était de bonne foi lorsqu'il répétait souvent que la vie littéraire lui souriait plus que la vie politique. Aussi, six ans après, les électeurs d'Edimbourg, honteux de l'affront qu'ils s'étaient infligé à eux-mêmes en 1847, le réélurent; mais ce fut sans qu'il eût consenti à faire la moindre démarche ni publié la moindre note électorale, ni consenti à contribuer en rien aux frais de cette candidature, presque malgré lui en un mot, tant il resta fièrement à l'écart, quoiqu'une fois nommé il ne crût pas s'humilier en allant serrer la main à ses anciens amis et remercier les nouveaux. Mais quant à accepter une place ministérielle, il s'y refusa désormais, bien moins parce que sa santé s'était affaiblie que parce qu'il voulait consacrer à son *Histoire*

[1] Il est juste de dire que l'honorable M. Cowan est bien connu à Edimbourg, et qu'il a écrit un ou deux articles dans *l'Encyclopédie Britannique*.

tous les loisirs qui lui restaient entre deux sessions. Depuis 1847, il avait publié la première partie de cette *Histoire*, et ses éditeurs avaient complété sa fortune indépendante en lui comptant une somme de 15,000 livres sterling, rémunération qui n'était qu'en proportion de leurs propres bénéfices. Je n'ai pas à apprécier ici le mérite d'un ouvrage accueilli avec tant d'enthousiasme en Angleterre et en Allemagne, mais je ne puis m'empêcher d'avouer qu'en France ce qu'on appelle le public est encore un peu en retard, quoique la critique et les lecteurs d'élite aient franchement et dès l'abord rendu pleine justice à l'éminent historien. Lord Macaulay, pour tout dire, attendait quelque chose de plus d'un pays où il reconnaissait avoir de dignes émules dont il s'était toujours plu à proclamer les titres glorieux, sans en excepter ceux qui ont cherché leur sujet dans les annales des Trois-Royaumes. J'oserai dire que j'ai dû avoir quelques entretiens explicatifs avec lui à ce propos, et voici comment : avant la publication de l'ouvrage en Angleterre, j'avais réclamé l'acquisition du droit de traduction (non gratuit) des éditeurs et de l'auteur lui-même qui se l'était réservé ; il me répondit qu'il n'entrait pas dans ses idées de mettre ce droit à prix d'argent, ni même de le rendre exclusif, mais qu'il m'enverrait les *bonnes feuilles* de chaque volume, de manière à me donner tous les avantages de la priorité, si en France comme en Allemagne on entreprenait plusieurs traductions à la

fois. C'était une faveur dont je devais être très-reconnaissant, et, M. Macaulay ayant tenu religieusement sa parole, j'avais pu, avec l'aide de mon regretté collaborateur feu Borghers, terminer la traduction du premier volume lorsque le texte entier parut à Londres. J'avais même commencé l'impression, non que je n'eusse pas trouvé d'éditeur, comme on l'a dit, mais parce que j'avais préféré l'éditer moi-même, ayant vendu d'avance une moitié de l'édition à un libraire belge. Les premières feuilles étaient composées quand éclata la révolution de Février. Il y eut bien d'autres ouvrages suspendus, bien d'autres traités de librairie rompus ou résiliés à la suite d'un événement qui renversait toutes nos théories constitutionnelles et démentait les analogies historiques au nom desquelles, nous autres publicistes et historiens, depuis 1830, nous avions proclamé notre révolution de 1688 et notre Guillaume III. Mon manuscrit est encore là, car pendant un voyage que je fis à Naples, mon loyal ami, l'éditeur Perrotin, oubliant quelques paroles échangées entre nous, avait été amené à prendre l'engagement de publier une traduction de l'*Histoire* de M. Macaulay par M. Peyronnet. Il y eut entre nous, à mon retour, une explication tout amicale, de laquelle il résultait pour moi que si Perrotin me cédait, il faisait un sacrifice plus grand que le mien. M. Perrotin (Béranger le savait bien) est habitué à avoir le dessus avec les auteurs en fait de générosité et de bons procédés.

Je voulus qu'une fois ou deux au moins dans sa vie, il eût affaire à un auteur qui ne se laisse pas vaincre sur ce terrain-là. Et voilà comment mon manuscrit est presque vierge encore, quoiqu'il eût le mérite de quelques annotations de lord Macaulay lui-même. Mais je suis convaincu que si l'ouvrage traduit eût paru en France en temps plus opportun, traduit par M. Peyronnet ou par moi, il aurait obtenu un succès plus populaire, quoiqu'il ait eu aussi en France le succès d'une double traduction, la traduction de M. Montaigu ayant suivi de près celle de M. Peyronnet. Lord Macaulay, quoique un peu étonné que je n'eusse pas risqué à moi seul les frais d'une édition en 1849, ne m'en a pas voulu, car lorsque M. Perrotin s'adressa à moi directement pour la continuation, je reçus encore communication des bonnes feuilles, et j'en profitai pour rapprocher les deux éditeurs. J'ai eu cette fois-là encore le regret de ne pas avoir pu conserver la collaboration de M. Montaigu, qui sait qu'il n'y eut pas de ma faute.

Ce détail bibliographique n'a d'importance qu'à cause du nom de lord Macaulay; mais il fait voir comment j'ai eu pendant près de vingt ans l'honneur de correspondre avec lui et de le voir chaque fois que je suis allé à Londres. On comprendra aussi facilement que dans une visite que je lui fis en 1850, nous eûmes, à propos de Guillaume III, son héros favori, une conversation très-piquante relative à la phase présidentielle de notre révolution de 1848.

Ah ! si j'avais la mémoire du noble écrivain ! Je dirai seulement que presque jacobite aux yeux de l'historien de Guillaume, à cause de mon *Histoire de Charles-Edouard*, il me sembla que ce jour-là j'étais plus attaché que lui aux théories constitutionnelles. Je n'ai jamais été du nombre de ceux qui croyaient encore alors que le neveu du grand Napoléon n'avait de son oncle que le nom : l'excellent M. Vieillard, son ex-gouverneur, et Ph. Lebas, mon condisciple de Juilly, son ex-précepteur, m'avaient renseigné suffisamment. Mais M. Macaulay, qui avait lu dans les œuvres de Napoléon III tout ce qu'il a écrit à la gloire de Guillaume et de la révolution libérale de 1688, soutenait que le prince-président n'avait d'autre ambition que de rester à la tête de la République et d'en faire respecter la constitution, comme Guillaume avait fait respecter le bill des droits. Je lui soutenais, moi, que la République française s'était suicidée d'avance en prenant un prince pour son protecteur et qu'elle consommerait son immolation s'il était réélu, en supposant que le prince daignât attendre la crise d'une réélection. Bref, le poëte, l'homme de génie, l'orateur politique traçait un cercle infranchissable autour du prince-président, et moi, l'humble écho, l'écolier admirateur du maître, je voyais déjà planer à l'horizon l'aigle impérial, emportant sur ses ailes l'héritier couronné de Napoléon Ier. Je fus réduit au silence par une brillante improvisation ; mais deux années après j'eus

la petite satisfaction, lorsqu'entrant chez M. Macaulay il me demanda des nouvelles de Paris, de lui répondre par cette variante d'un des vers de sa prophétie de Capys :

The eagle is no more in the coop.
L'aigle n'est plus dans la cage à poulets.

« Oh! je me rappelle! dit-il en riant, vous fûtes Capys ce jour-là. »

Mais je ne tardai pas à m'humilier de nouveau devant le vrai magicien qui me tint une bonne heure sous le charme.

En élevant M. Macaulay à la pairie, l'Angleterre a honoré la pairie encore plus que le nouveau pair. Malheureusement, ce titre ne survivra pas à celui qui l'a porté si peu de temps. Lord Macaulay était resté célibataire; non qu'il fût insensible, comme on l'a prétendu, aux douceurs de la vie de famille, car il disait volontiers, ce que j'ai entendu de sa bouche : « Je me sens un cœur de père quand je vois les enfants de ma sœur; » mais c'est à ceux qui ont vécu plus que moi dans son intimité à parler de ces vertus privées qu'il mettait lui-même au-dessus des dons du génie.

Je ne puis m'empêcher de rappeler, toutefois, que dans les lettres que j'échangeai avec lui après la publication de son Histoire, comme je félicitais surtout le *héros* d'avoir trouvé un historien pour mettre en relief sa tendre amitié pour Bentinck, ce qui nous

révélait en lui une sensibilité que nous ne soupçonnions pas..., lord Macaulay me répondit : « Si Guillaume est, en effet, mon héros, comme vous le dites, c'est parce qu'il m'a été possible de justifier ma sympathie aussi bien que mon admiration. Je ne crois pas plus que vous aux *héros qui n'ont pas de cœur*, et je remercie comme vous Homère des larmes qu'il fait verser à Achille. »

Qu'on relise aussi ces paragraphes de la biographie de Johnson, où lord Macaulay nous peint d'une manière si touchante la tendre affection du grand critique pour sa mère, sa femme, ses amis et ses serviteurs.

M. Henry Reeve, le directeur de la *Revue d'Edimbourg*, termine ainsi les trois pages d'éloquents regrets qu'il a tracées en revenant de l'abbaye de Westminster, où tout ce qu'il y a de plus haut placé en Angleterre a déposé le cercueil de lord Macaulay :

« Il n'est personne qui n'ait entendu parler de sa conversation si animée et si brillante, des trésors abondants d'érudition et des traits admirables d'inspiration soudaine qui fascinaient ses auditeurs autour de son fauteuil ; mais ses amis seuls peuvent savoir avec quelle sympathie et quelle générosité il était toujours prêt à assister de ses conseils et de sa fortune ceux qui luttaient moins heureusement que lui, et dans un rang plus modeste, contre les difficultés de la carrière littéraire. Si nous pouvions le suivre dans le cercle plus étroit de son intérieur,

nous prouverions que jamais homme ne fut d'une nature plus tendre et plus affectueuse. Nous ne sommes pas les seuls à pleurer en lui le plus bienveillant comme le plus grand de nos amis; quoique la renommée de ses œuvres et la vénération du monde doivent perpétuer en quelque sorte l'existence d'un écrivain si illustre, nous ne pouvons cependant qu'éprouver un vide douloureux en pensant que nous ne jouirons plus de ces grâces et de ces vertus qui illuminaient pour nous sa vie intime.

« Il était singulièrement inaccessible aux tentations ordinaires de l'ambition et de la vanité; mais nous l'avons entendu exprimer quelquefois un vœu de distinction personnelle, vœu qui vient d'être exaucé, le vœu de reposer après sa mort dans cette nécropole des hommes illustres de l'Angleterre, qui inspira à Addison quelques-unes des pages les plus exquises de la prose anglaise, et que lord Macaula a décrite lui-même plus d'une fois comme la dernière limite des gloires humaines. Les deux hommes qui portèrent ces noms immortels ne sont plus séparés que par la distance de quelques dalles funéraires. Addison et Macaulay font là tous les deux partie de cet aréopage muet de leurs pairs, mais parmi tous ces poëtes, ces orateurs, ces politiques, ces patriotes de l'Angleterre, il n'en est pas de plus noble que celui que nous venons d'y porter. En attendant de pouvoir rendre plus ample justice à son génie et à ses écrits, nous avons voulu au moins dé-

poser sur sa tombe cet hommage de nos profonds regrets. »

Nous nous associons à ce deuil pour nous, pour nos collaborateurs et pour nos lecteurs, mais ce n'est pas notre dernier adieu à celui qui, de tous les auteurs dont nous fûmes en France les interprètes ou les admirateurs, réalise le mieux la définition de l'orateur par Quintilien : *Vir bonus et bene dicendi peritus.*

« Un grand écrivain est l'ami et le bienfaiteur de ses lecteurs : ils ne peuvent donc le juger sans quelques-unes des illusions de l'amitié et de la reconnaissance. » Cette pensée est de lord Macaulay, qui la développe dans son Essai sur le caractère de lord Bacon, mais sans que son admiration et sa reconnaissance pour cet éminent génie le rendent moins sévère quand il déplore les taches de sa vie. C'est qu'il y a dans l'homme quelque chose de supérieur au génie : la probité, — la probité, cette vertu qui embarrasse quelquefois l'ambition dans sa marche, cette vertu trop souvent mise de côté par les hommes d'Etat, mais sans laquelle il n'existe pas de vraie grandeur morale. Si lord Macaulay, dont le génie égala presque celui de Bacon, n'est pas monté aussi haut que le chancelier de Jacques Ier dans la carrière des honneurs, c'est que, quoique homme de parti, ardent et passionné même quelquefois dans ses opinions, il y avait en lui cette vertu à qui répugnent les capitulations de conscience si nécessaires aux hommes de

parti et aux ambitieux. Aussi n'a-t-il besoin d'aucune des illusions de l'amitié et de la reconnaissance pour être admiré et aimé après sa mort. Ses amis, pour parler de lui, n'ont pas à user de réticences charitables; et ceux-là même dont il fut l'adversaire politique, ceux qui ont pu se plaindre de n'avoir pas trouvé en lui un critique assez indulgent, n'élèveront pas la voix pour attaquer sa moralité.

Lord Macaulay avait quitté depuis quelque temps son ancien appartement du passage Albany dans Piccadilly, et il habitait Holly-Lodge, Campden-Hill, partie du faubourg de Kinsington, qui est à Londres ce qu'est Passy à Paris. Sa santé était fort affaiblie, mais rien n'annonçait qu'il fût gravement malade, et sa mort, causée par une affection de cœur, a surpris sa propre sœur, qui l'avait vu le soir même (le mercredi 28 décembre), deux heures tout au plus avant l'heure fatale. Cette mort ne fut guère connue que le vendredi matin et elle fut révélée aux journaux de Londres par un journal de province. M. Ellis, son ami et son exécuteur testamentaire, étant *recorder* de Leeds, avait été seul avisé par une dépêche télégraphique communiquée à la presse de cette ville. Sa famille se rappela que le 25, au repas de Noël, il avait été presque silencieux, ce qui était réellement

un symptôme extraordinaire. Ses funérailles n'ont eu lieu que le lundi 9; funérailles tout à fait privées, mais qui n'ont pas manqué de solennité, tout ce qu'il y a de plus notable dans l'aristocratie de naissance et de talent ayant tenu à y figurer. Le poêle était porté par le lord grand chancelier, le comte de Carlisle, le comte de Shelburne, le comte de Stanhope, sir Henry Holland, lord John Russell, le duc d'Argyle, le président de la Chambre des communes, le doyen de Saint-Paul (le révérend M. Milman, poëte et historien comme le défunt). Tous les dignitaires ecclésiastiques de l'abbaye de Wesminter concouraient au service mortuaire. L'enregistrement du testament de lord Macaulay à la cour spéciale où se déposent ces sortes d'actes (Probate-Court) a révélé le chiffre de la fortune acquise si honorablement, moitié par les cinq années de ses fonctions publiques à Calcutta, et moitié par sa plume d'historien. Elle s'élevait à 80,000 livres sterling, dont sa sœur, lady Trevylian, est la principale héritière, prélèvement fait de divers legs en faveur de ses frères, neveux et nièces. Ce qui intéresse surtout dans cet héritage, c'est la partie des manuscrits. Il paraît qu'il y aurait plusieurs chapitres du cinquième volume de l'*Histoire d'Angleterre* déjà mis au net, et le reste du volume assez avancé pour compléter le règne de Guillaume III; mais jusqu'ici lady Trevylian, la sœur de lord Macaulay, semble s'opposer à un inventaire exact de ces manuscrits. Son mari, sir

Charles Trevylian, est gouverneur de Madras, où elle se dispose à aller le joindre, avec l'intention de ne revenir en Angleterre que dans deux ans. Jusque-là, elle déposerait les manuscrits chez son banquier, pour ne s'en occuper qu'à son retour. On espère toutefois modifier cette résolution.

La glorification de lord Macaulay a pris dans la presse anglaise des proportions considérables. Nous ne rechercherons parmi les documents variés consacrés à cette noble mémoire que ceux qui peuvent avoir un intérêt biographique et littéraire. Remontant à l'enfance de l'illustre auteur, nous trouvons d'abord les deux lettres inédites de miss Hannah More annoncées par le *Macmillan Magazine*. Il est peu de bas-bleus qui aient eu en Angleterre une réputation égale à celle de cette miss. Cette réputation avait commencé dans les cercles où régnaient les notabilités du dix-huitième siècle. Johnson, Burke, Walpole en parlaient déjà comme d'une muse religieuse et morale. Southey, W. Scott, Wordsworth, célébrèrent ensuite son influence sur leur génération. Lord Byron, comme de raison, lui décocha quelques traits de sa satire, et entre autres à propos de son roman de *Cœlebs à la recherche d'une femme*. Elle mourut en odeur de sainteté puritaine, à un âge

très-avancé, en 1834, et un de ses contemporains, M. William Roberts, trouva dans les souvenirs de sa vie et sa correspondance la matière de quatre volumes in-octavo. Dans ces volumes sont plusieurs lettres échangées entre miss Hannah More et M. Zachary Macaulay, le père de lord Macaulay, mais non celles que publie l'éditeur du *Macmillan-Magazine*, qui les tient de M. A. Roberts, fils du biographe.

A l'époque où elles furent écrites, miss Hannah, âgée de soixante-dix ans, avait quitté son pensionnat et résidait à Barley-Wood, près de Bristol. M. Zachary Macaulay était en correspondance suivie avec elle, appartenant à la même secte de ces philanthropes négrophiles qui préparaient, au nom de la religion et de la philosophie, l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises. En outre, il avait épousé miss Sarah Mills, l'élève favorite du pensionnat More, et enfin le jeune Macaulay, que miss More connut dès sa plus tendre enfance, inspirait à celle-ci un intérêt tout particulier, non-seulement à cause de sa précocité, mais aussi parce qu'elle était souvent consultée par sa mère sur l'éducation du petit prodige. C'est, du reste, ce qui ressort des deux lettres mêmes que nous allons traduire, et dont la première fut justement provoquée par la question de savoir si on mettrait l'enfant à la grande école de Westminster :

« Mon cher monsieur,

« Je profite de l'occasion de M. R. Grand, qui est ici,

pour vous envoyer quelques lignes sous son couvert, de sorte qu'elles doivent être nécessairement écrites à la hâte. Autant que je puis hasarder mon humble opinion, il me semble que, si tout est d'ailleurs convenable, vous ne pouvez mieux faire que d'adopter le plan dont vous avez conçu l'idée, et qui est de transporter votre résidence à Westminster pour y mettre Tom à l'école, comme externe. C'est seulement avec cette réserve que je croirais ce parti sage. Précipiter les enfants tout entiers dans ces écoles publiques me rappelle toujours la pratique des mères scythes qui plongeaient leurs nouveau-nés dans la rivière; — le plus grand nombre périssaient, mais ceux qui étaient doués d'une forte constitution et valaient la peine d'être sauvés sortaient de l'expérience avec un surcroît de vigueur. Le vôtre, comme Edwin, « n'est pas un enfant vulgaire[1], » et il exige un degré d'attention proportionné à sa grande supériorité d'intelligence et à ses passions vives. Il faut qu'il ait des compétiteurs dignes de lui. Il est comme ce prince qui refusait de jouer avec d'autres condisciples que des rois. Une école telle que Westminster (avec la sauvegarde du foyer paternel pendant les intervalles

[1] Miss Hannah More fait ici allusion au héros de Beattie (*le Ménestrel ou l'Education du génie*) :

And yet poor Edwin was no vulgar boy.

Le second titre du poëme explique suffisamment la justesse de l'allusion.

de l'étude) contiendra son imagination vagabonde et fixera sur un point sa curiosité aventureuse. Actuellement, ayant la conscience qu'il n'a aucun rival capable de rompre une lance avec lui, certain qu'il doit être d'un succès comparatif, il pourrait ne pas poursuivre avec une ardeur suffisante les parties les plus sévères de l'enseignement. Après la religion, il n'est rien de mieux pour dresser et diriger les jeunes esprits que les études suivies et la discipline de ces écoles. Sous tous les autres rapports, j'en pense assez de mal.

« Je ne voudrais pas, pour tous les avantages que peut en retirer l'intelligence, jeter l'âme pure et innocente de Tom au milieu de pareils dangers. En le faisant revenir le soir à la maison pour qu'il y soit surveillé par vous, j'espère qu'avec la bénédiction de Dieu vous le préserverez de la corruption des écoles. Je n'ai jamais vu aucun mauvais penchant en lui, — rien, excepté les faiblesses et l'ambition qui sont inséparables peut-être de talents si précoces et d'une imagination si vive. Il paraît sincère, véridique, sensible et affectueux. J'ai observé que *vous* aviez un grand ascendant sur lui. Votre présence retenait la véhémence de son éloquence sans comprimer sa franchise, ni diminuer sa tendresse filiale. Vous êtes son oracle ; j'espère que vous conserverez toujours cette influence. J'ai vu avec plaisir que, quoique impatient de donner une issue aux ébullitions de sa muse, il n'y pensait pas plus ensuite que

l'autruche, dit-on, ne pense à ses œufs, une fois qu'elle les a pondus.

« Nos affectueux compliments à Mrs. Macaulay et à Tom. Dites, je vous prie, à ce dernier que le veneur ou valet de la meute de Childe-Hugh est positivement mort des suites de sa chute dans la chaudière où il fait bouillir la pâtée des chiens. S'il était, comme on nous l'a dit, l'instrument de la vengeance de sir Hugh, c'est une rétribution providentielle. Je suppose que le poëte y trouvera la matière d'un second chant. Je désire qu'il corrige l'autre et me l'envoie lisiblement écrit. Dites-lui encore que j'ai dîné chez M. David, qui doit dîner ici vendredi. Je lui ai appris quel champion de sa cause il a dans Tom, et lui ai lu la fable de Tom que je renvoie ci-incluse.

« A vous, mon cher monsieur, bien sincèrement.

« H. More. »

« Barley-Wood, 7 août 1812. »

L'éditeur de cette lettre croit que le Childe-Hugh dont il est question devait être le héros de quelque poëme du jeune Macaulay, que son père avait envoyé à miss Hannah More. Il ajoute encore que l'enfant poëte ne fut pas mis à l'école de Westminster, mais confié à M. Preston, révérend ecclésiastique qui tenait un pensionnat à Shelford, près de Cambridge. Ce fut pendant une de ses vacances qu'il fit à Hannah More la visite qui fournit à la poétique institutrice les détails nouveaux contenus dans la seconde lettre,

à laquelle manque le millésime. Deux années devaient s'être écoulées depuis la première, ce qui faisait du jeune Macaulay un adolescent de quatorze ans.

« Mon cher monsieur,

« Je voulais faire écrire Tom aujourd'hui, mais il sera très-occupé avec un camarade favori, et, vu que je n'aurai pas le temps demain, je vous griffonne quelques lignes. Cet ami est un enfant très-sensé qui suit l'école de Woolwich et se destine à l'artillerie. J'ai entendu un débat qui s'était élevé entre eux sur la comparaison du prince Eugène et du duc de Marlborough, considérés comme généraux.

« La masse de lecture que Tom a versée dans ce débat, et la masse d'écriture qu'il en a fait sortir, sont étonnantes. C'est en vain que j'ai essayé de lui faire adopter l'avis de sir Harry Savile, que les poëtes sont les meilleurs écrivains après ceux qui écrivent en prose. Nous avons eu de la poésie pour le déjeuner, le dîner et le souper. Il a récité tout le poëme de *la Palestine*, pendant le déjeuner, à notre pieux ami, M. Whalley, sur ma demande, et il s'en est acquitté incomparablement bien. Sa délicatesse en un point m'a beaucoup plu. Vous savez que les poëtes italiens, comme les poëtes français, se laissent aller à la profane habitude d'attester l'Etre suprême; mais, sans aucun avis indirect de ma part, toutes les fois qu'en lisant Tom trouve ce nom sacré, il le passe révéren-

cieusement. Je m'imagine quelquefois observer un progrès journalier dans le développement de ses facultés intellectuelles. Il tient tout ce qu'il a promis, et promet toujours davantage; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il y a autant de justesse dans son expression que de verve et de vivacité dans son imagination. J'aime aussi beaucoup que, tout en prenant intérêt à tous les événements de notre époque, il n'en reste pas moins écolier; j'aime à le voir aussi enfantin qu'il est studieux, et ne s'amusant pas moins de faire un pâté de beurre qu'un poëme. Quoique loquace, il est très-docile, et je ne me rappelle pas qu'il ait une seule fois persisté à faire une chose qu'il nous voyait désapprouver. Plusieurs hommes d'intelligence et de science ont été frappés du mélange de gaieté et de raison qui distingue sa conversation. Voici un trait charmant de lui. Hier, ayant été invité à dîner dehors, il hésita d'abord, puis il répondit : « Non, j'ai si peu de jours à passer « avec vous, que je veux vous les donner tous. » Le soir, à dîner, il nous a dit encore en parlant de son voyage : « Je ne sais vraiment si mon départ doit me « faire plus de peine ou plus de plaisir, partagé « comme je le suis entre mon affection pour vous et « celle que j'ai pour ma famille. »

« Quelquefois nous causons en rimes de ballades, quelquefois en vers pompeux à la Johnson. Au thé, nous descendons aux énigmes et aux charades. Il se lève matin et se promène une heure ou deux

avant le déjeuner, composant des vers. Je l'encourage beaucoup à respirer le grand air, ce qui, avec l'exercice sur ces sommets aériens, fortifiera, j'espère, son corps. Quoique ce frêle corps soit quelquefois fatigué, le courage ne l'est jamais. Tom n'est pas fâché cependant quand on lui dit de gagner son lit après neuf heures, et il reste rarement à notre souper.

« Tom a produit un nouveau poëme, moins incorrect que les précédents. C'est une excellente satire sur la réforme radicale, sous le titre de : *Clodpole* (Claude) *et le Docteur charlatan*. C'est réellement bien. Je suis charmée qu'il laisse de côté ses compositions, quand une fois il les a lues, et qu'il n'y songe plus. Il a une perception très-vive du beau et du défectueux dans les compositions littéraires. J'ai reçu votre note hier soir, et Tom la sienne plus humble [1].

« Je lui dis qu'il est incorrigible en fait de propreté. L'autre jour nous parlions des signes caractéristiques du gentleman, et il nous dit avec bonne humeur et gaieté qu'il reconnaissait infailliblement comme tel celui qui se distinguait par l'ordre, la propreté et le soin délicat de sa personne. Je ne

[1] En 1814, M. Zachary Macaulay avait chargé son fils de faire l'index du tome XII de *l'Observateur chrétien*, et la note *plus humble* reçue par Tom à Barley-Wood devait être l'instruction pour ce travail, accompagnée de la recommandation paternelle sur l'exactitude et le soin de sa personne.

sais comment j'ai pu vous en griffonner si long ; mais j'ai pensé que sa bonne mère et vous prendriez intérêt à toutes les bagatelles qui concernent Tom. J'espère qu'il plaira à Dieu de bénir son voyage et qu'il vous le ramènera sain et sauf. Faites-moi savoir son arrivée.

« A vous, mon cher monsieur, très-sincèrement.

« H. More. »

« Barley-Wood, 21 juillet... »

« *P.-S.* Nous allons demain à Bristol. »

En 1814, M. Preston transféra son domicile et son école de Shelford à Aspenden, près de Hertz ; le jeune Macaulay l'y suivit, et un de ses condisciples raconte qu'il ne cessa pas d'y être l'écolier studieux et l'enfant précoce qui avait étonné miss Hannah More, — se développant aussi au physique, mais peu disposé à se mêler aux jeux des autres élèves. — On remarquait sa tête disproportionnée, ses épaules rondes, son teint pâle ; il lisait ou écrivait sans cesse, déclamant quelquefois des vers dans les promenades. Ce même condisciple avait retenu les vers suivants dans lesquels le jeune poëte satirisait quelques-unes des célébrités de l'époque, l'évêque Marsh, Roméo Coâtes le tragédien, Bennet, réformateur aristocratique du système pénitentiaire, et Lewis Way, champion de l'émancipation des juifs :

Quelque chose ou quelqu'un rend chacun idolâtre :
Marsh aime la dispute et Coâtes le théâtre,

Bennet aime un voleur, Lewis Way, c'est un juif
Qui, pour l'argent de Way, se ferait rouer vif;
Quant à moi, je le jure, ô folle poésie!
Je t'aime et t'aimerai toujours à la folie.

La puritaine miss Hannah More eût peut-être trouvé ces vers-là pas mal profanes; mais déjà le jeune Macaulay devenait un peu plus mondain, lorsque, en 1818, ayant fini ses études premières dans le pensionnat de M. Preston, il alla prendre rang parmi les étudiants du collége de la Trinité de Cambridge. Miss Hannah More put applaudir à ses succès universitaires et même à ses succès parlementaires, puisqu'elle vécut jusqu'en 1833. Son souvenir fut toujours cher à celui à qui elle avait prédit une brillante carrière, et il parlait d'elle avec une affection filiale.

Les principaux ouvrages de lord Macaulay ont naturellement fait oublier toutes les pièces de vers ou de prose que miss Hannah More admirait surtout comme les indices d'un grand avenir littéraire. Un M. John Camden Hotten vient de confirmer ce que miss Hannah More dit de sa fécondité précoce, en nous assurant que l'illustre auteur rimait déjà lorsqu'il avait encore la bavette du premier âge, et qu'on retrouve dans plusieurs albums quelques-unes de ces compositions enfantines; par exemple, dans l'album de sa sœur, une épitaphe sur Martyn, célèbre missionnaire mort en Perse. Il n'avait pas douze ans qu'il préludait en vers, à son article sur

Milton, par une *Adresse à Milton*. A cet âge il pouvait réciter par cœur des livres entiers du *Paradis perdu*. A quatorze ans, il produisit un poëme intitulé : *la Vision*; la bataille de Waterloo exalta deux fois sa Minerve : il produisit successivement une pièce intitulée *Waterloo*, et une inscription pour la colonne érigée sur le champ de bataille de Waterloo. Avant d'entrer à l'école de Shelford, il avait fait des vers *A la mémoire de Pitt*, une *Chanson radicale*, une *Ballade nouvelle*, et *le Tory*, poëme. Enfin, d'après M. Hotten, si l'on réimprimait ses œuvres, il faudrait y comprendre une chanson d'amour : *Vénus pleurant sur Cupidon*; un épithalame sur le mariage d'un ami, une imitation de lord Byron, *les Larmes de la sensibilité*, la traduction d'une chanson française, et enfin un sermon en vers : *Sermon composé dans un cimetière*. Il est à présumer que toutes ces compositions ne valent pas la peine d'être réimprimées. Mais MM. Longman annoncent une édition complète des *OEuvres diverses* de lord Macaulay qui en contiendra au moins quelques-unes.

M. Thackeray ne pouvait pas oublier lord Macaulay dans le *Magazine* qu'il vient de fonder. *Nil nisi bonum*, « rien que du bien à dire, » telle est l'épigraphe de son article qui réveille toutes nos sympathies, Thackeray aimant comme nous à vanter dans son noble compatriote les vertus de l'homme privé, et nous révélant que cet homme, que quelques-uns se sont plu à représenter comme ayant des affec-

tions très-restreintes, et qu'ils ont presque accusé de l'égoïsme imputé aux vieux célibataires, dépensait en générosités plus du quart de son revenu. A propos de sa mémoire extraordinaire, Thackeray le compare à cette admirable salle de lecture du Muséum Britannique qui met à la disposition de l'homme studieux un million de volumes, dont il suffit de nommer n'importe lequel pour qu'une main complaisante vienne vous l'apporter sur la table. Sous le crâne de Macaulay, dit-il, comme sous le dôme de cette coupole, étaient systématiquement catalogués des millions de volumes : histoire, philosophie législation, poésies, pièces de théâtre, romans... Oui, le roman aussi. Il eût étonné M. Cousin en lui citant ceux de Mlle de Scudéry ; comme Diderot, il se fût révolté si on lui avait dit qu'il y avait des longueurs dans ceux de Richardson. « Un jour, dit Thackeray, je lui parlais de *Clarisse Harlowe*, pour savoir s'il l'avait lue. « Ne pas avoir lue *Clarisse*! répondit-il. « Si vous avez une fois commencé *Clarisse*, si une « fois l'intérêt vous gagne, impossible de quitter le « livre. Lorsque j'étais dans l'Inde, j'allai passer une « saison d'été aux montagnes; il y avait là le gou- « verneur général, le secrétaire du gouvernement, « le commandant en chef et leurs dames. J'avais « emporté *Clarisse* et je la prêtai. Notre société se « passionna bientôt pour miss Harlowe et ses infor- « tunes. Ce scélérat de Lovelace les indigna tous. La « femme du gouverneur ne voulait plus se dessaisir

« de l'ouvrage : le secrétaire ne cessait de le rede-
« mander, et le président de la cour de justice en
« pleura pendant huit jours. » Je voudrais que vous eussiez vu lord Macaulay racontant toute cette émotion dans la bibliothèque du club de l'Athenæum, et citant les passages les plus dramatiques du chef-d'œuvre de Richardson... Mais combien d'autres romans dont il vous aurait débité des pages entières ! »

Quelques paragraphes du journal de Thomas Moore nous avaient déjà fait connaître un ou deux jeux de mots et une ou deux épigrammes de lord Macaulay. Nous citerons seulement sa réponse à Mrs. Beecher Stowe, qui lui parlait de son admiration pour Shakspeare : « Lequel de ses personnages préférez-vous, demanda lord Macaulay à l'auteur de *l'Oncle Tom?* — Desdemona, répondit Mrs. Beecher Stowe. — Oh ! répliqua lord Macaulay, je le comprends ; c'est la seule des femmes de Shakspeare qui soit amoureuse d'un héros noir. »

Nous avons cité une plaisanterie de Sydney Smith sur lord Macaulay, plaisanterie fort innocente d'ailleurs d'un ami envers un ami. Celui qu'on appelle quelquefois le Swift moderne avait dans lord Macaulay un rival de conversation d'un genre d'esprit tout

différent, et dont il appréciait d'ailleurs le noble caractère, tout en se laissant aller à son amour pour l'épigramme. Une seconde citation empruntée aux deux volumes sur Sydney Smith, publiés par sa fille et Mrs. Austen, prouvera cette double proposition :

« On parlait de Macaulay : « Oui, dit mon père, je « me vante d'avoir été le prophète de sa future gran- « deur, que je sus prédire dès le premier moment « que je le vis, jeune homme inconnu encore, sui- « vant les assises de la région du nord. Il n'est pas « de limites à son savoir, sur les petites choses « comme sur les grandes : c'est une encyclopédie « faite homme... Oui, je conviens qu'il a gagné « beaucoup depuis qu'il est revenu de l'Inde. Ses « ennemis auraient pu dire auparavant (ce que je « n'ai jamais dit, moi) qu'il parlait un peu trop; « mais à présent il a de temps en temps des éclairs « de silence, qui rendent sa conversation tout à fait « délicieuse. Mais ce qui est mieux et plus impor- « tant que tout cela, c'est que je crois Macaulay in- « corruptible. Vous pouvez étaler devant lui rubans, « étoiles de la Jarretière, richesses, titres; c'est en « vain. Il a pour sa patrie un amour honnête et pur : « le monde entier ne pourrait le séduire et lui faire « trahir cette maîtresse. »

BIOGRAPHIES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

MILTON.

John Milton, né dans Bread-street à Londres, le 9 décembre 1608, était fils de John Milton, écrivain. — Il reçut de son père les premiers éléments de son éducation, fut mis à l'école de Saint-Paul et de là envoyé au collége du Christ de l'université de Cambridge, où il prit ses grades académiques. Ses études achevées, il se retira à Horton, dans le comté de Buckingham, où son père s'était fixé. Ce fut là qu'il composa son poëme élégiaque de *Lycidas* et son poëme dramatique de *Comus*, probablement aussi ses petits chefs-d'œuvre l'*Allegro* et le *Penseroso*. En 1638, Milton fit le voyage d'Italie en traversant la France, et il allait passer en Grèce lorsqu'il fut ramené en Angleterre en recevant les nouvelles de la grande guerre civile. Il ouvrit une école et se mêla à la controverse religieuse et politique du temps par la publication de brochures sur le gouvernement de l'Eglise. Il avait trente-quatre ans lorsqu'il épousa Mary Powell, sa première femme, d'une famille royaliste. A la suite de quelques scènes domestiques, Mary Powell, au bout d'un mois, ayant fait une visite à son père, refusait de rentrer sous le toit conjugal. Milton irrité menaçait de la répudier : comme pour se préparer à cet acte extrême, il avait publié déjà deux traités sur le divorce, et il courtisait une autre femme, lorsque la famille de Mary Powell ménagea entre Milton et elle une entrevue qui se termina par leur réconciliation. Elle vécut jusqu'en 1653 et laissa trois filles. Cependant la révolution traversait toutes ses phases et Charles Ier périt sur l'échafaud. Milton écrivit pour justifier ce régicide et devint le secrétaire *latin* de la république. Il publia alors

Digitized by Google

l'Iconoclaste et la *Defensio pro populo anglicano*, pour réfuter l'*Eikon basiliké* et la *Defensio regia* de Saumaise.

Quoique frappé de cécité, il conserva sa place auprès de Cromwell, mais avec l'adjonction d'André Marvel. En 1658, Milton épousa sa seconde femme, fille du capitaine Meadows, laquelle le laissa veuf une seconde fois au bout d'une année. Il n'était plus que secrétaire honoraire quand eut lieu la restauration des Stuarts. Il dut se cacher de peur d'être persécuté, sinon mis en jugement, comme les régicides dont il avait été l'apologiste. Le fait est qu'il fut si bien oublié ou négligé, qu'on a pu prétendre que la clémence royale l'avait même protégé. Quoi qu'il en soit, il se consola des *mauvais jours* et des *langues mauvaises* en composant ses grands poëmes. *Le Paradis perdu* ne fut publié qu'en 1667 par le libraire Simmons, qui crut faire une affaire hasardeuse en payant le manuscrit cinq livres sterling pour la première édition, et cinq livres encore pour chaque édition nouvelle de quinze cents exemplaires. Deux éditions seulement parurent du vivant du poëte, et sa veuve (il s'était remarié une troisième fois) vendit tous ses droits sur les éditions futures pour huit livres sterling.

Le Paradis perdu n'avait pas épuisé la verve du poëte aveugle, qui, adoptant une idée suggérée par son ami Elwood le quaker, composa encore *le Paradis reconquis*, puis ses scènes bibliques du *Samson combattant*, dans lequel il exhala sur sa cécité une plainte encore plus touchante que dans *le Paradis perdu*.

Milton mourut dans sa maison de Bunhill-Fields, le dimanche 8 novembre 1674, ayant vécu soixante-six ans moins un mois. Il fut inhumé près de son père dans l'église de Saint-Giles, Cripplegate. En 1737 seulement, un de ses admirateurs, W. Benson, érigea en son honneur un monument qui porte son nom dans l'abbaye de Westminster. Un de ses descendants, par sa troisième fille, était simple clerc de paroisse à Madras, à l'époque où un frère d'Addison en était le gouverneur.

I

Vers la fin de l'année 1823, M. Lemon, archiviste adjoint des papiers d'Etat, en faisant des recherches

dans les armoires de son département, découvrit un gros manuscrit latin. Avec ce manuscrit se trouvaient des copies corrigées des dépêches écrites par Milton, pendant qu'il remplissait les fonctions de secrétaire [1]; plus, divers papiers relatifs aux procès papistes et au complot de Rye-House. Le tout était dans une enveloppe adressée *à M. Skinner, marchand.* Un examen plus attentif démontra que le gros manuscrit était l'*Essai sur les doctrines du christianisme* [2], depuis longtemps perdu. Selon Wood et Toland, Milton l'avait fini après la Restauration et confié à Cyriaque Skinner. On sait que Skinner partageait les opinions politiques de son illustre ami. Il est donc probable, comme M. Lemon le conjecture, qu'il encourut les soupçons du gouvernement pendant la persécution des whigs, qui suivit la dissolution du Parlement d'Oxford, et, en conséquence de la saisie générale de ses papiers, cet ouvrage peut bien avoir été transféré aux Archives, où il a été retrouvé. Mais, quelles que puissent avoir été les aventures du manuscrit, il ne peut exister aucun doute sur l'authenticité de cette relique du grand poëte.

M. Sumner, qui par les ordres de Sa Majesté a été chargé d'éditer et de traduire ce traité, s'est acquitté

[1] Le titre exact des fonctions de Milton était : *secrétaire pour les langues étrangères.* Parmi les dépêches publiées depuis par la société Camden, on remarque la lettre écrite par Cromwell à Louis XIV en faveur des Vaudois persécutés.

[2] *Joannis Miltoni, Angli, de Doctrina christiana, libri duo posthumi ;* Traité sur la Doctrine chrétienne, extraite des saintes Ecritures seules, par John Milton; traduit de l'original par Charles-R. Sumner. A. M., etc., 1825.

de sa tâche d'une manière qui fait honneur à ses talents aussi bien qu'à son caractère. Sa version n'est pas, il est vrai, très-facile ni très-élégante, mais elle a le mérite d'être claire et fidèle. Les notes abondent en citations intéressantes et ont le rare mérite d'élucider réellement le texte. La préface est évidemment l'œuvre d'un homme plein de sens et de sincérité, ferme dans ses propres opinions religieuses, tolérant pour celles des autres.

L'ouvrage lui-même n'ajoutera pas beaucoup à la renommée de Milton. Il est, comme tous ses ouvrages en latin, bien écrit, quoique pas précisément dans le style des compositions des lauréats d'Oxford et de Cambridge. On n'y trouve pas cette imitation laborieuse de l'antiquité classique, cette pureté scrupuleuse, cette netteté cérémonieuse qui caractérisent la diction de nos Pharisiens académiques. L'auteur ne cherche pas à polir et à brillanter son latin par l'éclat et la pompe cicéronienne. Il ne sacrifie pas, en un mot, le sens et l'esprit aux raffinements pédantesques. La nature de son sujet le forçait d'employer plusieurs mots

Que Quintilien eût lus en ouvrant de grands yeux [1].

Mais il conserve autant d'aisance et de liberté que si le latin était sa langue maternelle, et, là où il est moins heureux, il semble échouer plutôt par la négligence d'un indigène que par l'ignorance d'un étranger. Nous pouvons lui appliquer ce que Denham dit avec bonheur de Cowley : « Il porte le costume, mais non l'étoffe des anciens. »

[1] That would have made Quintilian stare and gasp.

Dans tout le cours du volume se distinguent les traces d'un esprit puissant et indépendant, émancipé des influences de l'autorité et voué à la recherche de la vérité. Milton fait profession de fonder son système sur la Bible seule; et son *Digeste* des textes de l'Ecriture est certainement un des meilleurs qui aient jamais paru. Mais il n'est pas toujours aussi heureux dans ses déductions que dans ses citations.

Quelques-unes des doctrines hétérodoxes qu'il professe semblent avoir excité une surprise extrême ; plus particulièrement son arianisme et sa théorie sur le sujet de la polygamie. Cependant nous ne pouvons guère concevoir que quiconque avait lu *le Paradis perdu* ne le soupçonnât pas sur le premier point, comme nous ne pensons pas qu'un lecteur connaissant l'histoire de sa vie dût être bien émerveillé sur le second. Les opinions qu'il a exprimées sur la nature de la Divinité, l'éternité de la matière et l'observation du sabbat, ont pu, selon nous, provoquer une plus juste surprise.

Mais nous ne voulons pas entrer en discussion sur ces points. Le livre, fût-il encore plus orthodoxe ou encore plus hérétique qu'il ne l'est, n'édifierait ni ne corromprait beaucoup la génération présente. Les hommes de notre temps ne se convertissent, ni ne se pervertissent plus avec des in-quarto. Encore quelques jours, et cet essai de Milton ira joindre le traité de la *Defensio populi* dans la poussière et le silence des rayons supérieurs des bibliothèques. Le nom de son auteur et les circonstances remarquables de sa publication lui assurent un certain degré d'attention. Pendant un mois ou deux il remplira quelques minutes de

conversation dans tous les salons et quelques colonnes dans tous les *Magazines;* après quoi, pour emprunter l'élégant langage des affiches de théâtre, il fera place aux nouveautés de la saison.

Nous voulons cependant profiter de l'intérêt excité par ce livre, quelque transitoire qu'il puisse être. Un adroit prédicateur de l'ordre de Saint-François a bien soin de ne prêcher sur la vie et les miracles d'un saint qu'après avoir réveillé les sentiments dévots de ses auditeurs en exhibant quelqu'une de ses reliques, un fil de son manteau, une tresse de ses cheveux, ou une goutte de son sang. Par le même principe nous entendons bien tirer avantage de la dernière découverte, et pendant que ce mémorial d'un homme qui fut grand et vertueux est encore dans toutes les mains, nous parlerons de ses qualités morales et intellectuelles. Nous avons la conviction que le plus sévère de nos lecteurs ne nous blâmera pas si, dans une occasion pareille, nous nous détournons un moment des matières dont on s'occupe journellement pour solenniser avec amour et respect le génie et les vertus de John Milton, le poëte, le politique, le philosophe, la gloire de la littérature anglaise, le champion et le martyr de la liberté anglaise.

II

C'est par sa poésie que Milton est le plus connu, et c'est de sa poésie que nous désirons parler d'abord. Le suffrage général du monde civilisé lui a assigné sa place parmi les plus grands maîtres de l'art. Ses dé-

Digitized by Google

tracteurs, cependant, quoique battus par la grande majorité, n'ont pas été réduits au silence.

Il est des critiques, quelques-uns d'un grand nom, qui tout en vantant les poëmes savent décrier le poëte. Ils reconnaissent que ses ouvrages, considérés en eux-mêmes, sont au nombre des plus nobles productions de l'intelligence; mais ils ne veulent pas que l'auteur prenne rang à côté de ces grands hommes qui, nés dans l'enfance de la civilisation, suppléèrent par le génie à l'instruction acquise, et, privés eux-mêmes de modèles, ont légué à la postérité des modèles qui défient les imitateurs. Milton, nous dit-on, hérita de ce qu'avaient créé ses précurseurs; il vécut dans un siècle éclairé, il reçut une éducation complète, et nous devons donc, pour mesurer exactement son génie, tenir compte de tous ces avantages.

Nous oserons prétendre, au contraire, sans avoir peur de paraître courir après le paradoxe, que jamais poëte n'eut à lutter contre des circonstances plus défavorables. Milton avouait lui-même, à peine avec un doute, qu'il pensait être né un siècle trop tard. A ce sujet, le docteur Johnson a jugé à propos de le tourner lourdement en ridicule. Le poëte, selon nous, comprenait mieux la nature de son art que le critique. Il savait que son génie poétique ne retirait aucun avantage de la civilisation qui l'entourait, ou du savoir puisé dans les livres et dans les écoles; il tournait les yeux avec une sorte de regret vers l'époque inculte des mots simples et des impressions vives.

Nous croyons qu'à mesure que la civilisation avance, la poésie presque nécessairement décline. Quoique nous admirions les grands ouvrages d'imagination de

la poésie primitive, nous ne les admirons pas d'autant plus qu'ils ont paru dans des siècles d'ignorance. Au contraire, nous maintenons que la preuve la plus merveilleuse et la plus éclatante du génie est un grand poëme produit dans un siècle de haute civilisation. C'est un article admis comme croyance orthodoxe dans la foi littéraire que les poëtes primitifs sont généralement supérieurs à ceux qui leur succèdent. Pourquoi ceux qui y croient s'étonneraient-ils de la règle comme si c'était l'exception ? Assurément l'uniformité du phénomène indique une uniformité correspondante dans la cause.

Le fait est que les observateurs ordinaires argumentent du progrès des sciences expérimentales à celui des arts d'imitation. Le perfectionnement des sciences est graduel et lent. Elles passent des siècles à recueillir des matériaux, et des siècles encore à les trier et à les combiner. Alors même qu'un système a été formé, il reste toujours quelque chose à ajouter, à changer ou à rejeter. Chaque génération jouit de l'usage d'un vaste trésor à elle légué par l'antiquité et le transmet aux âges futurs, augmenté d'acquisitions nouvelles. Dans ces travaux, par conséquent, les premiers maîtres subissent de grands désavantages, et, en cas d'insuccès, ils ont droit à quelque chose de plus que l'indulgence. Leurs élèves, avec des facultés intellectuelles de beaucoup inférieures, les surpassent rapidement en connaissances acquises. La petite fille qui a lu les dialogues de Mrs. Marcet sur l'économie politique donnerait à Montague ou à Walpole des leçons de finances. Tout homme intelligent peut aujourd'hui, en s'appliquant avec persévérance, pendant quelques an-

nées, aux mathématiques, en apprendre plus que n'en savait le grand Newton après cinquante ans de méditations et d'études.

Il n'en est pas ainsi pour la musique, la peinture, la statuaire, et encore moins pour la poésie. Les raffinements des âges civilisés fournissent rarement à ces arts des sujets plus dignes d'imitation. Ces raffinements peuvent sans doute perfectionner les instruments nécessaires aux opérations mécaniques du musicien, du sculpteur, du peintre; mais la langue, l'instrument du poëte, est plus propre à la poésie lorsqu'elle est à peine formée. Les peuples comme les individus commencent par percevoir et ne parviennent qu'ensuite à abstraire. Ils procèdent des images particulières aux termes généraux : de là vient que le vocabulaire d'une société éclairée est philosophique, et celui d'un peuple à demi civilisé est poétique.

Les changements dans le langage sont en partie la cause et en partie l'effet d'un changement analogue dans la nature des opérations intellectuelles, changement par lequel la science gagne et la poésie perd. La généralisation est nécessaire aux progrès de la science, mais c'est plus particulièrement dans les créations de l'imagination. A mesure que les hommes savent davantage et pensent davantage, ils font bien plus d'attention aux classes et bien-moins aux individus. Ils produisent donc de meilleures théories et de moins bons poëmes : ils nous donnent des phrases vagues au lieu d'images, et, au lieu d'hommes, des qualités personnifiées. Ils peuvent être plus capables d'analyser la nature humaine que leurs prédécesseurs ; mais l'analyse n'est pas l'affaire du poëte ; son but est de peindre

et non de disséquer. Il peut croire à un sens moral comme Shaftesbury ; il peut rapporter toutes les actions humaines à l'intérêt personnel comme Helvétius, ou ne songer ni à l'un ni à l'autre : sa croyance sur de pareilles questions n'exercera pas plus d'influence sur sa poésie (sur ce qu'on appelle à proprement parler la poésie), que les notions qu'un peintre peut avoir conçues relativement aux glandes lacrymales ou à la circulation du sang, quand il s'agit des larmes de Niobé ou des sourires de l'Aurore. Si Shakspeare avait écrit un livre sur les motifs des actions humaines, il n'est nullement certain que c'eût été un bon livre. Il est probable que ce livre philosophique n'eût pas valu la *Fable des abeilles* de Mandeville. Mais Mandeville aurait-il pu créer un Iago ? Quelque habile qu'il fût à démêler les éléments d'un caractère, aurait-il eu la puissance de combiner ces éléments de manière à faire un homme... un homme réel, un homme vivant et individuel ?

Peut-être personne ne saurait être poëte ou même jouir de la poésie sans une certaine maladie de l'esprit, si ce qui produit un plaisir si vif pouvait s'appeler maladie. Par poésie nous n'entendons pas assurément tout ce qui est écrit en vers, ni même en bons vers. Notre définition exclut maintes compositions en langue poétique qui, sous d'autres rapports, méritent la plus haute estime. Nous entendons par poésie l'art d'employer les mots d'une telle manière qu'ils produisent une illusion sur l'imagination ; bref, l'art de faire, au moyen des mots, ce que le peintre fait au moyen des couleurs. C'est ainsi que le plus grand des poëtes a défini la poésie dans des vers admirables par la force et le bonheur de la diction, plus admirables encore par le

sentiment vaste qu'ils donnent de l'art dans lequel il excellait :

> ... As imagination bodies forth
> The forms of things unknown, the poet's pen
> Turns them to shapes, and gives to airy nothing
> A local habitation and a name [1].

Tels sont les résultats de la belle *démence* (*frenzy*) que Shakspeare attribue au poëte : belle démence, démence cependant. La vérité, il faut en convenir, est essentielle à la poésie, mais c'est encore la vérité de la démence. Les raisonnements sont justes, les prémisses sont fausses. Une fois les premières suppositions faites, tout doit être conséquent ; mais ces premières suppositions exigent une dose de crédulité qui va presque jusqu'à un dérangement partiel et temporaire de l'intelligence. De là vient que tous les peuples enfants sont ceux qui ont le plus d'imagination : ils s'abandonnent sans réserve à toutes les illusions, et toute image qui est vivement représentée à leur esprit produit sur eux l'effet de la réalité. Quelle que soit la sensibilité d'un homme, il ne sera jamais affecté par Hamlet ou Lear comme l'est une petite fille par l'histoire du pauvre Chaperon rouge. Elle sait que tout est faux, que les loups ne parlent pas et, si elle est Anglaise, qu'il n'y a plus de loups en Angleterre ; cependant, en dépit de

[1] L'esprit évoque à peine une image inconnue,
La plume du poëte à cette forme nue
Prête un corps, donne un nom et nous décrit les lieux
Où ce rien né de l'air vit et meurt à nos yeux.

(SHAKSPEARE.)

ce qu'elle sait, elle croit, elle pleure, elle tremble, elle n'ose pas entrer dans une chambre sombre de peur de sentir à la gorge les dents du monstre. Tel est le despotisme de l'imagination sur les esprits non cultivés.

Dans un état grossier de société, les hommes sont des enfants avec une plus grande variété d'idées. C'est dans un semblable état de société que nous devons nous attendre à trouver le tempérament poétique à son plus haut degré de perfection. Dans un siècle éclairé, il y aura beaucoup d'intelligence, beaucoup de science, beaucoup de philosophie, des classifications exactes, des analyses subtiles, de l'esprit, de l'éloquence, des vers et de beaux vers en quantité..., mais peu de poésie. Les hommes jugeront et compareront, mais ils ne créeront pas. Ils feront des critiques fines sur les vieux poëtes, ils les commenteront, et jusqu'à un certain point ils jouiront de leur charme; mais ils auront peine à concevoir l'effet que produisit la poésie sur leurs ancêtres incultes, leurs larmes, leurs transports, leur extase, leur foi pleine et entière. Les rapsodes grecs, d'après Platon, ne pouvaient réciter Homère sans tomber presque en convulsions[1]. Le guerrier américain sent tout au plus le fer qui scalpe son crâne quand il entonne son chant de mort. L'influence qu'exerçaient sur leurs auditeurs les anciens bardes du pays de Galles et de la Germanie semble tenir du miracle. De pareilles sensations sont rares dans une société civilisée, et plus rares encore parmi ceux qui sont le plus haut placés dans cette civilisation. Elles survivent

[1] *Dialogue entre Socrate et Io.*

plus longtemps parmi les habitants de la campagne.

La poésie produit une illusion sur les yeux de l'âme, comme une lanterne magique produit une illusion sur les yeux du corps. De même que la lanterne magique est d'un plus grand effet dans une pièce obscure, la poésie a plus d'action dans un siècle peu éclairé. Aussitôt que la lumière de la science éclate sur son théâtre, que les formes palpables de la certitude deviennent de plus en plus définies et les ombres de la probabilité de plus en plus distinctes, de même aussi les couleurs et les traits des fantômes qu'évoque la poésie pâlissent et s'effacent; nous ne pouvons réunir les avantages incompatibles de la réalité et de la déception, la démonstration claire de la vérité et la jouissance exquise de la fiction.

Celui qui, dans une société civilisée et littéraire, aspire à être un grand poëte, doit commencer par devenir un petit enfant. Il faut qu'il mette en pièces toute la trame de son esprit et tâche d'oublier beaucoup de ces connaissances qui ont peut-être jusque-là constitué son titre principal à la supériorité. Ses talents mêmes lui feront obstacle. Ses embarras seront en proportion des acquisitions dont son intelligence s'est enrichie dans les études de son temps, acquisitions qui pourraient cependant donner la mesure de l'activité et de la vigueur de cette intelligence du poëte. Heureux encore si, après tous ses sacrifices et ses efforts, sa poésie ne ressemble pas à une naïveté puérile ou aux divagations d'une vieillesse précoce ! Nous avons vu de notre temps des hommes de génie, compromettant de profonds travaux et une longue méditation dans cette lutte contre l'esprit du siècle, ne conquérir qu'un suc-

cès douteux et de faibles applaudissements, sinon le ridicule[1].

Si ces raisonnements sont justes, quel poëte eut à surmonter de plus grandes difficultés que celles dont Milton triompha? Il avait reçu une éducation savante : c'était un érudit, un classique élégant et profond; il avait étudié tous les mystères de la littérature rabbinique; il connaissait parfaitement toutes celles des langues de l'Europe moderne qui pouvaient être alors une source d'instruction ou de plaisir. Il était peut-être le seul grand poëte de ces derniers temps qui se fût distingué par l'excellence de ses vers latins. Les compositions latines de Pétrarque, quoique beaucoup admirées par ceux qui ne les ont jamais lues, sont misérables. Cowley avec tout son esprit n'avait guère d'imagination, et nous ne croyons pas que son style classique soit comparable à celui de Milton. Nous avons sur ce point l'autorité de Johnson contre nous, mais Johnson avait étudié les mauvais auteurs du moyen âge, qui finirent par le rendre insensible à l'élégance du siècle d'Auguste, et il était aussi peu capable de juger entre deux styles latins qu'un ivrogne de se donner pour un fin connaisseur en vins.

La versification dans une langue morte est une production exotique, une imitation forcée, pénible, maladive, de ce qui peut être ailleurs l'expression parfaite et spontanée du génie poétique. Le terroir où fleurit cette rareté est, en général, aussi peu favorable à la production d'une vigoureuse poésie nationale, que les vases d'une serre chaude au développement du chêne.

[1] Le critique fait évidemment allusion aux poésies de Wordsworth.

C'est vraiment merveilleux que l'auteur du *Paradis perdu* ait écrit l'*Epître à Manso :* jamais tant d'originalité n'avait été joint à un pareil talent d'imitation. Dans le fait, tous les poëmes latins de Milton conservent admirablement cette forme artificielle indispensable à de pareils ouvrages, en même temps que la riche imagination du poëte et l'élévation de ses sentiments leur prêtent un charme particulier, un air de noblesse et de liberté qui les distinguent de toutes les autres compositions de la même classe. Ces poëmes nous rappellent les amusements de ces anges guerriers qui composaient la cohorte de Gabriel :

> Désarmés près de lui, les anges belliqueux
> Exerçaient leur jeunesse à d'héroïques jeux;
> Sur leurs têtes on voit l'appareil de la guerre,
> Brillant trophée où l'or reflète la lumière.

Nous ne pouvons jeter un regard sur les jeux auxquels Milton consacre ses loisirs sans apercevoir encore la magnifique et terrible armure qu'il revêt d'habitude. La force de son imagination triomphait de tous les obstacles ; la flamme qui embrasait son âme communiquait sa chaleur et son éclat à tout ce qui semblait de nature à l'étouffer ou à l'éteindre.

Ce n'est pas notre intention d'entreprendre l'examen complet de la poésie de Milton. Il y a lontemps qu'on est d'accord sur le mérite des plus remarquables passages, sur l'harmonie incomparable des vers, sur l'excellence de ce style qu'aucun rival n'a pu égaler, aucune parodie faire paraître moins solennel, qui montre dans toute sa perfection la puissance de l'idiome an-

Digitized by Google

glais et qui a su trouver dans toutes les langues anciennes et dans toutes les langues modernes quelque nouvel élément de grâce, d'énergie et de mélodie. Dans le vaste champ de la critique, nous ne venons qu'après de nombreux moissonneurs, et cependant il restera toujours quelques épis à glaner pour le dernier venu.

Le trait le plus frappant, le plus caractéristique de la poésie de Milton, c'est qu'elle agit sur le lecteur non pas tant par ce qu'elle exprime que par ce qu'elle suggère, non pas tant par les idées qu'elle fait naître directement que par celles qui viennent s'associer en foule aux premières. Le lecteur doué de la plus ordinaire imagination doit comprendre l'*Iliade*. Homère ne vous laisse pas indécis sur sa pensée, il vous présente ses images avec tant de clarté qu'il est impossible de ne pas les voir tout d'abord. Vous n'avez aucun effort d'esprit à faire. Les ouvrages de Milton ne peuvent être compris ou goûtés si l'imagination de son lecteur n'aide un peu celle du poëte. Milton ne fait pas de peinture finie; il esquisse son tableau à grands traits et vous laisse le soin de remplir le cadre; il ne fait pas de la musique pour un auditeur passif, il vous donne le ton et vous dit de trouver la mélodie.

On parle souvent de l'influence magique de la poésie : en général, c'est là une expression qui ne signifie rien; mais appliquée aux écrits de Milton, elle est on ne peut plus juste. Sa poésie agit comme une incantation. Son mérite réside non moins dans son sens patent que dans sa vertu occulte. Il semblerait, à première vue, qu'il n'y a dans ces mots rien de plus que dans d'autres; mais ce sont des mots d'enchantement,

A peine sont-ils prononcés, le passé devient le présent, et ce qui était éloigné se rapproche. De nouvelles formes de beauté naissent à la vie, et toutes les sépultures s'ouvrent pour rendre leurs morts. Altérez la construction de la phrase, substituez un synonyme à un autre, et tout l'effet est détruit. Le charme perd sa vertu, et celui qui espérerait s'en servir se trouverait aussi embarrassé que Cassim dans les *Mille et une Nuits*, lorsqu'il criait : *Ouvre-toi, grain de blé ; ouvre-toi, grain d'orge...*, à la porte qui ne s'ouvrait qu'aux mots : *Ouvre-toi, sésame.* Le triste insuccès de Dryden, essayant de recomposer quelques fragments du *Paradis perdu*, en est un exemple remarquable.

A l'appui de ces observations, nous pouvons ajouter qu'il n'est pas dans les poëmes de Milton de passages plus généralement connus ou plus souvent répétés que ceux qui ne sont guère que des énumérations de noms. Ces noms ne sont pas toujours plus mélodieux que d'autres ; mais ce sont des noms charmés. Chacun est le premier anneau d'une chaîne d'idées collectives. Comme la demeure de notre enfance revue dans notre âge mûr, comme le chant de notre patrie entendu sur la terre étrangère, ils produisent sur nous un effet entièrement indépendant de leur valeur intrinsèque. L'un nous ramène à une époque reculée de l'histoire, l'autre nous transporte au milieu des mœurs d'une contrée lointaine. Un troisième évoque tous les souvenirs du premier âge du collége, notre exemplaire usé de Virgile, nos jours de congé, nos prix qui rendaient notre mère si heureuse. Un quatrième fait apparaître les brillantes images des romans de la chevalerie, la lice des tournois, les trophées d'armes, les coursiers aux

housses brodées, les écus aux devises originales, les forêts enchantées, les jardins de la féerie, les prouesses des chevaliers amoureux, les sourires des princesses délivrées.

Dans aucun des ouvrages de Milton, sa manière particulière ne se montre plus heureusement que dans l'*Allegro* et le *Penseroso*. Il est difficile que le mécanisme de la langue puisse être porté à un plus haut degré de perfection. Ces poëmes diffèrent des autres comme l'essence orientale diffère de notre eau de rose délayée. Ce sont moins des pensées qu'un recueil d'indications où le lecteur peut puiser autant d'idées de poëmes. Chaque épithète est un texte pour un chant.

Le *Comus* et le *Samson agonistes* (*Samson combattant*), ouvrages d'un mérite différent, offrent quelques points distinctifs de ressemblance. Ce sont deux poëmes lyriques sous forme de drames. Il n'est peut-être pas deux genres de composition aussi essentiellement dissemblables que le drame et l'ode. Le poëte dramatique doit se tenir hors de vue et ne laisser paraître que ses personnages. Aussitôt qu'il attire l'attention sur ses sentiments personnels, l'illusion s'évanouit. L'effet n'est pas plus désagréable lorsqu'au théâtre on entend la voix du souffleur ou qu'on voit traverser les planches par un des machinistes. Voilà pourquoi les tragédies de lord Byron furent ses moins heureuses compositions. On dirait une de ces poupées de carton peint dans lesquelles une tête mobile passe sur vingt corps différents ; de sorte que la même physionomie nous regarde alternativement avec l'uniforme d'un hussard, l'hermine d'un juge et les haillons d'un mendiant. Dans tous les caractères de lord Byron, patriotes et ty-

rans, traîtres et amoureux, le sourire dédaigneux de Childe-Harold se trahissait tout d'abord; mais cette espèce d'*égotisme* fatal au drame est l'inspiration de l'ode. Le poëte lyrique a le droit de s'abandonner sans réserve à ses propres émotions.

Entre ces éléments opposés quelques écrivains éminents ont tenté d'opérer une sorte de compromis, mais jamais avec un succès complet. Le drame grec, modèle du *Samson agonistes*, naquit de l'ode. Le dialogue fut greffé sur le chœur et participa naturellement de son caractère. Le plus grand des tragiques athéniens ajouta encore la tendance de son génie aux circonstances dans lesquelles était née la tragédie. Eschyle était, de tête et de cœur, un poëte lyrique. De son temps, les Grecs avaient plus de communications avec l'Orient que du temps d'Homère; ils n'avaient pas encore acquis cette supériorité dans les arts et cette science de la guerre qui enorgueillirent la génération suivante, et lui firent traiter les Asiatiques avec mépris. Il semblerait, d'après les récits d'Hérodote, que les premiers Grecs regardaient encore avec une vénération presque filiale l'Egypte et l'Assyrie. Il était donc tout simple qu'à cette époque la littérature grecque prît une teinte de style oriental. Nous croyons qu'il est facile de distinguer ce style dans les œuvres de Pindare et d'Eschyle. Ce dernier nous rappelle souvent les écrivains hébreux. Le *Livre de Job*, en effet, par la forme et le style, ressemble beaucoup à quelques-uns de ses drames. Considérés comme pièces de théâtre, ces drames sont absurdes; considérés comme chœurs, ils sont sublimes. Lisez, par exemple, le discours de Clytemnestre à Agamemnon lorsqu'il arrive, ou la description des sept chefs

argiens : vous pourrez blâmer la description et le discours au point de vue des règles dramatiques ; mais si vous oubliez les personnages et ne vous occupez que de la poésie, vous conviendrez que rien ne les surpasse en énergie et en magnificence. Ce fut Sophocle qui rendit le théâtre grec aussi dramatique qu'il pouvait l'être sans trop s'écarter de sa forme primitive. Si ses portraits ont une sorte de similarité, ce n'est pas la similarité de la peinture, c'est celle d'un bas-relief. Elle suggère une ressemblance, mais elle ne produit pas une illusion. Euripide chercha à porter la réforme plus loin ; mais c'était une tâche au-dessus de ses forces, au-dessus peut-être des forces de tout autre. Au lieu de corriger ce qui n'était pas bon, il gâta ce qui était excellent. Il substitua des béquilles à des échasses, de mauvais sermons à de bonnes odes.

Milton admirait beaucoup Euripide, beaucoup plus, selon nous, qu'Euripide ne le méritait. En effet, sa tendre partialité pour le « poëte de la triste Electre » nous rappelle quelquefois la belle reine des fées prodiguant ses caresses aux longues oreilles de Bottom. A tout événement, il n'est pas douteux que sa vénération pour le tragique athénien, méritée ou non, fit tort au *Samson agonistes*. S'il eût pris Eschyle pour modèle, il se fût abandonné à l'inspiration lyrique et nous eût ouvert tous les trésors de son imagination, sans s'occuper de ces règles dramatiques que la nature de l'ouvrage rendait impossibles à observer. Il a échoué en voulant réconcilier des choses contradictoires, et tout le monde y eût échoué comme lui. Nous ne pouvons nous identifier avec les personnages comme dans une bonne tragédie ; nous ne pouvons nous identifier avec

le poëte comme dans une bonne ode; les éléments opposés de la composition se neutralisent l'un par l'autre. Nous ne sommes certes pas insensible au mérite de cette œuvre célèbre, à la dignité sévère du style, à la gracieuse et pathétique solennité du début, ni à la mélodie étrange qui ajoute un effet si frappant aux paroles du chœur; mais nous avouons que c'est pour nous l'effort le moins heureux du génie de Milton.

Le *Comus* est composé sur le modèle de l'opéra ou intermède italien, comme le *Samson* sur le modèle de la tragédie grecque. C'est assurément la plus noble composition de ce genre qui existe dans aucune langue, bien supérieure à *la Fidèle bergère* de J. Fletcher, comme *la Fidèle bergère* l'est à l'*Aminte*, ou l'*Aminte* au *Pastor fido*. Ce fut heureux pour Milton de n'avoir ici aucun Euripide pour l'égarer. Il possédait et aimait la littérature de l'Italie moderne; mais il n'éprouvait pas pour cette littérature la même vénération que pour les restes de la poésie d'Athènes et de Rome, consacrés par de si doux et de si grands souvenirs. D'ailleurs les défauts de ses devanciers d'Italie étaient justement de ceux qui excitaient en lui la plus mortelle antipathie. Il pouvait descendre quelquefois à un style simple ou même à un style commun; mais le faux brillant le révoltait. Sa muse ne refusait pas de revêtir un costume rustique, mais elle se détournait avec dégoût des raffinements de toilette de Guarini, aussi ridicules que le mélange d'oripeaux et de haillons dont se parent les petits ramoneurs de Londres pour célébrer le premier mai. Quelques ornements que porte la muse de Milton, ils sont d'or massif, non-seulement brillants à la vue, mais ne redoutant pas le feu du creuset.

Milton fit attention dans le *Comus* à la distinction qu'il négligea dans le *Samson;* il créa ainsi une œuvre essentiellement lyrique, et qui n'a de dramatique que l'apparence. Il n'a point tenté une inutile lutte contre un défaut inhérent à la nature de cette espèce de composition; aussi a-t-il réussi partout où le succès n'était pas impossible. Les discours doivent être lus comme de majestueux monologues, et celui qui les lira ainsi sera émerveillé de leur éloquence sublime et de leur harmonie. Les interruptions du dialogue, cependant, imposent une contrainte au poëte et arrêtent l'illusion du lecteur. Les plus beaux passages sont ceux qui restent lyriques par la forme aussi bien que par l'esprit. « Je louerais beaucoup, dit l'excellent sir Henri Wotton dans une lettre à Milton, la partie tragique, si la partie lyrique ne me ravissait pas davantage par une certaine délicatesse dorique. Je vous avoue franchement que je ne sais rien dans notre langue qu'on puisse mettre en parallèle avec vos strophes et vos odes. » La remarque était juste. C'est quand Milton s'affranchit des entraves du dialogue, c'est quand il n'a pas à s'occuper du travail de concilier deux styles qui jurent de se trouver ensemble, c'est quand il peut se livrer sans réserve à ses inspirations et les exprimer par la poésie des chœurs, c'est alors, disons-nous, qu'il se surpasse lui-même. Comme son bon génie, laissant là et les costumes et la forme terrestre de Thyrsis, il fait admirer sa liberté et sa beauté céleste; on croit l'entendre s'écrier avec ravissement :

> Now, my task is smoothly done,
> I can fly or I can run, etc.

« Ma tâche est enfin remplie : je puis voler ou je puis

courir, effleurer la terre d'un pied rapide ou m'élancer au-dessus des nuages, me plonger dans la rosée éthérée de l'arc-en-ciel, et aspirer les parfums suaves que les ailes du zéphyr répandent à travers les allées de cèdres du jardin des Hespérides. »

Il est plusieurs des petits poëmes de Milton sur lesquels nous ferions volontiers quelques remarques; bien plus volontiers encore nous livrerions-nous à un examen détaillé de cet admirable poëme, *le Paradis reconquis*, dont, chose étrange, on ne parle guère que pour citer un nouvel exemple de l'aveugle partialité que les hommes de lettres ont pour les plus faibles créations de leur génie. Que Milton eût tort de préférer cet ouvrage, tout excellent qu'il est, au *Paradis perdu*, nous sommes prêt à l'admettre; mais autant *le Paradis perdu* est au-dessus du *Paradis reconquis*, autant celui-ci est supérieur à tous les poëmes qui ont paru depuis. C'est une question que nos limites nous empêchent de discuter avec détail. Nous nous hâtons de passer à cette production extraordinaire que le suffrage général des critiques a placée au plus haut rang des compositions littéraires.

Le seul poëme des temps modernes qui puisse être comparé au *Paradis perdu* est *la Divine Comédie*. Le sujet de Milton, sous quelques rapports, ressemblait à celui du Dante, mais il l'a traité d'une tout autre manière. Nous ne saurions mieux rendre notre opinion sur notre grand poëte qu'en le rapprochant du père de la littérature toscane.

La poésie de Milton diffère de celle du Dante, comme les hiéroglyphes d'Egypte différaient des lettres peintes du Mexique. Les images que le Dante emploie parlent

d'elles-mêmes, elles se donnent simplement pour ce qu'elles sont; celles de Milton ont un sens qui n'est souvent compréhensible que pour les initiés; leur valeur dépend moins de ce qu'elles représentent directement que de ce qu'elles suggèrent à l'esprit. Quelque étrange, quelque grotesque que soit la figure que le Dante veut décrire, il ne recule jamais devant la description; il nous donne la forme, la couleur, le son, l'odeur; il suppute les nombres, il mesure les dimensions; ses comparaisons sont celles d'un voyageur : différentes de celles des autres poëtes, et surtout de celles de Milton, elles sont amenées avec une simplicité matérielle, non parce qu'elles peuvent ajouter un ornement au poëme, non parce qu'elles évoquent une figure belle par elle-même, mais uniquement pour rendre le sens de l'écrivain aussi clair pour le lecteur que pour le poëte. Ainsi les ruines du précipice qui conduisait du sixième au septième cercle de l'enfer ressemblent à celles du rocher qui tomba dans l'Adige au midi de Trente; la cataracte du Phlégéton à celle d'Aqua-Cheta, dans le monastère de Saint-Benoît, et le lieu où les hérétiques étaient renfermés dans des tombes ardentes, au vaste cimetière d'Arles !

Maintenant comparons aux détails exacts du Dante les obscures allusions de Milton; nous n'en citerons que quelques exemples. Le poëte anglais n'a jamais songé à mesurer Satan, il nous donne simplement une idée vague de sa vaste stature. Dans un passage, le démon couvre un long espace de ses membres étendus, égal en dimension aux Titans ennemis de Jupiter, ou à ce monstre marin que le nocher prend pour une île flottante. Lorsqu'il défie au combat les anges fidèles

et se dresse comme Ténériffe ou Atlas, sa tête va toucher le firmament. Quel contraste entre ces descriptions et les vers où le Dante a décrit le spectre gigantesque de Nemrod : « Sa face me parut aussi longue et aussi large que le dôme de Saint-Pierre de Rome, et ses autres membres en proportion ; de sorte que le bord qui le cachait depuis la ceinture jusqu'aux pieds laissait voir assez de lui pour que trois grands Allemands eussent en vain essayé d'atteindre à ses cheveux. »

Comparez encore l'*Hôpital* du onzième livre du *Paradis perdu* avec la dernière division du *Malebolge*, dans *la Divine Comédie :* Milton évite les détails hideux et se réfugie dans une suite d'images indistinctes, mais solennelles et formidables. C'est le Désespoir courant d'un lit à l'autre pour insulter les malheureux de sa présence ; c'est la Mort agitant son dard sur eux, et, en dépit de leurs supplications, différant de frapper. Que dit le Dante ? « Il y avait là un gémissement comme celui qu'on aurait pu entendre si on avait réuni dans une seule fosse tous les malades qui, entre juillet et septembre, encombrent les hôpitaux de Valdichiana, des marécages toscans et de la Sardaigne ; il en sortait la même puanteur qui s'exhale des membres gangrenés. »

Nous n'entreprendrons pas la tâche ingrate de fixer la préséance entre deux si grands noms. Chaque poëte dans son genre est incomparable, et nous pouvons remarquer encore que soit calcul, soit bonheur, chacun d'eux a choisi le sujet le plus propre à faire ressortir son génie particulier. *La Divine Comédie* est un récit personnel. Le Dante est le témoin oculaire et auriculaire de tout ce qu'il raconte ; il a lui-même ouï de ses oreilles les âmes en peine se plaindre et implorer la seconde

mort; il a lu de ses yeux la lugubre inscription gravée sur la porte où on laisse toute espérance; il s'est voilé la face en apercevant les terreurs de la Gorgone; il s'est enfui pour éviter les crocs et la poix bouillante de Barbariccia et de Diaghignazzo; de ses propres mains, il a saisi les flancs velus de Lucifer; ses pieds ont gravi le mont de l'Expiation; son front a été marqué par l'ange purificateur. Le lecteur rejetterait un tel récit avec dégoût et incrédulité, s'il n'était fait avec l'air de la plus ferme véracité, avec une sorte de réserve même au milieu de ses horreurs, avec la plus grande précision dans ses multiples détails. Le récit de Milton, sous ce rapport, diffère de celui du Dante, comme les aventures d'Amadis diffèrent de celles de Gulliver. L'auteur d'*Amadis* aurait rendu son livre ridicule s'il y avait introduit ces particularités minutieuses qui donnent tant de charme à celui de Swift : ces observations nautiques, l'exactitude pointilleuse des noms, les documents officiels transcrits tout au long, tout ce commérage insignifiant, toutes ces médisances de la cour, ces riens qui ne tendent à rien. Nous ne trouvons pas étrange qu'on nous dise qu'un homme qui a vécu, personne ne sait quand, ait vu des choses étranges, et nous nous abandonnons aisément à l'illusion du roman; mais lorsque Lemuel Gulliver, chirurgien, habitant aujourd'hui même à Rotherhithe, nous parle de pygmées et de géants, d'îles volantes et de chevaux philosophes, il fallait toutes ces particularités minutieuses pour tromper un moment notre imagination.

De tous les poëtes qui ont introduit dans leurs ouvrages l'intervention d'êtres surnaturels, Milton est celui qui a réussi le mieux : Dante lui est décidément

inférieur. Pour répondre à bien des jugements téméraires et erronés, nous sommes forcé de faire ici une digression. L'erreur la plus fatale qu'un poëte puisse commettre dans l'emploi du merveilleux, c'est de chercher à être trop rationnel. On a souvent blâmé Milton d'avoir attribué à des esprits maintes fonctions dont les esprits doivent être incapables; mais, malgré les noms éminents qui ont sanctionné ces critiques, elles nous semblent accuser une ignorance profonde de l'art de la poésie.

Qu'est-ce qu'un *esprit?* Qu'est-ce que notre âme, cette essence spirituelle qui de toutes est celle que nous connaissons le mieux? Nous observons certains phénomènes, nous ne pouvons les expliquer par des causes matérielles : nous en inférons qu'il existe quelque chose qui n'est pas matériel; mais de ce quelque chose nous n'avons aucune idée; nous ne pouvons le définir que par des négations; nous ne pouvons en raisonner que par symboles; nous employons le mot, nous n'avons aucune image de la chose, et la poésie vit d'images. Le poëte se sert de mots, sans doute, mais ce ne sont que les instruments de son art, les matériaux qu'il doit disposer de manière à présenter un tableau à la vue mentale. A moins de cette disposition, ils n'ont pas plus le droit d'être appelés poésie qu'un ballot de toile ou une boîte de couleurs n'ont celui d'être appelés de la peinture.

Les logiciens peuvent raisonner sur des abstractions; mais la grande masse des hommes ne peut y trouver de l'intérêt; il leur faut des images. La tendance irrésistible de la multitude de tous les âges et de tous les peuples vers l'idolâtrie ne saurait s'expliquer que par ce principe. Les premiers habitants de la Grèce, il y a

de fortes raisons pour le croire, adoraient un dieu invisible ; mais la nécessité d'avoir à adorer quelque chose de plus défini produisit en quelques siècles l'innombrable foule des dieux et des déesses. De même les anciens Perses regardaient comme une impiété de représenter le Créateur sous une forme humaine : eh bien ! les anciens Perses aussi transférèrent au Soleil le culte qu'en théorie ils réservaient à l'âme universelle et suprême. L'histoire des juifs est celle d'une lutte continuelle entre le pur théisme, défendu par les lois les plus terribles, et la fascination bizarre d'un objet d'adoration visible et palpable. Peut-être parmi les causes secondaires assignées par Gibbon à la rapidité avec laquelle le christianisme se répandit sur le globe, tandis que le judaïsme avait acquis à peine un seul prosélyte, aucune n'opéra aussi fortement que ce sentiment. Dieu l'incréé, l'incompréhensible, l'invisible, attirait peu d'adorateurs. Un philosophe pouvait admirer une si noble conception ; mais la foule n'avait que du dégoût pour des mots qui n'offraient aucune image à son esprit. Ce fut devant Dieu revêtu d'une forme humaine, se mêlant avec les hommes, partageant leurs infirmités, s'appuyant sur leur sein, pleurant sur leurs tombes, s'endormant dans une crèche, saignant sur une croix, que les préventions de la synagogue et les doutes de l'Académie, l'orgueil du Portique, les faisceaux des licteurs et les glaives de trente légions furent humiliés dans la poussière. Peu de temps après que le christianisme eut complété son triomphe, le principe qui l'avait aidé commença à le corrompre ; il devint un nouveau paganisme ; les saints patrons remplacèrent les dieux domestiques : saint Georges se substitua à Mars ;

saint Elme consola le matelot de la perte de Castor et de Pollux; la Vierge mère et sainte Cécile succédèrent à Vénus et aux Muses; les séductions du sexe et de la beauté s'associèrent de nouveau à celles de la dignité céleste, et l'hommage de la chevalerie s'unit à celui de la religion. Les réformateurs protestants ont souvent voulu résister à ces sentiments, mais toujours avec un succès plus apparent que réel, plus partiel que général. Les hommes qui démolissaient les images dans les cathédrales n'ont pas tous pu détruire celles qui avaient leur châsse dans leur âme. Il ne serait pas difficile de montrer que la même règle est applicable à la politique; les doctrines, nous en avons peur, doivent être généralement douées d'un corps avant d'exciter un vif sentiment public : la multitude s'intéresse plus facilement au drapeau et aux noms les plus insignifiants qu'au principe le plus essentiel.

De ces considérations nous prétendons conclure que tout poëte qui voudrait se piquer de l'exactitude métaphysique qu'on reproche à Milton d'avoir négligée aurait la honte d'échouer complétement. Il est toutefois un autre extrême qui, quoique moins dangereux, devait aussi être évité : les imaginations des hommes sont en grande partie sous le contrôle de leurs opinions; l'art le plus exquis en fait de couleur poétique ne saurait produire aucune illusion quand on l'emploie à représenter ce qui offusque tout d'abord les yeux comme inconséquent et absurde. Milton écrivait dans un siècle de philosophes et de théologiens : il était donc nécessaire pour lui d'éviter de choquer leur jugement et de rompre ainsi le charme qu'il prétendait jeter sur leurs imaginations; voilà ce qui explique ces vagues défini-

tions qu'on lui a souvent reprochées. Le docteur Johnson reconnaît qu'il était absolument nécessaire pour lui de revêtir ses esprits de formes matérielles; « mais, dit-il, il aurait dû sauver son système en tenant hors de la vue leur essence immatérielle, et amenant adroitement le lecteur à y penser le moins possible. » C'est bien aisé à dire; mais que faire, s'il n'y était pas parvenu? et si l'opinion contraire s'était tellement saisie de la pensée de ses lecteurs qu'elle n'y eût plus laissé de place même pour la *quasi-croyance* qu'exige la poésie? Tel eût été probablement le cas. Il était impossible au poëte d'adopter entièrement le système matériel ou le système immatériel; il prit donc position sur un terrain neutre et laissa le tout dans l'ambiguïté. Certainement, il s'est exposé ainsi à l'accusation d'inconséquence; mais, quoique ayant tort philosophiquement, nous croyons qu'il eut poétiquement raison. Ce qui eût été presque impraticable à tout autre lui était facile. L'art particulier qu'il avait de communiquer sa pensée par une voie détournée, par une longue succession d'idées associées entre elles, et d'attacher aux mots un sens au delà de celui qu'ils expriment, lui permit de déguiser les inconséquences auxquelles il ne pouvait se soustraire.

La poésie qui a rapport aux êtres d'un autre monde doit être à la fois mystérieuse et pittoresque; telle est celle de Milton. Celle de Dante est certes pittoresque plus qu'aucune autre: son effet approche de celui que produisent le crayon ou le ciseau; mais elle est pittoresque à l'exclusion de tout mystère. C'est une faute sans doute qu'on ne peut blâmer, une faute inséparable du plan de son poëme, qui, nous l'avons déjà remarqué, rendait nécessaire la description la plus dé-

taillée; mais c'est une faute. Ses agents surnaturels excitent l'intérêt; mais ce n'est pas l'intérêt qui s'attache aux agents surnaturels. Nous sentons que nous pourrions converser avec ses fantômes et ses démons sans la moindre émotion de cette terreur qu'on éprouve devant des êtres qui ne sont pas de ce monde; nous pourrions, comme don Juan, les inviter à souper et manger avec appétit dans leur société. Ses anges sont des hommes vertueux avec des ailes; ses diables sont des bourreaux méchants et laids; ses morts sont des vivants dans une situation étrange. La scène qui se passe entre le poëte et Farinata est justement célèbre; cependant Farinata dans sa tombe de feu est exactement ce qu'aurait été Farinata dans un *auto-da-fé*. Rien de plus touchant que la première entrevue de Dante avec Béatrice; cependant, qu'est-ce autre chose qu'une femme aimable grondant avec une douceur austère et calme l'amant dont elle reconnaît tendrement l'affection, mais dont elle réprouve les vices? Les sentiments qui donnent à ce passage son vrai charme seraient à leur place dans les rues de Florence, aussi bien que sur le sommet de la montagne du Purgatoire.

Nous ne savons pas de poëtes dont les esprits ressemblent à ceux de Milton; ses démons, particulièrement, sont des créations merveilleuses : ce ne sont pas des abstractions métaphysiques; ce ne sont pas des hommes méchants; ce ne sont pas des bêtes horribles; ils n'ont ni cornes ni queues, aucun des attributs grotesques des diables du Tasse et de Klopstock. Ils n'ont de commun avec la nature humaine que ce qu'il faut pour être intelligibles à des êtres humains. Leurs caractères sont, comme leurs figures, remarquables par

une certaine sombre ressemblance avec ceux des hommes, mais exagérés jusqu'à des dimensions gigantesques et voilés d'un mystérieux nuage.

Peut-être les dieux et les démons d'Eschyle pourraient-ils offrir quelque analogie avec les anges et les démons de Milton. Le style du tragique athénien, avons-nous dit, avait quelque chose du vague de la poésie orientale, et la même particularité peut se retrouver dans sa mythologie. Il n'a rien de l'élégance et des agréments que nous admirons en général dans les superstitions de la Grèce : tout chez lui est rude, barbare et solennel. Ses légendes semblent bien moins en harmonie avec les bocages embaumés et les gracieux portiques où les Grecs offraient leurs prières au dieu de la lumière et à la déesse des tendres désirs, qu'avec ces vastes et lourds labyrinthes de granit éternel dans lesquels l'Egypte plaçait son mystérieux Osiris et ceux qui voient l'Indostan encore prosterné devant ses idoles à sept têtes. Ses dieux favoris sont ceux des générations primitives, — les fils du ciel et de la terre, auprès desquels Jupiter lui-même n'est qu'un jeune homme et un parvenu ; — ce sont les Titans gigantesques et les Furies inexorables. Et d'abord, entre toutes ses créations de cette classe, se dresse Prométhée, moitié démon et moitié rédempteur, l'ami de l'homme, le sombre et implacable ennemi du ciel. Prométhée offre, sans contredit, une frappante ressemblance avec le Satan de Milton : dans l'un et dans l'autre, même impatience de domination, même audace farouche, même orgueil indomptable ; dans ces deux caractères enfin sont mêlés, quoiqu'à des proportions très-différentes, quelques sentiments de généro-

sité. Prométhée cependant n'est pas aussi surhumain que nous le voudrions voir; il parle trop de ses chaînes et de sa position contrainte; il est trop accablé et trop agité. Sa résolution semble dépendre du secret qu'il possède, que la destinée de son vainqueur est dans ses mains et que l'heure de sa délivrance doit sonner un jour. Satan est une créature d'une autre sphère : la puissance de sa nature intellectuelle triomphe de l'extrême torture qui le dévore; en proie à des angoisses qui ne peuvent se concevoir sans horreur, il délibère, se décide et même s'exalte à force de courage. Contre le glaive de Michel, contre le tonnerre de Jéhovah, contre le lac brûlant et la marne de feu solide, contre la perspective d'une éternité de misère, son caractère reste indompté, s'appuyant sur son énergie propre et ne demandant de secours à rien de ce qui n'est pas en lui, pas même à l'espérance.

Pour revenir un moment au parallèle que nous venons de tracer entre Milton et le Dante, nous voudrions ajouter que la poésie de ces grands génies a considérablement emprunté son caractère à leurs qualités morales. Ce ne sont pas des *égotistes :* ils imposent rarement leur manière de penser à leurs lecteurs ; ils n'ont rien de commun avec ces mendiants modernes de la gloire littéraire qui arrachent quelque aumône de compliments à l'inexpérience compatissante en exposant la nudité et les ulcères de leurs âmes. Il serait difficile de nommer deux poëtes dont les ouvrages aient été plus complétement, quoique sans intention, imprégnés et colorés de leurs sentiments personnels.

Le caractère de Milton était spécialement distingué par l'élévation de la pensée; celui du Dante par l'in-

tensité du sentiment. Dans chaque vers de *la Divine Comédie*, nous apercevons cette aspérité produite par l'orgueil luttant avec le désespoir : il n'est peut-être aucun ouvrage au monde plus profondément et plus uniformément mélancolique. La mélancolie du Dante n'était pas un caprice, une fantaisie; ce n'était pas, autant que la distance des temps permet d'en juger, le résultat de circonstances extérieures; elle venait du dedans. Ni l'amour, ni la gloire, ni les luttes de la terre, ni l'espoir du ciel ne pouvaient la dissiper. Elle dénaturait toute consolation et tout plaisir, ressemblant à ce sol délétère de la Sardaigne dont l'amertume se fait, dit-on, sentir jusque dans son miel. L'âme du Dante était, selon le noble langage du poëte hébreu, « une terre de ténèbres comme les ténèbres elles-mêmes, et où la lumière était comme les ténèbres. » Ce sombre caractère décolore toutes les passions des hommes et toute la face de la nature, reflétant sa propre teinte livide jusque sur les fleurs du paradis et les splendeurs du trône éternel. Tous les portraits que nous connaissons du Dante sont singulièrement caractéristiques : voyez ces traits austères jusqu'à la rudesse, ces joues sillonnées de rides, cet œil hagard, ce regard fixe, ce pli méprisant de la lèvre; pouvez-vous douter que c'est la physionomie d'un homme trop orgueilleux et trop susceptible pour avoir été heureux ?

Milton était comme Dante un amant et un homme politique ; comme Dante, il avait été malheureux en ambition et en amour. Il avait survécu à sa santé et à sa vue, au bonheur de son foyer domestique et à la fortune de son parti. Des grands hommes qui l'avaient distingué à son début dans la vie, quelques-uns avaient

été préservés par la mort de leur part de disgrâces, quelques-uns avaient porté sous des cieux étrangers leur haine indomptable de l'oppression; il y en avait qui gémissaient dans les prisons, et d'autres qui avaient versé leur sang sur l'échafaud. Cette proscription odieuse, ironiquement appelée l'*acte d'indemnité et d'oubli*, avait apposé sa marque sur le pauvre poëte aveugle et le désignait nominativement à la haine d'une cour de libertins et d'un peuple inconstant. Des scribes à la plume vénale et licencieuse étaient alors les auteurs favoris du souverain et du public; c'était une troupe infâme qui ne pouvait être mieux comparée qu'à la bande des monstres grotesques de *Comus*, moitié bêtes, moitié hommes, gloutons gorgés de vin et se livrant à des danses obscènes. Au milieu de ces rimailleurs, la muse de Milton était comme la chaste héroïne du poëme, noble, digne, pure et calme, montrée au doigt et saluée de grimaces par ces satyres et ces mauvais génies. Si jamais homme eut une cause pour justifier le désespoir et la misanthropie, c'était Milton; mais la force de son âme surmonta tous ses malheurs. Ni la cécité, ni la goutte, ni l'âge, ni l'indigence, ni les afflictions domestiques, ni les déceptions politiques, ni les outrages, ni la proscription, ni l'isolement, ne parvinrent à troubler sa sereine et majestueuse patience. Il n'était pas d'une humeur très-gaie, mais très-égale. Son caractère était sérieux, peut-être austère, mais un de ces caractères que la souffrance ne saurait rendre bourru ou irritable. Tel il était à la veille des grands événements de son siècle, à son retour de ses voyages, dans la force de son tempérament et beau d'une beauté mâle, chargé de couronnes littéraires, plein d'espé-

rances patriotiques..., tel il fut toujours... lorsque, après avoir éprouvé toutes les adversités de la vie humaine, vieux, pauvre, aveugle et sans amis, il se retira dans sa misérable retraite pour y mourir.

De là vient que, quoiqu'il composât *le Paradis perdu* à un âge où les images de beauté et de tendresse commencent généralement à se flétrir même dans ces esprits qui ont jusque-là résisté au découragement et aux déceptions, il orna son poëme de tout ce qu'il y a de beau et de doux dans le monde moral. Ni Théocrite, ni l'Arioste n'avaient un sentiment plus délicat ou plus frais de la nature extérieure ; ni l'un ni l'autre n'aimaient davantage les fleurs dorées par le soleil, le chant du rossignol, les fruits savoureux et les fontaines murmurant sous l'ombrage. Sa conception de l'amour réunit toute la volupté du harem oriental et toute la galanterie du tournoi chevaleresque à la pure et calme affection du foyer domestique de la vieille Angleterre. Sa poésie nous rappelle les merveilles du paysage des Alpes, où des vallons enchantés se révèlent tout à coup sur les cimes les plus rudes et les plus hautes, où le rosier et le myrte fleurissent sur le bord de l'avalanche.

On retrouve sans doute l'empreinte particulière du caractère de Milton dans tous ses ouvrages ; mais elle se montre surtout dans ses sonnets. Ces remarquables poëmes ont été rabaissés par des critiques qui n'ont pas compris leur nature. Ils n'ont pas la pointe épigrammatique ni la finesse de Filicaja dans la pensée, ni le brillant éclat du style émaillé de Pétrarque ; ce sont de simples mais solennelles remémorations des impressions du poëte, aussi peu faites pour le public que l'eût

été le journal de sa vie. Une victoire, une attaque imprévue de la ville, un accès momentané de découragement ou de joie, une plaisanterie lancée à l'un de ses livres, un songe qui lui rendait pour quelques instants cette beauté sur laquelle le tombeau s'était à jamais refermé, telles étaient les circonstances qui le faisaient rêver et qu'il retraçait naturellement dans ses vers. L'unité de sentiment et la sévérité de style qui caractérisent ces petites pièces nous rappellent l'anthologie grecque, ou mieux encore les *collectes* (prières) de la liturgie anglicane... Le noble poëme sur les massacres du Piémont est exactement une *collecte* en vers.

Les sonnets sont plus ou moins frappants, selon que les occasions qui les font naître ont été plus ou moins intéressantes; mais ils sont, presque sans exception, ennoblis par une sagesse et une grandeur d'âme qui nous semblent sans égales. Il ne serait guère raisonnable de juger le caractère d'un écrivain par des passages directement personnels; mais les qualités que nous avons attribuées à Milton, quoique peut-être le plus fortement empreintes dans les parties de ses ouvrages où domine son émotion individuelle, se distinguent aussi dans toutes ses pages et prêtent à tout ce qu'il écrit, prose et poésie, anglais, latin et italien, une étonnante ressemblance de famille.

La conduite publique de Milton fut telle qu'on devait l'attendre d'une âme si élevée, d'une intelligence si puissante. Il vécut à l'une des plus mémorables époques de l'histoire du genre humain, dans la crise même du grand combat entre Orosmane et Ahrimane, entre la liberté et le despotisme, entre la raison et le préjugé. Cette grande bataille ne fut pas livrée pour une

génération seule, pour un pays seul. Les destinées de la race humaine étaient dans le même plateau de la balance que la liberté du peuple anglais. Alors furent proclamés pour la première fois les grands principes qui ont depuis frayé leur voie dans les profondeurs des forêts américaines, qui ont réveillé la Grèce d'une servitude et d'une dégradation de deux mille ans, qui enfin, d'un bout de l'Europe à l'autre, ont allumé un feu impossible à éteindre dans les cœurs des opprimés, et fait frissonner les oppresseurs d'une terreur étrange et inattendue.

De ces principes, Milton fut le plus dévoué et le plus éloquent champion littéraire. Nous n'avons pas besoin de dire combien nous admirons sa conduite politique ; mais nous ne pouvons nous dissimuler que la majorité de ses concitoyens la considère encore comme injustifiable. La guerre civile, en effet, a été plus controversée et elle est moins comprise qu'aucun événement de l'histoire d'Angleterre. Les *têtes rondes* eurent le désavantage dont se plaignait si amèrement le lion de la fable : ils avaient été les vainqueurs ; leurs ennemis étaient les peintres. Comme parti, ils avaient fait tout leur possible pour décrier et perdre la littérature : la littérature prenait sa revanche, comme à la longue elle la prendra toujours avec ses ennemis. Le meilleur livre de leur côté est le charmant volume des mémoires de Mrs. Hutchinson. L'*Histoire du Parlement* de May est bonne ; mais elle s'interrompt au moment le plus intéressant de la crise. Ludlow n'a produit qu'un livre absurde et violent. Ajoutons que la plupart des écrivains plus récents qui ont épousé la même cause, Oldmixon par exemple, et Catherine Macaulay,

se sont, il faut le dire, plus distingués par leur zèle que par la candeur ou le talent. C'est de l'autre côté que sont les ouvrages historiques les plus populaires de notre littérature, celui de Clarendon et celui de Hume. Le premier est non-seulement habilement écrit et riche d'informations précieuses, mais encore il a un air de dignité et de sincérité qui rend respectable jusqu'aux erreurs et aux préjugés dont il abonde. Hume, dont se contente encore la généralité des lecteurs fascinés par le charme de son récit et acceptant de lui des opinions toutes faites, Hume haïssait tant la religion, qu'il haïssait la liberté pour avoir été l'alliée de la religion, et il a plaidé la cause de la tyrannie avec l'adresse d'un avocat, tout en affectant l'impartialité d'un juge.

La conduite politique de Milton doit être approuvée ou condamnée, selon que la résistance du peuple à Charles Ier paraîtra justifiable ou criminelle. On nous excusera donc si nous consacrons quelques pages à discuter cette intéressante question. Nous n'argumenterons pas sur des généralités; nous n'aurons pas recours à ces principes primordiaux desquels doit être déduit le droit d'obéissance que revendiquent tous les gouvernements. Nous pourrions certes nous placer sur ce terrain avantageux; nous y renoncerons. Nous sommes si confiant dans notre force, que nous imiterons volontiers la générosité fière de ces anciens chevaliers qui faisaient serment d'entrer en lice sans casque ni bouclier contre tout ennemi, et de donner à leurs antagonistes l'avantage du vent et du soleil. Sans autres armes que la question constitutionnelle, nous oserons affirmer que toutes les raisons qui peuvent être invoquées en faveur de la révolution de 1688 peuvent l'être

avec le même poids en faveur de ce qu'on appelle la grande Rébellion.

Sous un rapport seul, les plus ardents admirateurs de Charles pourraient prétendre que le père fut un meilleur souverain que son fils : il n'était pas un papiste, ni de nom ni de croyance... Nous disons de nom et de croyance, parce que Charles lui-même et sa misérable créature Laud, en abjurant les innocentes enseignes du papisme, conservèrent tous ses vices les plus odieux, la complète soumission de la raison à l'autorité, la préférence de la forme au fond, la passion puérile des momeries, la vénération idolâtre du caractère sacerdotal, et, par-dessus tout, une stupide et féroce intolérance. Ecartons cela; accordons que Charles fut un bon protestant, mais nous maintiendrons que son protestantisme n'établit pas la plus légère différence entre sa cause et celle de Jacques.

Les principes de la Révolution, si souvent dénaturés, ne l'ont jamais été plus grossièrement que par cette classe d'hommes qui, en faisant profession de révérer les grands noms et les grandes actions des temps passés, ne les recherchent jamais que pour y trouver quelque excuse pour les abus existants. Dans tout précédent essentiel, ils laissent de côté ce qui est respectable et ne prennent que l'accident; ils détournent la vue de ce qui est salutaire, et proposent à l'imitation publique ce qui est blâmable. Si, dans quelque mémorable exemple de l'histoire, il est quelque chose qui fasse tache, ces mouches de la corruption politique ont un instinct sûr pour l'apercevoir, et se jettent dessus avec une volupté vorace. Elles ne peuvent toujours empêcher les promoteurs d'une bonne mesure d'arriver à

leur but; mais elles sentent, comme Satan, que c'est leur affaire « de pervertir ce but et d'extraire du bien une arme pour le mal[1]. »

Ces gens-là restent insensibles à tous les bienfaits que l'Angleterre a reçus de la Révolution. L'expulsion d'un tyran, la reconnaissance solennelle des droits populaires, la liberté, la sécurité, la tolérance, tout cela n'est rien pour eux; il se trouva une secte à laquelle, par des causes malheureuses mais temporaires, il fut jugé nécessaire d'appliquer des mesures exceptionnelles et extra-légales; il y eut une partie de l'empire britannique si fatalement placée à l'égard des autres, qu'à cette époque son malheur fut nécessaire à notre bonheur, et sa servitude à notre liberté. Voilà les circonstances de la Révolution que les politiques dont nous parlons aiment à contempler, et qui leur semblent excuser, en quelque sorte, ou du moins pallier le bien qu'elle a produit. Parlez-leur de Naples, de l'Espagne, de l'Amérique du Sud, vous les voyez se lever, ardents champions de la doctrine du droit divin, — qui nous est revenue, comme un voleur après sa déportation, sous son autre nom de légitimité. — Mais citez les misères de l'Irlande ! alors Guillaume est un héros; Somers et Shrewsbury sont deux grands hommes; la Révolution est une glorieuse époque ; les mêmes personnes qui, dans ce pays, ne perdent jamais une occasion de ressusciter toutes les misérables calomnies des jacobites sur les whigs de ce temps-là, n'ont pas plus tôt franchi le canal Saint-George, qu'ils se mettent à

1 Their labours must be to pervert that end
And out of good still to find means of evil.

remplir leurs verres pour boire à cette mémoire immortelle. Ils font bien de prétendre qu'ils ne considèrent pas les hommes, mais les mesures. Pourvu que le mal se fasse, peu leur importe qui le fait, — l'arbitraire Charles ou le libéral Guillaume, Ferdinand le catholique ou Frédéric le protestant. — Dans ces occasions, leurs plus mortels ennemis peuvent compter sur une honnête interprétation de leurs actes. Les hardies assertions de ces gens-là ont récemment persuadé à une partie du public que Jacques II avait été expulsé uniquement parce qu'il était catholique, et que la révolution de 1688 était essentiellement une révolution protestante.

Mais ce n'est pas certainement le cas; non! ceux-là même qui ne connaissent de l'histoire de cette époque que ce qu'on en trouve dans l'abrégé de Goldsmith croient bien que si Jacques avait conservé ses opinions religieuses sans désirer faire des prosélytes, ou que si même il s'était contenté de n'exercer pour y parvenir que son influence constitutionnelle, le prince d'Orange n'eût jamais été invité à débarquer en Angleterre. Nos ancêtres, nous le supposons, savaient bien la valeur des termes employés par eux, et, si nous devons les croire, leur hostilité s'adressait *primitivement*, non pas au papisme, mais à la *tyrannie;* ils ne chassèrent pas un tyran parce qu'il était catholique; mais ils exclurent les catholiques de la couronne parce qu'ils se défiaient de leur tendance à la tyrannie. Sur quels motifs basèrent-ils la fameuse *Résolution* qui déclarait le trône vacant? « Jacques avait violé les lois fondamentales du royaume. » Tout homme qui approuve la révolution de 1688 est d'avis que la *violation* des lois fondamen-

tales *de la part du souverain* justifie la résistance des sujets. La question est donc celle-ci : « Charles Ier avait-il violé les lois fondamentales d'Angleterre ? »

On ne saurait répondre négativement, à moins de refuser tout crédit, non pas seulement aux accusations portées contre Charles par ses adversaires, mais encore aux récits des plus ardents royalistes et aux accusations du roi lui-même. S'il est une vérité dans n'importe quel historien de n'importe quel parti qui a raconté les événements de ce règne, la conduite de Charles, depuis qu'il monta sur le trône jusqu'à la convocation du long Parlement, fut une suite continue de trahisons et d'actes oppressifs. Que ceux qui applaudissent à la Révolution et condamnent la Rébellion citent un acte de Jacques II dont on ne puisse citer l'acte parallèle dans l'histoire de son père ! Qu'ils désignent un seul article de la déclaration des droits présentée par les deux Chambres à Guillaume et Marie que Charles n'eût pas violé de l'aveu de tous ! Il avait, selon le témoignage de ses propres amis, usurpé les fonctions de la législature, levé des taxes sans le consentement du Parlement, et vexé illégalement le peuple par des troupes logées en garnisaires ; aucune session du Parlement ne s'était passée sans quelque attaque inconstitutionnelle contre la liberté des débats ; le droit de pétition avait été grossièrement méprisé ; des jugements arbitraires, des amendes exorbitantes, des emprisonnements sans procès, étaient des actes de tous les jours, de toutes les heures. Si ces choses ne justifient pas la résistance, la Révolution était une trahison ; si elles la justifient, la grande Rébellion était louable.

Mais, dit-on, pourquoi ne pas adopter des mesures

plus douces? Pourquoi, après que le roi eut consenti à tant de réformes et renoncé à tant de prérogatives oppressives, le Parlement continua-t-il à surenchérir ses demandes, au risque de provoquer une guerre civile? L'impôt sur les navires avait été abandonné; la Chambre étoilée avait été abolie : des précautions constitutionnelles garantissaient désormais la convocation fréquente des Parlements et assuraient le respect à leurs délibérations. Pourquoi ne pas poursuivre un but certainement légitime par des moyens pacifiques et réguliers? — Nous recourons encore à l'analogie de la Révolution. Pourquoi Jacques fut-il expulsé du trône? Pourquoi ne pas le conserver avec des conditions? Lui aussi il avait offert de convoquer un Parlement libre et de soumettre à ses décisions toutes les matières contestées. Cependant nous louons nos pères d'avoir préféré une révolution, une succession disputée, une dynastie étrangère, vingt ans de guerre extérieure et de guerre civile, une armée permanente et une dette nationale, au gouvernement même restreint d'un tyran connu et éprouvé. Le long Parlement agit d'après le même principe, et il a droit aux mêmes éloges. Il ne pouvait se fier au roi, Le roi avait sans doute sanctionné des lois salutaires; mais quelle assurance avait-on qu'il ne les violerait pas? Il avait renoncé à des prérogatives oppressives : mais où était la garantie qu'il ne les réclamerait plus? On avait affaire à un homme qu'aucun lien ne pouvait enchaîner, à un homme qui promettait et oubliait ses promesses avec une égale facilité, à un homme dont l'honneur avait été engagé cent fois légèrement.

Ici même le long Parlement est sur un meilleur terrain que la Convention de 1688. Aucun des actes de

Jacques ne peut être comparé à l'impudente conduite de Charles, relativement à la pétition des droits. Les lords et les communes lui présentent un bill dans lequel les limites constitutionnelles de son pouvoir sont définies ; il hésite, il élude et marchande enfin son assentiment. On convient de lui accorder les cinq subsides qu'il demande ; le bill reçoit sa sanction solennelle, et les subsides sont votés ; mais à peine le tyran les a-t-il obtenus, qu'il retourne à toutes les mesures arbitraires qu'il s'était engagé d'abandonner, et viole toutes les clauses de l'acte qu'on lui avait bien payé.

Pendant plus de dix ans le peuple avait vu enfreindre les droits qui lui appartenaient à double titre, par un héritage immémorial et par un contrat récent, lorsque enfin les circonstances forcèrent Charles d'assembler un autre Parlement. Une nouvelle chance de liberté s'offrait à ceux qui s'étaient vus si perfidement trompés. Devaient-ils la perdre comme ils avaient perdu l'autre ? Devaient-ils se laisser encore leurrer par : *Le roi le veut?* Devaient-ils avancer encore leur argent sur des gages tant de fois reconnus sans valeur ? Devaient-ils déposer une seconde pétition des droits au pied du trône, pour accorder encore un subside en échange d'une autre cérémonie insignifiante, et puis s'en aller jusqu'à ce que, après dix nouvelles années de fraude et d'oppression, leur prince eût encore besoin d'argent, et s'en procurât encore au moyen d'un autre parjure? Ils furent forcés de choisir entre se fier à un tyran ou le dompter. Nous pensons que leur choix fut sage et noble.

Les avocats de Charles, comme les avocats de ces coupables accablés par l'évidence des preuves, se refusent généralement à toute controverse sur les faits,

et se contentent d'en appeler au caractère de leur client. Il avait tant de vertus privées ! Et Jacques II n'avait-il pas des vertus privées? Olivier Cromwell lui-même, jugé faible par ses plus amers ennemis, ne lui en reconnaîtra-t-on aucune? Et après tout, quelles étaient les vertus attribuées à Charles? Sa piété? mais était-elle plus sincère que celle de son fils? Non; quoiqu'elle ne fût pas moins faible, pas moins étroite. On ajoute à cette vertu quelques-unes de ces bonnes qualités domestiques que réclament la moitié des tombes de nos cimetières pour ceux qu'elles renferment : bon père, bon époux! Belles excuses, en effet, pour quinze ans de persécution, de tyrannie et de perfidie!

Nous l'accusons d'avoir violé le serment de son sacre, — on répond qu'il fut fidèle à celui de son mariage. Nous l'accusons d'avoir livré son peuple à l'impitoyable rigueur du plus entêté et du plus dur des prélats, — on répond, pour le défendre, qu'il prit son fils sur ses genoux et l'embrassa. Nous lui reprochons d'avoir manqué aux articles de la pétition des droits qu'il avait promis d'observer, par un contrat solennel, — on nous révèle qu'il avait coutume d'entendre des prières à six heures du matin. C'est à de semblables considérations, ainsi qu'à son costume, peint par Van Dyck, à sa physionomie douce et belle, à sa barbe en pointe, qu'il doit, croyons-nous, sa popularité auprès de la génération actuelle.

Quant à nous, il nous est difficile de comprendre le sens de cette phrase commune : « honnête homme, mais mauvais roi. » Nous concevrions tout aussi bien un honnête homme et un père dénaturé, ou un honnête homme et un ami perfide. Nous ne saurions, en estimant le caractère d'un homme, écarter de notre juge-

ment l'examen de sa conduite dans les plus importantes de toutes les relations humaines, et si dans cette conduite nous le trouvons égoïste, cruel, trompeur, nous prendrons la liberté de l'appeler un malhonnête homme, en dépit de toute sa tempérance à table et de toute son assiduité à la chapelle.

Encore quelques mots sur un sujet dont les défenseurs de Charles se font volontiers encore une arme de défense. « S'il gouverna mal son peuple, disent-ils, il le gouverna du moins d'après l'exemple de ses prédécesseurs; s'il viola leurs priviléges, ce fut parce que ces priviléges n'avaient pas été exactement définis. Aucun acte d'oppression ne lui a été imputé qui n'ait son analogue dans les annales des Tudors. » C'est là un argument dont Hume s'est servi avec un art qui serait admirable dans un plaidoyer, et qui ne peut que discréditer une œuvre historique. La réponse est courte, claire, décisive. Charles avait donné son assentiment à la pétition des droits; il avait *renoncé* à tous les priviléges oppressifs qu'on prétend avoir été exercés par ses prédécesseurs, et il y avait renoncé moyennant finances. Il n'avait aucun titre pour revendiquer des prétentions surannées, après sa renonciation récente.

Toutes nos répliques sont d'une logique si évidente, qu'il serait superflu de nous y arrêter; mais ceux qui ont remarqué combien on s'étudie à dénaturer les événements de cette époque ne nous en voudront pas d'avoir réfuté par le simple exposé de la cause tout ce qu'on répète si souvent.

Les ennemis du Parlement, il est vrai, ne se soucient pas d'argumenter sur les points essentiels de la question; ils préfèrent raconter quelques-uns des crimes

auxquels donne naissance nécessairement toute commotion politique; ils gémissent sur le sort immérité de Strafford; ils réclament contre les violences de l'armée, ils se moquent des noms bibliques des prédicateurs. Les majors généraux extorquant une province, les soldats pillant les paysans ; les parvenus, enrichis par les exactions, prenant possession des foyers héréditaires et des arbres généalogiques de la vieille noblesse ; les enfants cassant à coups de pierre les beaux vitraux des cathédrales, les quakers chevauchant tout nus sur la place du marché, les hommes de la cinquième monarchie saluant à grands cris le roi Jésus ; les agitateurs, montés sur des tonneaux, prêchant la mort d'Agag...; toutes ces choses, nous dit-on, furent le produit de la grande Rébellion.

Soit : ces dénonciations nous inquiètent peu ; fussent-elles beaucoup plus graves, elles n'altéreraient pas notre opinion sur un événement auquel nous devons de ne pas être confondus avec les esclaves courbés sous les sceptres des monarques absolus. Plusieurs maux, sans doute, furent produits par la guerre civile ; ils furent le prix de notre liberté. L'acquisition a-t-elle été digne du sacrifice? Il est dans la nature du démon de la tyrannie de blesser et mutiler le corps qu'il abandonne. Les tourments d'une possession prolongée sont-ils moins horribles que la crise redoutable de l'exorcisme ?

S'il était possible qu'un peuple né sous un système d'intolérance et d'arbitraire pût renverser ce système sans commettre des actes de violence et de folie, la moitié des objections contre le pouvoir despotique s'évanouirait; nous serions forcés de convenir qu'il ne

produit du moins aucun effet pernicieux sur le caractère moral et intellectuel du peuple. Nous déplorons les excès qui accompagnent les révolutions ; mais plus ces excès sont violents, plus nous avons la conviction qu'une *révolution était nécessaire*. Leur violence se mesure toujours à l'ignorance et à la férocité du peuple, comme cette ignorance et cette férocité se mesurent à l'oppression et à la dégradation sous lesquelles le peuple a vécu. Ceci s'applique à notre guerre civile. Les chefs de l'Eglise et de l'Etat ne récoltèrent que ce qu'ils avaient semé. Ils avaient interdit la liberté de discussion, ils avaient tout fait pour tenir le peuple dans l'ignorance de ses devoirs et de ses droits...; la rétribution fut juste et naturelle. S'ils eurent à souffrir de l'ignorance populaire, ce fut parce qu'ils avaient eux-mêmes laissé la lumière sous le boisseau. Ils furent attaqués avec une aveugle fureur parce qu'ils avaient exigé une soumission également aveugle.

C'est le propre de semblables révolutions, que nous subissons d'abord tout ce qu'elles ont de pire. Jusqu'à ce que les hommes aient été quelque temps libres, ils ignorent l'usage de leur liberté. Les habitants des pays de vignes sont toujours sobres : dans les climats où le vin est rare, règne l'intempérance. Un peuple récemment délivré peut se comparer à une armée du Nord campée sur le Rhin ou sur le Xérès. Les soldats commencent par s'abandonner à l'ivrognerie, mais bientôt l'abondance enseigne la discrétion, et, après avoir reçu pendant quelques mois une ration quotidienne de ce breuvage dangereux, ils deviennent plus sobres qu'ils n'étaient dans leur propre pays. C'est ainsi que les résultats définitifs et permanents sont la sagesse, la mo-

dération, l'humanité. Ses effets immédiats sont souvent des crimes atroces, des erreurs contradictoires et funestes, le scepticisme sur les questions les plus claires, le dogmatisme sur les points douteux. C'est à cette période de crise que ses ennemis aiment à la mettre en scène; ils renversent l'échafaudage avant que l'édifice soit à moitié achevé; ils montrent la poussière tourbillonnante, les briques qui tombent, les salles dégarnies, l'affreuse irrégularité de l'ensemble, et vous demandent ironiquement où vous trouverez les splendeurs promises, le bien-être dont vous vous êtes flattés. Si de pareils sophismes prévalaient, il n'y aurait plus au monde une maison confortable ni un bon gouvernement.

Arioste nous raconte l'histoire d'une fée qui, par la loi mystérieuse de sa nature, était condamnée à paraître, pendant certaines époques, sous la forme d'un serpent venimeux. Ceux qui l'outrageaient sous ce déguisement étaient à jamais exclus de la participation de ses bienfaits; mais à ceux qui, malgré son aspect hideux, lui accordaient protection et pitié, elle se révélait plus tard sous la forme céleste qui lui était naturelle; elle accompagnait leurs pas, accomplissait tous leurs désirs, remplissait leurs maisons de trésors, les rendait heureux en amour et victorieux à la guerre. Cette fée est la Liberté. Il est des temps où elle prendra la forme d'un odieux reptile; elle rampe, siffle et mord. Mais malheur à ceux qui, dans leur dégoût, osent l'écraser! heureux ceux qui l'ont reçue sous son horrible métamorphose! ils seront récompensés par elle au jour de sa beauté et de sa gloire.

Il n'est qu'un remède aux maux qu'enfante la li-

berté,— et c'est la liberté elle-même. Quand un prisonnier quitte son cachot, il ne peut supporter l'éclat du jour, distinguer les couleurs, reconnaître les visages. Le remède n'est pas de le replonger dans sa prison, mais de l'accoutumer aux rayons du soleil. La double lumière de la liberté et de la vérité peut d'abord éblouir et égarer les nations dont la vue s'est affaiblie dans la vaste prison de la servitude ; mais qu'elles lèvent la tête, qu'elles la regardent, et elles la supporteront bientôt. Au bout de quelques années, les hommes apprennent à raisonner. L'extrême violence des opinions s'apaise. Les théories hostiles se corrigent l'une par l'autre : les éléments épars de la vérité se rejoignent et s'harmonisent ; un système de justice et d'ordre surgit enfin du chaos.

Maints politiques de notre temps répètent comme une proposition évidente par elle-même qu'aucun peuple ne doit être rendu libre jusqu'à ce qu'il ait été instruit à faire bon usage de sa liberté : maxime digne de ce vieux fou qui résolut de ne jamais entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager. S'il faut que les hommes attendent la liberté jusqu'à ce qu'ils soient devenus bons et sages dans l'esclavage, ils peuvent vraiment attendre toujours.

Voilà pourquoi nous approuvons décidément la conduite de Milton et celle de ces autres hommes de bien qui, malgré tout ce qu'il y avait de ridicule et d'odieux dans les actes de leur parti, demeurèrent fermement attachés à la cause des libertés publiques ; on n'a reproché au poëte, que nous sachions, aucune participation personnelle aux excès de ce temps. Ses ennemis reviennent souvent sur ce qu'il fit relativement à

l'exécution du roi. Nous ne pouvons que condamner le supplice de Charles Ier; cependant, pour être plus juste envers les hommes éminents qui concoururent à cette célèbre procédure, et pour être juste plus particulièrement envers le grand poëte qui les défendit de sa plume, nous devons dire que rien n'est plus absurde que les imputations qu'il a été de mode, depuis cent soixante ans, de jeter à la face des régicides. Nous avons jusqu'ici évité d'en appeler aux premiers principes : nous n'y aurons pas recours ici davantage, nous en tenant au cas analogue de la Révolution de 1688. Quelle différence essentielle peut-on établir entre l'exécution du père et la déposition du fils ? quelle est la maxime constitutionnelle qui s'applique à l'un sans s'appliquer à l'autre ? « Le roi ne peut mal faire : » d'après cet axiome, Jacques était aussi innocent que pouvait l'avoir été Charles. « Les ministres seuls sont responsables des actes du souverain : » si cela est, pourquoi ne pas condamner Jeffries et conserver Jacques ? « La personne d'un roi est sacrée : » la personne de Jacques fut-elle regardée comme sacrée à la bataille de la Boyne ? Tirer le canon sur une armée où se trouve votre roi, n'est-ce pas être bien près du régicide ? Charles aussi, qu'on s'en souvienne, fut mis à mort par des hommes qui avaient été exaspérés par une hostilité de plusieurs années et qui ne lui avaient jamais été attachés par d'autres liens que ceux de tous ses sujets. Les personnes qui expulsèrent Jacques du trône, qui séduisirent son armée, qui lui aliénèrent ses amis, qui commencèrent par le garder prisonnier dans son palais et finirent par le mettre à la porte, qui interrompaient son sommeil par d'impérieux messages,

qui le poursuivirent par le feu et le glaive, d'une province de son royaume à l'autre, qui pendirent, torturèrent et écartelèrent ses adhérents, qui comprirent dans sa sentence son héritier innocent..., ces personnes étaient son neveu et ses deux filles ! Quand on réfléchit à tout cela, on a peine à concevoir que les mêmes hommes qui, le 5 novembre, remercient Dieu d'avoir merveilleusement conduit par la main son serviteur le roi Guillaume jusqu'au trône d'Angleterre, puissent, le 31 janvier, avoir peur du sang du roi martyr et prier Dieu d'empêcher que ce sang ne retombe sur eux et leurs enfants.

Nous ne saurions approuver, répétons-le, l'exécution de Charles ; non parce que la constitution exempte le roi de toute responsabilité, sachant bien que ces maximes, tout excellentes qu'elles sont, admettent des exceptions ; non que nous éprouvions la moindre sympathie pour son caractère, car nous croyons que sa sentence le définit en toute justice *un tyran*, *un traître*, *un homicide* et *un ennemi public ;* mais parce que nous sommes convaincu que la mesure fut très-nuisible à la cause de la liberté. Celui qu'elle frappa était un captif et un otage : son héritier, à qui fut immédiatement transférée l'allégeance de tout royaliste, était libre. Les presbytériens n'auraient jamais pu se réconcilier parfaitement avec le père : il n'y avait pas une inimitié si profondément enracinée entre eux et le fils. La masse du peuple d'ailleurs envisagea cette mesure extrême avec des sentiments qui, quelque déraisonnables qu'ils fussent, ne pouvaient être impunément bravés par aucun gouvernement.

Mais en censurant la conduite des régicides, nous

considérons celle de Milton sous un tout autre point de vue. L'acte était accompli ; il l'était irrévocablement ; en d'autres termes, le mal était fait...; il s'agissait de l'amoindrir autant que possible. Nous blâmons les chefs de l'armée de n'avoir pas cédé à l'opinion populaire ; mais nous ne pouvons blâmer Milton d'avoir désiré changer cette opinion. Le même sentiment qui nous aurait empêché de commettre l'acte nous aurait engagé, après son accomplissement, à le défendre contre les extravagances de la servitude et de la superstition. Pour l'amour de la liberté publique, nous regrettons que la chose ait eu lieu, puisque le peuple la désapprouva ; mais pour l'amour de la liberté publique encore, nous aurions voulu que le peuple l'approuvât quand elle fut faite. S'il manquait quelque motif à la justification de Milton, le livre de Saumaise nous le fournirait. Cette misérable production est aujourd'hui justement considérée comme un avertissement pour ces phrasiers qui cherchent à devenir des écrivains politiques. La célébrité de l'homme qui la réfuta, *Æneæ magni dextra*, lui donne toute sa valeur auprès de la génération actuelle. Dans ce temps-là, l'état des choses n'était pas le même. On ne comprenait pas bien encore quel vaste intervalle sépare le simple érudit classique du philosophe politique. On ne peut donc douter qu'un traité qui, portant le nom d'un critique si éminent, attaquait les principes fondamentaux de tous les gouvernements libres, aurait produit un très-pernicieux effet sur l'esprit public s'il fût resté sans réponse.

Les ennemis de Milton tiennent enfin à lui opposer sa conduite sous le gouvernement du Protecteur. Qu'un

enthousiaste de liberté ait accepté une place sous un usurpateur militaire, voilà ce qui semble sans doute, au premier abord, extraordinaire; mais tout était alors extraordinaire dans la situation où se trouvait le pays. L'ambition de Cromwell n'était pas une ambition vulgaire. Il ne paraît pas qu'il ait jamais désiré le pouvoir despotique. Il avait d'abord combattu sincèrement et loyalement pour le Parlement, dont il ne déserta jamais la cause, jusqu'à ce que le Parlement eût lui-même déserté ses devoirs. S'il finit par le dissoudre au nom de la force, ce ne fut qu'après s'être convaincu que le petit nombre de ses membres, qui survivaient après tant de morts, de divisions et d'expulsions, pensaient à s'approprier un pouvoir qu'ils n'avaient reçu qu'en dépôt et à infliger à l'Angleterre le fléau d'une oligarchie vénitienne; mais, alors même qu'il se trouva placé par la violence à la tête des affaires, Cromwell ne s'arrogea pas un pouvoir sans limites. Il donna au pays une constitution bien plus parfaite qu'aucune de celles qui étaient connues alors. Il réforma le système représentatif par des règlements qui ont arraché des éloges à lord Clarendon lui-même. Il demanda, il est vrai, pour lui, la première place dans la république, mais avec des pouvoirs tout au plus égaux à ceux d'un stathouder hollandais ou d'un président américain. Il accorda au Parlement une voix dans la nomination des ministres et lui laissa toute l'autorité législative, sans se réserver le simple droit de *veto*. Il ne réclama nullement l'hérédité de la principale magistrature dans sa famille : si donc nous considérons impartialement les circonstances du temps et les occasions qu'il eut de fortifier sa propre grandeur, il n'aura rien à

perdre à la comparaison d'un Washington ou d'un Bolivard. Si, à la modération de Cromwell, on eût répondu par une modération égale, il n'y a pas de raison pour croire qu'il eût dépassé la limite qu'il s'était tracée à lui-même ; mais lorsqu'il vit que ses Parlements mettaient en question l'autorité sous laquelle ils tenaient leurs séances et qu'il courait le danger d'être dépouillé du pouvoir restreint absolument nécessaire à sa sûreté personnelle, il faut reconnaître qu'il adopta une politique plus arbitraire.

Cependant, quoique nous pensions que les intentions de Cromwell furent d'abord loyales, quoique nous pensions que ce fut la force irrésistible des circonstances qui le fit dévier de la noble carrière qu'il s'était assignée, quoique nous admirions, d'accord avec les hommes de tous les partis, le talent et l'énergie de son administration, nous ne sommes pas pour un gouvernement arbitraire et illégal, même dans de telles mains. Nous savons qu'une bonne constitution vaut infiniment mieux que le meilleur despote; mais nous soupçonnons qu'à l'époque du protectorat, la violence des haines politiques rendait à peu près impossible un gouvernement stable et heureux : le choix n'était pas entre Cromwell et la liberté, mais entre Cromwell et les Stuarts. Milton choisit-il bien ? personne n'en doute, si on compare les événements du protectorat avec ceux des trente années qui y succédèrent,—les trente années les plus funestes et les plus honteuses des annales d'Angleterre. Cromwell posait évidemment, quoique d'une manière irrégulière, les fondements d'un admirable système : jamais, jusqu'alors, la nation n'avait joui au même degré de la liberté religieuse et de la li-

Digitized by Google

berté de discussion; jamais l'honneur national n'avait été mieux maintenu au dehors et le siége de la justice mieux rempli au dedans; il était rare qu'une opposition qui s'arrêtait à la rébellion ouverte provoquât le ressentiment du libéral et magnanime usurpateur. Les institutions qu'il avait établies, telles qu'on les trouve dans les actes constitutifs[1], étaient excellentes; sa pratique, il est vrai, s'écartait trop souvent de sa théorie; mais s'il eût vécu quelques années de plus, il est probable que ses institutions lui auraient survécu et que son arbitraire serait mort avec lui. Sa puissance n'avait pas été consacrée par d'anciens préjugés, elle ne se soutenait que par ses grandes qualités personnelles; il y avait donc peu de chose à craindre d'un second Protecteur, à moins qu'il ne fût aussi un second Olivier Cromwell. Les événements qui suivirent sa mort sont la plus complète justification de ceux qui l'avaient appuyé de leur concours pendant sa vie; car cette mort fut le signal d'une dissolution sociale. L'armée se leva contre le Parlement, les différents corps de l'armée les uns contre les autres, les sectes contre les sectes, les factions contre les factions; dans leur impatience de se venger des indépendants, les presbytériens sacrifièrent leur propre liberté et désertèrent tous leurs anciens principes. Sans tourner un regard sur le passé, sans réclamer aucune stipulation pour l'avenir, ils jetèrent leurs droits d'hommes libres aux pieds du plus frivole et du plus égoïste des tyrans.

Alors vinrent ces jours, qu'on ne pourra jamais rappeler sans rougeur au front, les jours d'une servitude

[1] *Instrument of government. — Humble petition and advice.*

sans royalisme, d'une sensualité sans amour, de petits talents et de grands vices ; le paradis des cœurs froids et des âmes étroites, l'âge d'or des lâches, des fanatiques et des esclaves. Le roi d'Angleterre s'humilia devant son rival le roi de France, afin de pouvoir fouler son propre peuple aux pieds; il se contenta de régner par le bon plaisir de Louis, et, se dégradant sans scrupule, tendit la joue à ses insultes, la main à son or, heureux de sa complaisante infamie. Les caresses des prostituées et les plaisanteries des bouffons de cour réglèrent les mesures d'un gouvernement qui avait tout juste assez de talent pour tromper, assez de religion pour persécuter. Les principes de la liberté furent un texte de moquerie pour les courtisans et d'anathème pour les dignitaires de l'Eglise. Sur tous les hauts lieux, on rendit hommage à Charles et à Jacques,—le Bélial et le Moloch de l'Angleterre, — idoles obscènes et cruelles dont la nation arrosait l'autel avec le sang de ses meilleurs et de ses plus vaillants enfants. Le crime succéda au crime, les humiliations aux humiliations, jusqu'à ce que la race maudite de Dieu et des hommes fût chassée une seconde fois pour aller errer sur la face de la terre, montrée au doigt par le mépris des nations!

Plusieurs de nos remarques sur le caractère politique de Milton ne s'appliquent à lui que comme à un des membres d'une classe nombreuse. Nous devons signaler quelques-unes des particularités qui le distinguent de ses contemporains. L'Angleterre se divisait encore en plusieurs partis, mais nous ne parlons que des hommes qui s'étaient successivement attachés à l'un ou à l'autre, car dans les commotions publiques chaque parti a, comme une armée indienne, une foule

surnuméraire qui rôde autour du camp ou suit la marche, dans l'espoir de butiner quelque chose sous la protection du drapeau, mais qui le déserte au jour de bataille, et souvent après la défaite passe au vainqueur pour exterminer les vaincus avec lui. L'Angleterre ne manquait pas alors de ces égoïstes et lâches politiques qui, servant tour à tour chaque gouvernement nouveau, avaient sans honte ni répugnance baisé la main de Charles en 1640, et lui avaient craché au visage en 1649; qui, ayant salué de leurs acclamations Olivier Cromwell, intronisé à l'abbaye de Westminster, outragèrent son cadavre à Tyburn; qui avaient dîné avec des *têtes de veau*, par moquerie pour le roi, ou avec des *croupions*, par moquerie contre le Parlement. Ces hommes-là ne nous occupent guère; nous ne jugeons les partis que par ceux qui méritaient réellement d'être appelés hommes de parti.

Et d'abord parlons des puritains, c'est-à-dire du parti le plus remarquable peut-être qui soit connu dans l'histoire. Ce qu'il y avait d'odieux et de ridicule dans leur caractère demeure à la surface, et il s'est trouvé assez d'observateurs malicieux pour le mettre en relief. Pendant des années après la Restauration, l'invective et la raillerie s'exercèrent à leurs dépens; ils furent exposés à la licence de la presse et à celle du théâtre, lorsque la presse et le théâtre étaient d'une licence excessive. Ils n'étaient pas hommes lettrés; ils étaient impopulaires comme secte; ils ne pouvaient se défendre eux-mêmes, et le public ne les aurait pas pris sous sa protection. Ils se virent donc abandonnés sans miséricorde aux satiriques et aux écrivains dramatiques. La simplicité affectée de leur costume, leur aspect

sombre, leur accent nasal, leur attitude roide, leurs longues prières, leurs noms bibliques, les phrases de l'Ecriture qu'ils amenaient à tout propos, leur mépris des connaissances profanes, leur aversion pour les distinctions sociales, donnaient en effet beau jeu aux rieurs; mais ce n'est pas chez les rieurs seuls que l'on doit étudier la philosophie de l'histoire. Trop d'excellents auteurs ne se sont pas assez défiés de l'influence puissante du ridicule [1].

Non, ce n'étaient pas de vulgaires fanatiques, ces hommes qui poussèrent le peuple à la résistance, qui dirigèrent le pays pendant une longue suite d'années, qui, avec les matériaux les plus ingrats, créèrent la plus belle armée que l'Europe eût jamais vue, qui terrassèrent le roi, l'Eglise et l'aristocratie, qui, dans les courts intervalles de la sédition et de la guerre civile, répandirent sur tout le globe la terreur du nom anglais! La plupart de leurs absurdités n'étaient que des signes extérieurs comme ceux de la franc-maçonnerie ou comme les costumes des moines. Nous regrettons que ces signes n'aient pas été plus attrayants; nous regrettons que cette association, dont le courage et les talents ont tant fait pour l'espèce humaine, n'ait pas eu l'élégance noble qui distinguait quelques-uns des partisans de Charles Ier, ou cette aisance de manières qu'on admirait à la cour de Charles II; mais s'il nous faut choisir, nous imiterons le Bassanio de Shakspeare qui se

[1] Ecco il fonte del riso, ed ecco il rio
Che mortali perigli in se contiene.
Or qui tener a freno nostro desio,
Ed esser cauti molto a noi conviene.
(*Gerusal. liber.*, xv, 57.)

détourna des cassettes brillantes contenant la tête de mort et la tête de fou, pour préférer le coffre de plomb où était recélé le trésor.

Les puritains étaient des hommes qui s'étaient formé un caractère particulier dans les habitudes de la vie spirituelle. Toujours en contemplation devant des êtres d'une nature supérieure, toujours absorbés par la pensée de l'éternité, non contents d'admettre une Providence omnipotente, ils attribuaient le moindre événement à la volonté du Très-Haut, dont la vaste autorité embrassait tout, dont l'œil surveillait le plus petit atome. Le connaître, le servir, jouir de sa présence, c'était pour eux la grande affaire de la vie. Ils repoussaient avec dédain le cérémonieux hommage que les autres sectes substituent au culte pur de l'âme. Au lieu d'entrevoir par occasion la Divinité à travers un voile, ils aspiraient à supporter l'éclat de son immortelle splendeur, et à communiquer avec elle face à face. De là leur mépris pour les distinctions terrestres. La différence entre le plus grand des hommes et le plus infime semblait s'évanouir, comparée à l'immense intervalle qui séparait toute la race humaine de l'Etre sur qui leurs propres yeux étaient constamment fixés. Ils ne reconnaissaient d'autres titres et d'autre supériorité que sa faveur, et, sûrs de l'obtenir, ils foulaient aux pieds toutes les dignités et tous les honneurs du monde. S'ils ignoraient les œuvres des philosophes et des poëtes, ils étaient profondément versés dans les oracles de Dieu. Si leurs noms ne se trouvaient pas dans les registres des hérauts d'armes, ils avaient la confiance de le lire un jour dans le livre de la vie. S'ils ne marchaient pas accompagnés d'une suite magnifique

de serviteurs, des légions d'anges les escortaient pour les servir. Leurs palais n'étaient pas des maisons faites avec la pierre et le mortier, les diadèmes qui paraient leurs fronts brillaient d'un éclat éternel. Ils n'avaient que dédain pour les riches, les orateurs éloquents, les nobles, les prêtres : n'étaient-ils pas riches d'un trésor plus précieux que tous ceux de ce monde, éloquents dans une langue plus sublime, nobles par le privilége d'une primogéniture céleste, prêtres par une consécration divine? Le dernier d'entre eux était un être dont l'existence pouvait avoir une importance mystérieuse et terrible, dont la moindre action excitait l'intérêt attentif des esprits de lumière et de ténèbres, qui enfin avait été prédestiné, avant la création du ciel et de la terre, à jouir d'une félicité qu'il goûterait encore quand le ciel et la terre auraient passé. Tel événement, que les politiques à courte vue attribuaient à des causes terrestres, avait été ordonné à son intention. Pour lui les empires s'édifièrent, furent florissants et s'écroulèrent. Pour lui le Très-Haut proclama sa volonté par la plume de l'évangéliste et la harpe du prophète. Il avait été délivré par un libérateur extraordinaire d'un ennemi extraordinaire; pour sa rançon il avait eu la sueur d'une agonie surnaturelle, le sang d'un sacrifice immortel. Pour lui le soleil s'était obscurci, les flancs des rochers s'étaient déchirés, les morts étaient sortis de leurs tombeaux, toute la nature avait frémi des souffrances de son Créateur expirant.

C'est ainsi que le puritain se composait de deux hommes à part : l'un tout humilité, pénitence, gratitude, passion mystique; l'autre orgueilleux, calme, inflexible, subtil. Il se prosternait dans la poussière

devant son Dieu, mais il appuyait le pied sur la tête de son roi. Dans sa retraite dévote il priait avec des convulsions, des sanglots, des larmes; il avait les hallucinations glorieuses et terribles d'un homme en démence; il entendait les harpes des anges ou les murmures tentateurs des démons; il apercevait un rayon de la vision béatifique ou s'éveillait avec un cri d'effroi au milieu d'un rêve du feu d'enfer. Comme Vane, il se croyait armé du sceptre de l'année millénaire; comme Fleetwood, il s'écriait dans l'amertume de son âme que le Seigneur avait détourné sa face de lui. Mais lorsqu'il prenait son siége au conseil ou ceignait son glaive pour le combat, ces luttes orageuses de l'âme n'avaient laissé aucune trace perceptible. Ceux qui ne voyaient des *saints* que leur visage blême, qui n'entendaient que leurs gémissements et leurs hymnes dolentes, pouvaient en rire; mais ils ne riaient guère, ceux qui les rencontraient dans la salle des délibérations ou sur le champ de bataille. Ces fanatiques apportaient dans les affaires civiles et militaires un jugement froid et une résolution inébranlable que quelques écrivains ont cru incompatibles avec leur exaltation religieuse, mais qui en étaient le résultat nécessaire. L'intensité de leurs sentiments sur un sujet les laissait tout à fait tranquilles sur tous les autres. Une passion dominante avait absorbé en elle pitié et haine, ambition et crainte. La mort avait perdu ses terreurs, le plaisir ses charmes. Ils avaient leurs sourires et leurs larmes, leurs transports de joie et leurs douleurs, mais non pour les choses de ce monde. L'enthousiasme en avait fait des stoïques purifiant leurs âmes de toute affection vulgaire et les élevait au-dessus des influences

du danger et des atteintes de la corruption. Cet enthousiasme pouvait les entraîner parfois à poursuivre un but déraisonnable, mais jamais à choisir des voies mauvaises. Ils allaient à travers le monde comme Talus, l'homme de fer de sir Artégal, avec son fléau[1], renversant et frappant les oppresseurs, se mêlant aux êtres humains, mais n'ayant rien de commun avec les infirmités humaines, insensibles à la fatigue, aux plaisirs, aux peines, invulnérables contre toute espèce d'armes, ne pouvant être arrêtés par aucune barrière.

Tel fut, croyons-nous, le caractère des puritains. Nous ne citons pas l'absurdité de leurs manières, nous n'avons aucun goût pour la sombre sévérité de leurs habitudes domestiques; nous reconnaissons que leur intelligence s'égara souvent, à force de vouloir atteindre à des choses au-dessus de l'intelligence des mortels. Nous savons qu'en dépit de leur haine du papisme ils tombèrent trop souvent dans les pires défauts de ce mauvais système, l'intolérance et l'extravagante austérité; qu'ils eurent leurs anachorètes et leurs croisades, leur saint Dunstan et leur de Montfort, leur saint Dominique et leurs Escobar. Cependant, tout bien considéré, nous n'hésitons pas à les proclamer une secte d'hommes braves, habiles, sincères et utiles.

Les puritains épousèrent la cause de la liberté civile uniquement parce que c'était la cause de la religion. Il y eut un autre parti, nullement nouveau, mais distingué par le savoir et le talent, qui les aida de son concours par des motifs très-différents. Nous parlons de ceux que Cromwell avait coutume d'appeler les païens;

[1] Spencer, poëme de *la Reine des fées*.

hommes qui étaient, selon la phraséologie du temps, des Thomas douteux ou des Gallois insouciants, relativement aux questions religieuses, mais des partisans passionnés de la liberté. Exaltés par l'étude de la littérature antique, ils se faisaient une idole de leur patrie, et se proposaient l'exemple des héros de Plutarque. Ils sembleraient avoir quelque analogie avec les Brissotins de la Révolution française; mais il serait difficile de tirer une ligne de démarcation entre eux et leurs alliés dévots, dont ils jugèrent quelquefois utile d'affecter le ton et les manières, si, comme il est probable, ils ne les adoptèrent même pas quelquefois imperceptiblement.

Arrivons maintenant aux royalistes, et tâchons d'en parler avec une parfaite impartialité, comme de leurs antagonistes. Nous ne ferons pas peser sur tout un parti la souillure de ces palefreniers, de ces joueurs et de ces spadassins, que l'espoir de la licence et du pillage fit sortir des repaires de White-Friars pour se ranger sous l'étendard de Charles, et qui déshonorèrent leurs compagnons d'armes par des excès que ne toléra jamais la discipline des armées parlementaires. Persuadé comme nous le sommes que la cause du roi était celle du bigotisme et de la tyrannie, nous ne pouvons nous défendre cependant de regarder avec complaisance les honnêtes *cavaliers* de son parti. Nous éprouvons un orgueil national en les comparant à ces instruments que les despotes des autres pays sont forcés d'employer, aux muets qui peuplent leurs antichambres, aux janissaires qui montent la garde devant leurs palais. Nos compatriotes royalistes n'étaient pas de lâches courtisans, s'agenouillant à chaque pas, sou-

riant à chaque mot du maître. Ce n'étaient pas de simples machines destructives revêtues d'uniformes, dressées à coups de canne, rendues braves avec le vin, défendant le trône sans amour, frappant ses ennemis sans haine. Il y avait une liberté dans leur dévouement, une noblesse dans leur soumission. Le sentiment de l'indépendance personnelle vivait en eux; ils servaient une mauvaise cause, mais sans motifs bas et égoïstes. La pitié pour d'augustes infortunes, un sentiment d'honneur romanesque, les préjugés de l'enfance et les noms vénérables de l'histoire, leur jetaient un charme aussi puissant que celui de la Duessa de Spencer; et, comme le chevalier de la Croix-Rouge, ils croyaient combattre pour une beauté outragée, tandis qu'ils ne défendaient qu'une perfide et laide sorcière. Par le fait, ils s'occupaient peu du principe de la question politique. Ce n'était pas pour un roi traître ou une Eglise intolérante qu'ils prenaient les armes, mais pour la vieille bannière qui avait flotté dans tant de batailles sur la tête de leurs pères, et pour les autels sacrés où ils avaient reçu la main de leurs fiancées. Quelle que fût l'erreur de leurs opinions, ils possédaient à un plus haut degré que leurs adversaires les qualités qui font la grâce de la vie privée. Avec plusieurs des vices de la Table-Ronde, ils avaient aussi plusieurs de ses vertus : la courtoisie, la générosité, la franchise, la tendresse et le respect des femmes; ils cultivaient mieux que les puritains les sciences et les belles-lettres; leurs mœurs étaient plus polies, leur humeur plus aimable, leurs goûts plus élégants et l'intérieur de leurs maisons plus gai.

Milton n'appartenait précisément à aucun des partis

que nous venons de décrire : il n'était pas un puritain, il n'était pas un franc penseur, il n'était pas un cavalier. Son caractère réunissait les plus nobles qualités de tous; il y avait en lui comme un choix d'agréments et d'éléments harmonieux qui rappelaient à la fois le Parlement et la cour, les conciliabules protestants et les cloches gothiques, les cercles funèbres des têtes rondes et les foyers hospitaliers des cavaliers. Comme les puritains, il vivait :

Toujours sous l'œil du divin Créateur ;

comme eux il élevait continuellement sa pensée vers un juge tout-puissant et une immortelle récompense. Il partageait leur mépris de toutes les circonstances extérieures, leur courage, leur constance calme, leur inflexible résolution; mais le plus froid sceptique et le plus profane railleur n'étaient pas plus exempts que lui de la contagion de leurs hallucinations extravagantes, de leurs manières rudes, de leur jargon ridicule, de leur dédain pour les sciences humaines, et de leur aversion pour les agréments de la vie. Ayant voué à la tyrannie une haine franche, il avait cependant toutes les qualités estimables et charmantes, attribut presque exclusif des partisans de la monarchie. Aucun n'appréciait plus que lui la littérature, les arts, l'honneur chevaleresque et les délicatesses de l'amour. Quoique ses opinions fussent démocratiques, ses goûts étaient ceux d'un royaliste et d'un gentilhomme, ses sentiments ceux des braves chevaliers; mais de ces goûts, de ces sentiments il était le maître et non l'esclave. Comme le héros de l'*Odyssée*, il jouissait de tous les plaisirs de la fascination sans être fasciné ; il écou-

tait le chant de la syrène et glissait sans être séduit près du fatal rivage. Il portait les lèvres à la coupe de Circé; mais il avait un antidote certain contre les effets du breuvage magique : les illusions de son imagination ne troublaient jamais sa raison. Le politique était revêtu d'une cuirasse à l'épreuve contre les enchanteurs qui captivaient le poëte. Pour le comprendre, il suffit de rapprocher ses traités contre l'épiscopat des vers exquis sur l'architecture ecclésiastique et la musique de l'orgue dans le *Penseroso,* poëme publié à la même époque[1]. C'est une contradiction apparente qui, plus que toute autre chose, relève son caractère dans notre estime, parce qu'elle nous montre combien il dut sacrifier de ses penchants intimes, de ses affections secrètes, à ce qu'il considérait comme son devoir envers les hommes. C'est la lutte du magnanime Othello : « Son cœur s'émeut, mais sa main est ferme; il ne fait rien par haine, mais tout par honneur; il embrasse la belle perfide avant de l'immoler. »

Il nous reste à mentionner ce qui fait la grande gloire du caractère politique de Milton. Ce qu'il tenta pour

[1] Lord Macaulay fait ici allusion à un passage qui est curieux comme expression d'une pensée toute *catholique :* en voici une imitation qui en reproduit peut-être le sentiment, mais non le rhythme et surtout la poésie :

D'un pas respectueux foulant la dalle sainte,
Des vieux cloîtres parfois j'aime à franchir l'enceinte,
J'aime la tour qui porte un clocher dans les cieux,
Les vitraux d'où jaillit un jour mystérieux,
Et l'orgue dont la voix mêle sa mélodie
A l'hymne que le chœur lentement psalmodie.
Admirable concert qui dans les sens émus
Fait descendre d'en haut l'extase des élus,
Et charmant à la fois et l'âme et les oreilles,
Ouvre à mes yeux ravis le ciel et ses merveilles.

renverser un roi parjure et une hiérarchie persécutrice, il le tenta en associant ses efforts à d'autres ; mais l'honneur d'une autre lutte est tout entier à lui, la lutte qu'il soutint pour cette espèce de liberté, la plus précieuse de toutes et alors la moins comprise, la liberté de l'âme humaine. Des milliers de voix s'élevèrent avec la sienne contre l'impôt sur les navires et contre la Chambre étoilée ; mais ils étaient en bien petit nombre ceux-là qui dénonçaient les fléaux bien plus funestes de la servitude morale et intellectuelle, ou appréciaient les bienfaits qui devaient résulter de la liberté de la presse et de la liberté de conscience. C'étaient là les questions que Milton regardait comme les plus importantes. Il désirait que le peuple pût penser par lui-même comme se taxer lui-même, et être émancipé de la tyrannie des préjugés aussi bien que de celle de Charles. Il savait que ceux qui avec les meilleures intentions négligeaient ces projets de réforme, se contentant de renverser le roi et ses partisans, imitaient les frères imprudents de son poëme de *Comus*, qui, pressés de disperser la bande du nécromant, oublient les moyens de délivrer la captive [1]. Ils ne songeaient qu'à vaincre, et ils auraient dû s'occuper de rompre le funeste enchantement qui enchaînait encore le bon sens populaire.

Ce noble but d'affranchir la raison humaine était le but de Milton ; ce fut pour cela qu'il se joignit aux

1 Quelle erreur ! vous deviez enlever la baguette...
Car si vous ne pouvez la tourner à l'envers,
Si nous ne prononçons à rebours certains vers,
Nous ne pourrons jamais par la puissance humaine
De la captive ici rompre la forte chaîne.
(*Comus.*)

presbytériens ; ce fut pour cela qu'il les abandonna. Il partagea les périls de leur guerre, mais il se détourna avec dédain de leur insolent triomphe. Il s'aperçut que, comme ceux qu'ils avaient vaincus, ils étaient hostiles à la liberté de penser. Il se joignit donc aux indépendants et conjura Cromwell de briser la chaîne séculaire et de « sauver la conscience libre des griffes du loup presbytérien[1]. » Par les mêmes motifs, il attaqua le *système des licences* dans ce sublime traité dont tout homme d'Etat devrait faire sa charte et son évangile politique. Ses attaques étaient généralement bien moins dirigées contre des abus particuliers que contre ces erreurs enracinées sur lesquelles se fondent presque tous les abus, contre le culte servile des hommes éminents et la peur déraisonnable de l'innovation.

Afin de pouvoir ébranler plus sûrement ces opinions dégradantes, il choisit toujours pour sa part le service littéraire le plus hardi. Il n'attendait pas pour entrer dans la place que la brèche fût ouverte; on le voyait toujours aux avant-postes et à la tête de ceux qui montaient les premiers à l'assaut. Au commencement de la Révolution, il écrivit avec une énergie incomparable contre les évêques. Mais dès que son sentiment parut prévaloir, il passa à d'autres sujets et abandonna l'épiscopat à cette foule d'écrivains qui aiment à insulter les partis abattus. Il n'est pas d'entreprise plus hasardeuse que celle de porter le flambeau de la vérité dans ces sombres repaires où la lumière n'a jamais pénétré. Mais, par goût et par plaisir, Milton pénétrait à travers les vapeurs délétères de la mine et bravait la terreur

[1] Sonnet à Cromwell.

de l'explosion. Ceux qui désapprouvent le plus ses opinions doivent respecter son courage : il laissait généralement aux autres le soin d'expliquer et de défendre les parties populaires de sa croyance politique et religieuse, pour se charger de celles que la majorité de ses contemporains repoussaient comme criminelles ou raillaient comme paradoxales. Ainsi, il écrivit pour le divorce et pour le régicide. Il tourna en ridicule l'*Eikon basilikè;* il critiqua les systèmes dominants d'éducation. On peut comparer sa carrière si féconde et si radieuse à celle du dieu de la lumière et de la fertilité :

> Nitor in adversum; nec me, qui cætera, vincit
> Impetus, et rapido contrarius evehor orbi.

Il est à regretter que les écrits en prose de Milton soient si peu de notre temps. Comme compositions littéraires, ils méritent l'attention de tout homme qui veut connaître toutes les ressources de la langue anglaise. Ils abondent en passages qui font pâlir les plus belles amplifications de Burke. On ne saurait trop admirer ce tissu d'expressions énergiques, quelquefois roide, toujours éclatant, semblable à une riche étoffe de soie et d'or. Dans les premiers livres du *Paradis perdu*, il ne s'élève pas plus haut que dans ces paragraphes de ses ouvrages de controverse où sa verve, excitée par la lutte, éclate en transports d'une religieuse éloquence et en élans lyriques : c'est, pour lui emprunter la majesté de son propre langage, « un septuple chœur d'alleluias et de symphonies [1] ! »

[1] « A sevenfold chorus of hallelujahs and harping symphonies. » *La raison du gouvernement ecclésiastique exposée contre la prélature*, livre II.

Si ces remarques ne s'étaient déjà trop étendues, nous aurions voulu examiner de plus près ces diverses compositions, analyser les particularités du style, faire ressortir la sublime sagesse de l'*Areopagetica* et la rhétorique nerveuse de *l'Iconoclaste*, citer quelques-uns des magnifiques passages du *Traité de la Réforme* et des *Animadversions sur le Remontrant*. Mais nous devons conclure, quoique nous ayons peine à nous arracher d'un pareil sujet. Lorsqu'il y a peu de jours un manuscrit inédit de Milton[1] est venu raviver cette sainte mémoire, nous sommes tout à coup devenus les contemporains du grand poëte. Transportés à cent cinquante années en arrière, nous pouvons presque nous figurer que nous lui rendons visite dans son humble retraite, que nous le voyons assis à son orgue, sous les plis de sa tapisserie verte, que nous saisissons le mouvement rapide de ses yeux cherchant en vain le jour, que nous lisons sur sa noble physionomie la glorieuse et triste histoire de ses travaux et de ses douleurs. Avec quel recueillement nous écouterions sa moindre parole! avec quel respect nous fléchirions le genou pour baiser sa main et la mouiller de nos larmes! avec quelle sincérité nous chercherions à le consoler si un pareil poëte avait besoin de l'être, parce qu'il est négligé par un siècle indigne de ses talents et de ses vertus! avec quel empressement nous disputerions à ses filles ou à son ami, le quaker Elwood, le privilége de lui lire Homère ou de transcrire sous sa dictée les immortels accents qui tombaient de ses lèvres!

[1] *De doctrinâ christianâ*, etc., etc.

Ce sont là peut-être de folles illusions ; mais nous ne saurions en avoir honte, et notre désir serait d'en avoir fait naître quelques-unes de semblables dans l'esprit de ceux qui viennent de nous lire. Notre habitude n'est guère d'idolâtrer les vivants ou les morts : nous ne comprenons guère cette faiblesse d'esprit qui fit de Boswell le complaisant serviteur de Johnson. Mais il est quelques caractères sortis purs de toutes les épreuves de la vie comme l'or de la fournaise, il est de ces âmes sur lesquelles rien n'a pu effacer ni altérer l'image du Très-Haut. Ces génies à part, ces êtres privilégiés, nous croyons savoir les apprécier avec amour. Milton en était un. C'est donc un bonheur pour nous de voir ses livres, d'entendre prononcer son nom. Ses pensées ressemblent à ces fleurs et à ces fruits célestes que la « Vierge-Martyre » de Massinger envoyait du paradis à la terre, et qui se distinguaient du produit des autres jardins, non pas seulement par leur douceur et leur beauté supérieures, mais encore par leurs miraculeuses vertus : la poésie de Milton charme, élève, purifie ; nous plaignons l'homme qui étudiera la vie ou les écrits du grand poëte et du grand patriote sans se sentir au cœur l'ambition d'imiter, non sans doute les sublimes ouvrages dont son génie a enrichi la littérature, mais son zèle pour la cause publique, son courage à supporter ses malheurs privés, son superbe dédain des tentations et des périls de ce monde, sa haine des bigots et des tyrans, enfin la sévère fidélité qu'il garda à son pays et à sa propre gloire.

Extrait d'une lettre de lord Macaulay.

En recommandant à l'indulgence de lord Macaulay le volume dont Milton est un des héros (*les Poëtes amoureux*), je lui citais le paragraphe où il dit : *Milton était, comme Dante, un homme politique et un amant* (*a lover*), en ajoutant que mon petit roman n'en était que la paraphrase. Il me répondit : « Sans doute, en écrivant ce para-
« graphe, je me rappelais plutôt les premières amours de Milton que
« les dernières ; mais, de votre côté, vous avez peut-être un peu ou-
« blié que le poëte aima sincèrement Mary Powell, et que, malgré leur
« querelle conjugale, la réconciliation serait une preuve que cet
« amour survécut à la lune de miel. Toutefois, je conviens que,
« puisque vous vouliez donner à Milton une Béatrix, Léonora Baroni
« devait avoir la préférence sur Mary Powell On peut très-bien soup-
« çonner le Dante d'avoir idéalisé sa Béatrix, comme vous avez
« idéalisé Léonora. Vous me dites que votre roman est tout entier
« dans ma courte phrase ; oui, comme le chêne est dans le gland. Je
« l'ai prêté à une aimable lady qui en est enchantée. Je suis bien
« heureux d'ajouter ce suffrage au mien et vous remercie encore d'avoir
« si fidèlement traduit mon Essai, etc., etc., etc. »

Digitized by Google

JOHN BUNYAN.

I

John Bunyan, l'auteur religieux le plus populaire de la langue anglaise, naquit à Elstow, à un mille environ de Bedford, en l'année 1628. On pourrait dire qu'il naquit chaudronnier. Les chaudronniers formaient alors une caste héréditaire qui n'était pas tenue en bien haute estime. C'étaient généralement des vagabonds et des maraudeurs qu'on confondait souvent avec les Bohémiens ou Gypsies, et, par le fait, ils avaient quelque ressemblance avec eux. Le père de Bunyan jouissait de plus de considération que la plupart des membres de la tribu. Il avait une résidence fixe, et il put envoyer son fils à une école de village pour y apprendre à lire et à écrire.

L'époque de l'enfance de John Bunyan était celle où l'esprit puritain régnait sur toute l'Angleterre, et nulle part cet esprit n'avait plus d'influence que dans le Bedfordshire. Il n'est donc pas surprenant qu'un enfant auquel la nature avait donné une imagination vive et une sensibilité maladive ait été hanté de bonne heure par des terreurs religieuses. Avant qu'il eût dix ans, des accès de remords et de désespoir interrompi-

rent ses jeux d'écolier et troublèrent son sommeil par des rêves où il se voyait menacé d'être enlevé par des démons. En grandissant, il éprouva des luttes mentales plus violentes encore. L'énergique langage dont il se servait pour les décrire a étrangement égaré tous ses biographes, excepté Southey. Ce fut longtemps une habitude des écrivains dévots de citer Bunyan comme un exemple du pouvoir surnaturel qu'a la grâce divine pour retirer une âme des plus sombres abîmes du péché. Il est appelé dans un livre : le plus notoire des débauchés ; dans un autre : le brandon sauvé des flammes. M. Ivimey, dans son *Histoire des Baptistes*, le désigne comme le dépravé Bunyan, le criminel chaudronnier d'Elstow. M. Ryland, homme qui fut jadis une grande notabilité parmi les dissidents, se laisse aller à la rapsodie suivante : « Aucun homme de sens, aucun homme honnête ne saurait nier que Bunyan ne fût un athée avéré, un indigne et méprisable incrédule, un vil rebelle contre Dieu et la vertu, le plus licencieux, le plus ennemi de sa propre âme, le plus misérable damné qui existât sur la surface de la terre. Eh bien ! soyez étonnés, ô cieux ! soyez éternellement étonnés, soyez émerveillés, ô terre et enfer, pendant toute la durée des siècles ! voilà ce même homme devenu un miracle de miséricorde, un miroir de sagesse, de vertu, de sainteté, de vérité et d'amour ! » Mais quiconque prend la peine d'examiner les preuves trouve que les saints hommes qui écrivaient ainsi avaient été trompés par une phraséologie qu'ils auraient dû mieux comprendre, puisqu'ils l'avaient eux-mêmes entendue et répétée toute leur vie. Il n'est pas de plus grande méprise que d'inférer, des expressions exagérées d'un

homme pieux qui déplore son indignité comme pécheur, que cet homme a mené une plus mauvaise vie que ses voisins. Maintes excellentes personnes, dont le caractère moral depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse fut exempt d'aucune tache apparente, écrivant leur autobiographie et leur journal, se sont appliqué, avec une sincérité incontestée, des épithètes aussi sévères que celles qu'elles auraient pu appliquer à Titus Oates ou à Mrs. Brownrigg. Il est bien certain qu'à l'âge de dix-huit ans Bunyan était ce que tout le monde, excepté les plus austères et les plus exaltés puritains, aurait considéré comme un jeune homme d'une gravité et d'une innocence remarquables. En effet, on peut observer que, semblable à tant de pénitents qui se dénoncent en termes généraux comme les pires des hommes, Bunyan lui-même prenait feu et faisait une défense vigoureuse toutes les fois que quelque autre précisait quelque accusation contre lui. Il déclare, il est vrai, qu'il avait lâché les rênes à ses passions mondaines, qu'il s'était complu à transgresser de toutes les manières la loi divine, en donnant l'exemple de tous les vices à la jeunesse d'Elstow ; mais lorsque ceux qui ne lui voulaient pas de bien l'accusèrent d'amour licencieux, il en appela à Dieu et aux anges pour attester sa pureté. « Aucune femme, dit-il, aucune dans le ciel, sur la terre ou en enfer, ne pourrait me reprocher de lui avoir jamais fait aucune avance inconvenante. » Non-seulement il avait été fidèle scrupuleusement à celle qui devint son épouse, mais encore avant son mariage il était resté d'une chasteté immaculée [1]. Il ne

[1] « Mes ennemis ont manqué leur but en m'accusant ainsi. Je leur

paraît pas, d'après ses confessions, ni d'après les méchants propos de ses ennemis, qu'il se fût jamais enivré. Il n'avait contracté qu'une mauvaise habitude, celle d'un langage profane ; mais il nous apprend qu'il lui suffit d'une seule réprimande pour s'en corriger si efficacement, qu'il n'y retomba jamais plus. Le pire qu'on puisse mettre à la charge de ce pauvre jeune homme qu'on s'est fait une mode de représenter comme le plus abominable réprouvé, comme un Rochester de village, c'est qu'il aimait extrêmement certaines récréations, tout à fait innocentes en elles-mêmes, mais condamnées par les rigoristes au milieu desquels il vivait, et dont il respectait l'opinion. Les quatre principaux péchés dont il fut coupable étaient la danse, la sonnerie des cloches de la paroisse, le jeu du bâtonnet[1] et la lecture de l'*Histoire de sir Bevis de Southampton*. Un recteur de l'école de Laud aurait cité un tel jeune homme pour modèle à toute la paroisse. Mais c'était dans une tout autre école que Bunyan avait appris ses notions du bien et du mal. La lutte entre ses goûts et ses scrupules le rendait misérable.

Lorsqu'il arriva à l'âge de dix-sept ans environ, le cours ordinaire de sa vie fut interrompu par un événe-

souhaite d'avoir été eux-mêmes aussi innocents que moi. Si tous les fornicateurs et adultères d'Angleterre étaient pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuivît, John Bunyan, l'objet de leur envie, serait encore vivant et bien portant. Je ne connais de femme que la mienne, etc. »

[1] Nous substituons ici peut-être, sans le savoir, un jeu à un autre : le jeu anglais s'appelle *tip cat* ; au lieu du *bâtonnet*, ce pourrait bien être une balle ou une boule qu'il s'agit de pousser ou de renvoyer avec une crosse ou un bâton.

ment qui exerça une influence durable sur la direction de ses pensées. Il s'enrôla dans l'armée du Parlement et fit la campagne décisive de 1645. Tout ce que nous savons de sa carrière militaire, c'est qu'au siége de Leicester, un de ses camarades qui avait pris volontairement son poste fut tué par un boulet des assiégés. Bunyan se regarda toujours comme ayant été sauvé de la mort par l'intervention spéciale de la Providence. On peut remarquer ici que son imagination s'imprégna vivement des scènes de guerre dont il avait été témoin. Il ne cessa jamais d'aimer à tirer ses comparaisons religieuses des camps et des citadelles, des canons, des trompettes, des drapeaux de trêve, des régiments rangés en bataille, chacun sous sa bannière. Son *Grand-cœur*, son *Capitaine Boanergès* et son *Capitaine Confiance* sont évidemment des portraits dont les originaux avaient fait partie de ces saints guerriers qui combattaient et prêchaient sur la Bible dans l'armée de Fairfax[1].

Au bout de quelques mois, Bunyan retourna à Elstow et se maria. Sa femme avait des parents pieux, et lui apporta pour toute dot des livres de piété. Ce fut alors que se troubla étrangement son esprit, naturellement exalté, très-imparfaitement discipliné par l'éducation et exposé, sans défense aucune, à la fièvre d'enthousiasme dont l'épidémie infestait toute l'Angleterre. Par sa conduite extérieure il devint bientôt un strict Pharisien. Fréquentant avec une exactitude constante la cha-

[1] Nous croyons devoir traduire par leur équivalent français tous ceux des noms du *Voyage du Pèlerin* qui ont un sens, c'est-à-dire qui expriment le trait caractéristique du personnage.

pelle aux heures de la prière et des sermons, il abandonna, non sans de pénibles luttes intérieures, tous ses amusements favoris les uns après les autres. Au milieu d'une partie de bâtonnet, il s'arrêtait soudain et fixait des yeux hagards vers le ciel ; puis, son bâton à la main, il avait entendu une voix lui demander s'il préférait laisser là ses péchés pour aller au ciel, ou garder ses péchés pour aller à l'enfer. Une apparition au visage sévère avait complété ses terreurs. Il renonça à l'odieux vice de sonner les cloches, mais quelque temps encore il alla au clocher et se donna le plaisir de voir les autres tirer les cordes, jusqu'à ce qu'il eût la pensée que, s'il persistait dans cette faiblesse criminelle, le clocher pourrait s'écrouler sur sa tête, et il s'éloigna épouvanté de cette tour funeste. Plus dure encore pour lui était la renonciation à la danse sur la pelouse du village, péché favori dont, pendant quelques mois, il n'eut pas le courage de se sevrer. Après ce dernier sacrifice Bunyan était devenu irréprochable, à le juger même par les maximes de ces temps austères. Tout Elstow parlait de lui comme d'un jeune homme éminemment pieux ; mais son âme était plus troublée que jamais. N'ayant plus rien à faire dans la voie d'une réforme extérieure, et cependant ne trouvant dans la religion aucun plaisir pour remplacer les amusements de sa jeunesse, il commença à craindre d'être frappé d'une malédiction particulière, et se vit tourmenté par une suite d'hallucinations qui semblaient devoir le conduire au suicide ou à Bedlam.

Une fois il se mit dans la tête que tous les chrétiens de sang israélite seraient sauvés, et il essaya de se persuader qu'il avait de ce sang précieux dans les veines.

Ses espérances ne tardèrent pas à être détruites par son père, qui, à ce qu'il paraît, n'avait nullement l'ambition de passer pour juif.

Un autre jour, Bunyan fut embarrassé par cet étrange dilemme : « Si je n'ai pas la foi, je suis perdu ; si j'ai la foi, je puis faire des miracles. » Il fut tenté de crier aux mares situées entre Elstow et Bedford : « Desséchez-vous ! » pour savoir s'il pouvait espérer la vie éternelle.

Il s'imagina ensuite que le jour de grâce pour Bedford et les villages environnants était passé ; que tous ceux qui devaient être sauvés dans cette partie de l'Angleterre étaient déjà convertis, et qu'ainsi il s'y était pris quelques mois trop tard pour prier et travailler à son salut.

Un autre doute vint encore le harceler : étaient-ce les Turcs qui avaient raison ou les chrétiens qui étaient dans l'erreur ? Enfin une inspiration de maniaque lui disait de faire sa prière aux arbres, à un manche à balai, au taureau de la paroisse.

Jusque-là cependant il entrait seulement dans la Vallée de l'ombre de la Mort. Bientôt les ténèbres s'épaissirent ; des figures hideuses flottèrent devant ses yeux ; des paroles de malédiction et des plaintes lugubres retentirent à son oreille ; la route s'ouvrait devant lui à travers la flamme et la fumée sur le bord de l'abîme sans fond. Une curiosité étrange le sollicitait de connaître le péché que Dieu ne pardonne pas, et il lui prenait une envie morbide de le commettre. Mais la plus effrayante des formes par lesquelles sa maladie passa fut une propension à blasphémer et surtout à renoncer à sa part du bienfait de la rédemption. Nuit et jour, au

lit, à table, au travail, de mauvais esprits, s'imaginait-il, lui répétaient à l'oreille : « Vends Jésus-Christ, *vends-le, vends-le.* » Il frappait avec un bâton sur ces apparitions, il les repoussait comme jadis ; mais elles revenaient sans cesse, et il leur criait en vain d'heure en heure : « Jamais ! jamais ; vous m'offririez des milliers de mondes ; non, non, jamais, pour des milliers de mondes ! »

Lassé par cette longue angoisse, il laissa échapper les paroles fatales de ses lèvres : « Qu'il aille, s'il le veut ! » Alors sa misère devint plus horrible. Il avait commis le péché qui ne pouvait être pardonné ; il avait abdiqué sa part du grand sacrifice ; comme Ésaü, il avait vendu son droit d'aînesse, et il n'y avait plus, hélas ! de repentir pour lui. « Personne ne sait, écrivait-il par la suite, personne ne sait, excepté moi, mes terreurs de ce temps-là ! » Bunyan a décrit ses souffrances avec l'énergie et la simplicité les plus pathétiques. Il portait envie aux brutes, il portait envie aux pavés de la rue et aux tuiles des maisons. Le soleil semblait lui refuser sa chaleur et sa lumière. Quoique naturellement robuste et encore dans toute la primeur de la jeunesse, il passait des jours entiers à trembler de la peur de la mort et du jugement dernier. Ce tremblement était pour lui le signe imposé aux pires réprouvés, le signe dont Dieu lui-même avait marqué le front de Caïn. Les émotions de l'infortuné Bunyan altérèrent sa digestion ; il souffrait de telles douleurs d'entrailles qu'il s'attendait à gonfler et à crever comme Judas, qu'il regardait comme son prototype.

Ni les livres que lisait Bunyan, ni les personnes qu'il consultait n'étaient propres à exercer une heureuse in-

fluence dans un cas de la nature du sien. Sa petite bibliothèque avait reçu une addition très-pernicieuse, le *Récit de la fin lamentable de Francis Spira*. Un vieillard renommé pour sa piété, dont le malade sollicita les avis, lui répondit d'une manière qui aurait pu avoir des conséquences funestes. « J'ai peur, lui disait Bunyan, d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. — En vérité, lui répondit le vieux fanatique, j'ai peur que vous ne l'ayez commis en effet. »

Enfin, les nuages se dissipèrent, la lumière devint de plus en plus pure ; et l'enthousiaste, qui s'était imaginé avoir au front la marque du premier meurtrier et se croyait prédestiné à la fin de l'architraître, jouit de la paix de l'âme et d'une douce confiance dans la miséricorde de Dieu. Des années s'écoulèrent cependant avant que ses nerfs, si dangereusement irrités, eussent recouvré leur état sain. Lorsqu'il entra dans une congrégation de baptistes, à Bedford, et qu'il fut pour la première fois admis au sacrement de l'Eucharistie, ce ne fut pas sans peine qu'il put contenir son envie d'appeler la malédiction du ciel sur ses frères pendant que la coupe circulait de main en main. Ce fut après avoir été quelque temps membre de cette congrégation qu'il commença à prêcher, et ses sermons produisirent une vive impression. Il était illettré sans doute, mais il prêchait à un auditoire illettré. Les secondes épreuves par lesquelles il avait passé lui avaient donné la connaissance de la mélancolie religieuse sous toutes ses formes et telle qu'il n'aurait pu la trouver dans les livres ; son génie vigoureux, surexcité par une dévotion fervente, le rendit capable non-seulement d'exercer une grande influence sur le vulgaire, mais encore d'ar-

racher aux hommes instruits une admiration moins méprisante. Il s'écoula du temps, néanmoins, avant qu'il eût cessé d'être tourmenté par une impulsion intérieure, qui le poussait à proférer d'horribles paroles d'impiété du haut de la chaire.

Les contre-irritants sont aussi utiles dans les maladies morales que dans les maladies physiques. Il semblerait que Bunyan fut délivré finalement des souffrances intérieures, qui avaient rendu sa vie si amère, par une cruelle persécution du dehors. Il y avait cinq ans qu'il était prédicateur quand la Restauration mit aux mains des Cavaliers et des membres du clergé anglican le pouvoir d'opprimer les dissidents sur toute la surface du royaume. Or, de tous les dissidents dont l'histoire nous est connue, il fut peut-être le plus durement traité. En novembre 1660, il fut jeté dans la prison de Bedford, et il y resta pendant douze ans, avec des intervalles de liberté précaire et partielle. Ses persécuteurs tentèrent de lui extorquer une promesse de s'abstenir de la prédication. Mais, désormais convaincu qu'il était divinement mis à part afin d'être un maître de la sainte vérité, il résolut d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. On le traduisit devant plusieurs tribunaux : on le railla, on le caressa, on l'outragea, on le menaça, mais en vain.

On lui dit facétieusement : « Vous avez bien raison de penser que vous ne devez pas cacher votre *don* spécial, mais ce *don* n'est en réalité que le talent de raccommoder les vieilles casseroles. » On le compara à Alexandre le ferblantier qui troublait le repos des apôtres. On lui dit que s'il voulait renoncer à prêcher il serait relâché à l'instant ; mais que, s'il persistait à déso-

béir à la loi, il s'exposerait à la condamnation du bannissement; auquel cas, si on le retrouvait en Angleterre au bout d'un certain temps, on le pendrait par le cou. Sa réponse fut : « Si vous me relâchez aujourd'hui, je prêcherai encore demain. » Les années se succédèrent sans qu'il perdît patience dans un cachot auprès duquel la pire des prisons de l'Angleterre actuelle serait un palais. Son courage est d'autant plus extraordinaire qu'il avait au plus haut degré les sentiments de famille. De fait, ses frères austères le considéraient comme un père trop tendre. Il avait plusieurs petits enfants dont une fille, qui était aveugle et l'objet de sa tendresse la plus vive. Il ne pouvait, disait-il, souffrir même que le vent soufflât sur elle. Et cette fille allait être exposée aux atteintes du froid et de la faim; cette fille serait forcée de mendier, elle serait battue : « Je le sais bien, disait-il, mais il le faut ! » Pendant qu'il était en prison, il ne pouvait rien faire de son ancien métier pour subvenir aux besoins de sa famille. Il résolut donc d'en prendre un autre, et il apprit à tisser des galons de fil. Des milliers d'articles de ce genre de passementerie furent fournis par lui aux colporteurs. En même temps qu'il occupait ses mains de cette manière, il avait une autre occupation pour son esprit et ses lèvres. Il distribuait l'instruction religieuse à ses compagnons de captivité, et il forma ainsi un petit troupeau dont il fut lui-même le pasteur. Pour mieux en remplir les fonctions, il étudiait constamment le petit nombre de livres qu'il possédait. Ses deux principaux compagnons étaient la Bible et la *Vie des Martyrs,* de Fox. Telle était sa profonde connaissance de la Bible qu'il aurait pu être appelé une Concordance

vivante. Sur son exemplaire de la *Vie des Martyrs*, on peut lire encore les rimes mal orthographiées par lesquelles il exprimait son culte pour les vaillants champions de la foi protestante, et sa haine implacable contre la Babylone mystique.

Enfin, Bunyan commença à écrire ; et quoiqu'il fût quelque temps encore à découvrir où était sa force, ses écrits ne furent pas sans succès. Ils étaient incultes, sans doute, mais on y remarque déjà un grand esprit naturel, la connaissance entière de la Bible anglaise et une vaste expérience des choses spirituelles chèrement acquise. Aussi, lorsque le correcteur d'imprimerie en avait amendé la syntaxe et rétabli l'orthographe, étaient-ils bien reçus par la classe inférieure parmi les dissidents. Bunyan consacrait beaucoup de temps à la controverse. Il écrivit avec aigreur contre les quakers, qu'il semble avoir toujours abhorrés. Il est cependant remarquable qu'il adopta une de leurs locutions particulières. Sa coutume était de dater non de novembre ou de décembre, mais du onzième ou du douzième mois.

Bunyan écrivit contre la liturgie de l'Eglise anglicane. Il n'était pas deux choses qui, selon lui, eussent moins d'affinité que la forme de la prière et l'esprit de la prière ; il ajoutait avec beaucoup d'originalité : « Ceux qui possèdent le moins l'esprit de la prière se trouvent tous dans les prisons ; ceux qui ont le plus de zèle pour la forme de la prière se trouvent tous au cabaret. » D'un autre côté, il exaltait les articles doctrinaux, et il les défendit contre quelques ecclésiastiques arminiens qui les avaient attaqués. Le plus acrimonieux de tous ses ouvrages est sa réponse à Edward Fowler, de-

puis évêque de Glocester, excellent homme, mais qui n'était pas sans une teinte de pélagianisme.

Bunyan eut aussi une dispute avec quelques-uns des chefs de la secte à laquelle il appartenait. Sans doute qu'il avait adopté avec une sincérité parfaite le dogme distinctif de cette secte ; mais il ne considérait pas ce dogme comme d'une très-haute importance, et il se mettait volontiers en communion avec des presbytériens et des indépendants pieux. Les baptistes sévères le dénoncèrent donc hautement comme un faux frère. Il en résulta une controverse qui survécut longtemps aux combattants primitifs. De nos jours, la cause que Bunyan avait défendue avec une logique et une éloquence incultes, contre Kiffin et Danvers, a été plaidée par Robert Hall avec un talent et un art oratoire qu'aucun écrivain polémique n'a jamais surpassés [1].

Pendant les années qui suivirent immédiatement la Restauration, Bunyan paraît avoir été tenu dans une reclusion rigoureuse. Mais à mesure que se refroidirent les passions de 1660, à mesure que la pitié succéda à la haine provoquée contre les puritains par leur règne récent, il fut traité de moins en moins durement. La détresse de sa famille, aussi bien que sa patience, son courage et sa piété, adoucirent les cœurs de ses persécuteurs. Semblable à son propre Chrétien dans la cage, il trouva des protecteurs même parmi la foule de la Foire de Vanité. L'évêque du diocèse, le docteur Barlow, intervint, dit-on, pour lui. On permit enfin au prisonnier de passer la majeure partie de son temps en

[1] Robert Hall était encore le plus éloquent des prédicateurs anglais dans les premières années de ce siècle.

dehors des murs de la prison, à condition, semblerait-il, qu'il resterait dans la ville de Bedford.

Bunyan dut sa délivrance complète à l'un des pires actes de l'un des pires gouvernements que l'Angleterre ait jamais subis. En 1671, la Cabale était au pouvoir. Charles II avait conclu le traité par lequel il s'engageait à rétablir la religion catholique en Angleterre. La première mesure qu'il prit à cette fin fut d'annuler, par un exercice inconstitutionnel de sa prérogative, toutes les lois pénales contre les catholiques romains; et, pour mieux déguiser son vrai dessein, il annula en même temps les lois pénales contre les non-conformistes protestants. Bunyan recouvra donc sa liberté. Dans le premier élan de sa reconnaissance, il publia un traité où il comparait Charles à ce roi des Perses, humain et généreux, qui, n'étant pas lui-même éclairé des lumières de la vraie religion, se montra favorable au peuple de Dieu et lui accorda, après des années de captivité, l'autorisation de rebâtir son temple bien-aimé. Si Bunyan accepta avec une gratitude sans défiance le don précieux de la liberté, aucune apologie ne paraîtra nécessaire aux lecteurs candides, qui réfléchiront à tout ce qu'il avait souffert et reconnaîtront qu'il lui était bien difficile de deviner les secrets desseins de la cour.

Avant de sortir de prison, il avait commencé le livre qui a rendu son nom immortel. L'histoire de ce livre est remarquable. L'auteur, nous dit Bunyan, écrivait un traité dans lequel il avait occasion de parler des stages du progrès chrétien. Il comparait ce progrès, comme l'avaient comparé tant d'autres, à un pèlerinage. Bientôt, son imagination vive découvrit d'innombrables

points de similitude qui avaient échappé à ses prédécesseurs. Les images affluaient en foule plus vite qu'il ne pouvait les traduire avec sa plume : marécages et puisards, roches escarpées, sombres et horribles cavernes, douces vallées, prairies dorées par le soleil, un lugubre château dont la cour était jonchée des crânes et des ossements des prisonniers égorgés, une ville tout bruit et toute splendeur comme Londres, le jour de l'installation du lord-maire; l'étroit sentier, d'une régularité tirée au cordeau, montant et descendant à travers la ville et la campagne déserte, jusqu'au fleuve Noir et à la porte Brillante, etc., etc. Il avait trouvé enfin où était son génie, par hasard, comme auraient dit la plupart des hommes ; par l'inspiration de la Providence, comme il aurait dit lui-même, sans aucun doute. Il ne soupçonnait guère, il est vrai, qu'il produisait un chef-d'œuvre. Il ne pouvait deviner quelle place occuperait son allégorie dans la littérature anglaise, car il ne connaissait rien de cette littérature. Ceux qui supposent qu'il avait étudié *la Reine des Fées*, de Spenser, seraient aisément réfutés si nous devions ici examiner en détail les passages qu'on a considérés comme constituant une ressemblance des deux allégories. La seule fiction romanesque, selon toute probabilité, à laquelle Bunyan pût comparer son *Pèlerin* était son ancien roman favori, *la Légende de sir Bevis de Southampton.*

Il aurait regardé comme un péché de prendre sur les heures consacrées aux affaires sérieuses de sa vie, à ses instructions religieuses, à ses controverses, à son travail de passementerie, pour s'amuser à ce qui lui semblait une simple bagatelle. Ce n'était qu'à ses mo-

ments perdus, nous assure-t-il, qu'il retournait au Château Beau, aux Montagnes Délectables et à la Terre Enchantée. Il n'eut aucun collaborateur. Personne ne vit une ligne de son livre jusqu'à ce qu'il fût achevé. Ce fut alors qu'il consulta ses pieux amis. Quelques-uns furent charmés; d'autres très-scandalisés. Ce n'était, disaient ceux-ci, qu'une vaine fiction, un roman sur des géants, des lions, des fantômes et des guerriers qui quelquefois combattaient des monstres, et quelquefois étaient régalés par de belles dames dans de splendides palais. Que les beaux esprits licencieux et les athées du café de Will composent de pareilles sornettes pour divertir les Jézabels de la cour, cela se comprend; mais convenait-il à un ministre de l'Evangile de copier les méchantes modes du monde? Il fut un temps où le jargon dévot de ces niais fanatiques aurait fait de Bunyan un homme misérable; mais ce temps-là était passé. Son âme était à présent dans son état sain. Il comprit qu'en se servant de la fiction pour jeter plus de clarté sur la vérité et rendre la vertu plus attrayante, il ne faisait que suivre l'exemple que doit se proposer tout chrétien à lui-même, et il résolut d'imprimer.

Le Voyage du Pèlerin fit silencieusement son entrée dans le monde. On ne connaît pas un seul exemplaire de la première édition. Rien de moins sûr que la date de la publication. Il est probable que pendant quelques mois le petit volume circula seulement parmi les pauvres et obscurs sectaires. Mais bientôt le charme irrésistible de l'ouvrage commença à produire son effet, — le charme d'un livre qui avait pour l'imagination toute la poésie d'un conte féerique, et exerçait toute la sub-

tilité de l'esprit à découvrir une multitude de curieuses analogies entre le lecteur et les êtres humains ses semblables, susceptibles des mêmes faiblesses, exposés aux mêmes tentations du dedans et du dehors. A ce charme et à cet intérêt ajoutez le plaisir de sourire, grâce à quelque trait de plaisanterie à la fois simple et originale, qui ne diminuait en rien d'ailleurs la sympathie pour l'homme et le sentiment de vénération pour Dieu, double objet que s'était proposé l'auteur. Dans les cercles puritains, d'où les pièces de théâtre et les romans étaient scrupuleusement exclus, l'effet du roman religieux de Bunyan dépassa tout l'effet que pourrait jamais produire, sur des esprits nourris de littérature, une œuvre de génie, fût-elle supérieure à l'*Iliade*, à *Don Quichotte* ou à *Othello*.

En 1678 parut une seconde édition avec des additions, et de ce moment le succès devint immense. Dans les quatre années suivantes, l'ouvrage fut réimprimé six fois. La huitième édition, qui contient les dernières améliorations introduites par l'auteur, fut publiée en 1682, la neuvième en 1684, la dixième en 1685. Le burin du graveur avait été de bonne heure mis en réquisition, et des milliers d'enfants contemplèrent avec un mélange de terreur et de plaisir d'exécrables vignettes sur cuivre, qui représentaient Chrétien transperçant Apollyon de son épée ou se tordant sous l'étreinte du géant Désespoir. En Ecosse et dans quelques-unes des colonies anglaises, *le Pèlerin* devint même plus populaire que dans son pays natal. Bunyan nous dit, avec une vanité bien pardonnable, que, dans la Nouvelle-Angleterre, son livre était un sujet journalier de conversation, et qu'on le jugea digne de paraître superbe-

ment relié. Il eut de nombreux admirateurs en Hollande et parmi les huguenots de France. Avec les douceurs du succès, Bunyan éprouva aussi quelques-uns de ses inconvénients. Des fripons de libraires éditèrent des volumes d'écrits médiocres sous son nom ; et des écrivailleurs envieux prétendirent qu'il était impossible que le pauvre chaudronnier ignorant fût réellement l'auteur du livre qu'on lui attribuait.

Bunyan prit le meilleur moyen pour confondre ceux qui l'outrageaient par de mauvaises contrefaçons de son talent et ceux qui le lui déniaient. Il continua d'exploiter la riche mine qu'il avait découverte et d'en extraire de nouveaux trésors, non avec la même facilité et la même abondance que lorsque le sol était vierge encore, mais avec un succès qui laissait tous ses compétiteurs à distance. En 1684 parut la seconde partie du *Voyage du Pèlerin*, et cette seconde partie fut suivie de *la Guerre sainte*, qui, si *le Voyage du Pèlerin* n'existait pas, serait la meilleure allégorie qu'on eût écrite.

Le rang de Bunyan dans la société fut alors tout autre que celui qu'il avait primitivement occupé. Il avait été un temps où plusieurs ministres dissidents, qui savaient parler le latin et lire le grec, affectaient de le traiter avec dédain ; mais sa renommée et son influence étaient désormais bien plus étendues que la leur. Il avait une telle autorité parmi les baptistes, qu'on l'appelait populairement l'évêque Bunyan. Il faisait annuellement des visites épiscopales ; de Bedford il allait tous les ans à Londres, pour y prêcher à des congrégations nombreuses et attentives ; de Londres il faisait sa tournée dans les provinces, encourageant le zèle de ses frères, faisant des collectes, distribuant des aumônes et apai-

sant les querelles. Les magistrats, en général, semblent ne pas l'avoir tourmenté beaucoup; mais il y a lieu de croire qu'en l'année 1685 il courut quelque risque d'aller occuper de nouveau son logement dans la prison de Bedford. En cette année-là, Monmouth, par sa téméraire et coupable entreprise, donna au gouvernement un prétexte pour persécuter les non-conformistes, et il n'y eut guère de ministres éminents des sectes presbytérienne, indépendante ou baptiste, qui ne fussent inquiétés. Baxter fut mis en prison, Home exilé, Henry arrêté. Deux baptistes, avec lesquels Bunyan devait soutenir une controverse, se virent en grand péril; Danvers faillit être pendu, et les petits-fils de Kiffin le furent effectivement. La tradition ajoute que, pendant ces mauvais jours, Bunyan dut se déguiser en roulier, et qu'il exhorta sa congrégation de Bedford, revêtu d'une blouse, avec un fouet à la main. Mais bientôt s'opéra un grand changement. Jacques II entra en guerre ouverte avec l'Eglise anglicane, et crut nécessaire de faire la cour aux dissidents. Quelques-unes des créatures du monarque essayèrent de lui ménager le concours de Bunyan. Probablement qu'ils n'ignoraient pas qu'il avait écrit en faveur de l'acte de tolérance de 1671, et cela leur faisait espérer qu'il ne serait pas moins satisfait de l'acte de tolérance de 1687. Mais quinze années de réflexion, d'expérience et de commerce avec les hommes l'avaient rendu plus sage. Les deux circonstances n'étaient pas d'ailleurs exactement pareilles : Charles était un protestant déclaré, Jacques un papiste déclaré. Charles avait déguisé le but de sa tolérance; le but de la tolérance de Jacques était patent. Bunyan ne s'y laissa pas prendre. Il exhorta ses

auditeurs à se préparer par le jeûne et la prière au danger qui menaçait leurs libertés civiles et religieuses, il refusa même de parler au courtisan qui vint pour réorganiser la corporation dissoute de Bedford, et qui, supposa-t-on, avait pour instruction d'offrir quelque dignité municipale à l'évêque des baptistes.

Bunyan ne vécut pas assez pour voir la Révolution de 1688. Dans l'été de cette année, il entreprit de plaider la cause d'un fils auprès d'un père irrité, et finit par obtenir que le vieillard ne déshéritât pas le jeune homme. Cette bonne œuvre coûta la vie à l'intercesseur. Il lui fallut voyager à cheval sous une pluie battante; il arriva trempé à sa résidence de Snow-Hill, fut saisi d'une fièvre violente et mourut au bout de quelques jours. On l'ensevelit à Bunhill-Fields. Le lieu où il repose est encore regardé par les non-conformistes avec un sentiment qui ne semble guère en harmonie avec l'austère esprit de leurs doctrines théologiques. Plusieurs puritains, qui trouvaient puéril ou coupable le respect qu'accordent les catholiques romains aux reliques et aux tombes des saints, ont demandé en expirant que leurs cercueils fussent placés aussi près que possible du cercueil de l'auteur du *Voyage du Pèlerin*[1].

La réputation de Bunyan, pendant sa vie et pendant

[1] Son épitaphe rappelle son âge et la date de sa mort, avec son ouvrage le plus populaire :

M. JOHN BUNYAN,

AUTEUR DU *VOYAGE DU PÈLERIN*,

MORT LE 12 AOUT 1688, AGÉ DE 60 ANS.

Ton voyage, ô Chrétien, est fini sur la terre,
Et la mort t'a couché dans ton lit funéraire.

le siècle qui suivit sa mort, fut grande par le fait, mais presque entièrement restreinte au cercle des familles religieuses de la classe moyenne et de la classe inférieure. C'est très-rarement que, pendant la période que j'indique, Bunyan est mentionné avec respect par un auteur de quelque autorité littéraire. Young mettait sa prose à côté de la poésie du médiocre Durfey. Dans le *Don Quichotte spirituel*, les aventures de Chrétien vont de pair avec celles de Jack, le tueur de géants, et de John Hickathrift. Cowper osa louer le grand *allégoriste*, mais il n'osa pas le nommer. C'est encore un détail significatif que, jusqu'à une époque récente, toutes les nombreuses éditions du *Voyage du Pèlerin* aient été destinées à la chaumière et à l'antichambre des domestiques. Papier, impression, figures, tout était du dernier commun. En général, quand la minorité lettrée et la classe populaire sont en désaccord sur le mérite d'un livre, c'est l'opinion de la minorité lettrée qui finit par prévaloir. *Le Voyage du Pèlerin* est peut-être le livre unique à propos duquel, au bout d'une centaine d'années, c'est la minorité lettrée qui a passé à l'opinion de la classe populaire.

Les essais tentés pour améliorer ou pour imiter ce livre ne sauraient être dénombrés. On l'a mis en vers, on l'a mis en anglais moderne. *Le Pèlerinage de Tendre-Conscience, le Pèlerinage de Bonne-Intention, le Pèlerinage de Cherche-Vérité, le Pèlerinage de Théophile, le Pèlerin enfant, le Pèlerin hindou*, peuvent être cités parmi tant d'autres faibles copies de ce grand original. Mais la gloire particulière de Bunyan est que ceux qui ont le plus abhorré ses doctrines aient essayé de se servir de son génie. Une version catholique de la pa-

rabole porte au frontispice l'image de la Vierge Marie [1]. D'un autre côté, ces Antinomiens, pour qui le calvinisme de Bunyan n'est pas assez fort, peuvent étudier *le Pèlerinage de Hephzibah*, où l'on ne trouvera rien qui puisse être interprété dans le sens d'une volonté libre et de la rédemption universelle. Mais le plus extraordinaire de tous les actes de vandalisme par lesquels on ait jamais défiguré un chef-d'œuvre fut commis en l'année 1853. On résolut de transformer *le Voyage du Pèlerin* en roman anglo-catholique. Ce n'était pas chose facile, car il fallait faire des deux sacrements les objets proéminents de l'allégorie : or, de tous les théologiens chrétiens, les francs quakers exceptés, Bunyan a été celui dont le système accorde la place la moins marquée aux sacrements. Néanmoins la Porte Etroite devint un type du Baptême, et le Château Beau un type de l'Eucharistie. L'effet de ce changement n'avait pas sûrement été prévu par l'ingénieux auteur qui s'en avisa ;

[1] *Le Pèlerinage d'un nommé Chrétien*, formant un des volumes de la petite bibliothèque catholique. Dans sa biographie de J. Bunyan, Southey donne quelques détails bibliographiques sur l'imitation catholique du *Voyage du Pèlerin*, qu'on a eu tort de confondre quelquefois avec *le Pèlerinage de l'homme*, par Guillaume de Guilleville, poëme traduit du français en anglais par Lydgate et qui avait été populaire en 1426. On vient d'en publier, à Londres, une nouvelle édition *illustrée*, ainsi que la seconde partie, ou *le Pèlerinage de l'âme*. Southey dit, avec raison, que si Bunyan avait lu par hasard (ce qui est douteux) l'allégorie de Guilleville, cet ouvrage n'a exercé qu'une influence fort insignifiante sur son propre ouvrage. Il n'en est pas moins curieux de les comparer. — Southey nous fait aussi connaître un *Pèlerinage* en hollandais, traduit en français sous ce titre : *Voyage de deux sœurs, Colombelle et Volontairette, vers leur bien-aimé, en la cité de Jérusalem*, etc., par Boëce de Bolswert. Liége, 1734.

car, attendu que pas un pèlerin ne passe par la Porte Etroite, et que Fidèle franchit à la hâte le Château Beau sans s'arrêter, la leçon de la fable ainsi altérée nous enseigne qu'il n'y a que les adultes qui doivent être baptisés, et qu'on peut, en toute sûreté, négliger l'Eucharistie. Personne n'aurait découvert, d'après la version originale du *Voyage du Pèlerin*, que l'auteur n'était pas un pædobaptiste. Faire de son livre un livre contre le pædobaptisme était un triomphe réservé à un théologien anglo-catholique. Pareilles bévues seront nécessairement commises par tout homme qui mutile les parties d'un grand ouvrage sans s'être fait une idée juste de l'ensemble.

II

Le trait caractéristique du *Voyage du Pèlerin* est d'être le seul ouvrage de ce genre qui possède un grand intérêt humain. Les autres allégories n'amusent que l'imagination; l'allégorie de Bunyan a été lue avec des larmes par des milliers de personnes. Il y a quelques bonnes allégories dans les œuvres de Samuel Johnson et quelques-unes d'un mérite plus élevé encore dans Addison. Dans ces allégories, il y a peut-être autant d'esprit et d'art que dans *le Voyage du Pèlerin;* mais le plaisir que cause la Vision de Mirza, la Vision de Théodose, la Généalogie de l'Esprit ou la Contestation entre Repos et Travail, ressemble exactement au plaisir que nous avons à lire une des odes de Cowley ou un chant d'*Hudibras*. C'est exclusivement un plaisir de l'intelligence, et le sentiment n'y a aucune part. Bien plus,

Spenser lui-même, quoiqu'il soit assurément un des plus grands poëtes qu'il y ait jamais eu, ne put jamais réussir à rendre l'allégorie intéressante. Ce fut en vain qu'il prodigua toutes les richesses de son imagination sur le palais de l'Orgueil et le palais de la Tempérance; *la Reine des Fées* a un défaut impardonnable, le défaut de l'ennui. Nous éprouvons dans ce poëme la satiété des vertus cardinales et des péchés mortels. Nous y soupirons pour la société d'hommes réels et de femmes réelles. Sur dix personnes qui lisent le premier chant, pas une ne va jusqu'à la fin du livre premier; sur cent, pas une ne persévère jusqu'à la fin du poëme. En très-petit nombre, et non sans fatigue, sont ceux qui vont jusqu'à la mort de la Bête Beuglante. Si les derniers six livres, qu'on dit avoir été détruits en Irlande, avaient été conservés, il aurait fallu tout le courage d'un commentateur pour persévérer jusqu'au dernier.

Il n'en est pas ainsi du *Voyage du Pèlerin*. Non-seulement cet ouvrage merveilleux obtient l'admiration des critiques les plus délicats, mais encore il est aimé de tous ceux qui sont trop simples pour l'admirer. Le docteur Johnson, qui ne faisait d'études qu'à bâtons rompus et qui détestait, selon lui, de lire un ouvrage en entier, faisait une exception en faveur du *Voyage du Pèlerin*. C'était un des deux ou trois qu'il regrettait de trouver trop courts. Il fallait que le sectaire illettré eût un mérite peu commun pour arracher un pareil éloge au plus pédant des critiques et au plus fanatique des tories. Dans la partie la plus déserte de l'Ecosse, *le Voyage du Pèlerin* fait les délices des paysans. Dans toutes les chambres d'enfant, *le Voyage du Pèlerin* est le livre favori, encore plus que *Jack le Tueur de géants*.

Tout lecteur connaît le Sentier Etroit et Droit aussi bien que la route qu'il a parcourue et reparcourue cent fois. C'est le plus grand miracle du génie de faire que les choses qui n'ont jamais existé soient comme si elles existaient, et que les inventions d'un esprit deviennent les souvenirs personnels d'un autre.

C'est ce miracle qu'a opéré le chaudronnier Bunyan. Il n'est pas une montée, pas une descente, pas une barrière, pas un lieu de halte dans le voyage de son pèlerin qui ne nous soit parfaitement familier. La Porte Etroite et la Mare Désolée qui la sépare de la Cité de la Destruction, la longue route tirée au cordeau, la Maison de l'Interprète et toutes ses curiosités, le Prisonnier dans sa cage, le Palais aux grilles duquel des hommes d'armes faisaient sentinelle, et sur les créneaux duquel marchaient des personnages vêtus de drap d'or, la Croix et le Sépulcre, la Colline Escarpée et le berceau du Doux Repos, la magnifique façade du Château Beau sur le bord de la route, les Lions enchaînés étendus sous le porche, la verte Vallée de l'Humiliation, avec les riches prairies où paissent des troupeaux; toutes ces choses nous sont aussi connues que les objets qui frappent tous les jours nos yeux dans la rue. Nous arrivons ensuite à la place étroite où Apollyon franchit d'une enjambée toute la largeur du chemin pour arrêter le voyage de Chrétien, et où, par la suite, fut dressée une colonne attestant avec quel courage le pèlerin avait affronté le grand combat. A mesure que nous avançons, la vallée devient de plus en plus profonde. Des deux côtés du précipice l'ombre s'épaissit et devient de plus en plus noire. Les nuages s'amoncellent au-dessus de notre tête; nous entendons à tra-

vers les ténèbres des voix plaintives, le retentissement des chaînes, le bruit de pas qui se croisent. La route, difficile à distinguer dans l'obscurité, côtoie la gueule béante de l'abîme qui exhale ses flammes, sa puante fumée et ses figures hideuses pour épouvanter le pèlerin. Il va toujours au milieu des embûches et des fossés, se frayant un chemin au milieu des corps meurtris de ceux qui sont tombés à côté de lui. A l'issue de la longue et sombre vallée, il franchit les cavernes où habitaient les vieux géants, foulant les ossements de leurs victimes.

Bientôt la route le conduit en droite ligne à travers une lande inculte, jusqu'à ce qu'enfin les tours d'une cité apparaissent à distance ; et le pèlerin se trouve au milieu des innombrables multitudes de la Foire de Vanité. Là sont les jongleurs et les singes, les boutiques et les théâtres de marionnettes. Là sont la rue Italienne, la rue Française, la rue Espagnole, la rue Britannique, avec leurs multitudes de vendeurs et d'acheteurs, d'oisifs et de flâneurs qui jargonnent tous les idiomes de la terre.

De là nous gravissons la petite colline de la Mine d'Argent, puis nous continuons le pèlerinage par la Vallée des Lis, le long de cette agréable rivière bordée d'arbres fruitiers sur l'une et l'autre rive. A gauche se bifurque le sentier conduisant au Château Horrible, dont la cour est pavée avec les crânes des pèlerins, et droit devant nous sont les bergeries et les vergers des Monts Délectables.

Des Monts Délectables la route conduit à travers les brouillards et les broussailles de la Terre Enchantée, avec un lit de moelleux coussins distribués çà et là sous un berceau de verdure.

C'est au delà qu'est la terre de Beulah, où les fleurs, les raisins et les chants des oiseaux varient et égayent le paysage ; où le soleil brille nuit et jour. On voit très-bien de là les pavés d'or, les rues de perles qui couvrent l'autre bord de cette noire et froide rivière sur laquelle il n'existe pas de pont.

A toutes les stations du voyage, à toutes les rencontres que fait le pèlerin, les figures qui se mettent en travers de son chemin et celles qui le poursuivent appartiennent à des personnages doués pour nous d'une vie réelle : ses géants et ses fantômes, ses monstres et ses êtres revêtus d'une beauté d'ange[1], la grande, l'aimable et brune Mme Babiole, avec sa bourse pendue à sa ceinture et ses doigts maniant les pièces d'argent, l'homme noir à la robe brillante, M. Mondain Sage et mylord Hait-les-Bons, M. Babillard et Mrs. Timorée, etc. Nous suivons les voyageurs dans leur pèlerinage allégorique avec un intérêt égal à celui qui nous fait suivre l'Elisabeth (de Mme Cottin) de Sibérie à Moscou, et la Jeannie Deans (de Walter Scott) d'Edimbourg à Londres. Bunyan est peut-être le seul auteur qui ait pu donner à l'abstraction l'intérêt de la réalité[2]. Dans les ouvrages de maints célèbres romanciers, les hommes sont de simples personnifications. Nous n'y trouvons pas un jaloux, mais la jalousie ; ni un traître, mais la trahison ; ni un patriote, mais le patriotisme. Telle était, au contraire, l'imagination créatrice de Bunyan, que des personnifications, lorsqu'il les admettait,

[1] Dans les illustrations, on représente généralement les *shining ones* de Bunyan sous la forme d'anges.

[2] Littéralement : qui ait donné à l'*abstrait* l'intérêt du *concret*.

devenaient des hommes. Un dialogue entre deux *qualités* a, dans son rêve, plus d'effet dramatique qu'un dialogue entre deux êtres humains dans la plupart des pièces de théâtre. Sous ce rapport le génie de Bunyan avait une grande ressemblance avec celui d'un de nos contemporains qui avait, d'ailleurs, peu de choses communes avec lui, Percy Bisshe Shelley. La forte imagination de Shelley en faisait un idolâtre en dépit de lui-même. Des termes les plus indéfinis d'un système de métaphysique dur, froid et sombre, il tira un splendide Panthéon peuplé de formes vivantes, belles et majestueuses. Shelley transformait l'athéisme lui-même en une mythologie riche de visions aussi brillantes que les dieux qui vivent dans le marbre de Phidias, ou que les saintes qui nous sourient de la toile de Murillo. L'esprit du Beau, le principe du Bien et le principe du Mal, lorsqu'il les mettait en scène, cessaient d'être des abstractions : ils prenaient forme et couleur. Ce n'étaient plus des mots, mais des images intelligibles, de belles réalités humaines, « objets d'amour, d'adoration ou de crainte. » Comme il n'y a pas de signe plus évident d'une âme privée de la faculté poétique que cette tendance, si commune parmi les écrivains de l'école française, à transformer les images en abstractions, Vénus, par exemple, en Amour, Minerve en Sagesse, Mars en Guerre, Bacchus en Ivresse ; de même, le signe le plus sûr de la faculté vraiment poétique est la disposition contraire qui convertit en généralités les individus. Quelques-unes des théories métaphysiques et morales de Shelley étaient certainement très-absurdes et très-pernicieuses ; mais nous doutons qu'aucun poëte moderne ait possédé au même degré quelques-unes des

plus hautes qualités des anciens maîtres. Les termes de *barde* et d'*inspiration*, qui semblent froids et affectés lorsqu'on les applique à d'autres écrivains modernes, sont parfaitement appropriés lorsqu'on les lui applique. Il n'était pas un *auteur*, mais un *barde ;* sa poésie était moins un art qu'une inspiration. S'il eût vécu jusqu'à l'âge mûr, il aurait probablement produit quelque ouvrage du premier ordre par le dessin et l'exécution. Hélas !

. . . . . Ὁ Δάφνις ἔβα ῥόον· ἔκλυσε δίνα
Τὸν Μώσαις φίλον ἄνδρα, τὸν οὐ Νύμφαισιν ἀπεχθῆ,

Mais revenons à Bunyan. *Le Voyage du Pèlerin* n'est sans doute pas une allégorie parfaite. Les types sont souvent en contradiction l'un avec l'autre, et quelquefois le masque allégorique est mis complétement de côté. La Rivière, par exemple, est un emblème de la mort, et l'on nous dit que tout être humain doit traverser cette rivière. Mais Fidèle ne la traverse pas ; il est martyrisé, non en ombre, mais en réalité, à la Foire de Vanité. Plein-d'Espoir parle à Chrétien du droit d'aînesse d'Esaü et de ses propres idées sur le péché, comme Bunyan lui-même aurait pu parler à un membre de sa congrégation. Les damoiselles du Château Beau catéchisent les enfants de Chrétien, comme n'importe quelles bonnes dames de charité pourraient catéchiser n'importe quels enfants à une école de dimanche. Mais nous ne croyons pas qu'aucun écrivain, quelque génie qu'il ait, et quel que soit son bonheur, puisse continuer longtemps une histoire métaphorique sans tomber dans plusieurs inconséquences. Nous sommes certain que

des inconséquences et des contradictions presque aussi fortes que les pires où Bunyan soit tombé pourraient être signalées dans les allégories les plus courtes et les plus travaillées du *Spectateur* d'Addison et du *Rôdeur* de Johnson. Le *Conte du Tonneau* de Swift et son *Histoire de John Bull* fourmillent de fautes analogues, si le nom de *fautes* peut s'appliquer à ce qui est inévitable. Il n'est pas facile de faire marcher une similitude à quatre pattes, mais nous croyons qu'aucun talent humain ne saurait produire ce *centipède* qu'on appelle une longue allégorie, dans lequel la correspondance entre le signe extérieur et la chose signifiée serait exactement observée. Assurément aucun auteur, ancien ou moderne, n'a encore accompli cet exploit. Ce qu'après tout l'auteur d'une allégorie peut faire de mieux, c'est de présenter à son lecteur une suite d'analogies dont chacune sera séparément frappante et heureuse, sans qu'on doive regarder de trop près si elles sont toutes en harmonie l'une avec l'autre. Voilà ce qu'a fait Bunyan, et quoiqu'une critique minutieuse puisse découvrir des inconséquences dans toutes les pages de son roman, l'effet général que ce roman produit sur tous les lecteurs, lettrés ou illettrés, prouve qu'il a bien fait. Les passages les plus difficiles à défendre sont ceux où il abandonne complétement l'allégorie et met dans la bouche de ses pèlerins des exhortations et des dissertations religieuses plus propres à être débitées dans sa chaire de Bedford ou de Reading que sur la Terre Enchantée ou dans le Jardin de l'Interprète. Cependant nous sentons que nous ne voudrions pas effacer ces passages mêmes que nous n'entreprendrons pas de défendre contre les objections de la critique. Nous sen-

tons que le roman doit une partie de son charme à ces digressions solennelles et touchantes, véritables élans d'un cœur trop plein, qui déchire le voile et se montre à nous avec tout le feu de l'inspiration. C'est un effet qui rappelle celui qui était produit, dit-on, sur les théâtres des anciens, lorsque les yeux de l'acteur jetaient des flammes à travers son masque, donnant ainsi la vie et l'expression à ce qui eût été sans cela une fable vide et sans intérêt.

Il est très-amusant et très-instructif de comparer *le Voyage du Pèlerin* avec *la Grâce abondante,* autre voyage de Bunyan, qui est réellement une des plus remarquables autobiographies, la confession sincère de toutes les bizarreries qui passaient par l'esprit d'un homme illettré, doué d'un cœur chaleureux, de nerfs irritables, d'une imagination ingouvernable, et sous l'influence de l'exaltation religieuse. Dans quelque siècle que Bunyan eût vécu, l'histoire de ses sentiments eût été probablement très-curieuse. Mais l'époque où la destinée le fit naître était celle d'une grande émotion de l'esprit humain. Une effrayante explosion de l'opinion publique, provoquée par la tyrannie de l'Église hiérarchique, menaçait de ruine toutes les vieilles institutions cléricales de l'Angleterre. A la sombre régularité d'une Église intolérante avait succédé la licence d'innombrables sectes ivres de la première effervescence de leur liberté nouvelle. Le fanatisme engendré par la persécution, et destiné à engendrer la persécution à son tour, envahit rapidement la société. Les esprits les plus énergiques, les esprits supérieurs eux-mêmes ne résistèrent pas à cette étrange contagion. Toute autre époque aurait produit Georges Fox et James Taylor. Mais il n'y a

qu'une seule époque qui pouvait produire les délirantes illusions d'un politique tel que Vane, et les larmes hystériques d'un soldat tel que Cromwell.

Quand on résume la première phase de la vie de Bunyan, on peut dire qu'avant d'arriver à cette brillante et fertile terre de Beulah, où il séjourna pendant la dernière période de son pèlerinage, il avait franchi la Vallée de l'ombre de la Mort, couverte de ténèbres, peuplée de démons, retentissant de blasphèmes et de lamentations, et qu'il avait failli plus d'une fois tomber dans les mares fétides, les piéges et les fosses voisines de la gorge même de l'enfer. L'unique trace que semblent avoir laissée après elles ses cruelles souffrances et ses tentations était une compassion affectueuse pour ceux qui étaient encore dans l'état où il avait été autrefois lui-même. La religion a rarement pris une forme plus douce et plus consolante que dans son allégorie. Le sentiment qui prédomine dans tout l'ouvrage est la plus tendre bienveillance pour les âmes faibles, timides et tourmentées. Le caractère de M. Craignant, de M. Faible-Esprit, de M. Désespérance et de sa fille, miss Grand'peur, le récit du pauvre Peudefoi à qui les trois voleurs subtilisèrent son petit pécule, la description de la terreur de Chrétien dans les cachots du géant Désespoir et son passage à travers la rivière, tout cela montre clairement la vive sympathie qu'éprouvait Bunyan, lorsque sa propre conscience se fut rassérénée, pour les personnes affligées de mélancolie religieuse.

M. Southey, qui n'aime guère les calvinistes, admet que si le calvinisme n'avait jamais été d'un aspect plus sombre que dans les œuvres de Bunyan, ce terme n'aurait jamais été un terme de reproche. Par le fait,

ceux des ouvrages de Bunyan que nous connaissons ne sont pas plus calvinistes que les articles de foi et les homélies de l'Église anglicane. Son opinion modérée sur le sujet de la prédestination offusqua plus d'un dévot. Nous avons cité l'allégorie absurde dont l'héroïne a nom Hephzibah, allégorie composée par quelque extravagant prédicateur supralapsarien mécontent de la douce théologie du *Voyage du Pèlerin*. Dans cette folle fiction, si nous avons bonne mémoire, l'Interprète s'appelle l'Angléclaireur, et le Château Beau devient le Château Force. M. Southey nous dit que les catholiques avaient aussi leur *Voyage du Pèlerin* sans le géant Pape, dans lequel l'Interprète est le Directeur, et le Château Beau le Château de la Grâce. C'est certainement une preuve du génie de Bunyan, que deux sectes religieuses, qui regardaient ses opinions comme hétérodoxes, aient eu recours à lui pour moraliser les membres de leur Église.

Il y a, croyons-nous, dans *le Voyage du Pèlerin*, quelques personnages et quelques scènes qui ne peuvent être bien compris et goûtés que des lecteurs familiers avec l'histoire de l'époque où vivait Bunyan. Le personnage de M. Grandcœur, le guide, en est un exemple. Son combat est naturellement allégorique, mais l'allégorie n'est pas scrupuleusement observée. Il adresse un sermon à ses compagnons, et bientôt après livre bataille au Géant Farouche, qui avait pris sur lui de soulever les Lions. Il explique le troisième chapitre d'Isaïe à la maison et aux hôtes de Gaïus, et part pour attaquer dans son antre Tue-les-Bons, Ogre de l'espèce des cannibales. Ce sont là des inconséquences, mais de celles qui ajoutent, croyons-nous, à l'intérêt du récit.

Nous n'avons pas le moindre doute que Bunyan avait en vue quelque belliqueux Grandcœur de Naseby et de Worcester, qui priait avec ses soldats avant de leur faire faire l'exercice, qui connaissait l'état spirituel de tous les dragons sous ses ordres, et qui, les louanges du Seigneur à la bouche, un sabre à deux tranchants au poignet, avait mis en déroute sur maint champ de bataille les spadassins jurant et ivres de Rupert et de Lunsford.

Chaque siècle produit des hommes comme Chemin-de-Traverse ; mais le milieu du dix-septième siècle était éminemment fertile en pareils hommes. M. Southey croit que la satire devait toucher quelque particulier, et cela semble très-vraisemblable. A tout événement, Bunyan devait connaître plusieurs de ces hypocrites qui ne suivaient leur religion que lorsque la religion marchait en escarpins brodés, lorsque le soleil brillait, lorsque le peuple applaudissait. En effet, il aurait pu aisément trouver toutes les espèces de Chemins-de-Traverse parmi les hommes politiques de son temps. Parmi les pairs, il aurait pu trouver mylord Je-me-Retourne, mylord La Circonstance et mylord Beau-Discours ; dans la Chambre des communes, M. Doucereux, M. N'importe-Quoi, M. Deux-Faces : il n'aurait eu qu'à regarder le ministre de la paroisse pour trouver M. Deux-Langues. La ville de Bedford probablement contenait plus d'un politique qui, après avoir essayé de faire fortune en *cherchant le Seigneur* pendant le règne des saints, essayait de garder ce qu'il avait acquis ainsi en persécutant les saints pendant le règne des courtisanes, et plus d'un ecclésiastique qui, au milieu d'un continuel changement dans la discipline et les doctri-

nes de l'Église, n'était resté fidèle qu'à son bénéfice.

Un des plus remarquables passages du *Voyage du Pèlerin* est celui où est décrit le procès fait à Fidèle. On ne saurait douter que Bunyan voulait faire la satire du mode de procédure suivi dans les procès de trahison sous Charles II. La licence accordée aux témoins à charge, la honteuse partialité et la féroce insolence du juge, la précipitation et l'aveugle animosité du jury nous rappellent ces odieuses comédies qui, depuis la Restauration jusqu'à la Révolution de 1688, n'étaient que les préludes d'une condamnation à être pendu ou écartelé. Lord Hait-les-Bons remplit les fonctions d'avocat pour les prisonniers aussi bien qu'aurait pu les remplir Scroggs lui-même :

« Le juge. Vagabond que tu es, hérétique et traître, as-tu entendu ce que ces honnêtes gens ont déposé contre toi ?

Fidèle. Puis-je dire quelques mots pour ma défense ?

Le juge. Coquin, coquin ! tu ne mérites pas de vivre, mais d'être tué immédiatement sur la place. Cependant, afin que tout le monde puisse voir notre bonté pour toi, écoutons ce que tu as à dire, vil vagabond que tu es ! »

Quiconque connaît les procès politiques de ce temps-là ne serait pas embarrassé pour citer des cas semblables. En effet, quelque chose que Bunyan eût voulu écrire sur la bassesse et la cruauté des hommes de loi sous Jacques II, il serait resté au-dessous de la vérité. Le procès imaginaire de Fidèle devant un jury composé de vices personnifiés était un procès juste et miséricordieux, comparé au procès réel d'Alice Lisle devant le

tribunal où siégeaient tous les vices en la personne de Jeffries.

Le style de Bunyan est plein de charme pour tous les lecteurs et sert d'étude précieuse à ceux qui veulent posséder complétement la langue anglaise. Le vocabulaire est le vocabulaire du peuple. Il n'est pas une expression capable d'embarrasser le plus grossier paysan, à l'exception de quelques termes techniques de théologie. Nous avons noté plusieurs pages qui ne contiennent pas un seul mot de plus de deux syllabes. Cependant aucun auteur n'a dit plus exactement ce qu'il voulait dire. Orateurs, poëtes, théologiens peuvent retrouver dans ce simple dialecte, le dialecte des simples artisans, tout ce qui suffit pour la pompe du langage, le pathétique, la véhémence et la dissertation subtile. Il n'est pas un livre que nous citerions plus volontiers comme modèle du vieil idiome anglais dans sa pureté primitive ; il n'en est pas qui démontre mieux combien cet idiome est riche de sa propre richesse et combien peu il a gagné à tout ce qu'il a emprunté.

Cowper disait, il y a soixante ans, qu'il n'osait pas nommer Bunyan dans ses vers de peur de provoquer un sourire ironique[1]. A nos grands-pères délicats, nous supposons que l'Essai de Roscommon sur les poëmes traduits et l'Essai du duc de Buckinghamshire sur la poésie paraissaient des compositions infiniment supérieures à l'allégorie du chaudronnier prédicateur. Nous vivons dans des temps meilleurs et nous ne craindrons

[1] I name thee not, lest so despised a name
Should move a sneer at thy deserved fame.
(Cowper.)

pas de dire que, quoiqu'il y ait eu plusieurs littérateurs de talent en Angleterre pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, il n'y eut que deux auteurs qui possédèrent la faculté de l'imagination à un degré éminent. Un de ces grands esprits produisit *le Paradis perdu*, l'autre *le Voyage du Pèlerin*.

Nous ne pouvons passer sous silence les gravures qui ornent l'édition du *Voyage du Pèlerin*, publiée par Robert Southey. Quelques-uns des bois de Heath sont admirablement dessinés et exécutés. Les illustrations de Martin ne nous plaisent pas autant. Sa Vallée de l'ombre de la Mort n'est pas la Vallée de l'ombre de la Mort que Bunyan avait imaginée. En tout cas, ce n'est pas cette horrible et sombre ravine qui est restée devant les yeux de notre pensée depuis l'enfance. La vallée est une caverne, la mare est un lac, le sentier fait un zigzag, et Chrétien semble un point perdu au milieu de cette immense voûte. Nous n'y voyons pas non plus ces figures hideuses qui sont une partie essentielle de la description de Bunyan et que Salvator Rosa aurait aimé à peindre. Ce n'est qu'avec une sincère défiance de nous-même que nous prononçons un jugement sur toutes les questions relatives à l'art du peintre, mais il nous semble que Martin n'a pas toujours été heureux dans le choix de ses sujets. Il n'aurait jamais dû essayer d'illustrer *le Paradis perdu*. Il n'existe pas deux manières plus opposées l'une à l'autre que sa manière, comme artiste, et la manière de Milton, comme poëte.

Les choses qui ne sont que des accessoires dans les descriptions deviennent l'objet principal dans les tableaux, et les figures qui sont les plus saillantes dans les descriptions ne peuvent être découvertes dans les tableaux que par un examen minutieux. Martin a parfaitement réussi à représenter les colonnes et les candélabres du Pandæmonium. Mais on oublie que le Pandæmonium de Milton n'est que l'arrière-plan sur lequel apparaît Satan. Dans le tableau, c'est à peine si l'archange est visible au milieu des interminables colonnades de son palais infernal. Le Paradis de Milton n'est encore que l'arrière-plan des figures d'Adam et d'Ève, tandis que dans celui de Martin le paysage est tout. Adam, Ève et Raphaël attirent moins l'attention que le lac et les montagnes, les fleurs gigantesques et les girafes qui les broutent. Le roi Jacques II fit faire son portrait par Varest, le peintre de fleurs; quand le tableau fut fini, Sa Majesté apparut au milieu d'un berceau de tournesols et de tulipes qui détournaient complétement l'attention de la figure centrale. Tous ceux qui vinrent pour admirer cette toile la prirent pour un tableau de fleurs. M. Martin, croyons-nous, accorde à ses incommensurables espaces, à ses innombrables multitudes, à ses pompeux miracles d'architecture et de paysage, une place aussi déraisonnable que celle que Varest accordait à ses pots de fleurs et à ses bouquets. Si M. Martin voulait peindre le roi Léar au milieu de la tempête, nous soupçonnons que le ciel enflammé, les averses de pluie, les torrents débordés, les forêts ployées sous le vent détourneraient l'attention des angoisses du malheureux père et du roi outragé par ses filles. S'il voulait peindre la mort de Léar,

le vieillard qui dit à ceux qui sont à côté de lui : « Défaites-moi ce bouton, » serait rejeté dans l'ombre par un vaste appareil de pavillons, d'étendards, d'armures et de cottes d'armes. M. Martin illustrerait très-bien le *Roland furieux,* mieux encore le *Roland amoureux,* et *les Mille et une Nuits* mieux que tout le monde. Les palais et les jardins de fées, les portiques d'agate, les bosquets émaillés d'émeraudes et de rubis, habités par des êtres dont personne n'a souci, voilà son vrai domaine. Il réussirait admirablement dans les jardins enchantés d'Alcine ou la demeure d'Aladin, mais il aurait dû éviter Milton et Bunyan [1].

[1] La dernière édition du *Voyage du Pèlerin* est celle qui vient d'être publiée avec une préface du R. Ch. Kingsbey.

Digitized by Google

ATTERBURY.

Francis Atterbury, qui occupe un rang éminent dans l'histoire politique, ecclésiastique et littéraire de l'Angleterre, naquit en 1662 à Middleton, paroisse du comté de Buckingham, dont son père était recteur. Francis fut élevé à l'école de Westminster, et porta de là au collége de Christ-Church un fonds d'instruction qui, quoique réellement peu considérable, fut exploité par lui dans sa vie avec une ostentation si intelligente, que les observateurs superficiels lui attribuèrent un savoir immense. A l'université d'Oxford, ses talents, son goût, son esprit hardi, dédaigneux et impérieux, le mirent bientôt en évidence. Ce fut à Oxford qu'il publia, âgé de vingt ans, son premier ouvrage, une traduction en vers latins du beau poëme de Dryden : *Absalon et Achitopel*. Le style et la versification du jeune étudiant n'étaient ni le style ni la versification du siècle d'Auguste. Il réussit mieux dans ses compositions anglaises. En 1687, il se distingua parmi plusieurs hommes de mérite qui écrivirent pour la défense de l'Eglise d'Angleterre, alors persécutée par Jacques II et calomniée par des apostats qui avaient déserté vénalement sa communion. De tous ces apostats, aucun

n'avait plus d'artifice ou de malignité que Obadiah Walker, qui était principal (*master*) du collége de l'université, et qui, sous le patronage royal, y avait établi une presse pour publier des brochures contre la religion officielle. Dans un de ces écrits, composé, il paraîtrait, par Walker lui-même, Martin Luther était fort maltraité. Atterbury entreprit de défendre le grand réformateur saxon et s'en acquitta d'une façon singulièrement caractéristique. Quiconque étudiera sa réplique à Walker sera frappé du contraste entre la faiblesse de tout ce qui appartient à l'argumentation ou à la défense, et la vigueur de tout ce qui appartient à la rhétorique et à l'agression. Les papistes furent si irrités des sarcasmes et des invectives du jeune polémiste, qu'ils crièrent à la trahison, et l'accusèrent d'avoir par induction appelé le roi Jacques un Judas.

Après la Révolution de 1688, Atterbury, quoique élevé dans les doctrines de la non-résistance et de l'obéissance passive, s'empressa de prêter serment au nouveau gouvernement. Bientôt après, il reçut les ordres sacrés, prêcha de temps en temps à Londres avec une éloquence qui étendit sa réputation, et eut l'honneur d'être nommé un des chapelains du roi. Mais il résidait habituellement à Oxford, où il prit une part active aux travaux universitaires, dirigea les études classiques des sous-gradués de son collége, et fut le principal conseiller et coadjuteur du doyen Aldrich, théologien connu surtout aujourd'hui par ses publications musicales, mais renommé parmi ses contemporains comme érudit, tory et dévoué à la haute Eglise anglicane. C'était la coutume d'Aldrich — coutume très-peu judicieuse — d'employer les jeunes gens les plus distingués

de son collége à éditer des ouvrages grecs ou latins. Parmi les jeunes gens studieux et de bonne volonté qui, malheureusement pour eux, se laissèrent engager à devenir des maîtres en philologie, au lieu de se contenter d'apprendre eux-mêmes, était Charles Boyle, fils du comte d'Orery et neveu de Robert Boyle, le grand philosophe expérimental. La tâche assignée à Charles Boyle fut de préparer une nouvelle édition d'un des livres les plus indignes d'être édités. C'était une mode, parmi les Grecs et les Romains qui cultivaient la rhétorique comme un art, de composer des épîtres et des harangues sous le nom de quelque personnage éminent. Quelques-uns de ces ouvrages apocryphes sont fabriqués avec un talent et un art si ingénieux, qu'il faut toute la sagacité de la plus haute critique pour ne pas les croire des ouvrages originaux. D'autres sont si faiblement et si grossièrement exécutés, qu'ils ne sauraient en imposer à un écolier intelligent. Le meilleur modèle de ce genre parvenu jusqu'à nous est peut-être le discours pour Marcellus, imitation si parfaite de l'éloquence cicéronienne, que Cicéron lui-même l'aurait lue avec surprise et plaisir. Le pire échantillon est peut-être une collection de lettres attribuées à ce Phalaris qui gouvernait Agrigente plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne. L'évidence extérieure et intérieure contre l'authenticité de ces lettres est accablante. Lorsque, dans le quinzième siècle, elles sortirent de leur obscurité avec beaucoup d'autres productions plus estimables, elles furent proclamées apocryphes par Politien, le plus grand érudit de l'Italie, et par Erasme, le plus grand érudit de ce côté des Alpes. Par le fait, il serait aussi facile de persuader

à un Anglais lettré qu'un des chapitres du *Rôdeur* (*the Rambler*) de Johnson fût l'œuvre du héros Wallace, que de persuader à un homme tel qu'Erasme qu'une pédantesque composition, écrite dans le style de l'atticisme artificiel du temps de Julien, fut une dépêche royale écrite par un astucieux et féroce Dorien, qui faisait rôtir des hommes vivants, plusieurs années avant qu'il existât un volume de prose dans la langue grecque. Mais, quoique le collége de Christ-Church pût se vanter d'avoir de bons latinistes, de bons écrivains anglais, et un plus grand nombre d'habiles hommes du monde qu'aucun des autres établissements de l'université, il n'y avait pas alors dans le collége un seul homme capable de faire une distinction entre l'enfance et le déclin de la littérature grecque. En effet, si superficiel était le savoir des maîtres de ce collége célèbre, qu'ils furent charmés par un essai que publia sir William Temple à la louange des anciens auteurs. Il semble aujourd'hui étrange que, même les services éminents de Temple comme homme d'Etat, sa popularité méritée et la grâce de son style aient préservé une si futile composition du mépris universel. Entre autres choses absurdes, sir William disait que les *Epîtres de Phalaris* étaient les plus anciennes et les meilleures lettres du monde. Tout ce qu'écrivait Temple attirait l'attention. Des personnes qui n'avaient jamais ouï parler des *Epîtres de Phalaris* commencèrent à demander ce que ce pouvait être. Aldrich, qui ne savait guère de grec, reçut la leçon de Temple qui n'en savait pas un mot, et chargea Boyle de préparer une édition nouvelle de ces compositions admirables, devenues tout à coup l'objet d'un intérêt universel après être restées si longtemps plongées dans l'obscurité,

Cette édition, préparée avec le concours d'Atterbury qui était le répétiteur de Boyle, et de quelques autres membres du collége, fut ce que l'on pouvait attendre de gens qui s'abaissaient à éditer un pareil livre. Les notes étaient dignes du texte ; la version latine digne de l'original grec. Le volume eût été oublié au bout d'un mois, sans un malentendu qui éclata entre le jeune éditeur et le plus grand érudit qui eût paru en Europe depuis la renaissance des lettres, Richard Bentley. Le manuscrit était sous la garde de Bentley [1]. Boyle désira le collationner. Un libraire brouillon lui dit que Bentley avait refusé de le prêter, ce qui était faux ; il ajouta que Bentley avait parlé dédaigneusement des lettres attribuées à Phalaris et des critiques qui s'étaient laissé mystifier par une pareille falsification, ce qui était vrai. Boyle, très-piqué, remercia Bentley dans sa préface par un compliment amèrement ironique sur sa courtoisie. Bentley se vengea par une dissertation, dans laquelle il prouva que les *Epîtres de Phalaris* étaient apocryphes et la nouvelle édition tout à fait sans valeur ; mais il traita Boyle personnellement avec civilité, comme un jeune homme de grandes espérances, qui méritait des éloges par son amour de la science, et digne d'avoir de meilleurs maîtres.

Il est peu d'épisodes de la vie littéraire plus extraordinaires que la tempête soulevée par cette petite dissertation. Bentley avait traité Boyle avec indulgence, mais il avait traité le collége de Christ-Church avec

[1] R. Bentley était conservateur (*library-keeper*) de la bibliothèque Saint-James, qu'il avait contribué à enrichir de plus de mille volumes.

mépris, et les élèves de Christ-Church, en quelque lieu qu'ils fussent dispersés, étaient aussi attachés à leur collége qu'un Ecossais à son pays natal, ou qu'un jésuite à son ordre. Ils avaient une influence considérable. Ils dominaient à Oxford, étaient tout-puissants dans les Cours de justice et à l'Ecole de chirurgie, au premier rang dans le Parlement et dans les cercles littéraires et fashionables de Londres. Leur cri unanime fut que l'honneur du collége devait être vengé, que l'insolent pédant de Cambridge devait être terrassé. Le pauvre Boyle était incapable de se charger d'un pareil exploit, et il se récusa. Ce fut donc à son maître, Atterbury, que fut dévolu le rôle de champion du collége de Christ-Church.

La réponse à Bentley, qui porte le nom de Boyle, mais qui, par le fait, n'est pas plus l'œuvre de Boyle que les *Epîtres*, cause de la querelle, n'étaient de Phalaris, n'est plus lue que des curieux, et probablement elle ne sera jamais réimprimée; mais elle eut son jour de popularité bruyante. On la trouvait non-seulement dans le cabinet des gens de lettres, mais sur les tables des plus brillants salons de Soho-Square et de Covent-Garden. Même les beaux et les coquettes du siècle, les Wildair et les lady Lurewells, les Mirabelles et les Millamants[1], se complimentaient réciproquement sur la manière dont un pédant docteur de Cambridge avait été plaisanté par le jeune gentleman doué d'une érudition si facile et qui écrivait avec tant de grâce et d'ironie sur le dialecte de l'Attique, le mètre anapeste, les

[1] Personnages de comédie, types des beaux et des coquettes du temps.

talents de Sicile et les coupes de Thériclée. Disons-le, les applaudissements de la foule étaient mérités. Ce livre est véritablement le chef-d'œuvre d'Atterbury et donne une plus heureuse idée de ses qualités littéraires qu'aucun des ouvrages auxquels il a mis son nom. Sans doute il avait tort sur la question principale et sur toutes les questions accessoires qui s'y rattachaient; sa connaissance de la langue, de la littérature et de l'histoire des Grecs n'égalait pas celle que maint rhétoricien porte aujourd'hui chaque année à Cambridge ou Oxford; quelques-unes même de ses bévues d'écolier semblent plutôt mériter les étrivières qu'une réfutation : tout cela est vrai, et c'est aussi justement pourquoi sa composition est au plus haut degré intéressante pour un lecteur lettré. Elle est bonne, parce qu'elle est excessivement mauvaise. C'est l'exemple le plus extraordinaire qui existe de l'art de faire beaucoup avec peu. L'intendant de l'avare de Molière dit qu'il n'est pas difficile de faire un bon dîner avec beaucoup d'argent; le grand cuisinier est celui qui peut vous faire un superbe banquet sans aucun argent. Que Bentley eût écrit une excellente dissertation sur la chronologie et la géographie anciennes, sur le développement de la langue grecque et sur l'origine du théâtre grec, il n'y a là rien d'étrange. Il est vrai que le champion de Christ-Church avait tout le concours que pouvaient lui apporter les plus célèbres mémoires de ce collége. Smalridge lui fournit quelques heureux traits d'esprit; Friend et d'autres, de l'archéologie et de la philologie très-mauvaises. Mais la plus grande partie du volume était d'Atterbury tout seul, et ce qui n'était pas de lui avait été revisé et retouché par lui; bref, l'ensemble porte le

cachet de son esprit, esprit inépuisable pour les ressources de la controverse et familier avec tous les artifices qui donnent au faux un air de vérité, à l'ignorance un air de science. Atterbury n'avait qu'un peu d'or, mais il savait si bien le battre, si bien le réduire à la plus mince feuille, il l'étendait sur une si vaste surface, que ceux qui le jugeaient par leur premier coup d'œil et ne consultaient ni les balances, ni la pierre de touche, pouvaient se figurer qu'il possédait un précieux trésor de lingots massifs. Trouvait-il des arguments, il les exposait sous le jour le plus favorable. Là où les arguments lui manquaient, il avait recours aux personnalités, — quelquefois sérieux, plus généralement plaisant, toujours ingénieux et mordant. Mais soit qu'il fût grave ou gai, soit qu'il raisonnât ou raillât, son style était toujours pur, poli, facile.

L'esprit de parti était alors violent; cependant, quoique Bentley fût classé parmi les whigs, et quoique le collége de Christ-Church fût une citadelle du torysme, whigs et tories se mirent d'accord pour applaudir au volume d'Atterbury. Le poëte Garth insulta Bentley et exalta Boyle dans des vers qu'on ne cite plus aujourd'hui que pour en rire. Swift, dans sa *Bataille des livres*, introduisit plaisamment Boyle, couvert d'une armure, présent des dieux, et guidé par Apollon, sous la forme d'un mortel ami dont le nom, laissé en blanc, pouvait être facilement deviné. Ce jeune homme, si bien équipé et si bien escorté, obtient une facile victoire sur son antagoniste orgueilleux et discourtois. Bentley, cependant, avait pour lui la conscience d'une supériorité incontestable et les suffrages du petit nombre des juges compétents. « Jamais écrivain, disait-il

noblement et justement, ne fut battu que par sa propre plume. » Il passa deux ans à préparer une réplique qui ne cessera pas d'être louée et admirée tant que la littérature grecque sera étudiée dans un coin du monde.

Cette réplique prouva non-seulement que les épîtres attribuées à Phalaris étaient apocryphes, mais encore qu'Atterbury, avec tout son esprit, toute son éloquence et toute son adresse dans l'art de la controverse, était le plus audacieux faux savant qui eût jamais écrit sur ce qu'il ne comprenait pas. Mais Atterbury fut parfaitement indifférent à cette réplique : il était, lorsqu'elle parut, engagé dans une dispute sur des questions bien autrement importantes et irritantes que les lois de Zaleucus et celles de Charondas. La rage des factions religieuses était à son plus haut paroxysme. La haute Eglise et la basse Eglise divisaient la nation. La grande majorité du clergé était du côté de la haute Eglise, la majorité des évêques du roi Guillaume inclinait vers le *latitudinarisme*. Une querelle éclata entre les deux partis à propos de l'étendue des pouvoirs de la Chambre basse de ce Parlement ecclésiastique qu'on appelle *la Convocation*. Atterbury se porta à l'avant-garde des champions de la haute Eglise. Ceux qui auront étudié impartialement l'ensemble de sa carrière ne seront guère disposés à lui attribuer un zèle religieux bien sincère; mais il était par nature un véhément batailleur pour la cause de toute corporation à laquelle il appartenait. Il avait défendu l'authenticité d'un livre apocryphe, uniquement parce que le collége de Christ-Church avait publié une édition de ce livre. Il se déclara de même pour le clergé contre le pouvoir civil,

uniquement parce qu'il était ecclésiastique, et pour le simple prêtre contre les évêques, parce qu'il était alors un simple prêtre. Quoi qu'il en soit, les prétentions de la classe à laquelle il appartenait furent soutenues par lui dans divers traités écrits avec beaucoup d'esprit, d'adresse, d'audace et d'acrimonie. Dans cette seconde controverse comme dans la première, il tint tête à des antagonistes qui avaient du sujet en litige une connaissance bien supérieure à la sienne : mais, dans cette seconde controverse comme dans la première, il en imposa à la multitude par la hardiesse de ses assertions, par le sarcasme, par la déclamation et surtout par son talent spécial pour mettre en relief une petite érudition de manière à la faire paraître très-grande. Ayant su se faire passer aux yeux du monde pour un érudit classique plus fort que Bentley, il sut encore se faire passer pour un théologien plus fort que Wake ou Gibson. La majorité ecclésiastique le regarda comme le plus habile et le plus intrépide tribun qui eût jamais défendu ses droits contre l'oligarchie de la prélature. La Chambre basse de la Convocation lui vota des remercîments, l'université d'Oxford lui décerna le diplôme de docteur en théologie, et, peu de temps après l'avénement de la reine Anne au trône, lorsque les tories avaient la principale influence dans le gouvernement, il fut promu au décanat de Carlisle.

Peu de temps après qu'il eut obtenu cette promotion ecclésiastique, le parti whig l'emporta sur le parti tory. Il ne pouvait attendre aucune faveur du premier, et six ans s'écoulèrent avant qu'il se fît un changement dans le sens du second. Enfin, en l'année 1710, la persécution de Sacheverell provoqua une violente explosion de

fanatisme anglican[1]. C'était une circonstance pour remettre Atterbury en évidence; son dévouement à son corps, son caractère turbulent et ambitieux, ses rares talents pour la controverse et pour l'agitation lui firent de nouveau jouer un rôle signalé. Ce fut lui qui rédigea en grande partie cet habile et éloquent discours que le théologien accusé prononça à la barre de la Chambre des lords, et qui forme un singulier contraste avec l'absurde et grossier sermon qu'on avait imprudemment honoré d'un acte d'accusation. Pendant les mois de trouble et d'inquiétude qui suivirent le procès, Atterbury figura parmi les plus actifs de ces pamphlétaires qui enflammèrent la nation contre le ministère whig et le Parlement whig. Quand le ministère eut été changé et le Parlement dissous, les récompenses lui furent prodiguées. La Chambre basse de la Convocation ecclésiastique l'élut son prolocuteur; la reine le nomma doyen du collége de Christ-Church à la mort d'Aldrich, son protecteur et son ami. Le collége eût préféré un gouverneur plus doux; cependant ce nouveau chef fut reçu avec tous les honneurs d'usage. Une harangue de félicitation en latin lui fut adressée dans le magnifique vestibule de l'édifice, et Atterbury répondit par la déclaration de son ardent attachement au vénérable collége où il avait fait ses études, sans ou-

[1] Henri Sacheverell fut suspendu pour trois années de ses fonctions de prédicateur de l'église du Saint-Sauveur, de Londres, à la suite du procès qui lui avait été intenté par le ministère. Ses sermons semblèrent séditieux et motivèrent cette condamnation, qui augmenta sa popularité dans le parti tory. Par son testament, il légua 500 livres sterling à Atterbury, dont il avait été le condisciple et l'ami à Oxford.

blier même les compliments gracieux pour ceux qu'il allait présider. Mais il n'était pas dans sa nature d'être un gouverneur paisible et équitable. Le chapitre de Carlisle avait été laissé par lui déchiré par des querelles intérieures. Il trouvait Christ-Church en paix : trois mois ne s'étaient pas écoulés que son caractère despotique et brouillon fit à Christ-Church ce qu'il avait fait à Carlisle. Son successeur comme doyen fut à Carlisle comme à Christ-Church l'humain et accompli Smalridge, qui se plaignit doucement de l'état où il lui avait laissé ces deux successions. « Atterbury me précède, disait-il, et met tout en feu. J'arrive après lui avec un seau d'eau. » Les ennemis d'Atterbury prétendirent qu'on le fit évêque parce qu'il était trop mauvais doyen. Sous son administration, Christ-Church fut en confusion, de scandaleuses altercations eurent lieu, des paroles d'injure furent échangées, et tout sembla faire craindre que le grand collége tory ne fût ruiné par le grand docteur tory. Atterbury fut bientôt promu à l'évêché de Rochester qui était alors toujours cumulé avec le décanat de Westminster. De plus hautes dignités paraissaient lui être réservées, car, quoiqu'il y eût de plus grandes capacités sur le banc des évêques, il n'en était aucune qui l'égalât par le talent parlementaire ou qui en approchât. Si son parti était resté au pouvoir, il n'est pas improbable qu'il eût été élevé à l'archevêché de Cantorbéry. Plus la perspective qu'il avait devant lui était brillante, plus il avait raison de redouter l'avénement d'une famille bien connue pour être partiale en faveur des whigs. Il y a tout lieu de croire qu'il était un de ces politiques qui espéraient pouvoir, pendant la vie de la reine Anne, préparer si

bien les choses, qu'à sa mort il serait facile de mettre de côté l'acte qui avait substitué Guillaume à Jacques, et d'appeler le Prétendant au trône. La mort soudaine de la reine confondit les projets de ces conspirateurs. Atterbury, qui avait tous les courages, voulait que ses confédérés proclamassent Jacques III, et il offrait d'accompagner les hérauts d'armes en costume épiscopal. Mais il trouva les plus braves de son parti irrésolus, et il s'écria, dit-on, non sans des interjections peu convenables dans la bouche d'un père de l'Eglise, que la pusillanimité avait perdu la meilleure des causes et la plus précieuse des occasions. Acquiesçant à ce qu'il n'avait pu empêcher, il prêta serment à la maison de Hanovre[1]. Le jour du couronnement il officia avec toutes les apparences d'un zèle sincère, et chercha à se mettre bien dans les bonnes grâces de la dynastie nouvelle; mais sa servilité fut accueillie avec un froid dé-

[1] Lord Stanhope explique parfaitement le double jeu de certains membres du parti jacobite et les espèces de capitulations de conscience qui permettaient à quelques-uns de jurer fidélité aux deux dynasties, parfois du consentement de la dynastie exilée. « Tel est, j'en ai peur, dit lord Stanhope, l'inévitable résultat d'un serment imposé par un gouvernement pour sa sécurité. Des exemples de ce genre ne sont que trop communs dans tous les pays. Le serment prêté au roi Georges n'excluait pas tous les jacobites du Parlement. Le serment prêté au roi Louis-Philippe n'exclut pas tous les carlistes des Chambres françaises. Bien plus, l'esprit de faction peut dénaturer si bien les vrais principes qu'une telle violation de la bonne foi n'est pas seulement excusée, mais même louée par le parti qu'elle sert. Ainsi donc les jacobites approuvaient leur chef, M. Shippen, « ce « digne patriote, disaient-ils probablement, qui a eu le courage de « jurer contre sa conscience pour servir la bonne cause. » (Lord Stanhope, *History of England*, t. II.) Evidemment, ce qu'on disait de M. Shippen on devait le dire aussi d'Atterbury.

dain. Il n'est rien qui excite la rancune d'un homme orgueilleux comme de s'être humilié en vain. Atterbury devint le plus factieux et le plus opiniâtre des ennemis du gouvernement. A la Chambre des lords, son éloquence vive, piquante, lucide, ornée de toutes les grâces du débit et du geste, arracha l'attention et l'admiration même d'une majorité hostile ; quelques-unes des plus remarquables protestations conservées dans les registres de la pairie furent son œuvre, et dans quelques-uns de ces pamphlets qui exhortaient les Anglais à défendre leur pays contre les étrangers venus d'au delà les mers pour le piller et l'opprimer, les critiques reconnurent aisément son style. Quand éclata la rébellion de 1715, il refusa de signer le manifeste par lequel les évêques de la province de Cantorbéry proclamaient leur attachement à la succession protestante. Il s'occupa d'intrigues électorales, surtout à Westminster, où ses fonctions de doyen lui donnaient une grande influence. Il fut enfin fortement soupçonné d'avoir organisé une espèce d'émeute pour empêcher les électeurs whigs d'exprimer leurs votes.

Après avoir été indirectement en communication pendant longtemps avec la famille exilée, il commença, en 1717, à correspondre directement avec le Prétendant. La première lettre de cette correspondance existe, et dans cette lettre Atterbury se vante d'avoir, depuis des années, saisi toutes les occasions de servir la cause jacobite. « Ma prière de chaque jour, dit-il, est pour le succès de votre cause. Puissé-je assez vivre pour voir ce succès et cesser de vivre le jour où je devrai renoncer à y concourir ! » Il faut se souvenir que celui qui écrivait ainsi était un homme tenu par

devoir à donner l'exemple de la plus stricte probité à l'Église dont il était un des dignitaires; qu'il avait prêté plusieurs fois serment à la maison de Brunswick, qu'il avait figuré parmi les prélats qui placèrent la couronne sur la tête de Georges Ier, et qu'il avait abjuré Jacques III, « sans équivoque ou réserve mentale, sur la vraie foi du chrétien. »

Il est agréable de passer de la vie publique d'Atterbury à sa vie privée. Son esprit turbulent, fatigué par les factions et les trahisons, avait de temps en temps besoin de repos; il le trouvait dans les douceurs du foyer domestique et dans la société des illustres morts ou des illustres vivants. On sait peu de chose de sa femme[1]; mais entre sa fille et lui existait une affection singulièrement étroite et tendre. Tel était le charme de ses manières quand il était en compagnie de quelques amis, que la chose ne semblait guère croyable à ceux qui ne le connaissaient que par ses écrits et ses discours. Ce charme a été célébré par un de ses amis en vers impérissables. Quoique le savoir classique d'Atterbury ne fût pas très-étendu, il avait un goût parfait pour ce qui était de la littérature anglaise, et son admiration du génie était assez vive pour faire taire ses antipathies politiques et religieuses. Son admiration

[1] Le *Biographical Dictionary* de Chalmers nous apprend qu'Atterbury avait épousé miss Osborn, une parente (quelques-uns disent une nièce) du duc de Leeds, avec une fortune de 7,000 livres sterling. Elle avait aussi une réputation de beauté. Atterbury n'était encore que simple prêtre lorsqu'il fit ce mariage. Il perdit sa femme en 1722 : elle l'avait rendu père de quatre enfants, dont un seul lui survécut, le second, qui entra comme lui dans les ordres. Sa fille, Mary, épousa M. Morice.

pour Milton, l'ennemi mortel des Stuarts et de l'Église anglicane, semblait un crime à plus d'un tory. La triste nuit où Addison fut inhumé dans la chapelle de Henri VII, les choristes de Westminster remarquèrent qu'Atterbury lut le service mortuaire avec une émotion et une solennité particulières. Cependant les compagnons favoris du grand prélat tory étaient, comme on pouvait bien s'y attendre, des hommes qui avaient au moins quelque teinte de torysme. Il était lié d'amitié avec Swift, Arbuthnot et Gay. Avec Prior, cette amitié fut intime jusqu'au jour où quelque mésintelligence sur les affaires publiques finit par la rompre. Pope trouva dans Atterbury non-seulement un admirateur, mais encore un fidèle, franc et judicieux conseiller. Le poëte fréquentait le palais épiscopal sous les ormeaux de Bromley, et ne soupçonnait guère que son hôte, au déclin de ses années, cloué sur son fauteuil par la goutte, et en apparence voué à la littérature, prenait une part active à des complots criminels et dangereux contre le gouvernement.

Les événements de 1715 avaient abattu le courage des jacobites; il se releva en 1721. L'avortement du projet de la mer du Sud, la panique sur le marché financier, la ruine de maisons de commerce importantes, la détresse dont ne fut exempte aucune province du royaume, avaient produit un mécontentement général. Il ne paraissait pas improbable qu'en un tel moment une insurrection pût réussir. Une insurrection fut préparée : on devait barricader les rues de Londres, surprendre la Tour et la Banque, arrêter le roi Georges avec sa famille, ses principaux officiers et ses conseillers, et proclamer le roi Jacques. Ce complot vint à être connu

du duc d'Orléans, régent de France, qui était en termes d'amitié avec la maison de Hanovre. Le régent avertit le gouvernement anglais, qui se tint sur ses gardes. Quelques-uns des principaux mécontents furent emprisonnés, et, dans le nombre, Atterbury. Aucun évêque de l'Église d'Angleterre n'avait été mis en arrestation depuis le jour mémorable où les prières et les applaudissements de toute la ville de Londres avaient suivi les sept évêques jusqu'aux portes de la Tour. L'opposition conçut un moment l'espérance qu'il serait possible d'exciter parmi le peuple quelque chose comme l'enthousiasme de ceux qui se jetèrent dans les eaux de la Tamise pour implorer la bénédiction de Sancroft. On exhiba à l'étalage des magasins des portraits du confesseur héroïque dans sa prison; on chanta dans les rues des couplets à sa louange; on représenta l'interdiction qui lui avait été faite de communiquer avec ses complices comme une cruauté digne des cachots de l'inquisition. D'énergiques appels furent adressés aux ecclésiastiques. Toléreraient-ils timidement qu'une si grossière insulte fût faite à un membre de l'Église, et à quel membre? au plus habile, au plus éloquent de tous, à celui qui avait si souvent défendu leurs droits contre le pouvoir civil? Le laisseraient-ils traiter comme le plus vil des hommes? L'émotion fut profonde, mais elle fut calmée par une lettre pleine de modération à l'adresse du clergé, œuvre probablement de l'évêque Gibson, en grande faveur auprès de Walpole, et qui devint bientôt après ministre des affaires ecclésiastiques [1].

[1] Lord Stanhope, dans son *Histoire d'Angleterre*, ajoute ici : « La

Atterbury resta étroitement gardé pendant quelques mois. Il avait si prudemment entretenu sa correspondance avec la famille exilée, que les preuves à l'appui de l'accusation, suffisantes pour produire une conviction morale, ne l'étaient pas pour justifier une conviction légale. Il ne pouvait être atteint que par un bill spécial de pénalité. Le parti whig, qui dominait décidément dans les deux Chambres, était tout à fait disposé à voter ce bill. Plusieurs membres ardents de ce parti rappelaient le précédent qui avait eu lieu dans le procès de sir John Fenwick, et parlaient de livrer la tête de l'évêque au bourreau. Cadogan, qui commandait l'armée, brave soldat, mais politique exalté, s'écria, dit-on, avec véhémence : « Livrez-le aux lions de la Tour. » Mais à Walpole, plus sage et plus humain, il répugnait toujours de verser le sang, et son influence

fermentation du public fut encore augmentée par le bruit (trop bien fondé, je le crains) du rigoureux traitement qu'on faisait subir au prisonnier dans la Tour. L'évêque lui-même dans sa défense put dire: « J'ai souffert de telles rigueurs, de telles insultes, qu'il y avait de « quoi briser un caractère plus résolu et un tempérament plus fort « que ceux dont le ciel m'a doué. J'ai été traité avec plus de sévérité « et d'indignité qu'on n'en a jamais fait subir, je crois, à un prison- « nier d'Etat de mon rang et de mes fonctions, aussi âgé et infirme « que je le suis. » On l'encourageait à écrire des lettres à sa famille et à ses amis; on l'autorisait du moins à le faire, et non-seulement ces lettres étaient ouvertes, mais encore on y puisa des arguments contre l'accusation. On le priva même de sa seule consolation, celle de voir sa fille chérie sans témoins, et ce ne fut qu'après bien des difficultés qu'on lui permit de préparer sa défense avec son gendre, M. Morice. Tout ce qu'on lui envoyait à la Tour était fouillé avec soin : on ouvrit même quelques pâtés de pigeons. « C'est la première fois, « dit Pope, que des pigeons morts ont été soupçonnés de porter des « messages. »

prévalut. Quand le Parlement s'assembla, les preuves contre le prélat furent soumises à des comités des deux Chambres. Ces comités firent un rapport qui déclarait les preuves de l'accusation acquises. Dans la Chambre des communes, une résolution, votée par deux voix contre une, le déclara coupable de trahison. Un bill fut alors rédigé, tendant à le condamner à être privé de ses dignités spirituelles et à être banni pour la vie. Une clause interdisait à tout sujet anglais d'avoir aucune communication avec lui, excepté par une autorisation royale.

Ce bill passa à la Chambre des communes presque sans opposition, car l'évêque, quoique invité à se défendre lui-même, réserva sa défense pour l'assemblée dont il était membre. Le débat fut vif à la Chambre des lords. Le jeune duc de Wharton, célèbre par ses talents, ses débauches et sa versatilité, parla en faveur d'Atterbury et produisit une grande sensation. Atterbury lui-même prit la parole et se fit entendre pour la dernière fois à cette assemblée hostile qui l'avait si souvent écouté avec un mélange de haine et de plaisir. Il fit entendre quelques témoins dont les dépositions ne pouvaient guère lui être utiles. Parmi eux était Pope, qui fut cité pour prouver que, pendant ses visites au palais épiscopal de Bromley, l'évêque s'occupait si complétement de littérature ou de ses affaires domestiques, qu'il ne lui restait pas le loisir de conspirer. Mais Pope, qui n'avait nulle habitude de parler en public, perdit la tête, et, comme il l'avoua depuis, fit deux ou trois bévues, quoiqu'il n'eût que quelques mots à dire.

Le bill fut voté enfin par une majorité de quatre-vingt-trois voix contre quarante-trois. Les évêques, un

seul excepté, votèrent avec cette majorité [1]. Cette conduite leur attira une parole amère de lord Bathurst, ami chaud d'Atterbury et tory zélé. « Les sauvages indiens, dit-il, ne font aucun quartier à l'ennemi vaincu, parce qu'ils ont la croyance qu'ils hériteront de l'habileté et du courage de la victime ! » Peut-être pourrait-on expliquer par cette croyance l'animosité des révérends prélats contre leur collègue.

Atterbury prit congé de ceux qu'il aimait avec une dignité et une tendresse de sentiments digne d'un homme meilleur. Il répétait souvent trois vers de son poëte favori :

Some natural tears he dropped, but wiped them soon :
The world was all before him, where to chuse
His place of rest, and Providenc his guide [2].

En partant il fit présent à Pope d'une Bible, et dit

[1] Rien ne semblait prouver qu'il eût existé une correspondance entre Atterbury et le Prétendant et ses adhérents; les lettres saisies avaient pour signatures des noms fictifs, et entre autres Jones et Illington. Qui était Jones ? qui était Illington ? Mais on parlait de tout, à ce qu'il paraît, dans cette correspondance, et même d'un petit chien nommé Arlequin, donné à la femme de l'évêque par le comte de Mar et qui, s'étant cassé la jambe, avait été confié aux soins d'une Mrs. Barnes qui fut interrogée, et qui, ne supposant pas que le pauvre Arlequin pût compromettre personne, déclara naïvement à qui il appartenait. D'où l'on dit qu'Atterbury avait été trahi par un chien. Swift ne put résister au plaisir de tourner cet incident en ridicule. « Cette horrible conspiration, dit-il (en parlant du procès d'Atterbury), qui fut découverte par un chien français, lequel fit ses aveux autant qu'un chien peut avouer en aboyant, et puis signa sa déposition avec sa patte de chien. » Cette anecdote a été racontée dans toutes les histoires et les mémoires du temps. Lord Stanhope ne l'a pas négligée.

[2] Ce sont les trois avant-derniers vers du *Paradis perdu* ; mais,

avec un manque de sincérité dont ne se fût pas rendu coupable un homme qui aurait étudié la Bible en bon chrétien : « Si vous apprenez jamais que j'aie eu quelque communication avec le Prétendant, je vous permets de dire que ma condamnation est juste. » Pope croyait encore alors que l'évêque avait été injustement condamné [1]. Arbuthnot semble avoir été de la même

soit par Atterbury, soit par lord Macaulay, le texte de Milton est légèrement altéré, le pronom singulier étant substitué au pronom pluriel. Voici le sens de la citation appliquée à Atterbury :

> Il versa quelques pleurs, mais essuya ses yeux ;
> Devant lui tout entier s'ouvrait le monde immense.
> Il pouvait y choisir sa halte, et dans les cieux,
> Pour y guider ses pas, était la Providence.

[1] Lord Stanhope ne cite point cette phrase des adieux d'Atterbury à Pope. Quel intérêt avait l'évêque de Rochester à passer pour complétement innocent aux yeux de Pope, qui n'était pas, comme catholique, très-dévoué à la maison de Brunswick ? Les paroles attribuées ici à Atterbury pourraient bien avoir été dénaturées comme celles qu'il avait encore, disait-on, échangées avec Pope au sujet de cette même Bible, et qu'on citait volontiers dans le parti whig pour représenter malicieusement un théologien jacobite comme un *déiste*. Du reste, voici comment cette conversation entre Pope et Atterbury est rapportée dans le *Biographical Dictionary*, qui prétend que le poëte lui-même l'avait racontée ainsi à lord Chesterfield : « Mon ami, attendu mes infirmités, mon grand âge et mon exil, il n'est pas probable que nous devions nous revoir. Acceptez cette Bible pour qu'elle vous serve à vous souvenir de moi : emportez-la, et, croyez-moi, faites-en votre guide.— En faites-vous le vôtre ?— Oui.— En ce cas, mylord, c'est depuis peu. Permettez-moi de vous demander par quelles lumières nouvelles ou par quels arguments vous avez sur ce livre une autre opinion que celle que vous aviez dans la première partie de votre vie. » L'évêque répondit : « Nous n'avons pas le temps de parler de ces choses ; mais emportez le livre, j'y crois, je vous recommande d'y croire vous même, et que Dieu vous bénisse ! » Rien d'ail-

opinion. Swift, quelques mois plus tard, dans son *Voyage de Gulliver à Laputa*, tournait amèrement en ridicule les témoignages qui avaient satisfait les deux Chambres du Parlement. Bientôt, cependant, les amis les plus partiaux du prélat exilé cessèrent de protester de son innocence et se contentèrent de déplorer et d'excuser ce qu'ils ne pouvaient défendre.

Après un court séjour à Bruxelles, Atterbury avait fixé sa résidence à Paris, et là il devint en quelque sorte le chef de tous les réfugiés jacobites qui y étaient réunis. Il fut invité à se rendre à Rome par le Prétendant. Ce prince tenait là son semblant de cour, sous la protection immédiate du pape. Mais Atterbury sentit qu'un évêque de l'Église d'Angleterre ne serait guère à sa place au Vatican. Il refusa l'invitation. La correspondance entre le maître et le serviteur était continuelle : on reconnaissait pleinement tous les mérites d'Atterbury; on recevait avec égard tous ses avis, et il devint ce que Bolingbroke avait été avant lui, le premier ministre d'un roi sans royaume[1]. Mais le nouveau favori éprouva ce qu'avait éprouvé Bolingbroke, qu'il était aussi difficile de conserver l'ombre du pouvoir sous un roi errant et mendiant que la réalité du pouvoir à Westminster. Quoique Jacques n'eût ni territoire, ni

leurs, ajoute le *Biographical Dictionary*, n'indique que l'évêque Atterbury ait jamais manqué de foi ou entretenu un doute relativement à la vérité du christianisme. Ses actions et ses écrits nous font voir en lui, au contraire, un croyant convaincu.

[1] Par une coïncidence remarquable, en débarquant à Calais, Atterbury apprit que lord Bolingbroke, ayant obtenu le pardon du roi Georges, y arrivait de Paris pour rentrer en Angleterre. « C'est donc un échange de prisonniers, » dit-il.

revenus, ni armée, ni marine, il y avait plus de factieux et d'intrigants parmi ses courtisans que parmi ceux de son heureux rival. Atterbury s'aperçut bientôt que ses conseils étaient peu suivis, ou même reçus avec défiance. Son orgueil fut profondément blessé. Il quitta Paris, fixa sa résidence à Montpellier, abandonna la politique et se dévoua exclusivement aux lettres. Dans le cours de la sixième année de son exil, il fit une maladie si sérieuse, que sa fille, elle-même d'une santé très-délicate, résolut de braver tous les risques pour le voir encore une fois. Ayant obtenu une autorisation du gouvernement anglais, elle s'embarqua pour Bordeaux, mais elle y arriva dans un tel état qu'elle ne put continuer le voyage que par bateau ou en litière. En dépit de ses infirmités, Atterbury partit de Montpellier pour aller à sa rencontre, et de son côté la pauvre femme, avec une impatience, trop souvent le symptôme d'une fin prochaine, se mit en route au lieu de l'attendre, et sans écouter les personnes de son entourage qui la suppliaient en vain de ralentir son voyage : « Toutes les heures sont précieuses, leur répondait-elle, je ne veux plus que revoir mon père et puis mourir. » Elle le rencontra à Toulouse, l'embrassa, reçut de sa main le pain et le vin de la communion, remercia Dieu qui leur permettait de passer un jour ensemble avant de se séparer pour toujours en ce monde, et elle mourut cette nuit-là même.

Il fallut longtemps à Atterbury, malgré son ferme courage, pour se relever après un coup si cruel. Aussitôt qu'il crut être un peu rétabli, il redevint ardent à la lutte ; car le chagrin qui rejette les natures douces dans la retraite, l'inaction et la contemplation, surex-

cite au contraire les esprits naturellement agités. Le Prétendant, quelque peu intelligent et quelque dévot qu'il fût, avait fini par voir qu'il avait agi follement en se privant d'un homme qui, quoique hérétique, était, par son talent et toutes ses qualités, le plus distingué de ses partisans. On fit de nouvelles avances à l'évêque jacobite, et l'évêque, sans trop se laisser prier, revint à Paris pour y redevenir le ministre fantôme d'une monarchie fantôme. Mais sa longue vie troublée touchait à son terme. Jusqu'à la fin, cependant, son intelligence conserva toute sa verve et sa vigueur. Il apprit, la neuvième année de son exil, qu'il avait été accusé par Oldmixon, un des déshonnêtes et méchants écrivailleurs sauvés de l'oubli par *la Dunciade* de Pope, d'avoir, de concert avec d'autres ecclésiastiques de Christ-Church, tronqué l'*Histoire de la Rébellion* de lord Clarendon.

L'accusation, en ce qui concernait Atterbury, n'avait pas le moindre fondement, car il n'était pas un des éditeurs de l'ouvrage, et il ne l'avait vu que lorsqu'il avait été imprimé. Il publia une justification, courte, mais qui, dans son genre, est un modèle lumineux, modéré, digne. Il envoya au Prétendant un exemplaire de cet opuscule avec une lettre pleine de noblesse et de grâce : « En justifiant l'*Histoire* du comte de Clarendon, disait le vieillard, j'avoue avoir été tenté de dire aussi quelque chose pour défendre son caractère et sa conduite, et particulièrement pour repousser ce reproche qu'on lui fit d'avoir conseillé au roi Charles II de gagner ses ennemis et de négliger ses amis. Conseil funeste, qu'il ne donna certainement jamais, quoiqu'il en ressentît cruellement les effets, sacrifié par son maître pour plaire à ceux qu'on ne trouva pas très-utiles à la

cause... Peut-être n'avez-vous pas entendu dire, sire, que lord Clarendon fut, dans l'histoire anglaise, la première personne bannie par un acte du Parlement, avec cette clause spéciale que quiconque correspondrait avec lui serait soumis à une peine, et même à la peine de mort. Permettez-moi d'ajouter que je suis le second exemple d'un sujet ainsi traité et que je serai peut-être le dernier, puisque les auteurs d'un décret si cruel semblent en être aujourd'hui honteux. Ayant l'honneur de ressembler à lord Clarendon par mes souffrances, je voudrais avoir pu lui ressembler par mes services; mais c'est ce qui ne m'a pas été possible. Je puis, il est vrai, mourir en exil, pour avoir protesté comme lui en faveur de la cause royale, mais je vois qu'il ne me reste aujourd'hui d'autres moyens de contribuer à la soutenir[1]. »

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, Atterbury mourut. Il venait d'accomplir sa soixante-dixième année.

Son corps fut transporté en Angleterre et déposé secrètement sous la nef de l'abbaye de Westminster. Trois porte-deuil seulement suivirent le cercueil[2].

Aucune inscription n'indique le tombeau. Il n'est guère à regretter que l'épitaphe, par laquelle Pope honora la mémoire de son ami, ne paraisse pas sur les

[1] Lord Stanhope imprime toute cette lettre dans l'appendice du troisième volume de son *Histoire d'Angleterre* Elle est datée du 12 novembre 1731 et signée E. Roffen (*Episcopus Roffensis* est le latin d'*évêque de Rochester*). Atterbury avait, dans son plaidoyer à la barre des lords, comparé sa destinée à celle de lord Clarendon.

[2] *Mourners*, les pleureurs salariés qui escortent les convois en Angleterre.

murailles de la grande nécropole nationale, car on n'a rien écrit de pire depuis Colley Cibber.

Ceux qui voudraient une vie plus complète d'Atterbury pourraient en recueillir les détails dans ses sermons et ses écrits de controverse, dans le compte rendu de son procès qui fait partie de la collection des procès politiques, dans les cinq volumes de sa correspondance, édités par M. Nichols, et dans le premier volume des pièces relatives aux Stuarts, éditées par M. Glover. Un récit très-indulgent, mais très-intéressant, de la carrière politique de l'évêque de Rochester, se trouve aussi dans la précieuse *Histoire d'Angleterre* de lord Mahon (lord Stanhope).

« Même dans son suaire, remarque lord Stanhope, Atterbury ne put reposer en paix. Son corps ayant été transporté en Angleterre, le gouvernement donna l'ordre de saisir et de fouiller son cercueil. Le cri de la réprobation publique s'éleva contre les ministres à cette occasion, comme si leur animosité voulait poursuivre Atterbury au delà de la tombe; et assurément un pareil acte ne pouvait s'excuser que par les plus fortes raisons. Les ministres avaient reçu avis que quelques papiers secrets du parti jacobite devaient être expédiés en Angleterre par un moyen de transport qui semblait sûr et à l'abri de tout soupçon. Ils résolurent de débrouiller ce mystère, et ce fut aussi par le même motif que M. Morice (le gendre d'Atter-

bury) se vit arrêté pour être examiné devant le Conseil privé. » (*History of England*, by lord Mahon, t. II). — Lord Stanhope ajoute qu'Atterbury laissait des papiers réservés à ses exécuteurs testamentaires, et pour lesquels il réclama la protection de l'ambassadeur lord Waldegrave. Ce seigneur s'y refusa sous prétexte que l'évêque de Rochester avait perdu ses droits de sujet anglais. Les papiers mis sous le scellé furent déposés aux archives du collége des Ecossais de Paris.

Entre la biographie d'Atterbury et le récit historique de lord Stanhope il y a toute la différence de l'impartialité d'un whig à l'impartialité d'un tory. Lord Macaulay parle de l'indulgence de lord Stanhope qui pourrait à son tour parler de la sévérité de lord Macaulay. Nous les croyons tous les deux justes et impartiaux, mais chacun à son point de vue. Un écrivain jacobite pourrait nier que lord Stanhope ait été indulgent. Nous aurions pu trouver dans lord Stanhope de quoi rendre le contraste plus piquant; mais nous ne ferons plus qu'une citation qui explique à la fois le jacobitisme de l'évêque de Rochester et de quelques-uns de ses contemporains qui, comme lui, auraient dû plutôt, comme anglicans, se rattacher à la cause du roi Guillaume. Il s'agit de l'ouvrage qu'on l'avait accusé à tort d'avoir tronqué ou falsifié.

Lord Stanhope, qui, par parenthèse, croit qu'Atterbury avait concouru avec ses deux amis, Aldrich et

Smaldrige, à éditer l'*Histoire de la Rébellion*, de lord Clarendon, nous dit que cet ouvrage avait produit une véritable recrudescence de jacobitisme : « Combien grand paraît le caractère de l'auteur ! quelle dignité il prête aux principes qu'il défend et aux actions qu'il raconte ! Qui pouvait lire ces volumes du comte de Clarendon sans être d'abord ému et enfin gagné par son invincible sentiment de loyalisme chevaleresque, par son ferme attachement aux rois vaincus, par sa persévérante et juste confiance en Dieu, quand il semblait qu'on ne pouvait plus rien attendre des hommes ? Qui pouvait, en le lisant, ne pas pardonner à ce monarque envers qui on eut plus de torts qu'il n'en eut lui-même, à cette tête grise découronnée qui s'appuya sur un oreiller d'épines à Carisbrook et alla rouler sur le billot à Whitehall ? Quelle imagination pouvait ne pas s'exalter à la pensée de son fils exilé, exposé à toutes les disgrâces et à toutes les détresses, toujours déçu dans ses tentatives, voyant toutes ses espérances s'évanouir, et puis tout à coup rétabli sur son trône contre toutes les chances probables et au milieu d'une unanime acclamation de joie ? Combien cette histoire dut parler haut à tous ceux (il y en avait beaucoup en ce temps-là) dont les ancêtres et les parents sont glorieusement célébrés dans ces pages, aux soldats de Rupert ou aux amis de Falkland ! Pouvons-nous donc nous étonner, ou exprimer un blâme sévère, si leurs pensées descendirent quelquefois un peu plus bas et se tournèrent vers le petit-fils, exilé aussi pour une faute qui n'était pas la sienne, et languissant sur la terre étrangère, dans une situation qui rappelait celle de Charles Stuart ? Je fais la différence des deux cas,— et princi-

palement en ce qui regarde ce qu'Atterbury n'aurait pas dû oublier : la religion. Je ne plaide pas pour le jacobitisme, mais je plaide pour la loyale illusion et la pardonnable faiblesse de plusieurs de ceux qui épousèrent cette cause : je tiens à montrer que la plupart de ceux qui soupiraient pour la restauration de Jacques n'étaient pas de vils et infatués misérables, comme on nous accoutume à les considérer. » (Lord Stanhope, *History of England*, t. II, p. 36.)

Ceux qui, comme nous, déploreraient le scandale donné par un évêque (n'importe le culte) infidèle à la religion révélée, trouveront dans la correspondance de Pope la preuve qu'Atterbury partit pour l'exil, chrétien convaincu, s'il ne l'avait pas toujours été.

Quoique souvent cité comme écrivain controversiste, orateur et écrivain épistolaire, l'évêque de Rochester mérite aussi de l'être comme poëte, plus remarquable peut-être par ses vers latins que par ses vers anglais. Homme du monde, se piquant d'être aimable, Atterbury excellait dans ce qu'on appelle les vers de société. Nous avons traduit de notre mieux ceux qu'il

composa sur l'éventail d'une coquette. Il n'est pas le seul évêque anglican qui ait écrit des madrigaux.

L'éventail de Laïs, qui pour une autre belle
Ne serait qu'un hochet, est une arme pour elle,
Une arme dont Laïs se sert avec tant d'art
Qu'en son carquois l'Amour n'a ni flèche, ni dard
Qui puissent vous causer blessure plus mortelle.

Pour attiser les feux qu'allume son regard
Laïs ne fait qu'un geste et le même Zéphire
Entretient la fraîcheur de l'air qu'elle respire :
Pour la coquette ainsi quand brûlent tous les cœurs,
Le sien reste de glace et rit de leurs ardeurs.

SAMUEL JOHNSON [1].

Samuel Johnson, un des écrivains anglais les plus éminents du dix-huitième siècle, eut pour père Michel Johnson qui était, au commencement de ce siècle, un juge de paix de Lichfield et un libraire très-considéré dans les comtés du centre. Michel Johnson paraît avoir été un homme remarquable par ses talents et son instruction. Il connaissait si bien le contenu des volumes qu'il exposait en vente, que les recteurs ecclésiastiques du Staffordshire et du Worcestershire le regardaient

[1] En publiant cette biographie par lord Macaulay, nous devons dire que l'illustre écrivain avait déjà, il y a vingt-cinq ans, écrit sur le docteur Johnson et sur Boswell un article de critique littéraire, dont nous traduisîmes nous-même un extrait pour le recueil que nous dirigions à cette époque. Quelques traits de l'*article* doivent naturellement se retrouver dans la *biographie* ; mais ce dernier travail est d'ailleurs une composition toute nouvelle et une des productions les plus originales de lord Macaulay. En 1856, M. Reynald, ancien élève de l'Ecole normale et docteur ès lettres, a publié à Paris une étude sur S. Johnson qui mérite d'être signalée à tous ceux qui s'occupent de littérature anglaise. M. Reynald, qui cite le premier *article* de lord Macaulay, ne pouvait citer la *biographie*, dont la publication est postérieure à son excellente étude.

comme un oracle à consulter sur les questions de science. Entre le clergé et lui, en effet, il existait un lien étroit de sympathie religieuse et politique. C'était un zélé partisan de l'Eglise établie, et, quoiqu'il se fût mis en règle pour exercer les fonctions municipales, par la prestation du serment au souverain de fait, il resta toute sa vie jacobite dans l'âme. On montre encore sa maison à tous les voyageurs qui visitent Lichfield, car c'est celle où naquit son fils Samuel, le 18 septembre 1709.

On put distinguer de bonne heure chez l'enfant les traits physiques, intellectuels et moraux qui devaient plus tard caractériser l'homme : une grande force musculaire accompagnée de beaucoup de gaucherie et de plus d'une infirmité, un esprit très-vif avec un penchant maladif à l'indolence, un cœur bon et généreux avec une humeur sombre et irritable. Il avait dans le sang un vice scrofuleux héréditaire qui défiait toutes les méthodes curatives de la médecine, et ses parents eurent la faiblesse de croire que la main royale seule serait efficace contre cette maladie superstitieusement appelée autrefois le *mal du roi*. A l'âge de trois ans, Johnson fut, en conséquence, transporté dans la capitale. Le chirurgien de la cour l'examina, les chapelains de la cour prononcèrent sur lui leurs prières, la reine Anne le toucha de son auguste main, et lui donna une pièce d'or. Cet incident resta l'un de ses souvenirs d'enfance ; il se rappelait la reine comme une dame majestueuse qui portait un corsage en diamants et une longue coiffe noire. L'attouchement royal fut inefficace. Les scrofules altérèrent les traits d'un visage naturellement noble et régulier, et laissèrent de profondes cica-

trices sur ses joues. Johnson perdit même quelque temps la vue d'un œil, et il ne vit jamais qu'imparfaitement de l'autre. Mais la force de son âme triompha de tous les obstacles que la nature semblait avoir voulu lui opposer. Indolent comme il était, il s'instruisit si facilement et si rapidement, que, dans toutes les écoles où il fut envoyé, il devenait bientôt l'écolier le plus fort. De seize à dix-huit ans, il rentra dans la maison paternelle et fut livré à ses propres ressources. Il apprit beaucoup à cette époque, quoique étudiant sans guide et sans plan. Les rayons de la librairie étaient à sa disposition : il y trouvait une multitude de livres dont il fit son profit en choisissant ce qui l'intéressait, en laissant ce qui lui semblait ennuyeux. Un enfant ordinaire n'eût pas ainsi acquis beaucoup de savoir ni beaucoup de connaissances utiles ; mais combien de choses qui auraient paru ennuyeuses à un enfant ordinaire étaient intéressantes pour Samuel ! Il lut peu de grec, car il n'était pas assez helléniste pour trouver un grand plaisir dans les œuvres des maîtres de la poésie et de l'éloquence athéniennes. Mais il était sorti bon latiniste de l'école, et il ne tarda pas à être très-versé dans la littérature latine, grâce aux auteurs qu'il eut si nombreux sous la main. Jamais il ne posséda cette délicatesse de goût que les grandes écoles anglaises se vantent d'inspirer à leurs élèves nourris dans le culte du siècle d'Auguste ; mais il se familiarisa de bonne heure avec quelques auteurs classiques qui étaient tout à fait inconnus aux meilleurs rhétoriciens du collége d'Eton. Les illustres esprits à qui l'Europe moderne doit la renaissance des lettres eurent un attrait particulier pour lui. Un jour qu'il allait chercher des pommes dans un

verger, il trouva par hasard un gros in-folio des œuvres de Pétrarque. Ce nom excita sa curiosité, et il dévora des centaines de pages de l'in-folio. Par le fait, la diction et la versification de ses propres compositions latines montrent qu'il n'avait pas moins étudié les copistes du style antique que les modèles originaux.

Tandis qu'il perfectionnait ainsi irrégulièrement son éducation, sa famille tombait dans une indigence désespérante. Le vieux Michel Johnson était plus propre à méditer sur les livres et à en parler qu'à en faire un article de commerce. Ses affaires allèrent en déclinant, et ses dettes en augmentant; c'était avec difficulté qu'il défrayait la dépense quotidienne de sa maison. Il n'avait pas les moyens d'entretenir son fils dans l'une des deux universités; mais un riche voisin offrit de l'assister, et, comptant sur des promesses qui finirent par être à peu près illusoires, Samuel fut immatriculé parmi les étudiants du collége de Pembroke, à Oxford. Quand le jeune homme se présenta aux dignitaires de ce collége, ils ne furent pas plus étonnés de sa tournure gauche et de ses étranges manières que de la masse d'instruction curieuse qu'il avait recueillie pendant plusieurs mois de ces lectures faites sans ordre mais non sans profit. Dès le premier jour de son entrée il cita Macrobe à ses maîtres, et l'un des plus savants d'entre eux déclara qu'il n'avait jamais vu un élève de première année aussi avancé.

Johnson passa trois ans à Oxford. Il était pauvre et presque déguenillé. Son aspect excitait tour à tour une moquerie et une pitié également insupportables à son orgueil. Ce fut ce qu'il éprouva surtout un jour qu'il traversait la cour quadrangulaire de Christ-Church, où

les étudiants aristocrates de ce collége lorgnèrent avec ironie les trous de ses souliers. Un charitable inconnu en déposa une paire neuve à sa porte; mais il la repoussa avec colère. L'indigence le rendait ombrageux et indomptable, jamais servile. Aucun de ces nobles étudiants qui attendent avec impatience leur vingt et unième année ne traitait moins respectueusement que Johnson les autorités universitaires. On voyait ordinairement le *scholar* pauvre sous le porche de ce collége de Pembroke, décoré aujourd'hui de sa statue; il y haranguait un cercle de condisciples sur lesquels, en dépit de sa robe en haillons et de son linge sale, il exerçait l'irrésistible ascendant de son esprit et de son audace. Une révolte éclatait-elle contre la discipline académique, c'était Johnson qui en était le chef. On pardonnait beaucoup cependant à un jeune homme si distingué par son savoir et ses talents. Il s'était fait connaître de bonne heure en traduisant en vers latins le *Messie* de Pope. Le style et le rhythme de cette version n'étaient pas précisément virgiliens, mais elle trouva de nombreux admirateurs, et fut lue avec plaisir par Pope lui-même.

Le temps approchait où Johnson aurait dû, par le cours ordinaire des choses, devenir bachelier ès arts. Malheureusement il était au bout de ses ressources. On n'avait pas tenu les promesses qui lui avaient été faites. Sa famille ne pouvait rien pour lui. Ses dettes chez les marchands d'Oxford n'étaient pas considérables..., trop considérables toutefois pour qu'il pût les payer. L'automne de 1731 le vit quitter l'université, sans aucun des grades qu'elle confère. L'hiver suivant, son père mourut : le vieillard ne laissait que peu de chose, et, de ce

peu de chose, presque la totalité revenait à sa veuve. La succession personnelle de Samuel équivalait à une vingtaine de livres sterling.

Pendant les trente années suivantes, sa vie fut une lutte douloureuse contre la pauvreté. Les pénibles détails de cette misère s'aggravaient encore par les souffrances d'un corps malsain et d'un esprit qui n'était guère plus sain que le corps. Avant que l'étudiant eût quitté l'université, son vice héréditaire s'était manifesté sous une forme singulièrement cruelle. Il était devenu un hypocondriaque incurable. Il disait, longtemps après, avoir été fou toute sa vie, ou pour le moins n'avoir jamais eu toute sa raison, et, en vérité, des bizarreries moins étranges que les siennes ont souvent été jugées suffisantes pour acquitter des prévenus en justice et pour faire casser un testament. Ses grimaces, sa gesticulation, ses propos décousus, quelquefois amusaient et quelquefois épouvantaient les gens qui ne le connaissaient pas. Assis à la table d'un dîner, il lui arrivait, dans un accès de distraction, de se baisser et d'enlever le soulier d'une dame. Au milieu d'un salon, il interrompait soudain l'entretien en se mettant à déclamer un verset de l'Oraison dominicale. Telle rue ou tel passage lui inspirait tout à coup une inexplicable aversion, et il faisait un long détour pour éviter ces lieux abhorrés. Il se mettait dans la tête de toucher tous les poteaux des rues qu'il traversait. En manquait-il un par hasard, il faisait cent pas en arrière pour réparer l'omission. Sous l'influence du mal, ses sens étaient frappés d'une morbide torpeur, et son imagination d'une morbide activité : tantôt il restait planté devant l'horloge sans pouvoir dire quelle heure marquait

l'aiguille du cadran; tantôt il entendait distinctement sa mère l'appeler par son nom, quoiqu'il y eût entre elle et lui plusieurs milles de distance. Ce fut bien pire encore, quand une profonde mélancolie s'empara de lui et étendit un voile lugubre sur toutes ses idées de la nature humaine et de la destinée. Les tortures endurées par cet homme ont déterminé plus d'un infortuné à se jeter à l'eau ou à se brûler la cervelle; mais Johnson était à l'abri de la tentation du suicide. Il était fatigué de la vie, et il avait peur de la mort, frissonnant à chaque objet ou à chaque son qui venait lui rappeler l'heure inévitable. La religion ne lui procurait que peu de consolations pendant ses longs et fréquents accès de découragement, car sa religion à lui participait des bizarreries de son caractère. La lumière du ciel rayonnait sur Johnson, sans doute, mais non en ligne directe ni avec sa pure splendeur. Cette lumière divine traversait un milieu qui l'altérait au passage; elle lui arrivait réfractée, assombrie ou décolorée par les ténèbres qui enveloppaient son âme; elle l'éclairait assez pour lui montrer son chemin, pas assez pour dissiper sa noire tristesse.

Ce fut avec de pareilles infirmités de corps et d'esprit que, parvenu à l'âge de vingt-deux ans, cet homme célèbre eut à se frayer son chemin dans le monde. Il demeura pendant cinq ans dans les comtés du centre. A Lichfield, sa ville natale et la résidence de ses premières années, il avait quelques amis, les uns qui avaient été ceux de son père, les autres qu'il s'était acquis lui-même. Il s'attira, entre autres, la bienveillante attention de Henry Harvey, aimable officier d'une famille noble, en garnison dans la ville. Gilbert Walmesley,

greffier de la cour ecclésiastique du diocèse, homme de mérite, homme du monde et homme lettré, se fit honneur en accordant son patronage à ce jeune étudiant sans fortune, dont la personne repoussante, les manières sans politesse et la tenue sale n'excitaient que le rire ou le dégoût de la petite aristocratie du pays. Cependant ce ne fut pas à Lichfield que Johnson put trouver un moyen de gagner sa vie. Après avoir successivement exercé les fonctions de sous-maître (*usher*) dans une école élémentaire du Leicestershire, et résidé comme compagnon subalterne chez un gentilhomme de campagne, la vie dépendante parut insupportable à son esprit hautain. Il se rendit à Birmingham et y gagna quelques guinées par des travaux littéraires dont un libraire lui fit la commande. A Birmingham encore il imprima la traduction d'un livre latin sur l'Abyssinie, ouvrage peu remarqué en ce temps-là et depuis longtemps oublié[1]. Il proposa ensuite de publier, par souscription, les poëmes de Politien, avec des notes contenant une histoire de la poésie moderne latine; mais la souscription ne vint pas et le volume ne parut jamais.

Johnson menait cette vie errante et misérable quand il tomba amoureux. L'objet de sa passion était mistress Elizabeth Porter, veuve qui avait des enfants aussi âgés que lui. A des indifférents, cette mistress Porter paraissait être une femme petite et laide, grasse, vulgaire, avec une couche de fard d'un demi-pouce d'é-

[1] C'était le *Voyage en Abyssinie* du père Lobo. La relation de ce jésuite portugais avait été traduite en français par l'abbé Joachim Legrand ; Paris, 1728. La traduction de Johnson fut faite sur la version française. Le souvenir de ce travail, entrepris pour le libraire Warren, eut quelque influence sur l'idée de *Rasselas*.

paisseur sur les joues, vêtue de robes voyantes, enchantée de ses airs et de ses grâces de province, qui n'étaient pas précisément les airs et les grâces des belles dames de la cour, ni des Queensberry, ni des Lepel[1]. Pour le passionné Johnson, dont la vue était trop faible pour distinguer la céruse et le carmin d'une peau blanche et d'un teint vermeil, pour Johnson qui jamais ou bien rarement ne s'était trouvé dans le même salon avec une femme du beau monde, sa Titty, comme il l'appelait, était la beauté la plus gracieuse et la plus accomplie de son sexe. On ne saurait douter que son admiration ne fût sincère, car Titty était aussi pauvre que lui. Elle agréa, avec un empressement qui lui fit peu d'honneur, l'hommage d'un galant qui aurait pu être son fils. Toutefois, malgré quelques petites querelles conjugales, ce mariage fut plus heureux qu'on n'aurait pu s'y attendre. L'époux de Titty conserva les illusions de son premier jour de noces jusqu'à ce que sa compagne chérie mourût dans sa soixante-quatrième année. Il grava sur sa tombe une épitaphe qui exaltait les attraits de sa personne et de ses manières. Longtemps après son décès, toutes les fois qu'il avait occasion de parler d'elle, il s'écriait avec une tendresse moitié burlesque, moitié pathétique : « Charmante créature ! »

Son mariage lui imposa la nécessité de travailler plus rudement encore qu'il n'avait fait jusque-là. Il loua une maison dans les environs de sa ville natale et annonça qu'il ouvrait une école. Mais, au bout de dix-huit mois,

[1] La duchesse de Queensberry et Mary Lepel (lady Hervey) avaient été les amies et les correspondantes de Pope. La belle Mary Lepel faisait avec Pope des promenades au clair de la lune.

il ne lui était venu que trois élèves. Il faut avouer qu'avec un aspect si étrange et une humeur si violente, sa classe devait ressembler à la caverne d'un ogre. Ajoutons que cette bonne maman fardée et parée, qu'il appelait sa Titty, n'était guère propre à prendre soin de jeunes pensionnaires. David Garrick, qui fut un des élèves de ce singulier couple, fit par la suite mourir de rire la meilleure société de Londres en répétant, mime parfait qu'il était, les caressants colloques dont il avait gardé un malicieux souvenir.

Enfin Samuel Johnson, à l'âge de vingt-huit ans, se décida à aller chercher fortune à Londres, comme littérateur. Il partit avec quelques guinées, trois actes de la tragédie d'*Irène* en manuscrit et deux ou trois lettres de recommandation à lui remises par son protecteur Walmesley.

Jamais, depuis que la littérature était devenue un métier en Angleterre, ce métier n'avait été moins lucratif qu'à l'époque où Johnson se fixa à Londres. Dans la génération précédente, un écrivain éminent était certain d'être magnifiquement rémunéré par le gouvernement. Le moins qu'il pouvait attendre était une pension ou une sinécure ; montrait-il quelque aptitude pour la politique, il pouvait espérer de devenir membre du Parlement, lord de la Trésorerie, ambassadeur, secrétaire d'Etat [1]. Il serait facile, d'un autre côté, de

[1] « Les chefs des deux grands partis qui divisaient l'Angleterre protégeaient à l'envi les lettres. La première comédie de Congrève lui valut, à vingt et un ans, des places qui le rendirent indépendant toute sa vie... Rowe fut non-seulement poëte lauréat, mais encore inspecteur des douanes et secrétaire des conseils du prince de Galles ; Hughes fut secrétaire du Comité des juges de paix ; Philips, juge de

nommer plus d'un auteur du dix-neuvième siècle, dont le moins heureux a reçu quarante mille livres sterling des libraires. Mais Johnson commençait sa carrière dans la partie la plus stérile du stérile intervalle qui sépare deux siècles de prospérité. La littérature avait cessé d'être florissante sous le patronage des grands, et elle n'était pas encore entrée dans l'ère où elle devait être florissante sous le patronage du public. Un homme de lettres, il est vrai, Pope, avait acquis par sa plume ce qui était considéré alors comme une jolie fortune : Pope vivait sur un pied d'égalité avec les nobles et les ministres ; mais c'était un exemple solitaire. Un auteur même dont la réputation était établie, et dont les ouvrages étaient populaires, — tel que Thomson, dont le poëme des *Saisons* se trouvait dans toutes les bibliothèques, — ou un auteur tel que Fielding, dont le *Pasquin* avait obtenu un plus grand succès qu'aucune autre pièce de théâtre depuis l'opéra du *Gueux*, — s'estimait quelquefois heureux de pouvoir obtenir, en mettant son habit en gage, le moyen de dîner avec un plat de tripes dans un caveau de traiteur [1], où il essuyait ses mains tachées de graisse aux poils d'un chien de Terre-Neuve. On peut donc aisément imaginer quelles privations et quelles humiliations devaient attendre le

la Cour des prérogatives en Irlande; Locke, commissaire de la Cour d'appel et du Comité du commerce ; Newton, directeur de la Monnaie ; Stephen et Prior, secrétaires d'ambassade et chargés d'affaires ; Gay, secrétaire de légation ; Arthur Mainwaring, commissaire des douanes; Tickel, secrétaire des grands-juges d'Irlande ; Addison, secrétaire d'Etat, etc. » (*Article de lord Macaulay sur Boswell et Johnson.*)

[1] Il existe encore à Londres quelques-unes de ces cuisines souterraines.

novice qui avait encore à conquérir un nom. Un des libraires à qui Johnson s'adressa pour avoir du travail mesura d'un regard dédaigneux cette espèce d'athlète difforme et s'écria : « Vous feriez mieux de vous procurer un crochet de commissionnaire et de porter des malles ! » Le conseil n'était pas si mauvais : un porte-faix avait la chance d'être plus abondamment nourri et mieux logé qu'un poëte.

Il se passa quelque temps, à ce qu'il paraît, avant que Johnson pût former une liaison littéraire qui lui procurât quelque chose de plus que le pain quotidien qu'il lui fallait pour ne pas mourir de faim. Il n'oublia jamais la générosité avec laquelle Hervey, qui résidait alors à Londres, pourvut à ses besoins pendant cette époque d'épreuve. « Harry Hervey, répéta maintes fois le philosophe, dans son âge avancé, était un homme qui avait des vices ; mais il fut très-bon pour moi. Si un chien s'appelait Hervey, j'aimerais ce chien-là. » A la table d'Hervey Johnson fit quelquefois des repas que le contraste lui rendait d'autant plus agréables. Mais généralement il dînait et croyait bien dîner à raison de six pence pour la viande et un penny pour le pain, dans un cabaret à bière (*ale-house*), près de Drury-Lane.

Son caractère et son humeur se ressentirent toujours de ces privations et de ces souffrances qu'il avait endurées en arrivant à Londres. Ses manières n'avaient jamais été fort courtoises, elles devinrent presque féroces. Etant souvent forcé de porter des habits râpés et du linge sale, il finit par être la malpropreté même. Etant souvent affamé quand il prenait des aliments, il contracta l'habitude de manger avec une avidité dé-

vorante. Même aux dernières années de sa vie, même lorsqu'il fut invité à la table des grands, la vue des mets l'affectait comme la vue de leur pâture affecte les bêtes fauves et les oiseaux de proie. Ses goûts en cuisine, formés dans les tavernes souterraines, n'avaient rien de délicat. Chaque fois qu'il était assez heureux pour avoir à sa portée un lièvre conservé trop longtemps, ou un pâté fait avec du beurre rance, il se gorgeait si gloutonnement que ses veines se gonflaient et que son front se couvrait de sueur. Les affronts que lui attirait son indigence de la part des âmes stupides et basses auraient fait un sycophante d'un homme moins naturellement fier, mais elles ne provoquaient en lui qu'une farouche rudesse. Malheureusement cette insolence, très-pardonnable et en quelque sorte respectable lorsqu'il était sur la défensive, Johnson la portait dans les sociétés où on le traitait avec bienveillance et politesse. Il se laissa aller plus d'une fois à frapper ceux qui prenaient des libertés avec lui. Mais ceux qu'il faisait ainsi repentir d'une provocation ne s'en vantaient pas, excepté Osborne, le plus rapace et le plus brutal des libraires, qui proclama partout qu'il avait été assommé par ce gros butor dont il avait pris la plume à ses gages pour vanter la Bibliothèque Harléienne.

Au bout d'une année de séjour à Londres, Johnson fut assez heureux pour obtenir un travail fixe et régulier chez Cave, libraire actif et intelligent, le propriétaire et l'éditeur du *Gentleman's Magazine*. Ce journal, qui entrait alors dans la neuvième année de son existence, était la seule publication périodique du royaume qui eût ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui une circulation considérable. C'était, à vrai dire, le

principal écho des débats parlementaires. On ne pouvait alors, même entre deux sessions, reproduire, sans le déguiser sous une forme fictive, ce qui se passait dans l'une ou l'autre Chambre. Cave avait imaginé de donner à ses lecteurs un compte rendu des délibérations du sénat de Lilliput. La France était *Blefuscu*, Londres *Mildendo*. Le duc de Newcastle était le *Nardac*, secrétaire d'Etat; lord Hardwicke le *Hurgo Hickrad*, et William Pulteney *Wingul Pulnub*. La rédaction des discours des orateurs fut confiée pendant plusieurs années à Johnson. Généralement on lui fournissait des notes, assez maigres sans doute et inexactes, mais souvent il lui fallait trouver des arguments et de l'éloquence pour les ministres comme pour l'opposition. Il était lui-même tory, non par conviction rationnelle, — car son opinion sérieuse était que toutes les formes de gouvernement sont également bonnes ou également mauvaises, — mais c'était par passion, par la même passion qui enflammait les Capulets contre les Montaigus à Vérone, ou les bleus contre les verts dans le cirque romain. Dès son plus bas âge, on avait tant parlé devant lui de la scélératesse des whigs et des dangers de l'Eglise, qu'il avait éprouvé toutes les haines du parti contraire dès qu'il avait pu bégayer une parole. Il n'avait pas encore trois ans, qu'il avait absolument voulu se faire porter à la cathédrale de Lichfield pour entendre prêcher Sacheverell : il avait écouté le sermon avec autant de respect et probablement aussi avec autant d'intelligence qu'aucun des squires de la congrégation. L'université compléta cette éducation politique de la nourrice. Oxford, quand Johnson y alla étudier, était la ville la plus jacobite de toute l'Angle-

terre, et Pembroke un des colléges les plus jacobites d'Oxford. Les préjugés qu'il apportait à Londres n'étaient guère moins absurdes que ceux qu'il a attribués à son personnage de Tom Tempest. Pour lui Charles II et Jacques II étaient deux des meilleurs rois qui eussent jamais régné. Laud — pauvre esprit qui ne fit, ne dit ou n'écrivit jamais rien qui annonçât une capacité au-dessus de la capacité ordinaire d'une vieille femme — Laud était un miracle de science et de talents sur la tombe duquel la Muse des arts et le Génie des lettres pleuraient éternellement. Hampden ne méritait pas de nom plus honorable que celui de « fanatique de la rébellion. » La taxe des vaisseaux, cette taxe qui fut condamnée par Falkland et Clarendon aussi décidément que par les plus ardents têtes-rondes, n'avait rien d'inconstitutionnel pour Johnson. Sous le gouvernement le plus doux que le monde eût jamais vu, sous un gouvernement qui accordait au peuple la liberté personnelle et la liberté de parole à un degré inconnu sous les gouvernements précédents, il s'imaginait qu'il était esclave. Il attaquait le ministère avec une suite de reproches qui se réfutaient eux-mêmes, regrettant la liberté et le bonheur de cet âge d'or, où un écrivain qui se serait permis la dernière des licences qu'il prenait impunément aurait été mis au pilori, aurait eu les oreilles mutilées, aurait été fustigé sur l'arrière-train d'une charrette, et serait mort dans un cachot. Il abhorrait les dissidents et les spéculateurs de Bourse, les collecteurs de l'excise et l'armée, la septennalité du Parlement et les alliances continentales. Son aversion pour les Ecossais datait de si loin, qu'il ne se rappelait plus lui-même quand elle avait commencé, mais

l'origine en était probablement sa haine du rôle qu'avait joué la nation écossaise pendant la première révolution, sous Charles Ier. On devine quelle couleur devait donner aux débats parlementaires un journaliste dont le jugement était troublé à ce point par l'esprit de parti. Une apparence d'impartialité était, il est vrai, nécessaire à la prospérité du *Magazine*. Mais longtemps après, Johnson avoua que, quoiqu'il eût sauvé les apparences, il avait eu soin que ces « chiens de whigs » n'eussent pas la meilleure part, et, en effet, tous les paragraphes de son compte rendu qui ont pu survivre, tous ceux qui portent le cachet de son plus noble style, appartiennent aux discours de quelque membre de l'opposition.

Quelques semaines après que Johnson eut entrepris ces travaux obscurs, il publia un ouvrage qui lui assigna tout d'abord une haute place parmi les écrivains de son siècle. Il est probable que ce qu'il avait souffert pendant la première année de son séjour à Londres lui avait rappelé quelques passages de cette noble satire dans laquelle Juvénal a décrit la misère et la dégradation d'un homme de lettres indigent logé parmi les nids de pigeons qu'abritaient les greniers des vieilles maisons de Rome. Les admirables imitations des épîtres et des satires d'Horace, par Pope, venaient d'être récemment publiées; elles étaient dans toutes les mains, et plus d'un lecteur les trouvait supérieures à l'original. Ce que Pope avait fait pour Horace, Johnson aspira à le faire pour Juvénal. L'entreprise était hardie et judicieuse néanmoins, car entre Johnson et Juvénal il existait plus de sympathies communes qu'entre Pope et Horace.

La *Satire de Londres* parut en mai 1736 : Johnson n'y mit pas son nom; il reçut seulement dix guinées pour ce superbe et énergique poëme, dont la vente fut rapide et le succès complet. Il fallut en donner une seconde édition au bout d'une semaine. Ces petits aristarques qui cherchent toujours à rabaisser les réputations établies s'en allaient proclamer partout que le satirique anonyme surpassait Pope dans le genre même où Pope était le plus admiré. Il faut rappeler, à l'honneur de Pope, qu'il joignit cordialement ses applaudissements à ceux qui saluaient un talent rival. Il fit prendre des renseignements sur l'auteur. « Un tel poëte, dit-il, ne peut rester longtemps inconnu. » On découvrit bientôt ce nom nouveau, et Pope, avec une bienveillance réelle, fit tout ce qu'il put pour obtenir un grade universitaire au pauvre poëte, qui songeait encore à se faire instituteur[1]. Pope échoua et Johnson resta au service des libraires.

Il ne paraît pas que ces deux hommes, le plus éminent écrivain de la génération qui finissait, et le plus éminent écrivain de la génération qui commençait, se soient jamais vus. Ils vivaient dans des cercles très-différents, l'un entouré de ducs et de comtes, l'autre de pamphlétaires et de rédacteurs d'index et de catalogues. Parmi les compagnons de Johnson, à cette époque, on peut nommer Boyse qui, lorsque ses chemises étaient en gage, griffonnait des vers latins en passant les bras à travers deux trous faits à sa couverture,

[1] De son propre mouvement, Pope avait écrit à lord Gower pour lui recommander le poëte qu'on voulait lui donner pour rival. Voir la nouvelle *Biographie de Pope*, par R. Carruthers. Londres, 1857.

Boyse, qui composait de la poésie religieuse très-estimable lorsqu'il était à jeun, et qui finit par être écrasé par un fiacre un jour qu'il était ivre ; — Hoole, surnommé le tailleur métaphysicien, qui, au lieu de s'occuper de ses « mesures, » s'amusait à tracer des figures de géométrie sur l'établi où il était assis les jambes croisées, — et l'imposteur repentant, Georges Psalmanasar qui, après avoir pâli tout le jour, dans son humble logement, sur les in-folio des rabbins juifs et des Pères de l'Eglise, allait, le soir, dans un cabaret à bière de la Cité, se livrer à des entretiens littéraires et théologiques.

Mais le plus remarquable de tous ceux que Johnson fréquentait alors était Richard Savage, le fils d'un comte et l'apprenti d'un cordonnier, qui avait vu la vie sous toutes les formes, qui avait banqueté avec les Rubans-Bleus dans Saint-James-Square, et avait passé quelque temps avec une chaîne de cinquante livres aux jambes dans la salle des condamnés à Newgate. Après diverses vicissitudes de fortune, cet homme était enfin tombé dans une pauvreté abjecte et désespérée. Sa plume lui avait fait défaut, ses protecteurs avaient tous disparu, les uns en mourant, les autres dégoûtés par sa prodigalité extravagante lorsqu'ils lui accordaient des libéralités, et par l'insolence avec laquelle il repoussait leurs avis. Il était réduit à mendier. Etait-il assez heureux pour se faire prêter une guinée, il allait dîner avec de la venaison et du vin de Champagne. S'il avait en vain tendu la main, il apaisait sa faim avec des débris de viande, et allait se coucher pour la nuit sous les arcades de la place de Covent-Garden en été, ou le plus près possible d'un fourneau de verrerie en hiver. Cependant,

dans sa misère, c'était encore un agréable compagnon, possédant un inépuisable fonds d'anecdotes sur ce monde brillant et frivole d'où il était banni. Il avait observé les grands de l'un et de l'autre parti dans leurs heures d'insouciance et de plaisir ; il avait vu les chefs de l'opposition sans leur masque de patriotisme ; il avait entendu le premier ministre rire aux éclats en racontant des histoires peu décentes. Pendant quelques mois, Savage vécut dans la plus étroite familiarité avec Johnson, et quand les deux amis se séparèrent ce fut les larmes aux yeux. Johnson resta à Londres aux gages de Cave. Savage alla dans l'ouest de l'Angleterre, y vécut comme il avait vécu partout, et, en 1743, il mourut sans le sou et le cœur brisé dans la prison de Bristol.

Peu de temps après sa mort, pendant que la curiosité publique était vivement excitée sur ce caractère extraordinaire et sur ses aventures étranges, parut sa biographie, très-différente de ces vulgaires vies d'hommes éminents que les écrivailleurs de Grubstreet fournissaient aux libraires pour être vendues sur la voie publique. Le style manquait, il est vrai, d'aisance et de variété ; l'auteur évidemment faisait une trop forte part à l'élément latin de la langue anglaise ; mais, malgré tous ses défauts, le petit volume était un chef-d'œuvre. Dans aucune des langues connues, mortes ou vivantes, n'existait un pareil modèle de biographie littéraire. Un critique intelligent aurait pu hardiment prédire à l'auteur qu'il était destiné à fonder une école nouvelle de style dans la littérature anglaise.

La *Vie de Savage* paraissait anonyme, mais on sut dans les cercles littéraires que Johnson en était l'auteur. Pendant les trois ans qui suivirent, il ne produisit au-

cune œuvre importante; mais il ne fut pas, il n'aurait pu être oisif. La renommée de son talent et de son érudition allait grandissant. Warburton le déclarait un génie du premier ordre, et ce n'était pas peu de chose alors qu'un éloge de Warburton. Telle était cette renommée de Johnson, en 1747, que plusieurs libraires s'associèrent pour lui confier la tâche ardue de préparer un dictionnaire de la langue anglaise en deux volumes in-folio. Quinze cents guinées furent toute la somme qu'ils convinrent de lui compter ; et sur cette somme il avait à payer lui-même les humbles collaborateurs qui devaient l'assister dans les parties secondaires de son travail.

Johnson adressa au comte de Chesterfield le prospectus de ce dictionnaire. Chesterfield était depuis longtemps vanté pour la politesse de ses manières, son esprit piquant et son goût délicat. On le reconnaissait comme l'orateur le plus brillant de la Chambre des lords. Il venait de gouverner l'Irlande, dans un moment critique, avec beaucoup de fermeté, de sagesse et d'humanité. Au retour de son gouvernement, il était devenu secrétaire d'Etat. Il reçut l'hommage de Johnson avec l'affabilité la plus séduisante, et lui donna quelques guinées, don qui fut fait sans doute avec une grâce parfaite ; mais il ne se soucia pas de voir tous ses tapis souillés de la crotte de Londres, ni ses potages et ses vins répandus à droite et à gauche sur les robes des belles dames et les gilets des beaux messieurs, ses convives, par un savant gauche et distrait, qui avait d'étranges soubresauts et poussait d'étranges grognements, — par un malotru qui s'habillait comme ces mannequins destinés à effrayer les corbeaux, — par un glouton qui

mangeait comme un cormoran. Pendant quelque temps, Johnson réitéra ses visites à l'hôtel de son noble protecteur ; mais quand le concierge lui eut dit plusieurs fois de suite que mylord n'était pas chez lui, il finit par comprendre, et ne se présenta plus à cette porte inhospitalière [1].

Johnson s'était flatté de pouvoir compléter son dictionnaire dans les derniers mois de 1740 ; mais ce ne fut qu'en 1755 que parurent enfin ses énormes volumes. Pendant les sept années passées à écrire des définitions et à marquer à la plume les citations dont il avait besoin, labeur pénible et peu récréatif, il fit, pour se distraire, quelques compositions plus agréables. En 1749 fut publiée la *Vanité des désirs humains*, imitation excellente de la dixième satire de Juvénal. Il n'est guère facile peut-être de déterminer si le plan appartient au poëte latin ou au poëte anglais. Les vers qui décrivent la chute de Wolsey, quoique nobles et sonores, sont faibles si on les compare à cet admirable tableau qui nous met sous les yeux Rome tout entière et le tumulte produit par la chute de Séjan, les portes des maisons décorées de lauriers, le taureau blanc marchant vers le Capitole, les statues précipitées de leurs piédestaux, les flatteurs du ministre disgracié accourant pour le voir traîné dans la rue avec des crochets de fer, et pour donner leur coup de pied au cadavre, avant qu'il soit jeté au Tibre. Il faut convenir aussi que, dans la conclusion de sa satire, le moraliste chrétien n'a pas tiré parti de

[1] Dans ses fameuses lettres à son fils, lord Chesterfield explique lui-même l'antipathie que lui inspirait un homme dont tous les gestes semblaient une injure adressée aux Grâces. Johnson était pour lui un respectable *Hottentot*.

tous ses avantages et qu'il est resté au-dessous de la page sublime de son modèle païen. D'un autre côté, l'Annibal de Juvénal doit le céder au Charles XII de Johnson, comme enfin la vigoureuse et pathétique énumération des misères d'une vie littéraire est supérieure aux lamentations sur la destinée de Démosthène et de Cicéron.

Pour la *Vanité des désirs humains*, Johnson ne reçut que quinze guinées.

Quelques jours après la publication de ce poëme, sa tragédie, commencée plusieurs années auparavant, fut mise à la scène. Son élève, David Garrick, avait, en 1741, débuté sur l'humble théâtre de Goodman's-Fields, et avait tout d'abord conquis le premier rang parmi les acteurs. Ce grand comédien avait parcouru une carrière de succès presque sans interruption, et il se trouvait alors le directeur du théâtre de Drury-Lane. C'étaient de singulières relations que celles du maître et de l'élève. Il y avait entre eux une forte répulsion, et cependant une attraction non moins forte. La nature les avait créés aussi différents l'un de l'autre que possible, et les circonstances avaient mis en relief leurs particularités caractéristiques. Une prospérité soudaine avait tourné la tête à Garrick; une adversité constante avait aigri l'humeur de Johnson. Johnson voyait avec une envie peu digne d'un homme de cette valeur la villa, l'argenterie, la porcelaine de Chine, les tapis de Flandre, que le célèbre artiste avait gagnés en répétant avec des grimaces et des gestes ce que des intelligences supérieures avaient écrit, — tandis que la vanité susceptible de Garrick s'irritait à la pensée qu'au milieu des applaudissements d'un peuple entier un seul homme, cy-

nique morose, mais dont il était impossible de dédaigner l'opinion, ne lui accordait pas un compliment qui ne fût hérissé d'une pointe d'ironie. Cependant les deux compatriotes de Lichfield avaient tant de réminiscences communes et tant de sympathies qui n'étaient partagées par personne autre dans toute la population de la capitale, que vainement le disciple provoquait souvent le maître par ses impertinences de singe, et vainement le maître provoquait le disciple par sa rudesse d'ours, — ils restèrent amis jusqu'au jour où la mort les sépara [1].

Garrick fit jouer *Irène* avec des changements suffisants pour déplaire à l'auteur et insuffisants encore pour que la pièce plût aux spectateurs. Cependant le public écouta sans beaucoup d'émotion, mais très-civilement, cinq actes de déclamation monotone. Au bout de neuf représentations, cette tragédie disparut de l'affiche. Elle n'est, par le fait, nullement propre à la scène, et dans le cabinet elle ne paraît guère digne de l'auteur. Johnson n'avait pas la moindre idée de ce que devrait être le *vers blanc*. Changez la dernière syllabe à chaque second vers de la *Vanité des désirs humains*, et la versification de cette satire ressemblera à celle d'*Irène*. Ce-

[1] Johnson oublia un jour qu'il avait promis à Garrick d'aller souper avec lui après le spectacle : il était une heure du matin quand la mémoire lui revint, et il courut chez le comédien. Garrick, entendant frapper à sa porte, met la tête à la fenêtre : « Ah ! c'est vous, dit-il en le reconnaissant ; mais, docteur, tous nos convives sont partis et nous nous couchions, ma femme et moi. — Viens donc m'ouvrir, David, reprit Johnson, j'ai à te dire quelque chose qui te fera plaisir. » Garrick descend, ouvre, introduit son ancien maître, le fait asseoir et lui demande avec une impatiente curiosité : « Eh bien ! qu'avez-vous à me dire qui me fera tant de plaisir ? — Mon ami, dit Johnson, écoute-moi bien, car je vais te *flatter*. »

pendant le poëte réalisa, par ses droits sur la représentation de sa tragédie et la vente du manuscrit, environ trois cents livres sterling, somme considérable alors pour lui.

Environ un an après la représentation d'*Irène*, il commença la publication d'une série de courts *Essais de morale, de mœurs et de littérature*, espèce de composition mise à la mode par le succès du *Babillard* (*Tatler*), et le succès plus brillant encore du *Spectateur*. Une foule de petits auteurs avaient en vain essayé de rivaliser avec Addison : *le Monastère laïque*, *le Censeur*, *le Libre Penseur*, *l'Homme franc*, *le Champion*, et autres ouvrages de même nature, avaient rapidement passé. Aucun n'avait obtenu une place permanente dans la littérature anglaise; — on ne les trouve plus que dans la bibliothèque des curieux. Johnson voulut tenter l'aventure là où tant d'autres avaient échoué. Trente-six ans après l'apparition du dernier numéro du *Spectateur*, parut le premier numéro du *Rôdeur*[1]; de mars 1750 à mars 1752, il en parut un numéro tous les mardis et tous les samedis.

Dès le début, *le Rôdeur* fut admiré avec enthousiasme par quelques hommes éminents. Richardson n'attendit pas le sixième numéro pour le proclamer égal, sinon supérieur au *Spectateur*. Young et Hartley n'exprimèrent pas moins chaleureusement leur approbation. Bubb Dodington, qui, avec toutes ses infirmités d'esprit, n'avait pas à se reprocher l'indifférence pour les titres du talent et du savoir, sollicita l'honneur de connaître l'écrivain. Par suite probablement des bons offices de Do-

[1] *The Rambler*, le Rôdeur, le Promeneur, etc.

dington, alors conseiller intime du prince Frédéric, deux des gentilshommes de Son Altesse Royale portèrent un gracieux message à l'imprimerie, et souscrivirent à sept exemplaires pour Leicester-House. Mais ces avances semblent avoir été froidement reçues. Johnson avait eu assez du patronage des grands pour en être dégoûté toute sa vie, et il n'était pas disposé à aller frapper à toutes les portes, comme il avait frappé à celle de Chesterfield.

Le public accueillit d'abord très-froidement *le Rôdeur*. Quoique le prix de chaque numéro ne fût que de deux pence, la vente ne s'éleva pas à cinq cents exemplaires; le bénéfice fut donc peu de chose. Mais aussitôt que ces feuilles volantes furent colligées et réimprimées en volume, elles devinrent populaires. L'auteur vécut assez pour en voir treize mille exemplaires répandus en Angleterre seulement. On en publia des éditions séparées pour l'Ecosse et l'Irlande. Un parti assez nombreux déclara le style parfait, si parfait que l'on aurait défié l'auteur lui-même de pouvoir changer un mot pour un mot meilleur dans quelques-uns des *Essais*. Un autre parti non moins nombreux l'accusa violemment d'avoir corrompu la pureté de la langue anglaise. Les critiques les plus estimés reconnurent que sa diction était trop monotone, trop artificielle, et de temps en temps pompeuse jusqu'à l'enflure ; mais ils rendirent justice à la sagacité de son observation sur la morale et les mœurs, à la constante précision de son style souvent brillant, à la magnifique et imposante éloquence de plusieurs passages sérieux, ainsi qu'au mélange de gravité solennelle de quelques-uns des sujets plus légers. Quant à la comparaison entre Addison et Johnson, question

très-débattue, il y a soixante-dix ans, la postérité a prononcé un arrêt sans appel. Le *sir Roger* du *Spectateur*, son *Chapelain* et son *Sommeiller*, *Will Wimble* et *Will Honeycomb*, la *Vision de Mirza*, le *Journal d'un bourgeois retiré du monde*, *le Club éternel*, *la Flèche de lard de Dunmow*, *les Amours d'Hilpah et de Shalum*, *la Visite à la Bourse* et *la Visite à l'abbaye de Westminster*, sont connus de tout le monde. Mais il est bien des personnes des deux sexes, même parmi les lecteurs et les lectrices d'un esprit distingué, qui ignorent le *Squire Bluster*, et *Mistress Busy*, *Quisquilius* et *Venustulus*, l'*Allégorie de l'Esprit et de la Science*, la *Chronique des révolutions d'un grenier*, et la triste destinée d'*Annigait et* d'*Ajut*.

Le dernier numéro de la série du *Rôdeur* fut composé dans une heure de sombre tristesse. Mistress Johnson avait été abandonnée par les médecins, et elle mourut trois jours après, laissant son mari navré de douleur. Bien des gens avaient été surpris de voir un homme de son talent et de sa science descendre aux plus vils travaux du métier littéraire, et se refuser tout ce qui constitue le bonheur de la vie, pour procurer les frivolités de la toilette à une vieille femme, sotte et affectée, qui ne se montrait guère reconnaissante. Mais toutes ses affections étaient concentrées sur elle ; il n'avait ni frère ni sœur, ni fils ni fille. Elle était pour lui aussi belle que les deux célèbres miss Gunnings, et aussi spirituelle que lady Mary Montagu. L'opinion qu'elle émettait sur ses ouvrages avait à ses yeux plus d'importance que le suffrage du parterre de Drury-Lane ou le jugement de la *Revue Mensuelle*. Ce qui avait surtout entretenu son courage dans les plus rudes labeurs de sa vie était l'espoir de la rendre heu-

reuse de la réputation et des profits qu'il espérait tirer de son Dictionnaire. Elle n'était plus, et il se voyait seul dans ce labyrinthe de rues qu'on appelait Londres, au milieu de cette population de huit cent mille âmes. Cependant force lui fut de se remettre, bon gré, mal gré, à l'ouvrage, comme il le dit lui-même. — Au bout de trois laborieuses années de plus, le Dictionnaire était enfin achevé.

On avait supposé généralement que ce grand ouvrage serait dédié au seigneur éloquent et accompli à qui le prospectus avait été adressé. Chesterfield savait bien quelle était la valeur de ce compliment. Aussi, quand le jour de la publication approcha, il fit tous ses efforts pour adoucir l'orgueil qu'il avait blessé si cruellement; sa bienveillance n'épargna ni le zèle ni les procédés ingénieux et délicats. Depuis que *le Rôdeur* avait cessé de paraître, une publication analogue, intitulée *le Monde*, amusait la ville, et parmi ses rédacteurs on comptait plusieurs littérateurs du grand monde. Dans deux numéros de suite, *le Monde* annonça le Dictionnaire, et même le fit adroitement *mousser*, pour nous servir de la locution moderne. On vantait chaleureusement les écrits de Johnson. On proposait de lui décerner l'autorité d'un dictateur littéraire, ou d'en faire une espèce de pape de la langue, pour donner force de loi à ses décisions sur le sens et l'orthographe des mots. Ces deux in-folio, ajoutait-on, seraient nécessairement achetés par quiconque aurait de quoi les payer. — Il fut bientôt connu que ces articles étaient dus à la plume de Chesterfield. Mais ce n'était pas chose si facile d'apaiser le juste ressentiment de Johnson. Dans une lettre écrite avec une singulière énergie de style et

un vif sentiment de dignité, il repoussa les tardives avances de son protecteur. Le Dictionnaire parut sans dédicace. Dans la préface, l'auteur déclara franchement qu'il ne devait rien aux grands, et il raconta les difficultés contre lesquelles on l'avait laissé lutter seul, en termes si nobles et si touchants à la fois, que le plus habile et le plus malveillant des ennemis de sa renommée, Horne Tooke, ne pouvait jamais lire ce morceau sans verser des larmes [1].

En cette occasion, le public a rendu pleine justice à Johnson, et quelque chose de plus que la justice. Le meilleur lexicographe peut bien s'estimer heureux si ses travaux sont accueillis avec une froide estime. Mais

[1] Ce fut pour *remercier* lord Chesterfield de ses deux articles que Johnson écrivit à ce seigneur la lettre tant admirée, où, après avoir avoué qu'il était d'autant plus flatté de ses éloges qu'il était moins accoutumé aux faveurs des grands, il lui rappelait les vaines visites à son hôtel et ajoutait : « Sept années se sont écoulées depuis que j'attendis dans vos antichambres ou fus repoussé de votre porte ; pendant tout ce temps, j'ai continué mon œuvre à travers des difficultés dont il est inutile de se plaindre, et je l'ai amenée enfin à la veille de sa publication sans un acte d'assistance, sans une parole d'encouragement ou un sourire de faveur. Je ne m'attendais pas à un traitement pareil, car je n'avais jamais eu de patron. Un patron, serait-il, mylord, un homme qui en regarde avec indifférence un autre se sauvant à la nage, et qui, lorsque celui-ci a atteint la rive, vient l'embarrasser de son secours ? L'attention que vous avez bien voulu accorder à mes travaux eût été de la bienveillance si elle n'eût pas été si tardive ; mais elle a été différée jusqu'au jour où, devenu indifférent, je ne peux en jouir ; où, solitaire, je ne puis en faire part à personne ; où, connu, je n'en ai plus besoin. J'espère que ce n'est pas de la rudesse cynique de ne pas se dire obligé lorsqu'aucun bienfait n'a été reçu, et de ne pas vouloir que le public croie que je dois à un patron ce que la Providence m'a permis de ne devoir qu'à moi-même. »

le Dictionnaire de Johnson fut salué avec un enthousiasme comme jamais pareil ouvrage n'en a excité. C'était, il est vrai, le premier dictionnaire qu'on pût lire avec plaisir. Les définitions montrent un esprit si sagace, elles sont exprimées dans un style si facile, toutes les citations empruntées aux poëtes, aux écrivains sacrés et aux philosophes sont si bien choisies, qu'on peut passer une heure agréable à parcourir ses pages.

Toutes les critiques qu'il est possible d'adresser à l'ouvrage se résument dans une seule. Johnson n'était qu'un pauvre étymologiste. De tous les idiomes teutoniques, il ne connaissait que l'anglais, qu'il écrivait même comme si l'élément teutonique en était absent. C'est pourquoi il était complétement à la merci de Junius et de Skinner.

Quoique le Dictionnaire augmentât la réputation de Johnson, il n'ajouta rien à sa fortune pécuniaire. Les quinze cents guinées, prix convenu avec les libraires, avaient été payées et dépensées avant que les dernières feuilles sortissent de la presse. Il est pénible d'avoir à raconter que, deux fois dans le cours de l'année qui suivit cette publication, Johnson fut arrêté pour dettes, et deux fois rendu à la liberté par son excellent ami Richardson. Il fallut encore que celui qui avait été proclamé par une haute autorité le dictateur de la langue anglaise pourvût à ses besoins par un travail constant. Il fit un abrégé de son Dictionnaire, et il proposa de publier une édition de Shakspeare par souscription. Les souscripteurs se firent inscrire et déposèrent leur argent; mais Johnson trouva bientôt cette tâche si peu de son goût qu'il se tourna vers des tra-

vaux plus agréables. Il fournit plusieurs articles à un nouveau journal mensuel qu'on appelait *The Litterary Magazine*. Il n'est que quelques-uns de ces articles qui aient beaucoup d'intérêt, mais dans le nombre était la meilleure chose qu'il ait jamais écrite, un chef-d'œuvre de raisonnement et de plaisanterie satirique, la critique de la *Recherche* de Jenyns *sur l'origine et la nature du mal*.

Au printemps de 1758, Johnson fit paraître le premier numéro d'une série de nouveaux *Essais* hebdomadaires, sous le titre de *l'Oisif*, qu'il continua deux ans de suite. On les lut avidement : le succès en fut grand, la contrefaçon s'en empara, et ils se vendirent encore beaucoup en volumes. On peut regarder *l'Oisif* comme la seconde partie du *Rôdeur*, plus amusante, mais aussi un peu plus faible que la première.

A cette époque eut lieu à Lichfield la mort de la mère de Johnson qui était parvenue à sa quatre-vingt-dixième année. Il y avait longtemps qu'il l'avait vue, mais il n'avait jamais oublié de prendre soin d'elle, et libéralement, malgré l'exiguïté de ses revenus. Afin de subvenir à la dépense de ses funérailles, et voulant en même temps acquitter quelques dettes qu'elle laissait, il composa en une semaine un petit volume, dont il envoya les feuillets à l'imprimeur sans les relire. On lui paya cent livres sterling pour le manuscrit, et les éditeurs n'eurent pas à regretter le marché ; car c'était *Rasselas !*

Grand fut le succès de ce petit roman, quoique quelques dames, comme miss Lydia Languish de la comédie de Shéridan, durent être bien désappointées, quand elles s'aperçurent que cette nouveauté du cabinet de

lecture n'était qu'une dissertation sur la thèse favorite de l'auteur, la *Vanité des désirs humains*, que le prince d'Abyssinie n'avait pas de maîtresse, la princesse pas d'amant, et que l'histoire laissait, au dénoûment, le héros et l'héroïne là où ils étaient au premier chapitre. Le style donna lieu à une vive polémique. La *Revue Mensuelle* et la *Revue Critique* adoptèrent deux opinions contraires. Plus d'un lecteur déclara l'auteur un pédant pompeux, qui n'aurait jamais employé un mot de deux syllabes quand il pouvait en employer un de six, et qui ne pouvait faire raconter les aventures d'une femme de chambre par elle-même, sans lui faire comparer un nom avec un autre nom, et une épithète avec une autre épithète.

Heureusement *Rasselas* eut aussi ses admirateurs, qui, non moins ardents, citaient avec enthousiasme divers passages où de belles pensées étaient exprimées, tantôt avec élégance, tantôt avec de nobles images. Eloge et censure avaient tous les deux raison.

Les critiques parlèrent peu du plan de *Rasselas*, et cependant c'est sur les défauts du plan qu'ils auraient pu être sévères. Johnson a fréquemment reproché à Shakspeare d'avoir négligé l'exactitude en fait de géographie et d'histoire, comme aussi d'attribuer à un siècle ou à une nation les mœurs et les idées d'un autre siècle ou d'une autre nation. Cependant Shakspeare n'a pas plus outrageusement violé cette règle que Johnson. Rasselas et Imlac, Nekayah et Pekuah sont évidemment des Abyssiniens du dix-huitième siècle; car l'Europe que décrit Imlac est l'Europe du dix-huitième siècle, et les habitants de la Vallée Heureuse parlent familièrement de cette loi de la gravitation, qui, découverte par

Newton, ne fut pas admise universellement à Cambridge même, jusqu'au dix-huitième siècle. Voulez-vous savoir ce qu'auraient été de vrais Abyssiniens? lisez les *Voyages* de Bruce. Mais non content de transformer de sales sauvages, ignorant l'alphabet, se gorgeant de beefsteaks crus découpés sur la vache vivante, en philosophes aussi éclairés, aussi éloquents que lui ou que son ami Burke, et leurs femmes en belles ladies aussi accomplies que mistress Lennox, ou mistress Sheridan, Johnson transportait toute la société d'Angleterre en Egypte. Dans un pays de harems, un pays de polygamie, un pays où l'on épouse une femme avant de l'avoir vue, il introduit les coquetteries et les jalousies de nos salons de bal. Dans un pays ou règne la liberté illimitée du divorce, il décrit le mariage comme un lien indissoluble. « Un jeune homme et une jeune fille se rencontrant par hasard, ou réunis par artifice, échangent un regard, se rendent de mutuelles politesses, rentrent sous leur toit et rêvent l'un de l'autre : tel est, dit Rasselas, le procédé ordinaire de l'association conjugale. » Tel peut avoir été le mariage, et tel il peut être encore à Londres, mais non pas au Caire, assurément. Un auteur coupable d'une pareille énormité était-il fondé à blâmer le poëte qui fait citer Aristote par Hector et nous montre Jules Romain contemporain de l'oracle de Delphes?

Par les travaux que nous venons de rappeler, Johnson vécut jusqu'à l'année 1762. Cette année-là, un grand changement s'opéra dans son existence. Il était, depuis le berceau, un ennemi de la dynastie régnante. Ses préjugés jacobites s'étaient fait voir sans déguisement dans ses ouvrages et dans sa conversation. Même

dans son massif et érudit Dictionnaire, avec un étrange manque de goût et de jugement, il avait inséré des réflexions amères et outrageantes sur le parti whig. L'*excise*, ressource favorite des financiers whigs, y avait été flétrie comme une taxe odieuse. Sa raillerie s'était exercée en termes si grossiers contre les commissaires de l'excise qu'ils avaient songé sérieusement à le poursuivre. On n'avait pas eu peu de peine à l'empêcher de citer le lord du sceau privé nominativement, comme un exemple de la signification du mot « renégat. » Une pension était définie : « solde donnée à un stipendiaire de l'Etat pour trahir son pays ; » un pensionnaire : « un valet de l'Etat qui reçoit une subvention pour servir son maître. » Il ne semblait guère probable que l'auteur de ces définitions fût lui-même pensionné un jour. Mais c'était un temps de miracles. Georges III venait de monter sur le trône, et quelques mois de règne lui avaient suffi pour dégoûter plusieurs des anciens amis de sa dynastie, et concilier plusieurs de ses anciens ennemis. La Cité de Londres se laissait aller à une opposition factieuse. Oxford devenait royaliste en faveur de la maison de Hanovre. Les Cavendish et les Bentinck murmuraient. Les Somerset et les Wyndham se hâtaient d'aller au baisemain de la cour. A la tête du Trésor était lord Bute, ministre tory, et qui ne pouvait avoir rien à redire contre le *torysme* de Johnson. Bute désirait passer pour un Mécène des hommes de lettres, et Johnson était un des plus éminents aussi bien qu'un des plus pauvres hommes de lettres de l'Europe. Une pension de trois cents livres sterling fut gracieusement offerte et acceptée sans trop d'hésitation.

Cet événement amena un changement dans toute

l'existence de Johnson. Pour la première fois depuis sa jeunesse l'aiguillon de la pauvreté n'allait plus l'exciter à la tâche de chaque jour. Il pouvait enfin, après trente ans d'inquiétude et de travaux forcés, se livrer à sa nonchalance naturelle, rester au lit jusqu'à deux heures de l'après-midi, et faire la conversation dans son fauteuil jusqu'à deux heures du matin, sans avoir à craindre la visite de l'apprenti imprimeur ou celle de l'huissier.

Johnson avait, il est vrai, contracté l'engagement d'une œuvre laborieuse. Il avait reçu des souscriptions importantes pour son édition promise de Shakspeare, et vécu sur ces souscriptions pendant quelques années : il ne pouvait sans déshonneur se dispenser de publier l'édition annoncée. Ses amis l'exhortaient continuellement à faire un effort, et il prenait continuellement la résolution de le faire. Mais, en dépit de leurs exhortations et de ses résolutions, les mois succédaient aux mois, les années aux années, et la bonne résolution restait stérile. Il priait avec ferveur le ciel de l'arracher à sa paresse ; toutes les fois qu'il recevait la communion, il promettait à Dieu de ne plus s'endormir dans la perte de son temps ; mais le charme sous lequel il était comme captif résistait à la prière et aux sacrements. Les notes de son journal particulier consistent, à cette date, en reproches qu'il s'adressait à lui-même : « Mon indolence, écrivait-il la veille de Pâques 1764, dégénère en grossière torpeur ; une sorte d'étrange oubli m'enveloppe de toutes parts, et je ne sais plus ce qu'est devenue l'année dernière. » Pâques de 1765 arriva et le trouva toujours dans le même état. « Mon temps, écrivait-il, s'est passé sans profit, et il me semble que je n'ai fait

qu'un rêve dont il ne m'est rien resté. Ma mémoire devient confuse, et je ne sais plus comment les jours s'écoulent pour moi ! » Heureusement pour son honneur, le charme fut enfin rompu par une main qui ne fut pas celle d'un ami. Il avait eu la faiblesse d'accorder une attention sérieuse à l'histoire d'un revenant qui hantait une maison de Cock-Lane, et, à une heure après minuit, il était allé avec quelques amis dans l'église de Saint-Jean de Clerkenwell, espérant y recevoir une communication de l'âme en peine. Mais le revenant fut vainement évoqué avec toute la solennité possible ; il s'obstina à garder le silence !... On sut bientôt qu'une jeune fille espiègle, âgée de onze ans, s'était amusée de la folie de tous ces sages crédules. Churchill, ce satirique hardi, enivré de sa verve et de sa popularité, surexcité en outre par l'esprit de parti, cherchait une illustration du parti contraire au sien pour l'insulter. Il célébra *le Revenant* de Cock-Lane dans un poëme en trois chants, affubla Johnson du sobriquet de Pomposo, demanda où était cette fameuse édition de Shakspeare, toujours annoncée et si libéralement payée d'avance ; bref, il accusa directement le grave moraliste de friponnerie [1]. Ce mot terrible produisit son effet, et, en octobre 1765, après un délai de neuf ans, parut la nouvelle édition de Shakspeare.

Le mot anglais est *cheating*, qui signifie à la fois tromperie, tricherie, escroquerie. Le mot est sévère, *terrible*, ainsi que dit lord Macaulay; mais, en France comme en Angleterre, quelques auteurs, moins excusables que Johnson et moins savants peut-être, ont trop souvent regardé comme un péché véniel les tricheries littéraires pour que nous cherchions à l'adoucir pour ceux qui ne seraient pas seulement en retard comme Johnson.

Cette publication racheta l'honneur de Johnson et sa probité, mais elle n'ajouta rien à sa réputation de critique et de savant. Quoique la préface contienne quelques passages excellents, elle n'est pas écrite dans son meilleur style. Les notes les plus estimables sont celles où il trouvait l'occasion de montrer avec quelle attention il avait étudié l'homme et la vie humaine. Il faut signaler surtout la note sur le caractère de Polonius : on ne trouve rien d'aussi bien, même dans l'admirable appréciation que Wilhelm Meister fait d'*Hamlet*. Mais là s'arrête l'éloge. Il n'existe pas de plus misérable édition d'un classique national ; le lecteur a beau aller d'une pièce à l'autre, il y cherche en vain une correction heureuse du texte, une conjecture ingénieuse ou une explication satisfaisante d'un de ces passages qui avaient embarrassé tous les commentateurs précédents. Dans son prospectus, Johnson avait avancé qu'il était spécialement apte à la tâche qu'il avait entreprise, parce qu'il avait été, comme lexicographe, forcé d'étudier plus largement que personne avant lui la langue anglaise. On ne saurait disconvenir qu'il avait une connaissance étendue de la littérature de son pays ; mais, malheureusement, il en avait complétement négligé cette partie dans laquelle il est indispensable qu'un éditeur de Shakspeare soit versé. Il est dangereux d'émettre une assertion négative ; cependant on risque peu de chose à affirmer que dans les deux volumes in-folio du Dictionnaire anglais, il n'est pas un seul passage extrait d'un des poëtes dramatiques du siècle d'Elisabeth, à l'exception de Shakspeare et de Ben Johnson. De Ben lui-même les citations sont peu nombreuses. Johnson aurait pu facilement, en quelques mois, connaître toutes

les vieilles pièces livrées à l'impression, mais il ne paraît pas lui être venu à l'idée que ce fût une préparation nécessaire. Sans doute Johnson eût avoué que le comble de l'absurdité serait de publier une édition de Sophocle sans s'être familiarisé avec les œuvres d'Eschyle et d'Euripide; et cependant il entreprit de publier une édition de Shakspeare, sans avoir jamais lu, autant qu'on puisse le savoir, une seule scène de Massinger, de Ford, de Decker, de Webster, de Marlowe, de Beaumont ou de Fletcher. Ses détracteurs ne lui épargnèrent pas leur censure injurieuse; ceux qui l'aimaient et l'honoraient le plus n'avaient pas grand'chose à dire en faveur de la manière dont il avait rempli les fonctions d'un commentateur. Toutefois il s'était libéré d'une dette qui pesait depuis longtemps sur sa conscience, et il retomba dans le repos d'où l'avait tiré le dard de la satire. Il continua à vivre sur sa réputation acquise, honoré par l'université d'Oxford, qui lui conféra un grade de docteur, par l'Académie royale des beaux-arts, qui l'appela à une chaire, et par le roi, qui, dans une audience, lui exprima gracieusement l'espérance qu'un si parfait écrivain ne cesserait pas d'écrire. Mais, dans l'intervalle de 1765 à 1775, Johnson ne publia que deux ou trois opuscules politiques dont il aurait pu produire le plus long en quarante-huit heures, s'il avait voulu y travailler comme il travaillait lorsqu'il composa la *Vie de Savage* et le roman de *Rasselas*.

Si la plume de Johnson resta oisive, sa langue ne le fut pas. Il n'est rien d'égal à l'influence exercée par sa conversation, directement sur ceux qui vivaient avec lui, indirectement sur tout le monde littéraire. Son talent de causeur était réellement du premier ordre. Il

avait un profond bon sens, un discernement prompt, de l'esprit, de l'*humour*, et une mine inépuisable d'anecdotes. Pour ce qui est du style, il parlait beaucoup mieux qu'il n'écrivait ; toutes les phrases qui passaient par ses lèvres en sortaient aussi correctes que la période la plus étudiée de son *Rôdeur*, avec cette différence que son style parlé n'avait pas de pompeuses tirades, ni le choix affecté des désinences. Tout était simplicité, aisance et vigueur. Ses sentences aphoristiques, condensées et piquantes, étaient prononcées d'une puissante voix, avec l'accent le plus juste et le plus énergique, dont l'effet s'augmentait encore par le balancement de sa taille énorme et le souffle asthmatiquement sonore qui terminait généralement ses périodes éloquentes. La paresse, qui l'empêchait de prendre place à son pupitre et de s'armer de sa plume, ne l'empêchait pas d'instruire ou d'amuser oralement. Ce n'était plus un travail, mais bien un plaisir pour lui que de discuter des questions de goût, de science ou de logique, dans un langage si précis et si bien approprié au sujet, qu'on aurait pu l'imprimer sans y changer un mot. Il aimait, disait-il, à croiser les jambes et à épancher sa parole, toujours prêt à dire tout ce qu'il savait à tout interlocuteur qui voulait l'écouter, soit dans une diligence, soit à une table d'hôte. Mais sa conversation n'était nulle part aussi brillante que lorsqu'il se voyait entouré de quelques amis dont le talent et le savoir lui offraient l'occasion de recevoir et de renvoyer la balle, — pour lui emprunter l'expression dont il se servit un jour.

En 1764, quelques-uns de ses amis se réunirent pour former un club, qui devint insensiblement un pouvoir formidable dans la république des lettres. Les verdicts

de ce conclave sur les livres nouveaux étaient rapidement connus dans tout Londres, et ils suffisaient pour faire vendre une édition en un seul jour, ou livrer tout le papier d'un volume imprimé au pâtissier et à l'emballeur. Cela peut-il nous sembler étrange quand nous énumérons les talents variés qui distinguaient cette petite communauté d'hommes éminents ? Goldsmith y représentait la poésie et la littérature légère ; Reynolds, les beaux-arts ; Burke, l'éloquence politique et la philosophie de l'histoire. Là aussi étaient Gibbon, l'historien, et Jones, le plus grand linguiste du siècle. Garrick apportait à ce cercle son intarissable plaisanterie, son masque de mime incomparable et sa connaissance profonde de l'art dramatique. Parmi les habitués les plus assidus étaient deux gentilshommes, aussi bien élevés que bien nés, liés ensemble par l'amitié, mais bien différents par le caractère et le genre de vie : Bennet Langton, remarquable par sa science de la littérature grecque, l'orthodoxie de ses doctrines religieuses, la sainteté de ses mœurs, et Topham Beauclerk, célèbre pour ses amours, sa connaissance du beau monde, son goût difficile, son esprit sardonique. Régner sur une société pareille n'était pas facile. Eh bien ! sur cette société, Burke sans doute aurait pu disputer à Johnson la suprématie à laquelle les autres étaient forcés de se soumettre ; mais Burke, quoiqu'il ne fût pas généralement un auditeur patient, se contentait du second rôle quand Johnson était présent : aussi le club lui-même, composé de si éminents personnages, est encore communément désigné par le titre de Club de Johnson.

Parmi les membres de cette société célèbre était celui à qui elle doit en grande partie sa célébrité : celui-là,

néanmoins, était peu considéré parmi ses confrères, qui ne l'avaient admis qu'avec beaucoup de difficulté. C'était James Boswell, avocat écossais, l'héritier d'un nom honorable et d'un beau domaine. Pour tous ceux qui le connaissaient, c'était incontestablement un fat et un ennuyeux, faible esprit, vain, curieux, bavard. Ses écrits démontrent qu'il manquait de raison, de tact, de gaieté, d'éloquence ; et cependant ses écrits sont lus au delà du Mississipi et sous la croix du Sud, — ses écrits seront probablement lus tant que la langue anglaise existera, soit comme langue morte, soit comme langue vivante. La nature avait fait de Boswell un esclave et un idolâtre. Son intelligence ressemblait à ces plantes parasites qui, selon les botanistes, ne peuvent subsister qu'en se cramponnant autour des tiges des plantes plus robustes et en se nourrissant de leurs sucs. Il fallait qu'il s'attachât à quelqu'un. Il aurait pu s'attacher au tribun Wilkes et serait devenu le plus farouche patriote de la Société du bill des droits ; il aurait pu s'attacher à Whitefield et serait devenu le plus fougueux prédicateur des méthodistes calvinistes. Dans une heure propice il s'attacha à Johnson. Ce couple pouvait paraître mal assorti, car Johnson avait de bonne heure conçu des préventions contre le pays de Boswell. Pour un homme d'une intelligence vigoureuse et d'une humeur irritable comme était Johnson, le sot égotisme et la fade adulation de Boswell devaient être aussi impatientants que le bourdonnement continuel d'une mouche. Johnson détestait d'être questionné, et Boswell le catéchisait éternellement sur toute espèce de sujets, lui proposant quelquefois des questions comme celle-ci : « Que feriez-vous, monsieur, si vous étiez enfermé dans une tour

avec un petit enfant? » Johnson était un buveur d'eau et Boswell un buveur de vin..., presque un ivrogne...; il était impossible qu'il y eût une harmonie parfaite entre deux natures si dissemblables, et, de fait, le grand Johnson, provoqué quelquefois, se laissait aller à des accès de colère, et il disait alors au pauvre Boswell des choses dont celui-ci se sentait sérieusement blessé pendant des heures entières. Mais toutes les querelles finissaient par un raccommodement. Pendant une vingtaine d'années, le disciple continua d'honorer le maître; le maître continua de gronder le disciple, de le railler et de l'aimer. Les deux amis résidaient ordinairement à une distance assez considérable l'un de l'autre. Boswell suivait les audiences de la Cour de justice d'Edimbourg, et il ne pouvait faire que de courtes visites à Londres. Pendant ces visites, sa principale affaire était de surveiller Johnson, d'étudier toutes les habitudes de Johnson, d'amener dans la conversation des sujets sur lesquels Johnson devait vraisemblablement avoir quelque chose de remarquable à dire, et de remplir des cahiers in-quarto en transcrivant tout ce que Johnson avait dit. C'est de cette manière que Boswell recueillit les matériaux avec lesquels il rédigea par la suite l'œuvre biographique la plus intéressante du monde.

Peu de temps après la fondation de son club, Johnson contracta une liaison moins importante pour sa renommée, mais bien plus importante pour son bonheur que sa liaison avec Boswell. Henri Thrale, un des plus opulents brasseurs du royaume, homme d'un jugement sain et cultivé, de principes rigides, d'un esprit libéral, avait épousé une de ces jeunes femmes, spirituelles, bonnes, séduisantes, vaines, impertinentes, qui disent

ou font continuellement ce qui n'est pas exactement ce qu'elles devraient faire ou dire, mais qui, quoi qu'elles fassent ou disent, sont toujours de très-aimables femmes. En 1765, les Thrale firent la connaissance de Johnson, et cette connaissance devint bientôt une véritable amitié. Ils furent étonnés et charmés de sa conversation brillante. Ils furent flattés qu'un homme si célèbre préférât leur maison à toute autre maison de Londres. Les bizarreries mêmes qui semblaient le rendre impropre à une société civilisée, ses gesticulations, ses balancements de corps, sa respiration asthmatique, ses paroles marmottées à part, l'étrangeté de sa mise, la gloutonnerie avec laquelle il dévorait son dîner, ses accès de mélancolie, ses accès de colère, ses fréquentes rudesses, ses coups de boutoir féroces, ne firent qu'augmenter l'intérêt qu'il inspira à ses nouveaux amis ; car toutes ces choses étaient les cruelles conséquences d'une vie qui fut une longue lutte contre la maladie et l'adversité. De la part d'un vulgaire écrivailleur, ces singularités n'eussent fait éprouver que le dégoût ; mais de la part d'un homme de génie, savant et probe, elles faisaient naître une pitié qui s'ajoutait à l'estime et à l'admiration. Johnson eut bientôt un appartement à la brasserie de Southwark, et un autre appartement encore plus agréable à la villa de Streatham. Il passa désormais une grande partie de l'année dans ces résidences, — résidences qui devaient lui paraître des palais magnifiques, quand il comparait leur luxe aux misérables repaires où il avait logé jusqu'alors. — Mais il trouvait surtout son bonheur dans ce commerce que son héros abyssinien appelait « la tendre élégance de l'amitié féminine. » Mistress Thrale raillait Johnson, le câlinait, le dorlotait,

et si quelquefois elle provoquait son irritabilité par son verbiage étourdi, elle réparait largement les torts de sa légèreté en écoutant ses réprimandes avec une douceur angélique. Lorsqu'il était souffrant de corps et d'esprit, elle était la plus prévenante des gardes-malades, faisant chercher pour lui tout ce que la richesse pouvait procurer de confortable, prodigue de ces prévenances et de ces petits soins qui semblent coûter si peu à la sincère compassion de la femme. Johnson s'acquittait envers son hôtesse par une affection aussi pure que celle d'un père et, toutefois, délicatement mêlée d'une galanterie qui, quoique gauche, devait plus flatter mistress Thrale que les compliments de ces fats tout fiers alors de ces surnoms de Bucks et de Macaronis, remplacés depuis par d'autres dans l'argot du monde fashionable.

Ce fut sous le toit de la famille Thrale que Johnson passa la plus grande partie de sa vie pendant seize années consécutives. Il accompagnait quelquefois cette famille à Bath et quelquefois à Brighton; une fois il l'accompagna au pays de Galles, une autre fois à Paris. Mais, en même temps, il avait une maison dans une des étroites et sombres cours du quartier de Fleet-street. Les greniers contenaient sa bibliothèque, amas de toutes sortes de livres tombant en pièces et noirs de poussière. A un étage inférieur, quelquefois, mais très-rarement, il régalait un ami d'un dîner bien simple, composé d'un pâté de veau ou d'un gigot d'agneau avec des épinards et d'un pudding au riz. Cette demeure ne restait pas inhabitée pendant les longues absences de Johnson : c'était le logis du plus extraordinaire assemblage d'êtres vivants. A la tête de l'éta-

blissement, Johnson avait placé une vieille femme, nommée Williams, dont les principales recommandations auprès de lui étaient sa cécité et sa misère profonde. En dépit de ses murmures et de ses reproches, il donna asile à une autre femme tout aussi pauvre, mistress Desmoulins, dont il avait jadis connu la famille dans le Staffordshire. Il trouva encore de la place pour la fille de mistress Desmoulins et pour une quatrième pauvresse, une demoiselle qu'on appelait généralement miss Carmichael, mais que son hôte généreux appelait Polly. Cette étrange ménagerie se complétait par un vieux empirique, nommé Levett, qui saignait et purgeait les porteurs de charbon et les cochers de fiacre, recevant pour honoraires des croûtes de pain, des morceaux de lard, des verres de genièvre, plus rarement quelque menue monnaie de cuivre. Les pauvres créatures étaient constamment en guerre entre elles, et avec Frank, le nègre de Johnson. Parfois elles transféraient leurs hostilités du domestique au maître, se plaignaient à lui de ne pas avoir une meilleure table, et lui disaient des gros mots jusqu'à forcer leur bienfaiteur à s'échapper pour aller dîner à la villa des Thrale ou à la taverne de la Mitre. Et cependant Johnson, qui était généralement le plus hautain et le plus irritable des hommes, lui, si prompt à s'offenser de tout ce qui ressemblait à un manque d'égards de la part d'un riche libraire ou d'un noble protecteur, il supportait patiemment de ces mendiants, qui sans lui seraient allés à la maison de charité, des insultes plus provoquantes que celles pour lesquelles il avait assommé Osborne et parlé fièrement à lord Chesterfield. Pendant des années, mistress Williams et mis-

stress Desmoulins, Polly et Levett continuèrent de le tourmenter et de vivre à ses dépens [1].

Les nouvelles habitudes de Johnson furent interrompues dans sa soixante-quatrième année par un événement important. Il avait lu autrefois une description des Hébrides, et avait appris avec intérêt qu'il existait si près de lui un pays peuplé par une race d'hommes qui menait encore la vie rude et simple du moyen âge. Il lui prenait souvent envie d'aller connaître par lui-même un état de société si différent de tout ce qu'il avait vu. Mais il n'est pas probable que sa curiosité eût triomphé de son indolence, ni de son amour pour la fumée, la boue et les cris de Londres, si Boswell ne lui avait répété sans cesse qu'il devait tenter l'aventure et s'il ne lui avait offert de lui servir d'écuyer. Enfin, cédant aux importunités de Boswell, Johnson prit son grand courage et franchit, au mois d'août 1773, la frontière des montagnes pour parcourir bravement une contrée que la plupart des Anglais de ce temps-là considéraient comme un stérile et périlleux désert. Après avoir erré environ deux mois à travers la région celtique, tantôt dans de grossiers bateaux qui ne le proté-

[1] Mistress Piozzi racontait que le docteur Johnson n'avait pas l'amour des bêtes à quatre pattes ; mais que cependant il avait eu autrefois, du vivant de sa femme, un chat favori, nommé Hodges, qui habitait sa chambre dans Fleet-street, et qu'il soigna lui-même jusqu'à ce qu'il mourût de vieillesse. Le domestique noir de Johnson, Frank Barber, survécut à son maître, qui lui laissa, par son testament, une annuité de 70 livres sterling. Johnson avait demandé au docteur Brocklesby ce qu'on léguait généralement à un serviteur : « De 25 à 50 livres par an, mais un *nobleman* n'en lègue jamais plus de 50. — Eh bien ! avait répondu Johnson, je serai *nobilissimus*, car Frank en aura 70. »

geaient pas contre la pluie, tantôt sur de petits poneys velus dont les reins pliaient sous ce pesant cavalier, Johnson retourna à Londres, la tête remplie de nouvelles images et de nouvelles théories. Il employa l'année suivante à rédiger le récit de ses aventures. Vers le commencement de 1775 parut son *Voyage aux Hébrides*, qui fut pendant quelques semaines le texte principal des conversations dans tous les cercles où l'on s'occupait de littérature. On lit encore le livre avec plaisir. Le récit est amusant, les réflexions de l'auteur, justes ou non, sont toujours ingénieuses, et le style, quoique roide et pompeux, a un peu plus de naturel et de grâce que celui de ses premiers ouvrages. Ses préventions contre les Ecossais n'étaient plus enfin qu'une source de plaisanteries, et tout ce qui lui restait de son ancienne antipathie n'avait pas tenu contre la bienveillante et respectueuse hospitalité qu'il avait partout reçue en Ecosse. Il ne fallait sans doute pas s'attendre à voir un tory d'Oxford admirer les doctrines et le rituel du presbytérianisme. Un touriste accoutumé aux haies vives et aux parcs d'Angleterre ne pouvait qu'être étonné de l'aspect nu des paysages du Berwickshire et du Lothian oriental ; mais la critique même de Johnson n'est pas malveillante. Les Ecossais les plus éclairés, lord Mansfield à leur tête, ne furent pas mécontents. Seuls, quelques Ecossais ignorants se laissèrent aller à une folle colère, parce que quelques vérités désagréables se mêlaient à beaucoup d'éloges. Ils attaquèrent celui qu'ils regardaient comme l'ennemi de leur pays, en l'injuriant dans des libelles plus déshonorants pour l'Ecosse que tout ce que Johnson avait jamais pu en écrire et en dire. Ils ne lui épargnèrent ni

paragraphes dans les gazettes, ni articles dans les magazines, ni pamphlets à six pence, ni volumes à cinq shillings. Un écrivassier reprocha à Johnson d'avoir les yeux chassieux, un autre d'avoir une pension, un troisième révéla au monde qu'un des oncles du docteur avait été condamné comme voleur en Ecosse, et avait appris à ses dépens que cette terre déboisée avait au moins un arbre aux branches duquel on pouvait pendre un Anglais. Macpherson, l'auteur des *Poésies d'Ossian*, dont Johnson, dans le *Voyage aux Hébrides*, avait réfuté l'imposture littéraire, menaça de se venger avec une canne. Le seul effet de cette menace fut que le grand critique répéta sa réfutation dans les termes les plus méprisants, et se promena pendant quelque temps, un gourdin à la main, qui, si le prétendu traducteur de Fingal n'avait sagement su éviter une rencontre, serait descendu sur ses épaules *comme le marteau du forgeron sur le fer rouge de la fournaise*,— pour parler le style sublime de l'épopée ossianique[1].

Quant à ses autres assaillants, Johnson ne daigna guère s'occuper d'eux. Il avait pris de bonne heure la résolution de ne pas se laisser entraîner dans une con-

[1] Samuel Foote, surnommé l'Aristophane anglais, fut tenu en respect par le même moyen. Foote avait annoncé qu'il imiterait sur son théâtre la grotesque figure de Johnson. Celui-ci, en ayant été prévenu en dînant chez le libraire Thomas Davies, s'adresse tout à coup à son hôte et lui demande combien coûte un bâton de chêne : « Six pence, répond le libraire. — Eh bien ! réplique Johnson, permettez à votre domestique d'aller m'en acheter un à un shilling. J'en aurai ainsi un double, et puisque ce drôle de Foote veut me mettre sur la scène, je me propose de lui apprendre comment je me sers de l'*argumentum ad baculum*. » Davies informa Foote de cette intention, et Foote se contenta d'échanger des épigrammes avec Johnson.

troverse, et il persista dans cette résolution avec une constance d'autant plus extraordinaire, qu'intellectuellement et moralement il était de l'étoffe dont sont faits les controversistes. Dans la conversation, c'était un disputeur ardent, ingénieux, subtil et opiniâtre. Se voyait-il à court de bonnes raisons, il avait recours aux sophismes; la dispute s'échauffait-elle, il prodiguait le sarcasme et l'invective. Mais, la plume à la main, il semblait avoir changé de caractère. Cent mauvais écrivains le travestirent et l'insultèrent : pas un des cent ne put se vanter d'avoir été jugé digne d'une réfutation, ni même d'une réplique. Les Kenrick, les Campbell, les Mac-Nicol et les Henderson eurent beau le harceler, dans l'espoir qu'il leur donnerait de l'importance en leur répondant... C'est vainement que le lecteur chercherait dans les œuvres de Johnson la moindre allusion à Kenrick ou à Campbell, à Mac-Nicol ou à Henderson. Un Ecossais, qui voulait à toute force relever la gloire de l'érudition écossaise, le défia au combat dans un détestable hexamètre latin :

Maxime, si tu vis, cupio contendere tecum [1].

Mais Johnson sembla ignorer ce cartel pédant. Son observation personnelle et l'histoire littéraire, dans laquelle il était profondément versé, lui avaient appris que le rang d'un livre dans l'estime publique n'est pas déterminé par ce qu'on écrit à propos de ce livre, mais par ce que ce livre contient, et qu'un auteur dont les ouvrages doivent vivre est peu sage de condescendre à

[1] Grand homme, si tu veux, au combat je t'appelle.

discuter avec ceux dont les ouvrages sont certains de mourir. Il soutenait constamment que la renommée était un volant qui ne pouvait rester en l'air qu'à la condition d'être poussé et repoussé par deux joueurs, et qui serait bientôt tombé s'il n'y avait qu'une raquette. Il n'était pas d'apophthegme qu'il répétât plus fréquemment que celui de Bentley : « Un auteur n'est jamais *démoli* que par sa propre plume. »

Malheureusement, quelques mois après la publication du *Voyage aux Hébrides,* Johnson fit ce qu'aucun de ses assaillants n'aurait pu faire, et, jusqu'à un certain point, il réussit à se démolir par sa propre plume. Le dissentiment entre l'Angleterre et ses colonies américaines s'était envenimé à un tel point qu'aucun arrangement amical n'était plus possible. La guerre civile était imminente, et les ministres semblent avoir pensé que l'éloquence de Johnson pourrait être avantageusement employée pour enflammer la nation contre l'opposition du dedans et contre les rebelles de l'autre côté de l'Atlantique. Il avait déjà composé deux ou trois brochures pour défendre la politique étrangère et la politique intérieure du gouvernement ; ces deux ou trois brochures, bien qu'inférieures à ce qu'il pouvait faire, étaient supérieures à toute l'armée de pamphlets qui encombrait les boutiques d'Almon et de Stockdale ; mais sa nouvelle brochure, *Une Taxe n'est pas une Tyrannie*, fut d'une médiocrité pitoyable. Le titre était déjà une absurdité qui ne lui avait souri probablement qu'à cause de l'allitération des deux lettres T, qu'il aurait dû mépriser. L'argumentation était aussi faible que celle de ces orateurs imberbes qui s'exercent à la parole dans les sociétés d'étudiants ; la plaisanterie aussi lourde

que les gambades de l'hippopotame. Boswell lui-même dut avouer que, dans cette malheureuse pièce, il ne pouvait découvrir aucune trace des hautes facultés de son maître. L'opinion générale fut que cette puissante intelligence, qui avait produit le Dictionnaire et *le Rôdeur*, commençait à éprouver les conséquences de l'âge et des infirmités. « Le vieillard, disait-on, ferait bien pour sa gloire de ne plus écrire. »

Mais c'était une grande erreur. Johnson avait échoué, non parce que son génie avait décliné depuis l'époque où il écrivait *Rasselas* dans l'espace de six soirées, mais parce qu'il avait follement choisi ou laissé d'autres choisir pour lui un sujet qu'en aucun temps il n'aurait été apte à traiter. Il n'y avait en lui aucune des facultés de l'homme politique. Il n'aimait ni à lire ce qui avait rapport aux affaires d'Etat, ni à en parler, ni à y penser. Ce qu'il aimait c'était la biographie, l'histoire littéraire, l'histoire des mœurs...; l'histoire politique lui était positivement antipathique. La question qui divisait les colonies et la mère patrie était une question sur laquelle Johnson n'avait réellement rien à dire. Il échoua donc comme échouent les plus grands génies quand ils entreprennent une chose qu'ils ne sont pas capables de faire; — comme Burke aurait échoué s'il avait voulu écrire des comédies dans le genre de celles de Sheridan; — comme Reynolds aurait échoué s'il avait voulu peindre des paysages dans le genre de ceux de Wilson. Par bonheur, Johnson eut bientôt une occasion de prouver avec éclat que son échec ne pouvait être attribué à une décadence intellectuelle.

La veille du jour de Pâques de l'année 1777, il reçut une députation que lui envoyait la réunion de quarante

des premiers libraires de Londres. Quoiqu'il se fît quelque scrupule de s'occuper d'affaires profanes un pareil jour, il reçut ses visiteurs avec beaucoup de courtoisie. Ils venaient lui apprendre qu'on voulait publier une édition nouvelle des poëtes anglais, depuis Cowley jusqu'au règne actuel, et qu'on désirait qu'il se chargeât de fournir de courtes préfaces biographiques. Il accepta très-volontiers cette tâche à laquelle il était propre plus que personne. Qui connaissait mieux que lui l'histoire littéraire d'Angleterre depuis la Restauration? Cette connaissance, il l'avait acquise en partie dans les livres et en partie dans des sources d'informations depuis longtemps fermées; il la devait aux traditions de Grub-street, à la conversation de maint rimeur et de maint pamphlétaire qui dormaient oubliés dans les cimetières de paroisse; il la devait aux souvenirs de Gilbert Walmesley, qui avait fréquenté le café Button avec les beaux esprits, ses contemporains; à Cibber, qui avait mutilé les pièces de deux générations d'auteurs dramatiques; à Orrery, qui avait vécu dans la société de Swift; à Savage, qui avait rendu à Pope des services peu honorables[1]. Le biographe se mit donc à l'œuvre avec une

[1] Grub-street a été longtemps la rue de Londres où logeaient les auteurs peu fortunés. Le café Button, ainsi nommé de Daniel Button, le propriétaire de l'établissement, était situé dans Russell-street, à deux portes du théâtre de Covent-Garden. Les contemporains d'Addison le fréquentaient en même temps que le café Will, établissement rival.— Cibber, acteur et auteur, avait remis plusieurs vieilles pièces au théâtre, en les adaptant au goût du jour, etc. — Peut-être faut-il dire ici que, par les services *peu honorables* que Savage avait rendus à Pope, lord Macaulay entend les notes qu'il lui fournissait pour ses satires et qu'il lui fournit entre autres pour *la Dunciade*.

surabondance de matériaux. Sa première intention avait été de ne donner qu'un paragraphe à tout poëte du second ordre, et quatre ou cinq pages seulement aux plus grands noms ; mais il ne put contenir dans ces étroites limites la richesse de ses anecdotes et de sa critique. L'ouvrage, qui, dans l'origine, ne devait former que quelques feuilles d'impression, s'étendit jusqu'à dix volumes, — dix volumes, il est vrai, ne contenant que peu de lignes à la page. Les quatre premiers parurent en 1779, les six autres en 1781.

Les *Vies des poëtes* sont, sur le tout, le meilleur des ouvrages de Johnson. La narration est aussi amusante qu'un roman. Les remarques morales sur la vie et la nature humaine sont pleines de finesse et de profondeur; la critique est souvent excellente, et, alors même qu'elle est injuste, elle mérite encore d'être étudiée; car, quelque erronée qu'on la trouve, elle n'est jamais sotte. C'est le jugement d'un esprit que le préjugé entrave et qui manque de sensibilité, mais vigoureux et pénétrant. Il y a donc toujours une partie vraie à dégager de cette critique, comme on dégage l'or de l'alliage; mais au pis aller, c'est une critique qui a un sens, éloge auquel ne saurait toujours prétendre ce qu'on appelle critique, de notre temps.

Johnson réimprima la *Vie de Savage*, à peu près telle qu'il l'avait publiée en 1744. Quiconque, après l'avoir lue, passera aux autres *Vies*, sera frappé de la différence du style. Depuis que Johnson connaissait l'aisance, il avait peu écrit et parlé beaucoup. Aussi, lorsque, après le laps des années, il reprit sa plume, la forme maniérée qu'il avait contractée par l'habitude d'une composition laborieuse était moins perceptible qu'autrefois, et

sa diction avait souvent une grâce facile qui rappelait les agréments de sa conversation. Cette amélioration se fait déjà sentir dans le *Voyage aux Hébrides*, mais elle est manifeste pour tous les lecteurs dans les *Vies des poëtes*.

Dans ces biographies, les meilleures sont peut-être celles de Cowley, de Dryden et de Pope. La moins bonne est sans contredit celle de Gray.

Ce bel ouvrage fut tout d'abord populaire. En dépit de beaucoup de critiques justes et de beaucoup de critiques injustes, ceux-là même qui exprimaient le plus haut leur blâme étaient charmés par la lecture. Malone calcule que les éditeurs firent un bénéfice de cinq à six mille livres sterling. Mais l'auteur fut pauvrement rémunéré. Ayant eu d'abord l'intention de ne faire que de courtes préfaces, il n'avait demandé que deux cents guinées. Les libraires en ajoutèrent cent de plus quand ils virent combien il avait donné au delà de sa promesse. A vrai dire, bien qu'il ne méprisât ni n'affectât de mépriser l'argent, et bien qu'il eût dû savoir défendre ses intérêts, instruit comme il l'était par l'expérience, Johnson était, à ce qu'il paraît, très-peu habile dans ses marchés littéraires. Il passait généralement pour le premier écrivain anglais de son temps, et néanmoins plusieurs écrivains de son temps vendaient leurs manuscrits à des prix qu'il n'aurait jamais osé demander. Pour n'en citer qu'un seul exemple, Robertson reçut cinq cents livres sterling pour l'*Histoire de Charles-Quint*, et, malgré tout notre respect pour la mémoire de Robertson, nous nous permettrons de dire que l'*Histoire de Charles-Quint* est un livre moins précieux et moins amusant que les *Vies des poëtes*.

Nous voici arrivé avec Johnson à sa soixante-douzième année. Les infirmités de l'âge commençaient à se manifester. Cet inévitable événement, auquel il ne pensa jamais qu'avec horreur, s'approchait, et la mort projeta son ombre sinistre sur le reste de ses jours. Il eut souvent à payer le tribut cruel d'une vie prolongée. Chaque année amenait pour lui une perte qui était irréparable. Les étranges protégés auxquels il avait donné un abri et auxquels il était réellement attaché, malgré leurs défauts, par le lien de l'habitude, décédèrent presque tous l'un après l'autre, et, dans le silence de sa maison, il regrettait jusqu'aux bruits de leurs ingrates querelles. Le bon et généreux Thrale n'était plus, et heureuse sa femme si elle eût reposé sa tête à côté de son mari, car elle lui survécut pour être la risée de ceux dont elle avait excité l'envie et pour arracher des yeux du vieillard, qui l'aima plus que personne au monde, des larmes plus amères que celles qu'il eût versées sur sa tombe. Avec quelques qualités estimables et beaucoup de qualités aimables, mistress Thrale n'était pas faite pour l'indépendance. Le contrôle d'une âme plus forte que la sienne lui était nécessaire pour qu'elle pût jouir de la considération dans le monde. Tant qu'elle avait eu auprès d'elle son mari, homme de sens et de fermeté, indulgent pour ses caprices en fait de bagatelles, mais toujours le maître dans la maison, ses torts les plus graves avaient été des plaisanteries impertinentes, de petits mensonges féminins et des bouderies d'enfant gâté auxquelles succédaient la gaieté et la bonne humeur de la femme heureuse. Mais, le mari mort, il ne resta plus qu'une riche veuve de quarante ans à la sensibilité vive, à l'imagination mobile, à la tête légère.

Elle s'éprit bientôt d'un maître de musique italien, chez qui elle fut la seule à découvrir des qualités admirables. Son orgueil et peut-être un sentiment plus noble encore luttèrent contre cette passion dégradante. Mais cette lutte même irrita ses nerfs, aigrit son caractère et finit par altérer sa santé. Comprenant bien que son choix ne pourrait être approuvé de Johnson, elle désira se soustraire à sa surveillance et changea de manières avec lui. Elle se montrait tantôt froide, tantôt pétulante. Elle ne dissimulait pas sa joie quand il quittait Streatham; elle ne le pressait jamais de revenir, et, s'il revenait sans être attendu, elle le recevait de façon à le convaincre qu'il n'était plus le bienvenu. Johnson comprit ce que cela signifiait. Il lut pour la dernière fois un chapitre du Vieux Testament, en grec, dans la bibliothèque qu'il avait créée pour ses hôtes. Dans une prière tendre et solennelle il recommanda la maison et ses habitants à la protection divine, et d'une voix étouffée, tremblant d'une émotion convulsive, il dit pour jamais adieu à cette maison bien-aimée pour regagner la sombre et solitaire demeure du quartier de Fleet-street, où il devait passer les tristes jours qui lui restaient à vivre sur la terre.

Ce fut là qu'en 1783 Johnson eut une attaque de paralysie; il s'en tira et il ne paraît pas que ses facultés intellectuelles s'en soient ressenties. Mais d'autres maladies l'assaillirent. Son asthme le tourmentait jour et nuit; des symptômes d'hydropisie parurent. Au moment où il s'affaissait sous une complication de maux, il apprit que la femme dont l'amitié avait fait seize ans le bonheur de sa vie épousait un violoniste italien, que tout Londres criait honte sur elle et que les journaux

étaient remplis d'allusions à la matrone d'Ephèse et aux deux portraits que Shakspeare met en contraste dans *Hamlet*. Il déclara avec emphase qu'il chercherait à oublier qu'elle eût jamais existé : il ne prononça plus son nom et il jeta au feu tout ce qui pouvait la rappeler. En attendant, elle fuyait les rires et les sifflets de ses compatriotes, de l'un et de l'autre sexe, dans un pays où elle était inconnue, franchissait le mont Cenis et apprenait à Milan, au milieu des joyeuses collations et des concerts de Noël, que la mort venait de frapper l'homme remarquable au nom duquel son nom reste inséparablement uni [1].

En dépit de beaucoup de souffrances de corps et d'esprit, Johnson avait tenu fortement à la vie. Il semble que plus sa fin approchait, plus il éprouvait ce sentiment qu'il a décrit dans le magnifique mais sombre *Essai* qui termine la série des numéros de *l'Oisif*. Il s'imaginait qu'il pourrait respirer plus librement dans un climat méridional, et il serait probablement parti pour Rome et Naples sans la crainte de la dépense du voyage. Cette dépense, il avait les moyens d'y subvenir, car il avait mis de côté deux mille livres sterling, fruit de ces travaux qui avaient fait la fortune de plusieurs libraires. Mais il ne voulait pas entamer cette épargne.

[1] L'Italien que mistress Thrale épousa en secondes noces était né à Brescia ; il se nommait Piozzi. Sous ce nouveau nom, l'amie du grand lexicographe publia diverses productions littéraires, entre autres, des *Anecdotes sur le docteur Johnson* (1786), des *Notes sur un voyage en France, en Italie et en Allemagne*, 2 vol. in-8° (1789) ; deux volumes de *Synonymes anglais* (1794) ; un Recueil de poésies de divers auteurs, imprimé à Florence. Mistress Piozzi était revenue en Angleterre depuis 1786, et elle vécut jusqu'en 1823. On annonce la prochaine publication de ses mémoires.

Il semblerait même qu'il désirait en garder le secret. Quelques-uns de ses amis avaient conçu l'espoir que le gouvernement pourrait élever sa pension à six cents livres, espoir qui ne se réalisa pas, et il résolut de braver encore un hiver anglais. Cet hiver fut le dernier. Ses jambes s'affaiblirent, sa respiration devint plus haletante, l'eau fatale s'accumula rapidement, malgré les incisions qu'il excitait son chirurgien à faire de plus en plus profondes, — courageux contre la douleur, timide contre la mort. Il lui manqua les tendres soins qui avaient adouci sa souffrance pendant des mois de maladie à Streatham ; mais il ne fut pas laissé isolé. Les plus habiles chirurgiens et médecins accoururent à son chevet sans vouloir accepter d'honoraires. Burke vin lui serrer la main et sortit vivement ému de sa chambre. Windham y était sans cesse, arrangeant l'oreiller sous la tête du moribond et le faisant veiller la nuit par son domestique. Miss Burney, que Johnson avait chérie paternellement, pleurait sur le seuil de la porte, tandis qu'au chevet du lit se tenait Langton, que sa piété rendait plus propre qu'un autre à conseiller et à consoler son ami au moment suprême. Ce fut Langton qui reçut la dernière étreinte de sa main mourante. Heureusement, quand vint cet instant si redouté, le nuage se dissipa, et cette âme troublée devint tout à coup sereine, ce caractère impatient se résigna ; Johnson cessa de penser avec terreur à la mort et au lendemain de la mort. Il parla beaucoup de la miséricorde de Dieu et de la rédemption. Ce fut dans cette sérénité d'esprit qu'il expira le 13 décembre 1784. La semaine suivante, il était déposé dans l'abbaye de Westminster, à côté des hommes éminents dont il avait été l'historien, —

Cowley et Denham, Dryden et Congreve, Gay, Prior et Addison.

Depuis sa mort, la popularité de ses ouvrages, excepté les *Vies des poëtes*, et, peut-être, la *Vanité des désirs humains*, a beaucoup baissé. Son Dictionnaire a été si altéré par ses éditeurs successifs qu'on peut à peine l'appeler sien. On ne fait guère allusion à son *Rôdeur* ou à son *Oisif* dans les cercles littéraires. La gloire même de *Rasselas* s'est bien obscurcie ; mais quoique la célébrité des écrits ait décliné, la célébrité de l'auteur, chose singulière, est aussi grande que jamais. L'ouvrage de Boswell a fait pour lui plus que le meilleur de ses ouvrages n'a pu faire. La mémoire des autres auteurs est perpétuée par leurs livres : la mémoire de Johnson fait vivre les siens. Le vieux moraliste est toujours parmi nous avec son habit brun aux boutons de métal et sa chemise qui devrait être au blanchissage, clignant de l'œil, soufflant péniblement, balançant sa grosse tête, battant du tambour avec ses doigts, déchirant sa viande comme un tigre et avalant des océans de thé. Il n'est aucun être humain, enseveli depuis plus de soixante-dix ans, qui nous soit si bien connu. Il est juste d'ajouter que cette connaissance intime de tout ce qu'il appellerait lui-même les « anfractuosités » de son esprit et de son caractère fortifie notre conviction qu'il fut à la fois un homme éminent et un homme bon.

LES DEUX WALPOLE.

I

HORACE WALPOLE [1].

Ou nous nous sommes formé une bien fausse idée du caractère d'Horace Walpole, ou ce fut le plus original et le plus artificiel, le plus affecté et le plus capricieux

[1] *Letters of Horace Walpole*, etc. (*Lettres d'Horace Walpole à sir Horace Mann, envoyé britannique à la cour de Toscane*), publiées pour la première fois d'après les originaux en la possession du comte de Waldegrave, et éditées par lord Dover. 2 vol. Londres, 1833.

« Nous ne pouvons transcrire ce titre sans un profond sentiment de regret. La publication de ces volumes fut le dernier des utiles et modestes services rendus à la littérature par un seigneur de manières aimables, d'un caractère sans tache comme homme public et homme privé, et d'un esprit cultivé. Dans cette circonstance comme dans d'autres, lord Dover s'est acquitté de ses fonctions d'éditeur avec soin, avec discernement et sans la moindre ostentation. Il avait deux mérites qu'on trouve rarement réunis dans un commentateur. Il se contentait de n'être qu'un commentateur pour se tenir sur l'arrière-plan et laisser le premier plan à l'auteur lui-même. Mais quoique consentant à être le *serviteur*, ce n'était nullement un *esclave;* il ne se croyait pas obligé par devoir à trouver sans défaut celui à qui il rendait fidèlement et assidûment les plus humbles services.

« Les défauts de la tête et du cœur d'Horace Walpole sont certes

des hommes; mais pour pénétrer ses caprices, ses affectations, ses inconséquences, il ne faut pas se contenter de lui ôter un masque, il en portait plusieurs l'un sur l'autre; il jouait plusieurs rôles et les chargeait tous. Parlait-il misanthropie, il était plus Timon que Timon; parlait-il philanthropie, il laissait Howard bien loin derrière lui; en perpétuelle contradiction avec lui-même, il tournait les cours en ridicule et tenait registre de leurs plus frivoles chroniques; il raillait la société et s'abandonnait à tous les vents de l'opinion; il faisait fi de la gloire littéraire et il a laissé des copies au net de toutes ses lettres avec de nombreuses notes pour être publiées après sa mort. Il disait mépriser les distinctions du rang, et jamais il n'oublia un seul instant qu'il portait le titre d'Honorable; il se déclarait

assez éclatants. Ses écrits, il est vrai, sont aussi prisés par les épicuriens de l'intelligence que les pâtés de foie gras de Strasbourg parmi les mets décrits dans l'*Almanach du gourmand*; mais, de même que le pâté de foie gras doit son excellence à la maladie du pauvre animal qui le fournit, et qu'il n'est bon qu'à la condition d'être fait avec des foies qu'on fait gonfler contre nature; de même il n'y avait qu'un esprit maladif et désorganisé qui pouvait produire des friandises littéraires comme les ouvrages d'Horace Walpole. »

Les deux paragraphes qui précèdent faisaient partie de l'article. Lord Macaulay nous approuva dans le temps de les avoir relégués au bas de la page.

Depuis quelques années, plus de dix volumes inédits de la correspondance et des mémoires d'Horace Walpole sont venus compléter les curieuses révélations que nous lui devions déjà sur le règne des trois premiers monarques de la maison de Hanovre, sur une cour, sur leurs ministres, sur tous les personnages qui ont tenu une place dans cette époque appelée généralement « l'ère Géorgienne » (*Georgian era*). Deux volumes édités par sir Denis Le Marchand ont apporté une nouvelle mine d'anecdotes où nous sommes tenté de puiser; mais d'abord, avant l'histoire, faisons connaître l'historien.

contre les substitutions de la coutume anglaise, et il mit à contribution toutes les subtilités des légistes et des notaires pour enchaîner par son testament ceux à qui il léguait sa villa de Strawberry-Hill[1].

Telle était la conformation de cet esprit singulier, que tout ce qui était petit lui paraissait grand et que tout ce qui était grand lui paraissait petit. Pour lui une affaire sérieuse était une bagatelle, et les bagatelles des affaires sérieuses. Babiller avec des bas-bleus, écrire de petits vers sur les plus petites circonstances, diriger une imprimerie particulière, préserver de l'oubli les périssables annales du Ranelagh et du club fashionable de White, raconter les divorces et les gageures du jour, les absurdités de miss Chudleigh et les bons mots de Georges Selwyn[2], décorer un grotesque castel de créneaux à l'imitation des tours féodales, se procurer des gravures rares et des cheminées antiques, appareiller des gantelets du temps de la chevalerie, tracer un labyrinthe de sentiers dans cinq arpents de terre, ce furent là les graves occupations de sa longue vie. Cherchait-il une distraction, il se tournait vers la politique. Après les travaux de l'imprimerie et des salles d'encan, il se délassait dans la Chambre

[1] Strawberry-Hill avait été légué par Horace Walpole à Mrs. Damer, *pour l'habiter*, avec la clause de conserver *à la place* où elles seraient après sa mort les diverses curiosités de son musée. Toutes ses précautions testamentaires n'ont pu empêcher le château d'être enfin vendu, et les *bagatelles* rares qui le meublaient d'être dispersées par une vente aux enchères.

[2] Georges Selwyn fut un des coryphées de la mode au dix-huitième siècle; il est cité souvent pour ses bons mots. Miss Chudleigh était une des demoiselles de la cour.

des communes, et, après s'être donné le divertissement de faire des lois et de voter des millions, il revenait à des études plus importantes à la recherche du peigne de Marie Stuart, du chapeau rouge de Wolsey, de la pipe que fumait Van Tromp pendant son dernier combat naval, et des éperons que le roi Guillaume enfonçait aux flancs de son cheval Sorrel.

Dans tout ce qui l'occupait, dans les beaux-arts, dans la littérature, dans les affaires publiques, Horace Walpole subissait l'étrange attraction qui lui faisait préférer le petit au grand, le bizarre à l'utile. La politique qui lui inspirait le plus vif intérêt était une politique qui méritait à peine ce nom. Les grogneries de Georges II, la princesse Emilie faisant la coquette avec le duc de Grafton, les amours du prince Frédéric et de lady Middlesex, les querelles entre le grand chambellan et le grand écuyer, la mésintelligence des précepteurs du prince Georges..., c'était là ce qui absorbait presque toute l'attention qu'Horace Walpole pouvait retrancher sur des soins plus importants. N'avait-il pas des Zincke et des Petitot à poursuivre dans une enchère, des lambeaux de tapisserie et des hampes de vieilles lances à marchander, des fragments de vitraux à assortir, des chats et des chiens défunts dont il voulait rédiger l'oraison funèbre ou l'épitaphe ? Pendant qu'il s'en allait colporter les commérages des palais de Kensington et de Carlton-House, il s'imaginait qu'il était occupé de politique, et lorsqu'il transcrivait ces commérages, il s'imaginait écrire l'histoire.

Horace Walpole cherchait, comme il nous l'a dit lui-même, un amusement dans l'esprit d'intrigue et de faction. Il aimait les malices, mais il aimait le repos, et

il était constamment aux aguets pour satisfaire à la fois ces deux goûts. De temps en temps il essayait, sans se montrer, de troubler le cours d'une négociation ministérielle et de semer la confusion dans les cercles politiques. Il ne prétend pas que dans ces occasions il fut poussé par le patriotisme, mais on ne saurait non plus l'accuser d'avoir eu en vue quelque avantage particulier. Non, c'était pour lui un bon tour que de brouiller les hommes d'Etat ; il jouissait de leurs perplexités, de leurs attaques, de leurs récriminations, comme un enfant espiègle jouit de l'embarras d'un voyageur qu'il a égaré.

Quant à la politique, dans le sens noble du mot, Horace Walpole n'y entendait rien et ne s'en souciait guère. Il se disait whig. Quel autre nom aurait pu se donner le fils de son père ? Il lui plaisait aussi d'affecter une folle et puérile aversion pour les rois comme rois, en même temps qu'un fol amour et une folle admiration pour les rebelles comme rebelles. Peut-être, tant que les rois ne couraient aucun danger et tant que les rebelles n'existaient pas, croyait-il, en vérité, avoir adopté sérieusement les doctrines dont il faisait profession. Lisez ses lettres à son ami sir Horace Mann, il répète sans cesse qu'il abhorre la royauté et les personnes royales ; il dit, à propos de l'attentat de Damiens : C'est l'assassinat le moins criminel de tous, l'assassinat d'un roi !... Il avait suspendu dans un appartement de sa villa un *fac-simile* de la sentence de Charles Ier avec cette inscription : *Major Charta*. Cependant la plus superficielle connaissance de l'histoire aurait pu lui apprendre que la Restauration ainsi que les crimes et les fautes des vingt-huit années qui suivirent la Restauration fu-

rent les conséquences de cette *charte supérieure à la grande charte;* et par quels moyens encore cette charte régicide avait-elle été obtenue ? Un amant intelligent de la liberté pouvait-il beaucoup y applaudir ? Il faudrait bien haïr les rois pour demander que les représentants du peuple soient mis à la porte par des dragons afin de faire tomber une tête de roi. Le whigisme d'Horace Walpole cependant était d'une nature très-innocente. Il ne faisait de ses opinions qu'un objet de parade, absolument comme de ses vieilles lances et de ses vieux casques. Il n'aurait pas plus volontiers détaché des trophées de sa grande salle les armes des anciens templiers et des anciens chevaliers hospitaliers pour aller faire une croisade en terre sainte, qu'il n'eût imité ces guerriers et ces politiques audacieux, grands jusque dans leurs erreurs, qui avaient signé de leurs noms la sentence dont le châtelain de Strawberry-Hill était si enthousiasmé. Il n'aimait une révolution et le régicide que lorsqu'ils avaient cent ans de date. Son républicanisme, comme le courage d'un fanfaron ou l'amour d'un homme à bonnes fortunes, était tout flamme et tout ardeur quand on n'en avait que faire : il se calmait dès que se présentait l'occasion de le mettre à l'épreuve. Aussitôt que l'esprit révolutionnaire agita réellement l'Europe, aussitôt que la haine des rois devint quelque chose de plus qu'une phrase sonore, la peur fit de ce seigneur démocrate un royaliste fanatique et un des alarmistes les plus extravagants de cette malheureuse époque. Par le fait, à son insu peut-être, toutes ses phrases sur la liberté n'avaient jamais été qu'une déclamation qui avait signifié quelque chose dans la bouche de ceux de qui il l'avait apprise, mais

qui, dans la sienne, était aussi vide de sens que le serment par lequel nos chevaliers de l'ordre du Bain prennent l'engagement de redresser les torts de toutes les dames persécutées. Horace Walpole avait été nourri depuis l'enfance des théories des whigs sur le gouvernement; il avait dû voir souvent chez son père, à Houghton, ou dans les bureaux de Downing-street, des hommes qui furent des whigs, alors qu'il y avait autant de danger à être whig que voleur de grand chemin, des hommes qui votèrent pour le bill d'exclusion contre le duc d'York, des hommes qui s'étaient vus forcés de se cacher dans des greniers ou des caves après la bataille de Sedgemoor, et qui avaient apposé leurs noms à la déclaration en faveur du prince d'Orange. H. Walpole avait appris par cœur le langage de ces hommes de parti, et par cœur il le répétait, quoique ce langage fût en désaccord avec ses sentiments et ses goûts, à peu près comme quelques vieux jacobites continuaient à prier pour le Prétendant et passaient leur verre derrière la carafe lorsqu'ils buvaient à la santé du roi, longtemps encore après être devenus de zélés défenseurs du gouvernement de Georges III.

H. Walpole était whig par le hasard qui avait fait de lui le fils et l'héritier d'un whig, mais par essence il était courtisan, et courtisan malgré son affectation de se moquer des objets qui excitaient le plus son admiration et son envie. Ses vrais goûts percent perpétuellement à travers son déguisement. Tout en professant le mépris d'un Bradshaw ou d'un Ludlow pour les têtes couronnées, il prit la peine de composer un livre sur les rois auteurs. Il s'enquérait avec anxiété des plus minutieux détails relatifs à la famille royale. Enfant, il

avait tourmenté sa mère par son désir curieux de voir Georges Ier. Ce même sentiment, dissimulé de mille manières, le suivit jusqu'au cercueil. Aucune parole ne tombait des lèvres royales, qu'il ne la jugeât digne d'être insérée dans sa chronique. Qui est-ce qui nous a conservé les chansons françaises du prince Frédéric, compositions certes bien peu dignes d'être conservées, à ne considérer que leur mérite ? c'est ce contempteur de la royauté. Bref, toutes les pages d'Horace Walpole le trahissent. Ce Diogène, qui voudrait persuader qu'il préfère son tonneau à un palais, et qui n'a rien à demander aux maîtres de Versailles et de Windsor que de se retirer de son soleil..., c'est au fond du cœur un gentilhomme de la chambre.

Horace Walpole, cela est clair, ne pouvait s'empêcher d'avoir la conscience de la frivolité de ses poursuites favorites ; et cette conscience produisait les plus divertissantes de ses mille affectations : son oisiveté affairée, son indifférence pour les choses regardées généralement comme importantes par tout le monde, sa passion des bagatelles, il jugea à propos d'ennoblir tout cela du beau nom de *philosophie;* il parlait de lui comme d'un homme dont l'égalité d'âme était à l'abri de toutes craintes et de toutes espérances ambitieuses, qui avait appris à estimer le pouvoir, la richesse et la gloire à leur véritable valeur, et à qui la lutte des partis, l'élévation et la chute des hommes d'Etat, le flux et le reflux de l'opinion publique inspiraient un sourire de pitié et de dédain. C'était par cette manie orgueilleuse qu'il s'occupait avec plus d'intérêt d'un détail d'architecture que de l'élection de Middlesex, et d'une miniature de Grammont que de la Révolution améri-

caine; c'était bon à Pitt et à Murray de s'enrouer à parler de ces misères! Mais les questions de gouvernement et de guerre n'étaient-elles pas trop insignifiantes pour distraire longtemps un esprit occupé à rédiger les médisances des clubs et les demi-mots des escaliers dérobés, à choisir pour son cabinet des fauteuils d'ébène et des boucliers en peau de rhinocéros?

Un de ses innombrables caprices était son extrême répugnance à être considéré comme homme de lettres. Non qu'il fût indifférent à la gloire littéraire; loin de là. Il n'est guère d'écrivain qui se soit autant inquiété que lui de l'effet que produiraient ses œuvres devant la postérité. Mais il s'était entiché de deux incompatibilités : il désirait à la fois être un auteur célèbre et un gentilhomme oisif, un de ces dieux épicuriens de notre planète qui passent leur temps à ne rien faire ou dans la contemplation de leur perfection personnelle. Il ne voulait rien avoir de commun avec ces pauvres diables qui logeaient dans les petites cours, derrière l'église Saint-Martin, et allaient, le dimanche, dîner chez leur libraire. Il évitait la société des auteurs, il parlait des plus distingués avec un dédain seigneurial. Il aurait voulu trouver un moyen d'écrire des livres comme le père de M. Jourdain vendait du drap, sans déroger. On trouve plus d'une amusante preuve de cette manie de gentilhomme dans ses lettres. Son ami Mann l'avait complimenté de la science qui distinguait son ouvrage intitulé : *Catalogue des auteurs rois et nobles;* avec quelle impatience Horace Walpole réfute cette imputation d'avoir cherché une chose aussi peu fashionable que de perfectionner son intelligence par l'étude! « Je ne sais rien! comment pourrais-je être un savant, moi

qui ai toujours vécu dans les affaires et le bruit du monde, moi qui reste au lit toute la grasse matinée, moi qui soupe en bonne compagnie, moi qui, la moitié de ma vie, ai joué au *pharaon*, et qui aujourd'hui joue au *loto* jusqu'à deux ou trois heures du matin; moi qui ai toujours aimé le plaisir, fréquenté les encans?... Combien j'ai ri lorsque certains magazines m'ont appelé un érudit!... Je vous en prie, ne parlez pas comme ces magaztnes.» C'est absolument comme le père du bourgeois gentilhomme : « Lui marchand? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il allait en choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui; et en donnait à ses amis pour de l'argent.» On pourrait pardonner ces puérilités à un enfant; mais un homme de quarante-huit ans, et Horace Walpole avait alors cet âge, devrait être plus honteux de jouer jusqu'à trois heures du matin que de passer pour érudit.

Le caractère d'auteur a certes sa bonne part de défauts et de défauts très-sérieux, très-désagréables. Si Horace Walpole avait évité ces défauts, nous pourrions lui pardonner la vanité avec laquelle il se défendait de faire partie de la classe lettrée. Mais ces défauts, Horace Walpole n'en était pas plus exempt que ces pauvres diables relégués dans leur grenier, dont le contact lui faisait peur. Petitesses littéraires, vices littéraires, on en trouve dans sa vie et ses ouvrages tout autant que dans la vie d'aucun des membres du club de Samuel Johnson. Le fait est qu'Horace Walpole avait tous les défauts de Grub-street avec un large supplément de ceux de Saint-James-

street[1]. Il joignait la vanité, la jalousie, l'irritabilité d'un homme de lettres à la morgue et à l'apathie affectée d'un homme du grand ton.

Son jugement en matière de littérature, pour ce qui regardait la littérature contemporaine surtout, était foncièrement perverti et dépravé par ses instincts aristocratiques. Jamais écrivain ne fut coupable d'autant de critiques fausses et absurdes. Il parle presque avec mépris des livres qui sont reconnus aujourd'hui pour les meilleurs de son temps. Mais les écrivains qui étaient en même temps hommes titrés ou hommes à la mode sont classés par lui comme si les préséances de la littérature se réglaient sur celles d'un salon. Il vous dit, par exemple, qu'il aimerait mieux avoir écrit les vers les plus absurdes de Lee (ce poëte à la fois prosaïque et emphatique) que *les Saisons* de Thompson. D'autre part, le journal périodique *Le Monde* est rédigé « par nos premiers écrivains. » Qui donc étaient « ces premiers écrivains » de l'Angleterre en l'an 1753 ? Horace Walpole nous l'apprend dans une note. Le lecteur suppose peut-être que dans la liste se trouvent Hume, Fielding, Smollett, Richardson, S. Johnson, Warburton, Collins, Akenside, Gray, Dyer, Young, Warton, Mason, quelques-uns du moins, sinon tous ; — pas un seul. Nos premiers écrivains, d'après lui, étaient lord Chesterfield, lord Bath, M. W. Whithed, sir Charles Williams, M. Soame Jenyns, M. Cambridge, M. Coventry. De ces sept gentilshommes, Whithed était le dernier par le rang, mais c'était le plus fameux amateur de

[1] Grub-street, quartier des auteurs à cette époque ; Saint-James-street, la rue des gens du bel air.

courses de l'époque. Coventry appartenait à une noble famille. Les cinq autres avaient entre eux deux siéges à la Chambre des lords, deux siéges à la Chambre des communes, trois siéges dans le Conseil privé, un titre de baronnet, un ruban bleu, un ruban rouge, environ cent mille livres sterling de rente et pas dix pages qui méritent d'être lues. On a oublié les écrits de Whithed, de Cambridge, de Coventry, de lord Bath ; on ne se souvient de Soame Jenyns que par la critique que fit Johnson de son ridicule *Essai sur l'origine du mal*. Lord Chesterfield serait plus grand aux yeux de la postérité si on n'eût jamais publié ses lettres. Les curieux seuls lisent les pamphelts de sir Charles Williams, et, quoique ces pamphlets ne manquent pas de quelques traits d'esprit, ils nous ont toujours paru, nous l'avouons, de très-pauvres compositions.

Horace Walpole jugeait la littérature française du même point de vue ; il savait et aimait le français ; il ne l'aimait que trop : son style est plus assaisonné de gallicismes que le style d'aucun écrivain anglais que nous connaissions ; on croirait quelquefois, en le lisant, avoir sous les yeux une page traduite, tant on y reconnaît de locutions, de tours de phrases et de mots qui appartiennent à la phraséologie parisienne[1]. Son

[1] On y trouve à tous moments des phrases comme celles-ci : *The impertinent personage!... She is dead rich* (elle est morte riche). *Lord Dalkeith is dead of the small pox in three days* (lord Dalkeith est mort de la petite vérole en trois jours). *One knows what temperaments Annibal Carraci painted* (on sait quels tempéraments peignait Annibal Carrache). *It will now be seen whether he or they are the most patriots* (on verra maintenant si c'est lui ou eux qui sont les meilleurs patriotes).

amour du français était d'une nature particulière ; il l'aimait comme ayant été la langue qui depuis un siècle servait d'expression à tous les riens de la politesse européenne ; comme le signe auquel tous les francs-maçons de la mode se reconnaissaient dans toutes les capitales, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Naples ; comme la langue de la raillerie, comme la langue de l'anecdote, comme la langue des mémoires, comme la langue du style épistolaire. Quant à son utilité plus noble, il la dédaignait tout à fait. La littérature de la France a été à la nôtre ce que fut Aaron à Moïse : l'interprète de ces grandes vérités, qui auraient péri faute d'une voix pour les exposer clairement. Cette relation intellectuelle des deux peuples se retrouve exactement dans la relation qui a existé de nos jours entre M. Bentham et M. Dumont. Les grandes découvertes dans les sciences physiques, métaphysiques et politiques, sont à nous. Mais nulle nation étrangère, excepté la France, ne les a reçues de nous par communication directe. Isolés par notre situation, isolés par nos mœurs, nous avions trouvé la vérité, mais nous ne la transmettions pas. La France a été l'interprète entre l'Angleterre et le monde[1].

A l'époque où vécut Horace Walpole, ce procédé d'interprétation était en pleine activité. Les grands écrivains français proclamaient tous les jours en Europe les noms de Bacon, de Newton et de Locke. Les principes *anglais* de la tolérance, le respect *anglais* de la liberté individuelle, la doctrine *anglaise* que tout

[1] Cette prétention est fondée en partie ; mais la France ne s'est pas toujours contentée de ce rôle secondaire de vulgarisateur.

pouvoir est une délégation dans un intérêt public, faisaient des progrès rapides. Il n'est peut-être rien dans l'histoire qui soit aussi intéressant que le grand mouvement de l'intelligence française, cet ébranlement de toutes les opinions établies, cette extirpation des vieilles vérités et des vieilles erreurs. Il était évident que de puissants principes étaient en travail, soit pour le bien, soit pour le mal; il était évident qu'un grand changement de tout le système social était proche. Des fanatiques d'un certain ordre d'idées pouvaient annoncer l'avénement d'un âge d'or où les hommes vivraient sous la simple souveraineté de la raison, au sein de l'égalité et de la bienveillance mutuelle, sans propriété, sans mariage, sans roi ou sans Dieu. Un fanatique d'une autre espèce, n'entrevoyant dans les doctrines des philosophes qu'anarchie et athéisme, pouvait se cramponner plus fortement aux vieux abus, et regretter le bon temps où saint Dominique et Simon de Montfort supprimaient les hérésies de la Provence et du Languedoc. Un sage aurait vu avec regret les excès où se précipitaient les réformateurs ; mais il aurait aussi rendu justice à leur génie ou à leur philanthropie. Il aurait censuré leurs erreurs, mais il se fût souvenu que, comme l'a dit Milton, l'erreur n'est que l'opinion égarée. En condamnant leur hostilité à la religion, il aurait reconnu que c'était l'effet naturel d'un système sous lequel la religion leur avait constamment été montrée avec des formes repoussées par le sens commun et odieuses à l'humanité. Tout en déclarant que quelques-unes de leurs doctrines politiques étaient incompatibles avec toute espèce de loi, toute propriété et toute civilisation, il n'eût pas nié

que les sujets d'un Louis XV n'étaient que trop excusables d'être pressés de renverser et d'ignorer l'art de réédifier. Tout en prévoyant un affreux conflit, une destruction vaste et profonde, il aurait aperçu dans l'avenir un dénoûment riche d'espérances pour la France et l'humanité.

Horace Walpole n'avait ni l'espérance ni la crainte. Quoique le plus francisé des écrivains anglais du dix-huitième siècle, il s'inquiétait peu des présages qui se manifestaient journellement dans la littérature française de son temps. Tandis que les esprits ennemis de la France étudiaient avec un ravissement enthousiaste la politique anglaise et la philosophie anglaise, il étudiait, avec toute sa ferveur à lui, les commérages de la vieille cour de France. Les modes et la chronique scandaleuse de Versailles et de Marly, modes et chronique surannées depuis un siècle, l'occupaient beaucoup plus qu'une grande révolution morale qui allait s'accomplir devant lui. Il s'intéressait outre mesure à tout noble fripon dont la vaste perruque et les nœuds de ruban interminables avaient figuré à la toilette de Louis XIV, et à toute coquette de qualité qui avait transféré tour à tour son cortége d'amants du roi au Parlement, et du Parlement au roi, pendant les guerres de la Fronde. C'étaient là ces héros dont il recueillait les moindres anecdotes et dont il eût payé une relique ou le portrait des prix fous. De tous les grands écrivains français de son temps, Montesquieu est le seul dont il parle avec faveur. Mais de Montesquieu il parle avec moins d'enthousiasme que de ce Crébillon fils, écrivain aussi licencieux que le romancier Louvet, aussi ennuyeux que l'historien Rapin. Il faut qu'un homme

soit étrangement constitué pour prendre intérêt aux pédantesques bulletins du siége des cœurs de la marquise de B*** et de la comtesse de C***, par le duc de A***. Ce sont de pareilles balivernes que H. Walpole vante avec des éloges qui suffiraient pour célébrer le mérite de *Don Quichotte*. Il désirait posséder un portrait de Crébillon, et Liotard, le premier miniaturiste d'alors, eut commission d'immortaliser la tête de ce conteur libertin. L'admirateur du *Sofa* et des *Lettres athéniennes* n'avait plus guère d'admiration de reste pour les hommes qui étaient alors à la tête de la littérature française; il évita soigneusement de les rencontrer; il aurait même voulu empêcher qu'on fît attention à eux; il ne pouvait nier que Voltaire et Rousseau ne fussent des hommes de talent; mais il saisissait toutes les occasions de les déprécier. Sur d'Alembert, il s'exprimait avec un mépris qui, lorsqu'on compare la capacité intellectuelle de ces deux hommes, ne peut que sembler excessivement ridicule. D'Alembert se plaignait qu'on l'accusât d'avoir écrit une boutade de Walpole contre Rousseau. « J'espère, dit H. Walpole, que personne ne m'attribuera les ouvrages de d'Alembert. » — Il n'y avait pas de danger.

Il est impossible de nier cependant que les écrits de H. Walpole n'aient un mérite réel, un mérite rare, sinon d'une très-haute portée. Sir Josué Reynolds répétait souvent que, quoique personne ne voulût pour un moment comparer Claude à Raphaël, on verrait un second Raphaël avant de voir un second Claude. Nous dirons, nous aussi, qu'on verra de nouveaux Hume et de nouveaux Burke, avant de rencontrer une autre fois cette combinaison particulière de qualités morales et

intellectuelles qui fait la popularité extraordinaire des œuvres d'Horace Walpole.

Il est facile de le définir par des négations ; il n'avait pas une imagination créative, il n'avait pas un goût pur, il n'était pas un grand logicien. Où trouver en effet un auteur dont les écrits présentent autant d'opinions contradictoires, autant de phrases d'une extravagante absurdité? Ce n'était pas même dans sa correspondance familière qu'il avait ce style décousu et inconséquent; mais dans de longs livres très-travaillés, dans des livres maintes fois recopiés et destinés au public. Citons-en un ou deux exemples, pour mieux expliquer notre idée. Dans ses *Anecdotes de la peinture*, il prétend, ce qui est vrai, que l'art déclina à compter de la lutte des guerres civiles. Mais pourquoi l'art déclina-t-il? Il pouvait aisément l'expliquer par la perte du plus éclairé et du plus magnifique des protecteurs qu'aient eus les arts en Angleterre, car tel était Charles sans aucun doute, par les troubles du pays, par la détresse de plusieurs membres de l'aristocratie, peut-être enfin par l'austérité du parti victorieux, toutes circonstances qui rendent pleinement raison du phénomène. Mais cette solution est trop simple pour satisfaire l'original H. Walpole. Il découvre une autre cause du déclin des arts..., le manque de modèles. Il ne restait plus rien qui valût la peine d'être peint. Combien serait pittoresque, s'écrie-t-il, la figure d'un anabaptiste! Comme si le puritanisme avait éteint le soleil et flétri les arbres; comme si la guerre civile avait effacé l'expression du caractère et de la passion sur la face humaine; comme si plusieurs des hommes que peignit Van Dyck n'avaient pas vécu du temps de la république d'Angleterre, avec des traits

qui, certes, n'avaient rien perdu par l'âge ; comme si plusieurs des beautés dont Lely fit depuis le portrait n'étaient pas dans toute leur fraîcheur avant la Restauration ; comme si le costume et les physionomies de Cromwell et de Milton étaient moins pittoresques que ceux de ces pairs aux joues arrondies qui sortent avec une prosaïque uniformité des perruques de Kneller. Dans ses *Mémoires,* H. Walpole se moque du prince de Galles, devenu depuis Georges III, qui avait envoyé un choix de livres à l'un des colléges d'Amérique pendant la guerre de sept ans, et il prétend qu'au lieu de livres, Son Altesse Royale eût mieux fait d'envoyer des armes et de la poudre ; comme si la guerre devait suspendre toute étude et toute éducation ; comme si c'était au prince de Galles de fournir les munitions de guerre sur l'argent de sa cassette. Nous avons cité ces remarques d'Horace Walpole, parce qu'elles font connaître sa manière, et parce qu'elles se présentent à chaque page de ses livres, remarques qui passeraient dans une conversation familière ou dans une lettre écrite à la hâte, mais impardonnables dans des ouvrages laborieusement composés et plusieurs fois corrigés.

Il paraît aussi qu'Horace Walpole se croyait doué d'une grande pénétration pour juger les hommes ; mais nous sommes forcé de lui contester cette prétention-là comme quelques autres. Nous ne conviendrons pas qu'il fût habile à discerner les nuances d'un caractère ; il pratiquait un art toutefois qui, quoique facile et vulgaire, vous fait obtenir une réputation de discernement auprès de quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent. Il persiflait tout le monde, interprétait toujours ce qu'on disait et ce qu'on faisait dans le pire

de tous les sens, et, pour emprunter la phrase de lady Hero :

> Turned every man the wrong side out,
> And never gave to truth and virtue that
> Which simplenesse and merit purchaseth [1].

Avec cette ironie, il ne faut pas beaucoup de sagesse à un homme pour se faire considérer comme un juge subtil par ceux dont la bonne opinion ne vaut guère la peine qu'on la recherche.

On dit que Kneller, ce peintre rapace et toujours pressé d'avoir terminé ses portraits, renvoyait les dames qui venaient poser dans son atelier après avoir fait l'esquisse de leur visage, pour achever la taille et les mains d'après sa servante. Telle était la méthode d'Horace Walpole quand il faisait lui aussi un portrait politique ou littéraire ; il ne copiait d'après nature que ces traits et ces signes particuliers que pouvait saisir la plus superficielle observation, remplissant à la hâte le reste de la toile avec quelques coups de pinceau, et prenant pour modèle le premier sot ou le premier fripon venu. Quelle différence entre ses croquis et les admirables portraits de Clarendon !

Les contradictions abondent dans les esquisses d'Horace Walpole ; mais si nous voulions nous former une idée d'après lui seul de ses plus illustres contemporains, lord Chatham ne serait qu'un comédien am-

1 Il regardait chacun par son mauvais côté,
Et jamais la vertu, jamais la vérité
N'obtenaient rien de lui par leur simple mérite.
SHAKSPEARE.

poulé, Charles Townshend un impudent et grotesque bavard, Murray un lâche et froid hypocrite, Hardwicke un insolent parvenu avec l'esprit d'un procureur et l'âme d'un bourreau, Temple un impertinent poltron, Egmont un fat pompeux, Washington un vantard, lord Cambden un boudeur, lord Townshend un médisant, Secker un athée jouant le chrétien pour devenir évêque, Whitefield un imposteur qui volait les montres de ses prosélytes. Les Walpole ne valent guère mieux que leur prochain. Le vieil oncle Horace est constamment représenté comme un bouffon grossier, brutal et avare; son fils est digne d'un tel père. Bref, s'il faut s'en rapporter au discernement de ce juge sagace de la nature humaine, l'Angleterre de son temps n'avait d'esprit et de vertu que ce que le ciel en avait distribué entre lui, lord Waldegrave et le maréchal Conway.

Ne cherchez donc pas chez un pareil écrivain le charme que répandent dans un ouvrage l'élévation du cœur et la tendresse des sentiments. Lorsqu'il voulait faire l'humain et le magnanime, car il se donnait aussi cette affectation quelquefois pour varier, il outrait grotesquement son nouveau rôle. Par exemple, il nous dit qu'il ne voulut jamais se lier avec Pitt (lord Chatham). Et pourquoi? Parce que M. Pitt avait été parmi les persécuteurs de son père? ou parce que, ainsi qu'il le répète souvent, M. Pitt était un homme désagréable dans la vie privée? Nullement, mais parce que M. Pitt aimait trop la guerre et sacrifiait tout à la vaine gloire. N'est-ce pas risible qu'un persifleur comme Horace Walpole se soit persuadé que cette affectation hypocrite en imposerait au plus obtus de ses lecteurs? Si Molière avait placé de pareilles phrases dans la bouche

de Tartufe, nous aurions dit qu'il outrait les invraisemblances permises à la fiction, et qu'Orgon ne pouvait être dupe de cette maladresse. Sur les vingt-six années qu'Horace Walpole siégea au Parlement, il y eut treize années de guerre. Eh bien ! pendant ces treize années, il ne prononça pas à la Chambre une seule parole, il n'émit pas un seul vote qui tendissent à la paix. Son plus intime ami, le seul ami vraiment auquel il paraisse avoir été sincèrement attaché, le maréchal Conway, était un militaire très-amoureux de sa profession, et suppliant sans cesse M. Pitt de l'employer. Conway était un héros pour solliciter le commandement de ces expéditions que M. Pitt ne pouvait préparer sans être un monstre !

Quel est donc le charme, l'irrésistible charme des écrits d'Horace Walpole ? L'art d'amuser sans trop émouvoir. Il ne saurait convaincre la raison, ni remplir l'imagination, ni toucher le cœur ; mais il entretient ingénieusement dans l'esprit une attention facile et agréable ; il avait cette qualité à lui, une qualité qui se retrouvait dans tout ce qu'il faisait, dans ses bâtisses, dans ses jardins, dans son ameublement, dans la matière et la forme de ses livres. Pour nous servir de la classification peu exacte sans doute qu'inventa Akenside dans son *Traité des Plaisirs de l'imagination*, avec le sublime et le beau Horace Walpole n'avait aucune affinité ; mais la fantaisie était son domaine. On aurait pu inscrire sur la porte de tous ses appartements et au frontispice de tous ses livres l'épigraphe qu'il a mise lui-même à son *Catalogue des auteurs rois et nobles :*

DOVE DIAVOLO, MESSER LUDOVICO, AVETE PIGLIATE TANTE COGLIONERIE.

Dans sa villa chaque chambre était un musée, chaque meuble une curiosité ; il y avait quelque chose d'étrange dans la forme de la pelle, et une longue histoire se rattachait au cordon de la sonnette. On s'égarait là dans un monde de raretés d'une valeur intrinsèquement nulle, mais si singulières par la façon et la forme, mais associées à des noms et à des événements si remarquables que vous ne pouviez leur refuser un moment d'attention. Un moment, et c'était assez. Quelque nouvelle relique, quelque nouvelle pièce unique, quelque nouvel émail apparaissait tout aussitôt. Un tiroir de colifichets se fermait-il, un autre s'ouvrait. Il en est de même des écrits d'Horace Walpole. Ce n'est ni leur utilité ni leur beauté qui fait leur prix ; ils sont aux écrits des grands historiens et des grands poëtes ce que Strawberry-Hill était au muséum de sir Hans Sloane ou à la galerie de Florence. Horace Walpole nous y montre sans cesse des choses qui n'ont pas une valeur considérable sans doute, mais des choses que nous aimons à voir et que nous ne voyons que là. Ce sont des babioles, mais qui deviennent des curiosités, soit par une main-d'œuvre bizarre, soit par quelque souvenir qu'elles rappellent. Son style est un de ces styles à part qui plaisent à tout le monde, et que personne ne pourrait imiter sans danger. Horace Walpole est un *maniériste* qui s'est fait une seconde nature de sa *manière*. Son affectation lui est si facile, si habituelle, qu'on ne saurait vraiment l'appeler affectation. L'affectation est son essence ; elle envahit toutes ses pensées et toutes ses phrases : ôtez-la-lui, il ne lui restera rien. Il frappe de nouveaux mots à son coin, il détourne le sens des mots anciens, et torture ses phrases à faire faire la grimace

aux grammairiens; mais tout cela lui coûte si peu d'efforts, il y parvient avec tant d'aisance, qu'on dirait qu'il ne saurait agir autrement. Son esprit ressemblait beaucoup à celui de ces deux poëtes, Donne et Cowley; il naissait de la perception exquise de ces points d'analogie et de ces points de contraste qui échappent à l'observation commune. Comme Donne et Cowley, H. Walpole nous étonne perpétuellement par le rapprochement imprévu de deux idées qui, au premier abord, semblent n'avoir aucune liaison entre elles; mais il n'affectait pas, comme Donne et Cowley, la gravité d'un sermon ou d'une leçon morale, il n'empruntait ses exemples ni au laboratoire du savant ni à la philosophie des écoles. Son ton était léger et leste; ses textes, les textes de la salle du club et de la salle de bal. Aussi ces étranges combinaisons, ces allusions prétentieuses, quoique ressemblant à celles qui nous ennuient à la mort dans les poëmes du temps de Charles Ier, se font lire avec un plaisir toujours nouveau.

Avoir tant écrit et être si rarement ennuyeux, c'est le problème résolu par Horace Walpole. Peu importent les sujets; même dans ceux que de grands talents ont rarement cherché à rendre populaires, personne n'a laissé moins que lui de ces pages qu'on saute volontiers. Comparez ses *Doutes historiques sur Richard III* avec les volumes de Whitaker et de Chalmers sur une question bien autrement intéressante, le caractère de Marie Stuart. Comparez ses *Anecdotes de la peinture* avec les *Anecdotes* de Nichols, ou même avec les *Querelles des auteurs* et les *Misères des auteurs* de M. Disraeli; vous reconnaissez tout d'abord la supériorité d'Horace Walpole; il n'est ni plus érudit, ni plus exact, ni plus fort de lo-

gique; mais il a l'art d'écrire ce que tout le monde lit volontiers; il rejette tout ce qui n'est pas attrayant dans le sujet; il ne conserve que ce qui est amusant par lui-même, ou ce qui peut le devenir par l'artifice de la diction. Aux autres il abandonne les indigestes produits de la science archéologique et nous sert un banquet digne d'un épicurien de Rome, une suite de morceaux délicats, des cervelles de rossignols, de la laitance de muge; puis, au dessert, ces fruits seulement qu'a mûris et dorés un beau soleil. C'est là, pensons-nous, le grand mérite de son roman (*le Château d'Otrante*). On y remarque peu d'art dans le dessin des caractères. Son Manfred est un tyran comme tous les tyrans, son père Jérôme un confesseur comme tous les confesseurs, Théodore un jeune amoureux comme tous les amoureux, Isabelle et Mathilde sont deux jeunes demoiselles comme on en trouve dans les mille châteaux italiens où les condottieri ont fait leurs orgies, et où des duchesses captives ont roucoulé leurs doléances. Nous ne saurions beaucoup admirer ce géant dont on exhume le glaive dans une partie du globe, dont le casque tombe d'un nuage dans une autre, et qui, après avoir fait bien du tintamarre pendant quelques jours, finit par renverser la maison à coups de pied; mais le roman, bon ou mauvais, marche toujours : pas de digressions, pas de descriptions hors de propos ni de longs discours. Chaque phrase fait avancer l'action, l'intérêt se soutient et se renouvelle; le merveilleux est absurde, les personnages sont insipides, mais aucun lecteur ne déclare le livre ennuyeux.

Les *Lettres* d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes

de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa correspondance que dans ses livres. On lui pardonne plus volontiers dans des lettres familières ses jugements bizarres, extravagants et variables sur les hommes et les choses; il ne s'y livre pas autant que dans ses *Mémoires* à son instinct de dénigrement, à son amère ironie, à son persiflage. Un auteur épistolaire doit être civil et bienveillant pour son correspondant, tout au moins.

Horace Walpole aimait à écrire une lettre, et avait évidemment étudié l'art de l'écrire. C'était par le fait le genre qui convenait le mieux à un pareil homme, à un homme très-ambitieux de prendre rang parmi les beaux esprits, mais ayant toujours peur de compromettre son titre de gentilhomme. Il n'y avait rien de vulgaire dans l'acte d'écrire une lettre. Ni l'enseigne Northerton, cet officier antilittéraire du roman de *Tom Jones*, ni même ce capitaine de dragons que Swift a peint dans ses satires, braves militaires, avec lesquels Horace Walpole avait des sympathies communes, tout auteur d'in-quarto qu'il était, n'auraient nié qu'un gentilhomme peut quelquefois entrer en correspondance avec un ami. Il est difficile de décider si Horace Walpole travaillait beaucoup la composition de ses lettres. Certains passages semblent tout à fait spontanés; mais l'air de l'aisance peut aussi être l'effet du travail. Certains passages sentent très-certainement l'artifice et l'étude; mais ceux-là peuvent avoir été produits sans effort par un esprit exercé. Dans l'un et l'autre cas le doute subsiste; qui nous dira que nous devinons juste à travers tant d'art et tant d'esprit, tant d'affectation et tant de naturel?

Les lettres d'Horace Walpole forment plusieurs séries[1]; celles qui s'adressent à sir H. Mann ont l'avantage de présenter un ensemble, un journal régulier des transactions qui lui parurent les plus importantes pendant les vingt dernières années du règne de Georges II. Les plus anciennes en date contiennent le récit le plus animé et le plus intéressant que nous possédions de la *grande bataille Walpoléenne*, comme l'appelle Junius. Horace Walpole entra à la Chambre des communes juste à temps pour être témoin des derniers efforts désespérés de son père, qui, entouré d'ennemis et de

[1] Dans un article consacré à Horace Walpole, la *Quarterly Review* fait remarquer comment peu à peu cet *écrivain de petits essais et de commérages épistolaires* est devenu un auteur volumineux et important. Peu de temps après sa mort furent publiés cinq gros in-quarto de ses *Opuscules*, et depuis ce temps il a paru la valeur de cinq autres gros volumes de ses *Mémoires* et de ses *Lettres*, formant en tout plus de deux mille lettres adressées à des correspondants *réguliers*; mais sans y comprendre celles à Mme du Deffant, au maréchal Conway, à lord Hertford, etc. Outre les ouvrages légués à M. Berry et à ses filles, qui les publièrent dans l'édition in-quarto, Horace Walpole avait laissé à Strawberry-Hill deux coffres dont le plus large était marqué A et le moins large B, recommandant qu'après sa mort ses exécuteurs testamentaires *entourassent d'une corde et scellassent le coffre A* pour être délivré, sans être ouvert, au fils aîné de sa grande-nièce, Laure, lady Waldegrave, lorsqu'il aurait vingt-cinq ans. Cette période expira en 1810 et le coffre fut ouvert par le feu comte de Waldegrave, qui y trouva un grand nombre de manuscrits, entre autres les *Mémoires des dix dernières années de Georges II* publiés seulement en 1822 par lord Holland, et les *Lettres à sir Horace Mann*, dont une première série fut éditée en 1833 par lord Dover; la seconde, en 1843, par un anonyme; la troisième, en 1844, par lord Euston. On ne sait pas si le coffre B ne contient pas d'autres manuscrits que les *Mémoires du règne de Georges III* publiés récemment et faisant suite aux *Mémoires des dix dernières années de Georges II*.

traîtres, mais avec un courage digne de la fameuse colonne anglaise à Fontenoy, maintint son terrain en ne cessant de combattre, d'abord pour la victoire, ensuite pour une honorable retraite. Horace se rangea comme de raison du côté de sa famille. Lord Dover, éditeur de cette série, ne craint pas, malgré son impartialité habituelle, de s'enrôler sous la même bannière, et il pousse l'enthousiasme jusqu'à proclamer sir Robert Walpole l'HONNEUR DES WHIGS!

Sir Robert, croyons-nous, ne méritait ni cet éloge ni les outrageantes épithètes si souvent accouplées à son nom. Son portrait est encore à faire, et pour être fidèle il ne doit ressembler ni au portrait tracé par Coxe, ni à celui de Smollett.

II

SIR ROBERT WALPOLE.

Sir Robert Walpole avait incontestablement de grands talents et de grandes qualités. Il n'était, il est vrai, ni un brillant orateur comme les chefs du parti de l'opposition, ni un profond érudit comme Carteret, ni un homme d'esprit et de bonnes manières comme Chesterfield. Sous tous ces rapports son infériorité est remarquable. Quelques bribes d'Horace et une ou deux anecdotes classiques composaient son bagage littéraire; ses connaissances en histoire étaient si limitées, que dans la discussion sur le bill de l'excise, il fut forcé de demander à l'attorney général Yorke ce qu'étaient Emp-

son et Dudley [1]. Ses manières étaient un peu trop rudes et bruyantes, même pour le siècle de ces squires campagnards dont Western et Tophall sont deux types. Cessait-il de parler politique, il ne savait parler que des femmes, et ce texte favori l'inspirait d'une verve dont la licence choquait cette génération qui ménageait peu ses termes; licence tout à fait inconvenante pour un homme de son rang et de son âge. Les turbulentes orgies de ses fêtes à Houghton scandalisaient beaucoup les personnes graves, et chassaient annuellement du domaine voisin de Rainham son collègue et son parent, lord Townshend.

Mais s'il ignorait l'histoire générale et la littérature générale, il connaissait mieux qu'aucun de ses contemporains ce qui lui était le plus utile à connaître : les hommes, la nation anglaise, la cour, la Chambre des communes et son département ministériel. Il n'était pas très-instruit des affaires étrangères, mais son jugement était si sûr, que le peu qu'il en savait lui faisait deviner le reste. Passé maître dans les débats de la Chambre, excellent tacticien parlementaire, homme d'Etat supérieur, personne ne sut apporter plus de persévérance ou plus de méthode au maniement des affaires; aucun ministre ne travaillait plus que lui, et cependant aucun n'avait autant de loisir.

Sir Robert n'était pas un méchant homme; mais il

[1] Sir Richard Empson et Edmond Dudley étaient deux ministres de Henri VII qui remplissaient, dit-on, les coffres du roi par toutes sortes de concussions. La chronique du temps les appelle *fiscales judices*, ce qui pourrait se traduire librement par *juges de la trésorerie* ou *du fisc*. Ils furent arrêtés et mis en jugement sous Henri VIII et condamnés à mort.

n'avait vu pendant trente ans que le mauvais côté de la nature humaine. Il s'était familiarisé avec la méchanceté des bonnes gens et la perfidie des gens d'honneur. Des hommes très-fiers avaient baisé la poussière de ses pieds; des patriotes l'avaient prié de surenchérir à la vente de leur intégrité affichée partout. Il disait après sa chute que c'était une dangereuse chose que d'être ministre, et qu'il y avait peu de caractères qui ne finissent par se gâter au contact de tant de bassesse et de dépravation. Il faut avouer à son honneur qu'il n'est guère d'hommes qui soient sortis d'une pareille épreuve aussi peu atteints que lui par la contagion qu'il avait traversée. Il se retira après vingt ans de pouvoir, nullement aigri, sans dureté de cœur, avec des goûts simples, des manières franches et capable d'amitié. Aucune tache de trahison, d'ingratitude ou de cruauté ne souilla sa mémoire. La haine des factions a prodigué à son nom tous les outrages, mais elle a été forcée de convenir qu'il ne fut pas un homme de sang. Ce ne serait pas un éloge pour un homme d'Etat de nos jours ; c'était alors une distinction rare et honorable. Les luttes des partis s'étaient longtemps signalées en Angleterre par une férocité indigne d'un peuple civilisé. Sir Robert Walpole fut le ministre qui donna à ce gouvernement ce caractère de douceur qu'il a depuis généralement conservé. Il lui était parfaitement prouvé que plusieurs de ses antagonistes correspondaient avec le Prétendant : il avait à sa merci la vie de plusieurs. Les précédents des whigs et des tories ne lui faisaient pas faute s'il eût voulu profiter de cet avantage impitoyablement. Avec une clémence ou une bonhomie à laquelle la postérité n'a jamais rendu justice, il se laissa

entraver, vilipender, et enfin renverser par un parti dont il tenait plusieurs têtes en son pouvoir.

Il pratiqua la corruption sur une grande échelle : cela est incontestable ; mais a-t-il mérité toutes les invectives dont il fut accablé à ce sujet? On ne peut blâmer un homme parce qu'il n'est pas supérieur à son siècle par sa vertu. Acheter les votes des électeurs est aussi immoral qu'acheter les votes des mandataires. Le candidat qui donne cinq guinées à un électeur est aussi coupable que l'homme qui en donne trois cents à un membre élu. Cependant, aujourd'hui est-on trouvé malhonnête et improbe, fait-on semblant de ne pas vous connaître, est-on repoussé d'un club à grand renfort de boules noires, parce que sous l'ancien système électoral on a été élu pour représenter East-Retford, Liverpool ou Stafford, par la seule voie qui vous était ouverte? Sir Robert Walpole gouvernait par la corruption, parce que de son temps il était impossible de gouverner autrement. La corruption n'était pas nécessaire aux Tudors, parce que leurs Parlements étaient trop faibles contre l'autorité royale. La publicité donnée dans ces derniers temps aux débats parlementaires a relevé la moralité des hommes publics ; tel est le pouvoir de l'opinion, que, même avant le bill de réforme, le soupçon d'avoir payé un vote argent comptant aurait suffi pour perdre un ministre. Mais, pendant le siècle qui suivit la Restauration, la Chambre des communes était de la nature de ces assemblées qu'il faut conduire par la corruption si on veut les conduire. Elle n'était pas, comme au seizième siècle, tenue en respect par le trône ; elle n'était pas, comme au dix-neuvième, tenue en respect par l'opinion publique ; sa constitution

était oligarchique, ses délibérations étaient secrètes, son crédit dans l'Etat immense ; le gouvernement avait donc toutes sortes de motifs d'offrir de l'argent ; plusieurs membres (à moins d'être des hommes d'une intégrité scrupuleuse) n'avaient aucun motif pour en refuser. Sous le règne de Charles II, en conséquence, la pratique d'acheter des votes dans la Chambre fut introduite par l'audacieux Clifford et portée bien loin par le déhonté Danby. La révolution de 1688, quelque grands et nombreux que fussent les bienfaits dont elle a été directement et indirectement la cause, ne fit d'abord qu'aggraver le mal. La Chambre des communes était devenue plus puissante que jamais, et les prérogatives de la couronne de plus en plus limitées ; on avait complétement brisé ces traditions dans lesquelles consistait son pouvoir, bien plus que dans sa prérogative légale. Jamais prince ne fut plus déserté et plus embarrassé que Guillaume III. Le parti qui défendait son titre était disposé sur une foule de questions à rogner sa prérogative, le parti favorable à la prérogative était l'ennemi du titre ; aucun parti ne voyait à la fois de bon œil la royauté et la personne du roi. Mais, tandis que l'influence de la Chambre des communes dans le gouvernement devenait la plus forte, l'influence du peuple sur la Chambre allait déclinant. Peu importait, du temps de Charles Ier, que la Chambre fût choisie ou non par le peuple ; elle était certaine d'agir pour le peuple, parce que sans l'appui du peuple elle eût été à la merci de la cour. Or, la cour une fois à la merci de la Chambre, cette bande de membres non élus par le peuple n'avaient plus d'autres suffrages à capter que le leur. Ceux-là même qui procédaient directement de l'élection

populaire ne vivaient pas, comme à présent, sous la perpétuelle contrainte de leur responsabilité. Les électeurs n'étaient pas encore instruits jour par jour des votes et des discours de leurs mandataires. Les priviléges autrefois indispensables à la sécurité et à l'autorité des Parlements devenaient superflus, mais ils étaient maintenus soigneusement par les législateurs honnêtes comme une relique vénérable ; par les législateurs corrompus comme un instrument utile à leur égoïsme. Autrefois excellentes armes pour les communes dans leur long et douteux conflit avec des souverains puissants, ces priviléges se transformaient en appareil de défense pour les membres élus contre leurs électeurs. Le secret des discussions, qui fut nécessaire alors que le Conseil privé avait l'habitude d'envoyer à la Tour les chefs de l'opposition, se continuait à une époque où un vote de la Chambre suffisait pour renverser le ministre le plus puissant.

Le gouvernement ne pouvait marcher tant que le Parlement ne serait pas contenu. Mais comment contenir le Parlement? Trois siècles auparavant, un ministre se fût contenté de l'appui de la couronne. Il se contenterait aujourd'hui, pensons-nous, de jouir de la confiance et de l'approbation de la *majorité* des classes moyennes. Il y a cent ans que ce n'eût pas été assez d'avoir à la fois pour lui le peuple et la couronne. Le Parlement avait secoué le contrôle de la prérogative royale et il n'était pas tombé encore lui-même sous le contrôle de l'opinion publique. Une grande partie de ses membres n'avaient d'autre motif pour soutenir un ministère que leur intérêt personnel, dans le sens le plus vil du mot. En un tel état de choses, le pays ne

pouvait être gouverné que par la corruption. Bolingbroke, le plus habile et le plus véhément de ceux qui criaient contre ce moyen de gouvernement, n'avait d'autre remède à proposer que de fortifier la prérogative royale. Le remède eût été efficace, mais n'aurait-il pas été pire que le mal? Le vice était dans la constitution de la législature, et c'est une grossière injustice de blâmer des ministres qui, pour agir sur la législature, avaient recours au seul moyen qu'ils eussent d'agir sur elle. Ils se soumettaient à cette extorsion, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. On pourrait tout aussi bien accuser les pauvres fermiers des lowlands d'Ecosse, qui payaient tribut à Rob-Roy, de corrompre la vertu des montagnards, que sir Robert Walpole de corrompre la vertu du Parlement. Quel était son crime? De placer son argent avec plus d'adresse et d'en tirer un meilleur retour qu'aucun de ceux qui le précédèrent ou qui lui ont succédé.

Il était lui-même incorruptible par l'argent. Sa passion dominante était l'amour du pouvoir : le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de n'avoir jamais eu le scrupule de sacrifier les intérêts de son pays à cette passion.

Une des maximes que, selon son fils, il répétait le plus souvent était : *quieta non movere*, « ne remuez pas l'eau qui dort! » C'était en effet sur cette maxime qu'il réglait sa conduite politique, maxime d'un homme plus jaloux de conserver longtemps le pouvoir que d'en faire bon usage. N'est-il pas remarquable que, pendant plus de vingt ans qu'il fut à la tête des affaires, aucune grande mesure, aucune amélioration importante, aucune tentative heureuse ou malheureuse de modifier

nos institutions ne signalent la période de son ascendant ? Ce n'était pas qu'il ne vît clairement qu'il y avait d'utiles changements à faire. Il avait été élevé à l'école de la tolérance aux pieds de Somers et de Burnet ; il désapprouvait les lois honteuses contre les dissidents ; mais il ne put se décider jamais à porter à la Chambre la proposition de les abolir. Les dissidents lui représentaient l'injustice avec laquelle on les traitait ; ils protestaient de leur ferme attachement à la maison de Brunswick et au parti whig ; ils lui rappelaient les déclarations réitérées de sa bonne volonté pour eux. Sir Robert écoutait, consentait, promettait, et ne faisait rien. Enfin la question fut soulevée par d'autres : le ministre hésita, et, après un discours évasif, vota contre. La vérité est qu'il n'oublia jamais la terrible explosion du fanatisme anglican que la folle persécution de ce prédicateur extravagant appelé Sacheverell avait provoquée sous la reine Anne. Si les dissidents avaient été turbulents, il les aurait probablement satisfaits ; mais n'appréhendant d'eux aucun danger, il ne voulut pas courir le moindre risque en leur faveur. Relativement à d'autres questions, ce fut le même système. Il connaissait la situation des montagnes d'Ecosse. Il ne cessait de prédire une autre insurrection dans cette partie de la Grande-Bretagne. Eh bien ! pendant le long bail de son pouvoir, il n'essaya jamais de faire ce qui était alors le plus pressant devoir d'un ministre anglais. Personne ne savait mieux que lui qu'il fallait briser l'autorité des chefs de clans et établir l'autorité de la loi jusqu'au coin le plus éloigné de l'île britannique ; mais quel que fût le danger pour l'avenir, les montagnes d'Ecosse ne remuaient pas encore ; il se

contenta d'expédients selon la circonstance, laissant le reste à ses successeurs, qui eurent à conquérir les highlands au milieu d'une guerre avec la France, parce que sir Robert Walpole n'avait pas voulu y régulariser le gouvernement pendant la paix.

Quelquefois, en dépit de toute sa prudence, il éprouva que telles mesures qu'il avait espéré faire accepter paisiblement provoquaient une vive agitation. Dans ces cas-là, il les modifiait ou les retirait. Ce fut ainsi qu'il révoqua la patente accordée à Wood[1] pour satisfaire le mécontentement absurde de l'Irlande; ce fut ainsi qu'il réduisit à rien le bill rendu au sujet de l'*émeute Porteous*, de peur d'exaspérer l'Ecosse[2]; ce fut ainsi qu'il abandonna le *bill d'excise* aussitôt qu'il vit que les grandes villes d'Angleterre y étaient opposées. Le langage qu'il tint au sujet de cette mesure dans la session suivante est très-caractéristique. Pulteney insinuait que le bill serait présenté de nouveau.

[1] Il s'agit de la patente obtenue par un W. Wood pour émettre une certaine quantité de monnaie de cuivre en Irlande. Le Parlement irlandais déclara cette monnaie de mauvais aloi : il réclama surtout contre le privilége accordé à un individu. L'affaire ayant été soumise en dernier ressort à la Chambre des lords en Angleterre et au Conseil privé, la monnaie de Wood se trouva excellente. Sir Isaac Newton et les autres employés de l'hôtel des monnaies de Londres l'approuvèrent. Le Conseil privé justifia complétement le privilége de la couronne. La Chambre des lords décida dans le même sens ; mais les pamphlets de Swift (*Lettres du drapier*) entretinrent longtemps en Irlande l'agitation provoquée par cet incident, et Wood fut forcé de réduire le taux nominal de sa monnaie de cent mille à quarante mille livres sterling.

[2] C'est le sujet du roman de Walter Scott : *the Heart of Midlothian*, ou *la Prison d'Édimbourg*.

« Quant à ce méchant projet, comme il plaît au préopinant de l'appeler, dit sir Robert, il voudrait en vain persuader que je n'y ai pas renoncé : je puis, quant à moi, certifier à la Chambre que je ne suis pas assez insensé pour m'engager encore dans rien de ce qui ressemblerait à une *excise*, quoique, à vous dire mon opinion personnelle, je croie encore que c'était un projet qui eût été certainement utile à la nation. »

La conduite de sir Robert Walpole relativement à la guerre d'Espagne est la grande tache de sa vie politique. L'archidiacre Coxe s'imaginait avoir découvert le principe dominant et uniforme auquel pouvaient se rattacher tous les actes politiques de son héros. Ce principe était, dit le biographe, l'AMOUR DE LA PAIX ! On ne saurait décerner un plus bel éloge à un homme d'Etat. Mais il est au-dessus des mérites de sir Robert Walpole. Le principe exclusif de sa politique fut en effet l'amour de la paix, mais dans un autre sens que l'entend l'archidiacre Coxe. La paix que cherchait sir Robert Walpole n'était pas la paix du pays, c'était celle de sa propre administration. Pendant la majeure partie de sa carrière, il ne sépara jamais ces deux buts importants. Il fut enfin réduit à l'alternative, ou de plonger l'Etat dans une guerre sans prétexte légitime et dont le succès ne pouvait promettre rien de bon, ou d'avoir à faire tête à une violente opposition dans le pays, dans le Parlement et même dans le cabinet du roi. Convaincu de l'absurdité du cri qui s'élevait contre l'Espagne, mais voyant son portefeuille menacé, il eut bientôt fait son choix. Il préféra une guerre injuste à une session orageuse. Il est impossible de dire d'un ministre qui agit ainsi que l'amour de la paix fut le grand principe

de sa politique. Encore une fois son amour de la paix était l'amour du pouvoir.

L'éloge auquel il a droit, le voici : il comprit mieux qu'aucun de ses contemporains les véritables intérêts de son pays, et il les servit toutes les fois que ces intérêts ne se trouvaient pas incompatibles avec son ambition. Ce n'était que dans les crises de la politique générale qu'il redoutait le mouvement et avait recours aux compromis ; dans la lutte de son influence particulière, il n'y avait ni hésitation ni timidité. Il voulait tout ou rien. Tout membre de son administration qui refusait de se soumettre à son ascendant était renvoyé ou forcé de se démettre. Prodigue de toute autre chose, il n'était avare que du pouvoir. Prudent partout ailleurs, le ministre était-il menacé : il avait la hardiesse de Wolsey ou de Chatham. Il aurait pu aisément consolider son autorité s'il eût pu consentir à la partager avec d'autres; mais il n'en eût pas cédé une parcelle pour acheter des défenseurs qui lui auraient garanti le reste. Cette politique lui valut d'habiles ennemis et de faibles alliés. Ses auxiliaires les plus distingués l'abandonnèrent un à un pour joindre les rangs de l'opposition. Il fit face à l'armée croissante de ses ennemis avec un courage inébranlable, et trouva préférable de les voir tous ligués contre son pouvoir plutôt que de leur en donner la moindre part.

L'opposition était formidable; elle avait à sa tête deux personnes royales, le chef exilé de la maison de Stuart, l'héritier disgracié de la maison de Brunswick. Une fraction de ses membres recevait ses instructions d'Avignon, une autre tenait ses conférences aux banquets de Norfolk-House. La majorité des propriétaires

de province, la majorité du clergé des paroisses, une des deux universités, un fort parti dans la Cité de Londres et dans les autres grandes villes, étaient décidément contraires au gouvernement. Des hommes de lettres, les uns avaient été exaspérés par la négligence avec laquelle les traitait le ministre, négligence d'autant plus remarquable que ses prédécesseurs, whigs et tories, courtisèrent avec munificence les gens d'esprit et les poëtes ; les autres suivaient sincèrement l'inspiration de l'esprit de parti; presque tous marchaient avec l'opposition. A vrai dire, de ce côté se trouvait tout ce qui séduit les imaginations ardentes : les vieux souvenirs du passé, les espérances et les rêves de l'avenir, les théories de la fidélité aux rois légitimes, les théories de la liberté, l'enthousiasme du royaliste, l'enthousiasme du républicain. Le gentilhomme tory, nourri à l'université d'Oxford des doctrines de Filmer[1] et de Sacheverell, fier des exploits de ses aïeux qui avaient combattu avec Rupert à Marston-Moor, qui avaient soutenu le siége de leurs châteaux contre Fairfax, qui avaient été créés chevaliers « du Chêne royal » au retour du roi, se rangeait dans cette catégorie où l'opposition au ministère n'était qu'un prétexte pour attaquer la dynastie régnante.

Le jeune républicain, encore rempli de son Tite-Live et de son Lucain, admirateur de Hampden, de Russell et de Sidney, se ralliait avec une égale ardeur à ceux dont les voix faisaient retentir l'écho de Saint-Etienne

[1] Filmer, auteur de l'*Anarchie d'une monarchie sincère* et du *Patriarche*, ouvrages réfutés par Sidney. — Voir sur Sacheverell la biographie d'Atterbury.

de leurs déclamations contre la tyrannie et la perfidie des cours. Un si grand nombre de jeunes politiques se laissaient prendre à ces harangues que sir Robert, dans un de ses meilleurs discours, dit que l'opposition contre lui se composait de trois sections, des *tories*, des *whigs mécontents*, connus sous le nom de patriotes, et des *enfants*. Par le fait, tout jeune homme d'une imagination vive, quelle que fût sa tendance politique, s'enrôlait dans le parti contraire au gouvernement, et quelques-uns des plus distingués, Pitt, par exemple, parmi les hommes d'Etat, et Samuel Johnson parmi les gens de lettres, avouèrent depuis tout haut leur erreur.

L'opposition avait un aspect imposant, alors même qu'elle n'était qu'une minorité. Parmi ceux qui, dans le Parlement ou hors le Parlement, attaquaient l'administration de sir Robert Walpole, étaient Bolingbroke, Carteret, Chesterfield, Argyle, Pulteney, Wyndham, Dodington, Pitt, Lyttleton, Barnard, Pope, Swift, Gay, Arbuthnot, Fielding, Johnson, Thomson, Akenside, Glover.

Ce qui fit longtemps la sauvegarde de sir Robert fut que l'opposition se divisa en deux partis diamétralement opposés l'un à l'autre dans leurs opinions politiques. Cette même circonstance fut aussi plus tard ce qui devait le perdre. Les chefs de la minorité savaient qu'il leur serait difficile de proposer une mesure importante sans produire aussitôt un schisme dans l'opposition. C'était avec beaucoup de peine que les whigs avaient été persuadés de donner un vote muet pour le rappel de l'acte des Parlements septennaux. Les tories, d'autre part, ne pouvaient se décider à soutenir la motion de Pulteney tendant à augmenter l'allocation du

prince Frédéric. Les deux partis s'étaient cordialement concertés pour provoquer la guerre avec l'Espagne; mais ils avaient eu leur guerre. La haine de sir Robert Walpole était presque le seul sentiment qui leur fût commun. Sur ce point unique, ils concentrèrent donc toutes leurs forces. Avec une grossière ignorance, ou une grossière improbité, ils représentèrent le ministre comme le principal fléau de l'Etat. Son renvoi, son châtiment, devait être la panacée de tous les maux de la nation. Que ferait-on après sa chute ? comment prévenir plus tard un mauvais choix de ministre ? A ces questions autant de réponses qu'il y avait de bruyants et de sots bavards dans l'opposition. Un cri seul ralliait toutes les voix : « A bas Walpole ! » On rétrécit tellement ce terrain, on rendit cette question si personnelle, qu'on finit par faire entendre aux autres membres du cabinet qu'au premier ministre seul on refuserait de faire quartier; ses instruments conserveraient leurs têtes, leurs fortunes, même leurs places, si le grand corrupteur était livré à la juste vengeance de la nation.

Si les collègues de sir Robert Walpole ne s'étaient pas séparés de lui, il aurait pu encore, même après les élections défavorables de 1741, tenir tête à l'orage; mais dès qu'on sut que c'était à lui seul qu'on en voulait, et qu'en le sacrifiant on pouvait attendre des conditions avantageuses, les rangs ministériels commencèrent à chanceler, et l'on entendit le murmure de *sauve qui peut*. Sir R. Walpole fut trahi, c'est à peu près certain; mais jusqu'à quel point, c'est ce qu'il est difficile de dire. On soupçonna lord Islay, le duc de Newcastle bien plus encore : il eût été étrange, en

effet, que le duc s'abstint quand il se tramait une trahison :

> Ch' I' ho de traditor' sempre sospetto
> Che Gan fu traditor prima che nato [1].

« Perfidie est son nom, » disait sir Robert en parlant de Sa Grâce.

Jamais bataille ne fut plus vaillamment livrée que la dernière du vieux ministre. Son jugement net, sa longue expérience et son courage indomptable lui firent prolonger la guerre défensive pendant la moitié d'une session. Jusqu'au dénoûment, jamais son cœur ne faiblit, et, lorsque enfin il céda, ce ne fut pas aux menaces de ses ennemis, mais aux supplications de ses partisans découragés et lui refusant leur concours. Ne pouvant plus conserver le pouvoir, il fit une retraite honorable et se réfugia dans son château, au milieu de ses tableaux et de ses jardins, laissant à ceux qui l'avaient renversé... la honte, la discorde et une courte victoire[2].

Tout tomba dans la confusion : on a prétendu qu'il fallait l'attribuer à l'adroite politique de sir Robert Walpole, et sans doute il ne négligea rien pour semer la dissension parmi ses ennemis, mais il eut peu de chose à faire. La victoire avait dissous la coalition des

[1] J'ai toujours soupçonné une trahison, et Ganello fut un traître avant même d'être né.

[2] Sir Robert Walpole se retira du ministère avec le titre de lord Orford ; il mourut en 1745, à l'âge de soixante et onze ans, dans sa terre de Houghton, où il était né. Son père, Robert Walpole, avait été simplement membre du Parlement.

deux fractions opposantes qui pendant la campagne déjà n'avaient pas été très-fidèles à leur trêve plâtrée. Les questions réservées se présentèrent en foule; mille prétentions élevèrent la voix. Impossible de suivre une ligne politique qui ne blessât pas le plus grand nombre des vainqueurs; impossible de trouver des places pour la dixième partie de ceux qui pensaient y avoir droit. Tandis que les chefs parlementaires prêchaient la patience et la confiance, tandis que leurs bataillons demandaient leur récompense à grands cris, une voix plus haute retentit du dehors, le cri terrible d'un peuple irrité sans trop savoir contre qui, et impatient sans pouvoir dire de quoi. Le jour de la rétribution était venu : l'opposition récoltait ce qu'elle avait semé. Enflammée de haine et de cupidité, désespérant du succès par les moyens de guerre ordinaires, fermant les yeux aux conséquences certaines quoique éloignées de ce qu'elle allait faire, elle avait imité ce sorcier qui évoqua un démon qu'il ne sut plus comment exorciser. Elle avait enivré l'opinion publique de ses déclamations et de ses calomnies; elle avait fait naître des espérances qu'elle ne pouvait satisfaire. La chute de sir Robert Walpole devait amener un âge d'or ou la fameuse ère millénaire, et chacun s'était peint cet âge d'or ou ce millénaire selon les fantaisies de son enthousiasme ou selon le rêve de ses désirs. Les républicains espéraient que les priviléges de la couronne seraient réduits à une ombre, les tories-jacobites que les Stuarts seraient restaurés, les tories plus modérés qu'ils allaient voir renaître les beaux jours dont l'Eglise anglicane et la propriété avaient joui pendant les dernières années de la reine Anne. Il eût été impos-

sible de satisfaire tout le monde : les vainqueurs ne satisfirent personne.

Nous n'avons aucun respect pour la mémoire de ceux qu'on appelait alors les *patriotes;* nous sommes pour les principes d'un bon gouvernement contre sir R. Walpole, et pour sir R. Walpole contre l'opposition. Qu'un système plus pur fût substitué au sien, c'était chose très-désirable; mais si l'on maintenait le système de celui-ci, nul homme n'était aussi propre que sir R. Walpole à conduire les affaires. Il existait d'effrayants abus dans le gouvernement, des abus plus que suffisants pour justifier une vive opposition; mais les adversaires de sir R. Walpole excitaient la fureur du peuple sans s'inquiéter de la mieux diriger : ils firent pire encore. Après avoir présenté le mal sous de fausses couleurs, ils y appliquèrent des remèdes impuissants et pernicieux ; ils dénoncèrent un seul homme comme l'unique cause de tous les vices d'un mauvais système qui avait été mis en œuvre avant son début dans la carrière publique, et qui gouverna encore le pays lorsque quelques-uns de ses censeurs succédèrent à son pouvoir. Ils entravèrent ses meilleures mesures; ils le poussèrent malgré lui à une guerre injuste. Parlant sans cesse en phrases oratoires de tyrannie, de corruption, de ministres détestables, de courtisans serviles, de libertés anglaises, de grande charte, de droits arrosés du sang de nos pères, de Timoléon, de Brutus, de Hampden, de Sydney, que proposaient-ils pour corriger et améliorer nos institutions ? Rien. Au lieu de diriger l'esprit public dans la voie des réformes réalisables et bien définies, qui auraient complété l'œuvre de 1688, au lieu de mettre par là notre législation en harmonie

avec la constitution, au lieu d'enlever à la couronne le moyen de faire par influence ce qu'elle ne pouvait plus faire par sa prérogative, ils excitèrent un vague besoin de changement dont ils profitèrent pendant un moment pour en être bientôt et justement les victimes.

Parmi les réformes qu'exigeait alors la situation du pays, il en était deux d'une importance incontestable, deux qui seules auraient remédié à presque tous les abus, et sans lesquelles tous les autres palliatifs eussent été inutiles : c'étaient la publicité des débats du Parlement et la suppression des bourgs pourris. On ne songea ni à l'une ni à l'autre. Sans ces deux réformes, cependant, il nous paraît démontré que toutes les autres devenaient illusoires. Quelques-uns des patriotes suggérèrent des changements qui auraient centuplé sans aucun doute les maux existants. Ces politiques prétendaient transférer la disposition des places et le commandement des troupes de la couronne au Parlement, et cela sous le prétexte que le Parlement était depuis longtemps un peuple corrompu. Etait-ce donc une garantie contre la corruption que les membres de la représentation nationale, au lieu de recevoir du ministre leur part du pillage public, se servissent eux-mêmes ?

D'autres projets dont on amusa le peuple étaient moins dangereux que celui-ci ; quelques-uns dans le nombre étaient même innocents, très-peu auraient fait du bien, la plupart étaient absurdes. Ils nous sont en grande partie révélés par les mandats ou instructions qu'après le changement de ministère divers corps électoraux envoyèrent à leurs représentants. On ne peut imaginer un plus déplorable ramassis de folies.

En première ligne est la demande de la tête de Walpole, puis viennent des doléances amères sur le déclin du commerce, déclin qui, selon ces esprits éclairés, n'avait d'autres causes que Walpole et la corruption. Ils auraient été plus près de la vérité s'ils s'en étaient pris à la guerre à laquelle ils avaient poussé Walpole par leurs criailleries. Il avait parfaitement prédit les résultats de son assentiment forcé. Le jour où l'on avait proclamé les hostilités contre l'Espagne, lorsque les hérauts d'armes furent escortés dans la Cité par les chefs de l'opposition, lorsque le prince de Galles lui-même s'arrêta à Temple-Bar pour boire au succès des armes anglaises, le ministre, entendant retentir joyeusement tous les carillons de la Cité, avait dit : « Ils peuvent sonner les cloches aujourd'hui, ils ne tarderont pas à se tordre les mains[1]. »

Un autre grief, dont nécessairement sir R. Walpole et la corruption devaient être responsables, était l'exportation exagérée des laines d'Angleterre. Au jugement des habiles électeurs de plusieurs grandes villes, porter remède à ce mal était presque aussi urgent, presque aussi essentiel que de pendre sir Robert. « Votez contre le maintien d'armées permanentes en temps de paix, » recommandait-on encore aux membres de la Chambre des communes; recommandation ridicule au milieu d'une guerre qui probablement devait durer et qui dura en effet aussi longtemps que le Parlement. « Abolissez l'acte des Parlements septennaux. » Rien de plus naturel que de voir les électeurs désirer le re-

[1] Sir Robert, qui aimait les jeux de mots, employait ici les deux verbes *ring* et *wring* qui se prononcent de même et signifient l'un *sonner* et l'autre *tordre*,

tour triennal du marché où ils vendaient leurs votes et se grisaient avec la bière des candidats; mais le rappel de l'acte de septennalité eût été un fléau pour l'Angleterre, sans la réforme totale de la constitution du corps électoral. L'unique recommandation raisonnable que nous trouvions dans ces instructions, c'est celle de réduire le nombre des fonctionnaires siégeant au Parlement, et d'en exclure les pensionnaires de la couronne. Il est clair toutefois que cette réforme n'allait pas à la racine du mal, et que, si elle eût été adoptée, très-probablement la corruption secrète aurait été plus pratiquée que jamais.

Citons encore un exemple des illusions absurdes que les déclamations des ennemis de sir Robert Walpole avaient fait naître dans le pays. Akenside était un des plus ardents et des plus exaltés parmi les jeunes patriotes hors du Parlement; lorsqu'il vit que le changement de ministère n'avait produit aucun changement de système, il exhala son indignation dans son *Epître à Curion*, le meilleur de ses poëmes, et qui semble indiquer que, s'il eût laissé la composition lyrique à Collins et à Gray pour se livrer à la satire noble et grave, il aurait pu disputer la palme à Dryden; mais, quel que soit le mérite littéraire de cette épître, nous ne saurions louer les doctrines politiques que le poëte y prêche. Akenside, dans une apostrophe enthousiaste aux grands hommes de l'antiquité, nous dit ce qu'il attendait de Pulteney au moment de la chute du tyran :

> Voyez les arts former les mœurs à la sagesse,
> De plus nobles plaisirs séduire la jeunesse,
> Et vos vœux les plus chers s'accomplir ici-bas,
> Pourvu que Curion ne nous déserte pas.

C'était donc, à ce qu'il paraît, l'affaire de *Curion* ou de Pulteney d'abolir le pharaon et les bals masqués, de réduire le jeune duc de Marlborough à la ration d'une bouteille d'eau-de-vie par jour, et de persuader à lady Vane qu'elle devait se contenter de trois amants à la fois.

Quel que fût le vœu du peuple, il n'obtint certainement rien. Sir Robert Walpole se retira en sûreté, et la multitude n'eut pas son exécution à Tower-Hill[1]. L'acte septennal ne fut pas aboli, les fonctionnaires ne furent pas exclus de la Chambre des communes; on continua d'exporter la laine, les mœurs privées continuèrent leur scandale comme sous le règne de Walpole le corrupteur; la jeunesse, ne se laissant pas *séduire par de plus nobles plaisirs*, battit toujours les watchmen, et paria avec les escrocs des courses de chevaux tout comme auparavant.

Les collègues de sir Robert Walpole, qui avaient, après sa retraite, admis dans le cabinet quelques-uns des chefs de l'opposition, se trouvèrent bientôt forcés de se soumettre à l'ascendant de l'un de leurs nouveaux alliés. C'était lord Carteret, depuis lord Granville. Aucun politique de cette époque n'avait plus de courage, plus d'ambition, plus d'activité, plus de talent pour les discussions de tribune ou pour la déclamation; aucun politique ne possédait une érudition si profonde et si étendue. Familier avec les auteurs anciens, sa connaissance des langues modernes était prodigieuse. Le Conseil privé, lorsqu'il était présent, n'avait plus besoin d'interprète. Il parlait et écrivait le

[1] Cour de la Tour de Londres, où l'on exécute les criminels d'Etat.

français, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand et même le suédois. Il avait poussé ses recherches jusqu'aux plus obscurs recoins de la littérature. Aussi versé dans le droit canon et la scolastique que dans les ouvrages des poëtes et des orateurs, il avait lu tout ce que la Saxe et la Hollande avaient produit sur les questions les plus ardues de la législation et du droit public. Harte, dans sa préface de la seconde édition de son *Histoire de Gustave-Adolphe*, rend un hommage remarquable à l'universalité du savoir de lord Carteret : « J'ai eu la bonne fortune ou la prudence de conserver intégralement mon corps d'armée, ou, en d'autres termes, mon corps de preuves. Feu le comte de Granville voulut bien se déclarer de cette opinion, surtout lorsqu'il trouva que j'avais choisi Chemnitius pour un de mes principaux guides ; car Sa Seigneurie craignait que je n'eusse pas vu cet estimable et authentique ouvrage qui est extrêmement rare. Je m'estimai heureux d'avoir satisfait Sa Seigneurie n'importe à quel minime degré, car le comte de Granville connaissait en perfection les historiens d'Allemagne et de Suède. »

Avec tout son savoir, Carteret n'était pas un pédant ni un de ces esprits froids qu'on peut comparer à ces feux dont le bois étouffe la flamme. Dans le conseil, dans la discussion, dans le monde, il brillait par sa vivacité, par son énergie. Fermeté, promptitude, hardiesse, distinguaient toutes ses mesures; sa parole avait l'éclat et l'animation de la belle éloquence; aucun malheur, public ou privé, ne pouvait abattre cet esprit toujours ardent et déterminé. Il fut à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes d'Etat.

Déjà secrétaire d'Etat sous le ministère de sir Robert

Walpole, il avait acquis beaucoup d'influence sur l'esprit de Georges Ier. Les autres ministres ne savaient pas l'allemand, le roi ne savait pas l'anglais ; toutes les communications entre Walpole et Georges avaient lieu en très-mauvais latin. Carteret étourdit ses collègues par la volubilité avec laquelle il s'adressait à Sa Majesté en allemand; ils écoutaient avec envie et terreur ces mystérieuses diphthongues gutturales qui pouvaient bien glisser dans l'oreille du monarque certaine suggestion peu d'accord avec leurs idées. Sir Robert Walpole n'était pas homme à subir un collègue tel que Carteret : le roi fut amené à abandonner son favori. Carteret se jeta dans l'opposition, et se signala à sa tête jusqu'à ce que la retraite de son ancien rival lui rendît son titre de secrétaire d'Etat.

Pendant quelques mois il fut premier ministre, ou plutôt ministre unique; il gagna la confiance et l'estime de Georges II sans perdre la haute faveur du prince de Galles. Dans les débats de la Chambre des lords, il n'avait point d'égal parmi ses collègues; parmi ses adversaires, Chesterfield seul pouvait lutter avec lui. Confiant dans ses talents et la faveur royale, il négligea tous les moyens par lesquels sir Robert Walpole s'était fortifié et maintenu. La tête remplie de traités et d'expéditions, de plans pour soutenir la reine de Hongrie et de projets pour humilier la maison de Bourbon, il abandonna dédaigneusement à d'autres tous les menus détails, et avec ces détails tous les fruits de la corruption : le patronage de l'Eglise et du barreau échut aux Pelham ; c'était une bagatelle indigne de ses soins. Un des douze juges d'Angleterre, le chief-justice Willis, si nous avons bonne mémoire, étant allé lui demander quelque bé-

néfice ecclésiastique pour un ami, Carteret lui répondit qu'il était trop occupé de la politique continentale pour songer à distribuer des places et des bénéfices. « Vous pouvez compter sur une chose, lui dit le chief-justice ; ceux qui ont besoin des places et des bénéfices iront à ceux qui ont plus de loisir. » La prédiction s'accomplit. Il aurait fallu que les affaires fussent bien importantes et bien nombreuses pour que les Pelham manquassent de loisir pour l'intrigue. La meute des coureurs de places et de pensions s'adressa donc aux Pelham. L'influence parlementaire des deux frères s'étendit de jour en jour jusqu'à ce qu'enfin ils fussent à la tête d'une majorité prononcée dans la Chambre des communes.

Leur rival, cependant, sûr de sa force, s'exaltant de ses espérances, et fier de l'orage qu'il avait conjuré sur le continent, ne voulait tolérer ni supérieur ni égal. « Ses rodomontades sont étourdissantes, dit Horace Walpole ; mais son courage et son talent sont à la hauteur de son emphase. » Il brava l'opposition de ses collègues, non pas avec la hauteur superbe du premier Pitt ou la froide et roide arrogance du second ; mais avec une joyeuse véhémence et une bonne humeur impérieuse qui renversait tout devant lui. On avait surnommé son administration le *cabinet ivre*, et cette expression ne doit pas s'entendre seulement au figuré. Carteret avait les mœurs d'un très-bon convive, et probablement que le vin de Champagne contribuait à l'entretenir dans la joyeuse extase de sa vie politique.

On ne peut être surpris qu'un esprit aussi téméraire et aussi impétueux que Carteret se laissât vaincre sur le terrain parlementaire par les artificieux et égoïstes

Pelham; mais ce qui est plus difficile à comprendre, c'est qu'il ait été généralement impopulaire dans le pays. Ses brillants talents, son caractère hardi et ouvert, auraient dû, ce nous semble, le rendre le favori du public. Mais le peuple avait subi d'amères déceptions, et Carteret eut à supporter la première explosion de son mécontentement. Sa liaison intime avec Pulteney, devenu l'homme le plus détesté d'Angleterre, fut pour lui un incident malheureux : il n'avait par le fait que trois hommes de son parti : Pulteney, le roi et le prince de Galles; singulier assemblage !

Carteret fut forcé de se démettre. Peu de temps après il fit, pour reconquérir le pouvoir, une tentative hardie, désespérée; elle ne réussit pas. De ce moment il abandonna tout espoir ambitieux, et se retira en riant avec ses livres et sa bouteille. Jamais politique ne jouit du succès avec un bonheur si franc, jamais politique ne se résigna à sa chute avec une gaieté si naturelle. «Quelque maltraité qu'il eût été, il ne parut pas, dit Horace Walpole, éprouver le moindre ressentiment, ou même d'autre sensation que celle de la soif.»

Quelles bonnes histoires sur lord Carteret dans les lettres d'Horace Walpole ! quelques-unes sans doute beaucoup exagérées. On y voit comment, au faîte de sa grandeur, il devint amoureux à première vue de lady Sophia Fermor, la jolie fille de lord Pomfret; comment il fatiguait ses collègues en leur lisant les lettres de cette aimable lady, comment il la conduisit à l'autel et puis chez lui, combien de riches bijoux il donna à sa fiancée, que d'attentions il avait pour elle au Ranelagh, et quel train de reine elle menait à son hôtel d'Arlington-street. Horace Walpole a parlé de Carteret

avec moins d'amertume que d'aucun autre homme politique de son temps, Fox excepté; circonstance d'autant plus remarquable que Carteret était un des plus acharnés ennemis de sir Robert. Dans ses *Mémoires*, Horace Walpole, après avoir passé en revue tous les hommes éminents que l'Angleterre a vus naître et dont il a souvenance, conclut en disant qu'aucun d'eux n'a eu plus de talent que lord Granville. Smollett, dans son roman d'*Humphrey Clinker*, prononce le même jugement en termes plus vulgaires : « Depuis que Granville a été mis à la porte, il n'y a eu dans ce pays aucun membre qui valût la farine dont il poudrait sa perruque. »

Il tomba, et le règne des Pelham commença. Ce fut le malheur de Carteret d'arriver au pouvoir au moment où le peuple souffrait d'une déception récente ; le peuple avait été dupe et était avide de vengeance ; il fallait une victime, et dans ces occasions les victimes de la rage populaire sont choisies comme les victimes de Jephté : la première personne qui se présente est sacrifiée. Les ressentiments du peuple étant satisfaits, à une émotion excessive succéda un calme plat ; à la soif désordonnée du nouveau, une disposition également déraisonnable d'acquiescer à tout ce qui était un fait accompli. Quelques mois auparavant, le peuple accusait volontiers de tous les crimes les hommes du pouvoir, et prêtait l'oreille à toutes les professions de foi de l'opposition ; il se laissait maintenant conduire aveuglément par les ministres, et regardait d'un œil soupçonneux toutes les prétentions au patriotisme. Le nom de patriote devenait un nom de dérision. Horace Walpole n'exagérait guère en disant que dans ce temps-là

un candidat éligible ne pouvait mieux se populariser sur les hustings qu'en déclarant qu'il n'avait jamais été et ne serait jamais un patriote.

En cette conjoncture éclata la rébellion des montagnards d'Ecosse (1745); l'alarme causée par cet événement apaisa le bruit des factions intestines. La défaite de Charles-Edouard, à Culloden, et la suppression de l'insurrection étouffèrent à jamais le parti jacobite. On fit place dans le gouvernement à quelques tories; on brocha la paix avec la France et l'Espagne. La mort enleva le prince de Galles, qui avait essayé de rallier une fraction de cette opposition formidable dont il avait été le chef contre sir Robert Walpole. Presque tous les hommes de quelque valeur dans la Chambre des communes s'attachèrent officiellement au gouvernement. Le calme de la session des Chambres ne fut troublé que par une harangue accidentelle de lord Egmont sur l'armée. Pour la première fois depuis l'avénement des Stuarts il n'y avait plus d'opposition; cette singulière bonne fortune, refusée aux plus habiles politiques, à Salisbury, à Strafford, à Clarendon, à Walpole, avait été réservée pour les Pelham.

Henri Pelham, il est vrai, n'était nullement un homme à mépriser; sa capacité était celle de sir Robert Walpole sur une moindre échelle. Sans être un brillant orateur, il était, comme son maître, assez fort dans la discussion, bon tacticien parlementaire, habile homme d'affaires. Comme son maître, il se distinguait par la netteté et la clarté de ses exposés de finances. Là s'arrêtait la ressemblance; leurs caractères différaient du tout au tout. Walpole était d'une humeur facile, mais il voulait ce qu'il voulait; ardent, vif, mais

franc jusqu'à l'impolitesse. Pelham cédait, mais en boudeur ; il était régulier dans ses mœurs, mais jaloux du décorum. Walpole était hardi par tempérament, et Pelham timide. Walpole avait à lutter contre une forte opposition, mais aucun de ses collègues n'osait lever le doigt contre lui. Presque toute l'opposition qui fut faite à Pelham lui venait des membres du cabinet dont il était le chef. Son propre payeur parla contre ses évaluations financières; son ministre de la guerre parla contre son bill de régence. En vingt-quatre heures Walpole renvoyait de la maison du roi lord Chesterfield, lord Burlington et lord Clinton ; privait de leurs postes les hauts dignitaires d'Ecosse, et ôtait leurs régiments au duc de Bolton et à lord Cobham, parce qu'il les soupçonnait d'avoir encouragé la résistanee à son bill de l'excise. Il aurait plutôt combattu avec une forte minorité sous d'habiles chefs, que toléré la mutinerie dans son propre parti. Il en aurait coûté cher à celui de ses collègues qui eût osé diviser la Chambre des communes contre lui. Pelham, lui, était disposé à tout supporter plutôt que de renvoyer un homme autour duquel aurait pu se grouper une nouvelle opposition ; il toléra donc avec une patience boudeuse l'insubordination de Pitt et de Fox ; il crut plus sûr de fermer les yeux sur leurs infractions à la discipline que de les entendre tonner contre la corruption et les ministres corrupteurs sur les bancs de l'opposition.

Le duc de Newcastle devint enfin le ministre dirigeant.

Nous sommes surpris que sir Walter Scott n'ait jamais introduit dans ses romans le duc de Newcastle. Une entrevue entre Sa Grâce et Jeanie Deans aurait été dé-

licieuse et naturelle ; il n'est guère d'hommes publics dans notre histoire dont on ait conservé tant d'anecdotes. On a pu, en citant ses conversations et ses manies, exagérer une scène ; cependant on en cite un si grand nombre qu'il faut bien y croire quand elles sont racontées, non pas seulement par les petits auteurs de Grub-street qui n'avaient pu qu'entrevoir son étoile de la Jarretière à travers les panneaux de son carrosse, mais encore par des gens qui le voyaient sans cesse au Parlement, ou assistaient à son lever dans Lincoln's-Inn-Fields. On ne peut pas plus différer de goût et d'opinion qu'Horace Walpole et Smollett, ni fréquenter des sociétés plus différentes : l'un, jouant aux cartes avec des comtesses et correspondant avec des ambassadeurs ; l'autre, passant sa vie au milieu de scribes faméliques ; cependant le *duc* d'Horace Walpole et le *duc* de Smollett se ressemblent comme si les deux portraits étaient de la même main. Le Newcastle de Smollett sort de son cabinet de toilette, la face toute barbouillée d'écume de savon pour aller embrasser l'envoyé de Maroc. Le Newcastle de Walpole force la porte du duc de Grafton malade pour baiser les emplâtres du vieux seigneur. Jamais homme ne fut plus impitoyablement immolé à la satire ; mais par le fait il était lui-même sa propre satire ; tout ce que l'art de la satire fait pour peindre les ridicules des autres, la nature l'avait fait contre lui ; tout ce qu'il y avait en lui d'absurde ressortait en relief grotesque sur le reste de son caractère ; il était une caricature vivante, ambulante et parlante ; sa démarche était un trot de coursier étourdi ; son parler était un bredouillement rapide ; il était toujours pressé et jamais à temps ; il se répandait en ten-

dres caresses et en larmes hystériques. Son éloquence rappelait celle du juge Shallow dans Shakspeare. C'était une déraison exaltée par la vivacité et l'impertinence ; son ignorance a fourni maintes anecdotes, les unes authentiques, les autres probablement inventées dans les cafés, mais toutes admirablement caractéristiques : « Ah ! oui, oui, bien sûr, Annapolis doit être défendue ; il faut envoyer des troupes à Annapolis. — Dites-moi, je vous prie, où est Annapolis ? — Le cap Breton est une île !—C'est étrange ! Montrez-la-moi sur la carte... C'est bien vrai ; elle y est, mon cher monsieur... Vous nous apportez toujours de bonnes nouvelles ; il faut que j'aille dire au roi que le cap Breton est une île. »

Et cet homme fut, pendant près de trente ans, secrétaire d'Etat, et pendant près de dix ans premier lord de la trésorerie. Son immense fortune, ses alliances héréditaires, le nombre de voix qu'il avait dans un Parlement de bourgs pourris, ne suffiraient pas pour expliquer ce fait extraordinaire: Son succès est la preuve signalée de tout ce que peut un homme qui se dévoue de cœur et d'âme à un but unique. Il était dévoré d'ambition. Sa soif d'influence et de pouvoir ressemblait à l'avarice du vieil usurier dans les *Aventures de Nigel*. C'était une passion si intense, qu'elle lui tenait lieu de talents, qu'elle inspirait des ruses à la nullité même. « N'ayez aucune affaire d'argent avec mon père, dit Marthe à lord Glenvarloch, car, tout radoteur qu'il est, il vous fera sa dupe. » Il était aussi dangereux de faire de la politique avec Newcastle que du commerce avec le vieux Trapbois. Il avait pour le pouvoir une avidité toute particulière ; il était jaloux

de tous ses collègues et presque de son propre frère. Sous un semblant de légèreté, il était le plus faux des hommes d'Etat; toutes les fortes têtes de son temps en riaient comme d'un sot, d'un bredouilleur, d'un enfant qui ne savait ce qu'il voulait... Il les joua tous les uns après les autres.

Si le pays était resté en paix, il n'est pas impossible que cet homme eût été maintenu à la direction des affaires, sans admettre personne à partager son pouvoir, jusqu'à ce que le trône fût rempli par un nouveau prince qui eût apporté avec lui de nouvelles maximes de gouvernement, de nouveaux favoris et une volonté ferme. Mais les tristes préludes de la guerre de sept ans causèrent une crise au-dessus des forces de Newcastle. Après un calme de quinze ans, l'Angleterre fut encore agitée jusque dans ses plus profondes bases. En peu de jours l'aspect de la scène politique allait changer [1].

[1] Cet article, comme on voit, conduit les événements de l'histoire d'Angleterre jusqu'à l'avénement du premier Pitt (lord Chatham).

Depuis que cet essai sur les deux Walpole a été publié pour la première fois, M. Pierre Cunningham a publié en neuf volumes in-octavo la collection complète des *Lettres* d'Horace Walpole, classées dans l'ordre chronologique, de manière à composer une véritable histoire de son temps, sous la forme épistolaire. Cette édition, publiée par M. R. Bentley, est enrichie des notes de tous les éditeurs successifs d'Horace Walpole, entre autres de celles de lord Dover, de M. Croker, des misses Berry et du révérend J. Mitford. Trente-cinq portraits admirablement gravés ajoutent au luxe de cette édition.

Digitized by Google

OLIVIER GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith, un des plus agréables écrivains anglais du dix-huitième siècle, était d'une famille saxonne et protestante, établie depuis longtemps en Irlande, et qui, comme tant d'autres familles saxonnes et protestantes, avait été, dans les temps de trouble, tourmentée et alarmée par la population indigène. Le père d'Olivier, Charles Goldsmith, avait, sous la reine Anne, étudié à l'école diocésaine d'Elphen. Ayant conçu un attachement pour la fille du maître d'école, il l'épousa, prit les ordres et se fixa dans un lieu appelé Pallas, faisant partie du comté de Longford. Là, il ne put qu'avec peine faire vivre sa femme et ses enfants avec ce qu'il gagnait, soit comme desservant de paroisse, soit comme fermier.

C'est à Pallas que naquit Olivier Goldsmith, en novembre 1728. Ce hameau, pour ce qui est des détails pratiques de la vie, était alors presque aussi éloigné de la riche et active capitale où Goldsmith passa ses dernières années, que peut l'être aujourd'hui n'importe quel défrichement du haut Canada ou n'importe quel canton de dépaissance en Australie. Aujourd'hui même, les enthousiastes qui se hasardent à entreprendre un pèlerinage au pays natal du poëte sont forcés de faire

à pied la dernière partie du trajet. Le hameau est loin de toutes les grandes routes, au milieu d'une triste plaine qui, dans la saison des pluies, se change souvent en lac. Les chemins de traverse mettraient en pièces le char à bancs qu'on voudrait y faire rouler : il est même des fondrières et des ornières où ne pourraient pénétrer les roues les plus solidement construites.

Olivier était encore enfant lorsqu'on offrit à son père une cure avec un revenu de deux cents livres sterling environ, dans le comté de Westmeath. La famille quitta donc la chaumière du désert pour une maison spacieuse sur une route fréquentée, près du village de Lissoy. Là, une servante apprit ses lettres à l'enfant qui, lorsqu'il eut sept ans, fut envoyé à une école de village, tenue par un vieux quartier-maître en retraite. Ce magister n'enseignait que la lecture, l'écriture et l'arithmétique ; mais il possédait un fonds inépuisable d'histoires sur les revenants, les *banshies* et les fées, sur les fameux chefs de bandits irlandais, Baldearg O'Donnell et Hogan le Galopeur, sur les exploits de lord Peterborough et de lord Stanhope, sur la surprise de Monjuich et le glorieux désastre de Buhuéga. Cet homme devait être de la religion protestante, mais il appartenait à la race aborigène, parlait l'idiome irlandais, et, qui plus est, improvisait des vers. Olivier devint de bonne heure et toute sa vie il ne cessa d'être un admirateur passionné de la musique irlandaise, principalement des compositions de Carolan, et il entendit la harpe de ce ménestrel exhaler ses dernières notes[1]. Il faut ajouter qu'Olivier, quoique Anglais de

[1] Thorlogh Carolan, né à Nobber en 1670 et mort en 1738 à Ros-

naissance et ayant de nombreux liens avec l'Eglise établie, ne montra jamais le moindre signe de cette méprisante antipathie avec laquelle, de son temps, la minorité dominante en Irlande regardait trop généralement la majorité conquise. Et, de fait, bien loin de partager les opinions et les sentiments de la caste à laquelle il appartenait, il conçut une aversion pour la Glorieuse et Immortelle Mémoire, ainsi que l'on désignait Guillaume III, et, même quand Georges III fut sur le trône, il soutint que la restauration de la dynastie exilée pouvait seule sauver le pays.

A l'âge de neuf ans, Goldsmith quitta l'humble école tenue par le vieux soldat et fut envoyé à diverses écoles élémentaires, où il acquit quelque connaissance des langues mortes. Il semble qu'à cette époque son existence n'était rien moins qu'heureuse. D'après l'admirable portrait qu'on voit de lui au château de Knowle [1], il avait une dureté de traits qui allait jusqu'à la laideur. La petite vérole lui avait laissé ses plus cruelles empreintes. Il était petit de taille, avec des membres mal attachés. Entre enfants, on n'est guère indulgent pour les défectuosités corporelles, et au ridicule provoqué par l'aspect du pauvre Olivier s'ajoutaient une simplicité et une prédisposition naturelle aux bévues dont il ne se défit jamais. Il devint donc le plastron et la

common. Ce ménestrel aveugle parcourait l'Irlande, improvisant ses airs et ses ballades, toujours le bienvenu dans toutes les maisons et payant ainsi l'hospitalité qu'on s'empressait de lui offrir. Goldsmith avait pu l'entendre chez son oncle Contarine, lorsque celui-ci habitait Roscommon.

[1] Ce portrait de Goldsmith est par Reynolds. Le château de Knowle est aujourd'hui à lord Amherst.

risée des autres enfants et des maîtres, montré au doigt comme un épouvantail à faire peur aux oiseaux dans la cour de récréation, et fouetté comme un imbécile dans la classe. Lorsqu'il se fut élevé à la célébrité littéraire, ceux qui l'avaient raillé autrefois interrogèrent leurs souvenirs pour raconter les incidents de son premier âge : ils citèrent des reparties et des épigrammes improvisées par lui [1], et qui, quoiqu'elles eussent passé inaperçues dans le temps, furent, vingt-cinq ans plus tard, supposées l'indication précoce du talent auquel on doit *le Vicaire de Wakefield* et *le Village abandonné*.

Dans sa dix-septième année, Olivier Goldsmith entra comme boursier au collége de la Trinité de Dublin. Les boursiers ne payaient rien pour leur nourriture ni pour leur instruction, et très-peu de chose pour leur logement ; mais ils avaient à remplir certaines obligations serviles dont ils sont depuis longtemps affranchis. Ils balayaient la cour, ils portaient le dîner sur la table de leurs supérieurs, changeaient les assiettes et ver-

[1] Quoique Goldsmith fît déjà des vers à l'âge de sept ans, quelques-unes de ces reparties pourraient bien avoir été faites après coup, par exemple celles qui ont plus d'une variante ; en voici une : dans un bal villageois, surexcité par la cornemuse, le jeune Olivier se met tout à coup à gambader seul entre deux contredanses, et le ménétrier de s'écrier : « Venez voir danser Esope. » Sur ce mot, Olivier lance au ménétrier un distique, dont M. Forster cite le premier vers de deux manières :

> Danseur et musicien sont plaisants, je l'avoue ;
> C'est Esope qui danse et son singe qui joue.

Le second vers, qui contient tout le sel de la repartie, est traduit littéralement :

> See Esop dancing and his monkey playing.

saient l'ale aux autres membres du collége. Goldsmith fut logé, avec d'autres, dans un grenier où l'on lit encore avec intérêt son nom, griffonné par lui-même sur une fenêtre. De ces greniers, maint étudiant, avec moins de talent que lui, s'est frayé une voie jusqu'à la balle de laine du lord-chancelier ou au banc des évêques. Mais Goldsmith, tout en subissant les humiliations de sa position, en perdit tous les avantages. Il négligea les études scolaires, et fut mal noté aux examens ; relégué au dernier rang de sa classe pour avoir fait le bouffon dans la salle des leçons, il se fit sévèrement réprimander pour avoir fait jouer la pompe sur un constable, et reçut des coups de canne, qui lui furent administrés par un professeur brutal, pour avoir donné un bal sous les combles à de joyeux camarades et à des demoiselles légères de la ville.

Pendant qu'Olivier menait à Dublin une vie partagée entre une sale détresse et une dissipation peu décente, son père vint à mourir, lui laissant tout juste un morceau de pain. Le jeune étudiant obtint son grade de bachelier et abandonna l'université. Il n'eut d'abord d'autre domicile que l'humble logement où sa mère se retira après son veuvage. Il avait atteint sa vingt et unième année. Il était nécessaire qu'il s'adonnât à quelque travail lucratif, et il semblait que son éducation ne l'eût rendu propre à autre chose qu'à s'habiller avec des étoffes de couleur voyante qu'il aimait comme une pie, qu'à faire une partie de cartes, qu'à chanter des airs irlandais, à jouer de la flûte, à pêcher pendant la belle saison, et à raconter des histoires de revenants au coin du feu pendant l'hiver. Cinq ou six professions furent essayées par lui tour à tour sans suc-

cès. Il se mit sur les rangs pour l'ordination ecclésiastique, mais, s'étant présenté en habit écarlate, il fut immédiatement mis à la porte du palais épiscopal. Il devint ensuite précepteur dans une famille opulente, mais quitta bientôt ces fonctions à la suite d'une dispute au jeu. Il résolut alors d'émigrer en Amérique. Ses parents furent enchantés de le voir partir pour Cork sur un bon cheval, avec trente livres sterling dans sa poche. Mais, au bout de six semaines, on le vit revenir sur un misérable bidet, sans un penny, et il informa sa mère que le bâtiment à bord duquel il avait pris son passage, ayant voulu profiter d'un bon vent qui s'était élevé pendant qu'il faisait une partie de plaisir, avait mis à la voile sans lui. Il prit alors le parti d'étudier le barreau. Un parent généreux lui avança cinquante livres sterling [1]. Avec cette somme, Goldsmith partit pour Dublin ; mais il s'y laissa entraîner dans une maison de jeu et perdit jusqu'à son dernier shilling. Il songea alors à l'étude de la médecine. On se cotisa pour lui faire un petit pécule, et il fut envoyé à Edimbourg. Il avait vingt-quatre ans. A Edimbourg il passa dix-huit mois, étant censé suivre les cours, et il glana quelques connaissances superficielles en chimie et en histoire naturelle. Il se rendit de là à Leyde, toujours prétendant étudier la médecine. Il quitta cette célèbre université, la troisième université où il eût résidé, âgé de vingt-sept ans, sans avoir pris un grade, avec quelques mots de la langue médicale pour toute science, et ne possédant rien que l'habit qu'il avait sur le corps,

[1] Son oncle, le révérend M. Contarine, qui avait épousé une sœur de son père.

avec sa flûte. Celle-ci lui fut cependant une amie utile. Il erra pédestrement à travers la Flandre, la France et la Suisse, jouant des airs qui, partout, invitaient les paysans à la danse, et qui souvent lui procuraient un souper avec un lit. Ses pérégrinations le menèrent ainsi jusqu'en Italie. Les Italiens ne pouvaient goûter aussi facilement un pareil musicien, et il lui fallut, pour vivre, avoir recours aux aumônes qu'on distribuait aux portes des couvents. Il est juste toutefois de remarquer ici que les histoires racontées par lui sur cette partie de sa vie ne doivent être acceptées qu'avec beaucoup de réserve. La stricte véracité ne fut jamais une de ses vertus, et un homme qui est habituellement inexact dans ses récits est plus qu'ordinairement inexact quand il parle de ses voyages. Par le fait, Goldsmith avait assez peu de respect de la vérité pour écrire et imprimer qu'il avait assisté à une conversation intéressante entre Voltaire et Fontenelle, et que cette conversation s'était tenue à Paris. Or, il est certain que Voltaire n'était pas à moins de cent lieues de Paris pendant tout le temps que Goldsmith passa sur le continent [1].

En 1756, au terme de ses pèlerinages, Goldsmith débarqua à Douvres sans un shilling, sans un ami, sans une profession. Il avait, il est vrai, — si on pouvait s'en rapporter à son propre témoignage, dénué de preuves, — il avait obtenu un diplôme de docteur à l'université de Padoue ; mais ce titre lui fut complétement inutile.

[1] C'est-à-dire de 1750 à 1768. — Le fait est que Goldsmith fut réellement reçu par Voltaire aux *Délices*, près de Genève. Un libraire le chargea, en 1759, de composer une *Vie de Voltaire*, qui parut en effet. Voltaire survécut à son biographe.

En Angleterre, on n'avait nul besoin de sa flûte; il n'y avait pas de couvents, et il fut forcé de recourir à une suite d'expédients désespérés. Il se fit comédien ambulant; mais ni son visage ni sa tournure n'étaient propres à faire fortune sur les planches d'aucun théâtre, même du plus humble. Il se mit à piler des drogues dans un mortier de pharmacie, et à courir d'une rue de Londres à une autre, en portant les fioles dont le chargeaient des apothicaires charitables. Il se joignit à une bande de mendiants qui avait sa nichée dans Axe-Yard[1]. Il fut quelque temps maître d'étude dans un pensionnat, et ressentit si vivement les misères et les humiliations de ce métier, qu'il s'estima heureux de le laisser là pour gagner son pain à la solde d'un libraire, autre joug qu'il trouva plus dégradant encore; aussi s'empressa-t-il de redevenir maître d'étude. Il obtint une nomination de médecin en sous-ordre au service de la Compagnie des Indes orientales, nomination qui fut bientôt révoquée. Pourquoi? C'est ce qui ne nous est pas dit. C'était là un des sujets dont Goldsmith n'aima jamais à parler. Il est probable qu'il dut en accuser son incapacité à remplir les devoirs de la place. Il se présenta ensuite à l'examen du Collége des chirurgiens pour devenir aide dans un hôpital de marine : autre humble poste pour lequel il fut encore jugé incapable. Sur ces entrefaites était mort le maître d'école dont il avait été le sous-maître pour un morceau de pain et le tiers d'un lit. Il ne lui restait plus d'autre alternative que de retomber dans les bas offices de la

[1] M. F. Forster appelle cette localité *Axe-lane*; elle est située dans un des plus affreux quartiers de la Cité.

littérature. Goldsmith loua un grenier dans une misérable cour, à laquelle il lui fallait grimper du bord du ruisseau de Fleet-Ditch, par une suite de noirs escaliers appelés Breakneck Steps (l'Escalier Casse-cou). La cour et l'escalier ont depuis longtemps disparu, mais les vieux habitants de Londres se souviennent bien de tous les deux. Ce fut là qu'à l'âge de trente ans l'infortuné Goldsmith s'installa pour travailler comme un forçat.

Pendant le cours des dix ans qui se succédèrent, Goldsmith fit imprimer des œuvres, dont quelques-unes ont survécu, et dont la plupart ont péri. Il produisit des articles pour les revues, les magazines et les journaux; des livres d'enfants qui, reliés en cartonnages, dorés et ornés de hideuses gravures sur bois, figurèrent à la vitrine de la boutique jadis fameuse de l'angle de la place du Cimetière-Saint-Paul; une *Recherche sur l'état des belles-lettres en Europe*, lequel ouvrage, quoique de peu de valeur, est encore réimprimé dans ses Œuvres; une *Vie du beau Nash*, qui mériterait d'être réimprimée, quoiqu'elle ne le soit pas; une superficielle et inexacte mais très-bonne à lire *Histoire d'Angleterre*, sous la forme de Lettres adressées par un noble lord à son fils; et quelques très-amusantes *Esquisses de la société de Londres*, sous la forme de Lettres d'un voyageur chinois[1] : tous ces livres furent publiés

[1] Ouvrage publié aussi en 1755, sous le titre du *Citoyen du monde*. On cita dans tous les magazines et journaux anglais de 1792 ce passage où Goldsmith avait prédit la Révolution française : « Les Français marchent imperceptiblement à une ère de liberté. Quand je considère même que les Parlements (dont les membres sont tous nommés par la cour, qui ne permet aux présidents que de suivre humblement

anonymes, mais on sut très-bien que Goldsmith était l'auteur de ceux que nous venons de désigner; et il monta peu à peu en crédit dans l'estime des libraires pour qui il les avait écrits. Il devint même ce qu'on appelle un écrivain populaire. Ni la nature ni l'éducation ne lui avaient donné les qualités nécessaires à qui veut se livrer aux recherches érudites et aux graves dissertations. Il ne savait rien très-sérieusement : toutes ses lectures avaient été faites à bâtons rompus, et il n'avait jamais profondément médité sur ce qu'il avait lu. Sans doute Goldsmith avait connu ou couru beaucoup le monde, mais, de tout ce qu'il y avait vu, il n'avait observé ou retenu que quelques incidents, quelques caractères grotesques qui, par hasard, avaient frappé son imagination. Cependant, si son esprit ne s'était meublé ainsi que de quelques matériaux rares, il employait ces matériaux de manière à produire un effet merveilleux. Il a existé de plus grands écrivains, mais peut-être il n'en a existé aucun qui ait été plus constamment agréable. Son style était toujours pur et facile, ou même, dans l'occasion, vif et énergique. Ses narrations amusaient, ses descriptions étaient pittoresques, sa gaieté richement humoristique, non sans une teinte d'aimable mélancolie. Bref, dans tout ce qu'il écrivait, sérieux ou plaisant, Goldsmith avait une certaine grâce naturelle et décente, qu'on n'aurait guère

sa direction immédiate) osent parler de leurs priviléges et de liberté, je ne puis m'empêcher de croire que le génie de la liberté est réellement entré dans ce royaume sous un déguisement. Qu'il y ait seulement trois faibles monarques qui se succèdent sur le trône, le masque sera mis de côté, et le pays redeviendra certainement libre. » (*The Citizen of the world*, letter LVI.)

dû attendre d'un homme qui avait passé la majeure partie de sa vie dans les sales repaires, honte des grandes capitales, parmi les voleurs et les mendiants, les coureurs de rues et les saltimbanques.

A mesure que son nom devenait connu, Goldsmith voyait s'étendre le cercle de ses relations. Il fut présenté au docteur Samuel Johnson, qui était alors considéré comme le premier des auteurs anglais vivants; à Reynolds, le premier des peintres anglais; et à Burke, qui n'était pas encore entré au Parlement, mais qui s'était distingué par ses écrits et par l'éloquence de sa conversation. Goldsmith jouit de l'intimité de ces hommes éminents. En 1763, il était un des neuf membres primitifs de cette célèbre Société fraternelle qu'on a quelquefois appelée *le Club littéraire*, mais qui a toujours répudié l'épithète, et qui se pare encore glorieusement de ce simple nom : LE CLUB.

Cependant Goldsmith avait quitté son misérable logement au haut des escaliers du Brise-Cou, et il avait pris un appartement dans la région plus civilisée où demeurent les avocats et les stagiaires de Londres[1]. Mais là aussi il fut maintes fois réduit à de pitoyables expédients. Vers la fin de 1764, son loyer était depuis si longtemps arriéré, qu'un matin son hôtesse lui rendit visite escortée d'un huissier. Le débiteur, en sa perplexité, dépêcha un messager à Johnson. Johnson, toujours amical, quoique souvent grondeur et bourru, renvoya le messager avec une guinée, en promettant de venir lui-même promptement; il arrive, et trouve

[1] Inns of Court, dans le rayon de Temple-Bar et surtout dans la direction de la Cité.

Goldsmith qui, ayant changé la guinée, raillait son hôtesse en dégustant une bouteille de vin de Madère. Johnson remit le bouchon sur la bouteille, et conjura son ami d'examiner avec calme par quels moyens il pourrait se procurer de l'argent. «J'ai un roman qu'on pourrait livrer à la presse,» répondit Goldsmith. Johnson parcourut le manuscrit, vit qu'il y avait de bonnes choses, et alla le montrer à un éditeur qui lui en donna soixante livres sterling. Johnson revint bientôt avec cette somme; le loyer fut payé, et l'huissier se retira. D'après une des variantes de cette histoire, Goldsmith reprocha vivement à son hôtesse son manque d'égards; d'après une autre, il l'invita à prendre sa part d'un bol de punch. Les deux versions probablement sont vraies. Le roman qui vit le jour de cette façon était *le Vicaire de Wakefield.*

Mais avant que *le Vicaire de Wakefield* fût imprimé et publié, arriva la grande crise de la vie littéraire de Goldsmith. Dans la semaine de Noël de l'année 1764 parut le poëme intitulé : *le Voyageur*. C'était le premier ouvrage auquel il mettait son nom, et ce poëme le plaça tout d'abord au rang des auteurs classiques de la langue anglaise. Les critiques les plus compétents émirent l'opinion qu'il n'avait été publié aucun poëme supérieur au *Voyageur* depuis le quatrième livre de *la Dunciade* de Pope[1].

Sous un rapport, *le Voyageur* de Goldsmith diffère de toutes ses autres compositions; en général, son plan était défectueux et son exécution bonne. Dans *le Voyageur*, l'exécution, quoiqu'elle ait de grands méri-

[1] Pope était mort en 1744.

tes, est bien inférieure au plan. Aucun poëme philosophique ancien ou moderne n'a un plan aussi noble et en même temps plus simple. Un voyageur anglais, assis sur un rocher des Alpes, près du point où confinent trois grandes contrées, contemple l'immense panorama qu'il a sous les pieds; puis il retrace tous les pas de son long pèlerinage, rappelle la diversité des sites, des climats, des gouvernements, des religions et des nationalités qu'il a observés, pour arriver à cette conclusion, vraie ou fausse, que notre bonheur dépend bien peu des institutions politiques, mais beaucoup plus de notre caractère et de la modération de nos désirs.

Pendant que la quatrième édition du *Vogageur* était sur les comptoirs et à l'étalage de tous les libraires, *le Vicaire de Wakefield* parut et obtint rapidement la popularité qu'il a conservée jusqu'à nos jours, et qui, probablement, durera aussi longtemps que la langue anglaise. La fable du roman est peut-être une des plus mal construites qu'on puisse s'imaginer. Il lui manque non-seulement la vraisemblance qu'on doit trouver dans toute histoire fondée sur les mœurs de l'Angleterre, mais encore cette consistance qu'on doit exiger aussi de la fiction la plus étrange où figurent des sorciers, des géants et des fées. Mais les premiers chapitres du *Vicaire de Wakefield* ont toute la suavité de la poésie pastorale et en même temps toute la vivacité piquante de la comédie. Moyse et ses lunettes, le vicaire et sa monogamie, le fripon et sa cosmogonie, le squire prouvant, par Aristote, que « les relations sont relatives, » Olivia se préparant à convertir un amant libertin par l'étude de la controverse entre Robinson et Vendredi, les prétendues grandes dames avec leurs

médisances scandaleuses à propos des amours de sir Tomkins et des vers du docteur Burdoch; enfin, M. Burchell avec le mot de *fudge* qui lui sert de refrain, ont fait rire innocemment plus de lecteurs que n'en a jamais fait rire un si petit nombre de pages. La dernière partie du roman n'est pas digne de la première. A mesure que nous approchons de la catastrophe, les invraisemblances s'ajoutent aux invraisemblances, et les éclairs du comique deviennent de plus en plus rares.

Le succès de Goldsmith comme romancier l'encouragea à tenter la fortune comme acteur dramatique. Il composa *le Bonhomme*, pièce qui méritait un meilleur sort que celui qui l'attendait. Garrick refusa de la jouer à Drury-Lane; elle fut jouée à Covent-Garden en 1768, mais y reçut un froid accueil. Cependant, par les recettes des représentations à son bénéfice et la vente du manuscrit, Goldsmith en retira cinq cents livres sterling, autant que ce qu'il avait gagné avec *le Voyageur* et *le Vicaire de Wakefield* réunis. L'intrigue du *Bonhomme* est, comme presque tous les plans de Goldsmith, très-mal construite. Mais quelques scènes sont réellement d'une bouffonnerie exquise et beaucoup plus bouffonnes que ne le comportait le goût du public à ce moment-là. Un drame sentimal et d'une morale fade, *la Fausse Délicatesse*[1], venait d'avoir un immense succès. La sensiblerie était à la mode. Pendant quelques années, la comédie fit verser plus de larmes que la tragédie, et l'on traitait de vulgaire toute plaisanterie qui provoquait quelque chose de plus qu'un grave sourire. Il n'est donc pas étrange que la meilleure scène du *Bon-*

[1] *The false Delicacy*, par Kelly.

homme ait été sifflée sans pitié à la première représentation et omise à la seconde, celle où miss Richland trouve son amant escorté par l'huissier et son recors en habits de cour.

En 1770 parut *le Village abandonné*. Par le style et la versification, ce célèbre poëme est parfaitement égal et peut-être supérieur au *Voyageur*. Il est même généralement préféré au *Voyageur* par les lecteurs nombreux qui sont de l'avis du poëte Bayes dans la comédie satirique de *la Répétition*, lorsqu'il dit qu'un plan n'a d'autre utilité que d'encadrer de belles choses [1]. Des juges plus délicats, cependant, tout en admirant les beautés de détail, sont choqués par un défaut impardonnable qui envahit tout le poëme. Ce défaut-là n'est pas la théorie sur la richesse et le luxe, si souvent critiquée par les économistes. La théorie est fausse, cela est vrai, mais le poëme, considéré simplement comme poëme, n'est pas nécessairement plus mauvais à cause de cette théorie. Le plus beau poëme de la langue latine, le plus beau poëme didactique d'aucune langue, fut composé pour défendre le plus absurde et le plus vulgaire de tous les systèmes de philosophie morale et naturelle. On peut facilement pardonner à un poëte de mal raisonner; on ne peut lui pardonner de mal décrire, d'observer le monde où il vit si peu attentivement que ses portraits n'aient aucune ressemblance avec les originaux, de nous donner enfin, comme tableaux exacts de la vie réelle, de monstrueuses combinaisons de choses qui n'ont jamais et ne peuvent jamais

[1] *The Rehearsal*, comédie satirique du duc de Buckingham, qui tournait Dryden en ridicule sous le nom de Bayes.

avoir été vues ensemble. Que penserait-on d'un peintre qui accouplerait janvier et mai dans le même paysage, qui reproduirait un fleuve arrêté par la glace dans une scène de la moisson? Suffirait-il, pour défendre un pareil tableau, de nous dire que la couleur de chaque détail est exquise, que les haies vertes, les pommiers chargés de fruits, les chariots chancelant sous les gerbes dorées, que les moissonneurs essuyant la sueur de leurs fronts brûlés du soleil sont superbes, et que superbes aussi sont la neige, la glace et les enfants patinant? C'est à ce tableau que ressemble beaucoup *le Village abandonné*, parce qu'il se compose de parties qu'on s'étonne de trouver dans le même cadre. Le village dans sa prospérité est un véritable village d'Angleterre : le village dans sa décadence et sa désolation est un village d'Irlande. La félicité et la misère que Goldsmith a mises à côté l'une de l'autre appartiennent à deux pays différents et à deux périodes différentes dans le progrès social. Il n'avait jamais vu certainement dans son île natale un paradis champêtre, un séjour d'abondance, de contentement et de calme comme son village d'Auburn. Il n'avait jamais vu certainement en Angleterre tous les habitants d'un semblable paradis renvoyés le même jour de leurs maisons et forcés d'émigrer en masse pour l'Amérique. Le hameau, il l'avait probablement vu dans le comté de Kent ; l'émigration, il l'avait probablement vue dans le comté de Munster ; mais en réunissant les deux, il a produit ce qu'on n'a jamais vu, ce qu'on ne verra jamais dans aucune partie du monde[1].

[1] Dans notre notice sur Goldsmith (*Théâtres étrangers*), nous si-

En 1773, Goldsmith se présenta au directeur de Covent-Garden avec une nouvelle comédie : *Elle s'abaisse pour vaincre*. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que le directeur se décida à monter et à représenter cette pièce. La comédie sentimentale régnait encore, et les comédies de Goldsmith n'étaient pas sentimentales.

Le Bonhomme avait été trop plaisant pour avoir du succès, et la gaieté du *Bonhomme* était bien sobre, comparée à la verve bouffonne d'*Elle s'abaisse pour vaincre*, qui est par le fait une incomparable farce en cinq actes. Cette fois-ci, cependant, le talent de Goldsmith triompha. Parterre, loges et galeries s'abandonnèrent aux éclats de rire pendant cinq actes. Si quelque fanatique admirateur de Kelly et de Cumberland osait essayer de siffler, il était immédiatement réduit au silence par ce cri général : « A la porte ! à la porte ! » ou : « A bas ! à bas ! » Deux générations ont confirmé depuis le verdict prononcé ce soir-là.

Pendant que Goldsmith écrivait *le Village abandonné* et *Elle s'abaisse pour vaincre* [1], il s'occupait d'ouvrages

gnalions avec Campbell une certaine ressemblance entre la pensée philosophique de ce charmant poëme et la célèbre lettre de J.-J. Rousseau sur l'influence des sciences : « Goldsmith et Rousseau, disions-nous, arrivent aux mêmes conclusions contre le luxe, Goldsmith sur les ruines d'un village, Jean-Jacques en contemplant la chute des empires. Le poëte anglais a moins de verve et d'éloquence ; où trouver un autre foyer de chaleur comme l'âme de l'auteur d'*Emile ?* Mais si Goldsmith est plus modeste dans ses sentiments, il est moins paradoxal et ne blasphème point contre la philosophie et le savoir en maudissant le luxe. »

[1] *She stoops to conquer :* « Elle s'abaisse pour vaincre. » Nous traduisîmes cette comédie pour la collection des *Théâtres étrangers*, sous le titre : *les Méprises d'une nuit*.

d'un autre genre qui ne pouvaient pas contribuer beaucoup à sa réputation, mais qui devaient lui être financièrement utiles [1]. Il compilait pour l'usage des écoles une *Histoire de Rome*, qui lui valut trois cents livres sterling ; une *Histoire d'Angleterre*, pour laquelle il reçut six cents livres; une *Histoire de la Grèce*, qu'il vendit deux cent cinquante livres sterling ; et une *Histoire naturelle*, qui, par un traité fait avec les libraires-éditeurs, devait être payée huit cents guinées. Il ne lui fallut pas des études bien laborieuses pour produire ces ouvrages; il se contentait d'extraire, d'abréger et de traduire dans sa prose claire, correcte et coulante, ce qu'il trouvait dans des livres bien connus, mais trop volumineux et trop arides pour la jeunesse des deux sexes. C'était s'exposer à commettre d'étranges bévues, car il ne savait rien d'une manière exacte. Ainsi, dans son *Histoire d'Angleterre*, il nous dit que Naseby est dans le comté d'York, erreur géographique qu'il ne corrigea pas en réimprimant l'ouvrage. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût dupe d'une mystification qui lui aurait fait placer dans son *Histoire de la Grèce* le récit d'une bataille entre Alexandre le Grand et Montézuma. Dans son *Histoire naturelle*, il raconte avec une crédulité et une gravité parfaites tous les plus absurdes mensonges qu'il avait pu trouver dans les livres de voyages concernant les géants patagons, les singes qui prêchent, les rossignols qui répètent de longues conversations. « S'il peut distinguer une vache d'un cheval, c'est tout

[1] Quelques critiques lui ont attribué l'*Histoire du géant Hickathrift*, citée par lord Macaulay dans la *Vie de J. Bunyan*. M. Thackeray l'attribue à Fielding.

ce qu'il sait en zoologie, » disait Johnson. Deux anecdotes prouvent suffisamment combien peu Goldsmith était capable d'écrire sur les sciences physiques. Vainement lui citait-on l'autorité de Maupertuis. « Maupertuis ! s'écriait-il, je sais tout cela mieux que Maupertuis ! » Une autre fois, contrairement au témoignage de ses propres sens, il soutint obstinément, et même en se fâchant, qu'il mâchait son dîner en faisant mouvoir sa mâchoire supérieure.

Néanmoins, ignorant comme l'était Goldsmith, il est peu d'auteurs qui aient contribué plus que lui à rendre agréables et faciles les premiers pas dans la voie pénible de l'éducation élémentaire. Ses compilations diffèrent grandement des compilations d'un faiseur de livres ordinaire. C'était un maître, et peut-être un maître sans égal, dans l'art de choisir et de condenser. Sous ce rapport, ses Histoires de Rome et d'Angleterre, ou, mieux encore, les abrégés de ces histoires, méritaient bien d'être étudiés. Rien n'est moins attrayant qu'un abrégé, en général ; mais les abrégés de Goldsmith, même les plus concis, sont toujours amusants, et les enfants intelligents considèrent cette lecture plutôt comme un plaisir que comme une tâche.

Goldsmith pouvait dès lors passer pour un homme heureux. Il avait les moyens de vivre confortablement et même de vivre dans un luxe relatif, lui qui avait si souvent dormi dans des granges et contre une borne. Sa renommée était grande et croissait continuellement. Il vivait dans la meilleure société du royaume, au point de vue intellectuel, dans une société où tous les talents étaient représentés, dans une société où l'art de la conversation était cultivé avec le plus brillant succès.

Il n'existait probablement pas quatre causeurs plus admirables, chacun dans son genre, que Johnson, Burke, Beauclerk et Garrick : or, Goldsmith était lié intimement avec tous les quatre. Il aspirait à causer aussi bien qu'eux; mais jamais ambition ne fut plus malheureuse. Il peut sembler étrange qu'un homme qui écrivait avec tant de clarté, de vivacité et de grâce, ne pût prendre part à une conversation sans se montrer un vide et bruyant bavard, à qui il échappait les plus grosses bévues. Sur ce point l'évidence est accablante. Tel était l'extraordinaire contraste entre les ouvrages publiés de Goldsmith et les balourdises qu'il disait, qu'Horace Walpole en parlait comme d'un idiot inspiré. Garrick répétait : « Noll écrit comme un ange et parle comme Pol [1]. » Chamier prétend qu'il fallait être doué d'une foi robuste pour croire qu'un bavard si ennemi du bon sens fût réellement l'auteur du *Voyageur*. Boswell lui-même disait avec une compassion méprisante : « J'aime à entendre Goldsmith quand il se lance ! — Oui, monsieur, lui répondit Johnson; mais il ne devrait pas aimer à s'écouter lui-même. » Il existe différents esprits comme différentes rivières ; il existe des rivières transparentes dont on boit avec plaisir l'eau petillante : c'est à ces rivières qu'on peut comparer l'esprit de Burke et l'esprit de Johnson; mais il existe des rivières dont l'eau turbulente et trouble a besoin de se reposer pour être bue, et devient, lorsqu'elle a déposé son sédiment, limpide et délicieuse au goût. C'est là le type de l'esprit de Goldsmith. Ses premières idées sur tous

[1] *Noll*, abréviation familière d'Olivier, et *Pol*, nom donné aux perroquets en Angleterre (synonyme de *Jacquot* en français).

les sujets étaient confuses jusqu'à l'absurde ; il leur fallait un peu de temps pour se décanter et se clarifier. Lorsqu'il écrivait, elles avaient eu ce temps-là, et c'est pourquoi ses lecteurs le déclaraient un talent remarquable ; mais parlait-il, c'était pour outrager le bon sens et se rendre la risée de ses auditeurs. Goldsmith était péniblement sensible à cette infériorité de sa conversation ; chaque échec le mortifiait, et cependant il n'avait ni assez de jugement ni assez d'autorité sur lui-même pour retenir sa langue. Sa spontanéité irréfléchie et sa vanité le poussaient sans cesse à essayer de faire la chose qu'il ne pouvait pas faire. Après chaque tentative, il sentait qu'il venait de se livrer au ridicule et s'irritait de sa honte ; mais le moment d'ensuite il recommençait.

Ses amis semblent l'avoir regardé avec une bienveillance qui, malgré leur admiration de ses écrits, n'était pas sans un mélange de mépris. Et il faut bien avouer que s'il avait dans son caractère de quoi se faire aimer, il avait aussi bien peu de ce qui inspire le respect. Il avait un bon cœur, bon jusqu'à la faiblesse ; il était si généreux qu'il oubliait d'être juste, pardonnant les injures si promptement qu'on pouvait dire qu'il les encourageait ; si libéral pour les mendiants, qu'il ne lui restait rien pour payer son boucher et son tailleur. Vain, sensuel, frivole, prodigue, imprévoyant, il se fit accuser quelquefois d'un vice plus odieux : l'envie. Mais il n'y a pas le moindre motif de croire que cette mauvaise passion, qui le faisait quelquefois tressaillir et proférer des exclamations de mauvaise humeur, l'ait jamais poussé à nuire par des artifices perfides à la réputation d'aucun de ses rivaux. Pour rester dans le

vrai, il faut dire que probablement Goldsmith n'était pas plus envieux, mais simplement moins prudent que son prochain. Il avait le cœur sur les lèvres ; toutes ces petites jalousies qui ne sont que trop communes entre gens de lettres, mais qu'un homme du monde fait tout son possible pour dissimuler, Goldsmith les avouait avec la naïveté d'un enfant. Quand il était piqué du démon de l'envie, au lieu d'affecter l'indifférence, au lieu de dénigrer sous forme de faibles louanges, au lieu d'attaquer sournoisement et dans l'ombre, il disait à tout le monde qu'il était envieux. « Ne parlez pas, je vous en prie, ne parlez pas de Johnson en de pareils termes, disait-il à Boswell, vous me déchirez l'âme. » Georges Steevens et Cumberland étaient des hommes trop rusés pour dire de pareilles choses; ils auraient fait écho à l'éloge de l'homme envié par eux, et puis ils auraient envoyé aux journaux des libelles anonymes contre lui. Tout ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans le caractère de Goldsmith était pour ses amis une double garantie qu'il ne commettrait jamais de ces lâchetés. Il n'était ni assez méchant ni assez persévérant dans ses idées pour être coupable d'aucun acte malicieux qui eût exigé une combinaison et un déguisement.

Goldsmith a été quelquefois représenté comme un homme de talent cruellement traité par le monde et condamné à lutter contre des difficultés qui finirent par lui briser le cœur. Rien de plus éloigné de la vérité que ce portrait. Certes, il eut à traverser beaucoup de dures misères avant d'avoir produit quelque chose de considérable en littérature ; mais, après que son nom eut paru au frontispice du *Voyageur*, il n'eut de reproches

à faire qu'à lui-même, s'il fut dans la détresse. La moyenne de ses revenus, pendant les sept dernières années de sa vie, dépassa positivement quatre cents livres sterling par an, et quatre cents livres sterling par an, dans les revenus de cette époque, équivalaient pour le moins à huit cents livres dans les revenus d'aujourd'hui. Un célibataire qui résidait dans les quartiers du Temple pouvait alors passer pour opulent. Sur dix jeunes gens de famille qui étudiaient le droit, il n'y en avait pas un qui en eût autant. Mais toute la richesse que lord Clive avait apportée du Bengale, ajoutée à celle que sir Laurence Dundas avait apportée d'Allemagne, n'aurait pas suffi à Goldsmith ; il dépensait le double de ce qu'il avait. Il portait de beaux habits, donnait des dîners de plusieurs services, faisait la cour à des beautés vénales. Il avait aussi, qu'on s'en souvienne à l'honneur de son cœur, sinon de sa tête, une guinée, ou cinq, ou dix, selon l'état de sa bourse, au service de celui qui venait lui raconter une infortune vraie ou fictive[1]. Mais ce n'était pas en beaux habits ou

[1] Une des plus comiques mystifications racontées quelquefois par Goldsmith lui-même est celle que lui fit subir Pilkington, qui vint le trouver un jour, les yeux rayonnants, se frottant les mains d'un air de bonheur, et s'écriant : « Ma fortune est faite ! — Et comment cela ? demande Goldsmith avec un intérêt affectueux. — Apprenez, lui dit Pilkington, que la princesse de Galles avait depuis longtemps la plus grande envie de posséder des souris blanches. — Eh bien ? — Eh bien ! un de mes amis, arrivant des Indes, vient de m'en apporter quatre. Je cours chez Son Altesse Royale les lui offrir respectueusement, et vous savez si elle est sensible aux moindres attentions. — Comment ne les lui avez vous pas déjà offertes ? — Hélas ! répond Pilkington, passant de l'expression de la joie à celle de la tristesse, il n'y a qu'une difficulté : il me faudrait deux guinées pour acheter une belle cage, et

en festins, en imprudentes amours et en imprudentes charités que consistait sa principale dépense : il avait été un joueur dès l'enfance, et à la fois le plus ardent et le plus maladroit des joueurs. Pendant quelque temps, il recula l'heure d'une ruine inévitable par des expédients temporaires. Il obtenait des avances des libraires en promettant des ouvrages qu'il ne commençait jamais. Mais à la fin cette ressource lui manqua. Arriva un jour où il devait plus de deux mille livres sterling, et sans entrevoir aucune espérance de se tirer d'embarras. Le courage et la santé l'abandonnèrent. Il fut atteint d'une fièvre nerveuse qu'il se crut capable de traiter lui-même. Malheureusement il n'appréciait pas sa capacité médicale aussi justement qu'elle était appréciée par les autres. Malgré le titre de docteur qu'il prétendait avoir reçu à Padoue, il ne put jamais se procurer un malade. « Je ne pratique pas, disait-il un jour à Beauclerk ; je me suis imposé pour règle de ne faire d'ordonnances que pour mes amis. — Cher docteur, répondit Beauclerk, faites mieux, je vous en prie, n'en faites que pour vos ennemis. » En dépit de cet excellent conseil, Goldsmith voulut se traiter lui-même, et le remède ne fit qu'aggraver le mal. Le malade se laissa alors persuader d'appeler de vrais médecins, et ceux-ci cru-

je ne les ai pas. — Quel malheur ! dit Goldsmith, je ne suis pas en fonds moi-même ce matin — Mais vous avez une montre : si vous vouliez, je pourrais la mettre en gage pour un jour ou deux ? » Goldsmith lui remet la montre et Pilkington l'emporte. Quelques jours après, on lui apprit que Pilkington se vantait lui-même d'avoir levé un impôt sur sa crédulité. Ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il sut par la suite que ce mystificateur mourait dans une misère bien méritée, de lui envoyer l'aumône d'une guinée.

rent d'abord l'avoir guéri, mais la faiblesse et l'insomnie persistaient encore; il ne pouvait plus dormir et ne pouvait plus prendre de nourriture. Un de ses médecins lui dit : « Vous êtes plus mal que vous ne devriez être d'après le degré de fièvre qui vous reste. Avez-vous l'esprit calme? — Non, je ne l'ai pas. » Ce furent les dernières paroles qu'on entendit de la bouche d'Olivier Goldsmith. Il mourut le 3 avril 1774, dans sa quarante-sixième année.

On l'ensevelit dans le cimetière de l'église du Temple; mais aucune inscription n'indique l'endroit précis de sa sépulture qui est maintenant oubliée. Le cercueil fut suivi par Burke et Reynolds. Ces deux hommes éminents étaient sincèrement affligés. Burke, en apprenant la mort de Goldsmith, avait fondu en larmes, et Reynolds avait été si touché, qu'il jeta sa brosse et sa palette de côté sans les reprendre ces jour-là !

Une quinzaine de jours après la mort de Goldsmith parut un petit poëme qui, tant que durera la langue dans laquelle il est écrit, associera les noms de ses deux illustres amis au sien. Il a déjà été dit qu'il ressentait vivement les sarcasmes que lui attiraient les balourdises qui lui échappaient dans la conversation : ce fut seulement un peu avant sa dernière maladie qu'il fut provoqué à prendre sa revanche, et il eut la sagesse d'avoir recours à sa plume. Avec cette arme il se montra capable de tenir tête à tous ses assaillants ensemble. Dans un cadre restreint il traça avec une facilité et une vigueur singulières les portraits de neuf ou dix de ses connaissances intimes. Quoique ce petit ouvrage (intitulé *Retaliation*, les Représailles) n'ait pas reçu sa dernière retouche, il sera toujours regardé comme un

chef-d'œuvre. Il est impossible cependant de ne pas regretter de trouver dans cette noble galerie quatre ou cinq figures qui sont sans intérêt pour la postérité, au lieu des portraits de Johnson et de Gibbon, que Goldsmith aurait aussi heureusement esquissés que ceux de Burke et de Garrick [1].

Quelques-uns des amis et des admirateurs de Goldsmith l'honorèrent d'un cénotaphe dans l'abbaye de Westminster. Nollekins en fut le sculpteur et Johnson en composa l'inscription. Il est bien à regretter que Johnson n'ait pas laissé à la postérité un monument plus durable et plus précieux de son ami. Une *Vie de Golsdmith* eût été une addition inestimable aux *Vies des poëtes*. Personne n'appréciait les ouvrages de Gold-

[1] Dans une note manuscrite laissée par Garrick, et publiée pour la première fois par Pierre Cunningham, le grand comédien raconte que la véritable origine du petit poëme des *Représailles* fut un défi échangé entre lui et Goldsmith, qui s'était vanté de faire mieux que lui les épigrammes. Comme chacun des deux devait faire l'épitaphe de l'autre, Garrick, qui avait préparé la sienne, ou qui l'improvisa, lui lança d'abord ce distique auquel il est déjà fait allusion dans le texte :

Ici gît OLIVIER, de son petit nom, NOLL.
Ecrivant comme un ange, il parlait comme POL.

Cette antithèse entre l'ange et le perroquet (Pol) excita un rire cordial ; Goldsmith réfléchit un moment, et puis renonça à improviser à son tour ; mais quelques semaines après, il revint avec la première esquisse de sa satire *les Représailles*, où il suppose tous les membres du Club morts, et fait successivement les épitaphes de Garrick, de Burke, de Reynolds, de Cumberland, etc., etc. Dans la note de Garrick, celui-ci nous apprend que *les Représailles* n'excitèrent que la bonne humeur de tous ceux qui y figuraient, et que tous survécurent au pauvre Goldsmith.

smith plus justement que Johnson ; personne ne connaissait mieux son caractère et ses habitudes ; personne n'était plus compétent pour tracer la peinture vraie et vivante des singularités d'un homme qui joignait de grands talents à de grandes faiblesses. Mais la liste des poëtes aux œuvres desquels les éditeurs de Johnson l'avaient chargé de faire des préfaces biographiques se terminait à Lyttleton, qui était mort en 1773. Il semblerait que cette date avait été fixée exprès pour exclure celui dont le portrait eût si convenablement terminé la série. Goldsmith cependant a été heureux en biographes. Depuis un petit nombre d'années, sa vie a été écrite par M. Prior, par M. Washington Irving et par M. Forster. Les recherches de M. Prior méritent d'être louées ; le style de M. Washington Irving est toujours charmant ; mais la palme, en toute justice, revient à l'ouvrage éminemment intéressant de M. Forster.

L'épitaphe latine de Goldsmith, que S. Johnson refusa de modifier et de traduire en anglais, étant restée gravée sur le marbre de Westminster, nous croyons devoir la transcrire ici :

OLIVARII GOLDSMITH
POETÆ, PHYSICI, HISTORICI,
QUI NULLUM FERE SCRIBENDI GENUS
NON TETIGIT,
NULLUM QUOD TETIGIT NON ORNAVIT :
SIVE RISUS ESSENT MOVENDI,
SIVE LACRYMÆ,
AFFECTUUM POTENS, AT LENIS DOMINATOR ;
INGENIO SUBLIMIS, VIVIDUS, VERSATILIS ;
ORATIONE GRANDIS, NITIDUS, VENUSTUS ;
HOC MONUMENTO MEMORIAM COLUIT
SODALIUM AMOR,
AMICORUM FIDELITAS,
LECTORUM VENERATIO.
NATUS HIBERNIA, FORNEIÆ LONFORDIENSIS,
IN LOCO CUI NOMEN PALLAS,
NOV. XXIX. MDCCXXXI,
EBLANÆ LITTERIS INSTITUTUS,
OBIIT LONDINI
APR. IV. MDCCLXXIV.

WILLIAM PITT.

I

William Pitt, second fils de William Pitt, comte de Chatham, et de lady Hester Grenville, fille d'Hester, comtesse Temple, naquit le 28 mai 1759. L'enfant héritait d'un nom qui, à l'époque de sa naissance, était le plus illustre du monde civilisé, d'un nom qui était prononcé par tout Anglais avec orgueil, et par tout ennemi de l'Angleterre avec un mélange d'admiration et de terreur. Pendant la première année de sa vie, chaque mois eut ses illuminations et ses feux de joie, chaque vent amena un messager chargé de bonnes nouvelles et d'étendards pris sur le champ de bataille. En Westphalie, l'infanterie anglaise gagnait une grande victoire qui arrêta les armes de Louis XV au milieu d'une carrière de conquêtes ; sur la côte de Portugal, Boscawen battait une flotte française ; Hawke en dispersait une autre dans la baie de Biscaye ; Johnson s'emparait de Niagara et Amherst de Ticonderoga ; Wolfe mourait de la plus enviable des morts sous les murs de Québec ; Clive détruisait un armement hollandais dans le Hoogley et établissait la suprématie bri-

tannique dans le Bengale; Coote mettait Lally en déroute à Wandewash et établissait la suprématie britannique dans le Carnate. La nation, en applaudissant ces guerriers victorieux, les considérait tous, sur mer et sur terre, en Europe, en Amérique et en Asie, comme des instruments qui recevaient leur direction d'un esprit supérieur. C'était le grand William Pitt, le grand représentant des communes, qui avait vaincu les maréchaux français en Allemagne et les amiraux français sur l'Atlantique; c'était lui qui avait conquis pour son pays un vaste empire sur les bords glacés de l'Ontario et un autre sous le soleil des tropiques, à l'embouchure du Gange. Il n'était pas dans la nature des choses que la popularité extraordinaire dont jouissait le premier William Pitt à cette date restât permanente. Cette popularité avait déjà perdu son éclat avant que ses enfants fussent d'âge à comprendre pourquoi leur père était un grand homme. Il se vit enfin placé dans des situations où ni ses talents de ministre, ni ses talents d'orateur ne parurent à leur avantage. L'énergie et la décision qui l'avaient rendu éminemment propre à conduire la guerre ne furent plus nécessaires dans la paix; la haute et émouvante éloquence qui lui avait donné l'influence suprême dans la Chambre des communes manqua souvent son effet sur la Chambre des lords. Une cruelle maladie tortura ses articulations qu'elle n'abandonna que pour se jeter sur ses nerfs et sur son cerveau. Pendant les dernières années de sa vie, il fut odieux à la cour, sans avoir cependant des relations très-amicales avec la majorité de l'opposition. Chatham ne fut plus que la ruine de Pitt, ruine imposante et majestueuse toutefois, qu'aucun

homme de cœur ne pouvait contempler sans éprouver des émotions analogues à celles qu'excitent les restes du Parthénon et du Colisée. Sous un rapport, l'illustre homme d'Etat fut éminemment heureux. Quelles que fussent les vicissitudes de sa vie publique, il ne cessa jamais de trouver la paix et l'affection à son foyer. Il aima tous ses enfants et fut aimé par eux... De tous ces enfants, celui qu'il chérissait le plus et dont il se montrait le plus fier était son second fils.

Le génie et l'ambition du jeune Pitt se développèrent avec une précocité rare et presque surnaturelle. A sept ans, l'intérêt qu'il prit aux plus graves sujets, son ardeur à poursuivre ses études, le bon sens et la vivacité de ses remarques sur les livres et sur les faits émerveillaient sa famille et ses maîtres. Un des mots qui lui échappèrent à cette date fut répété à sa mère par son précepteur. Au mois d'août 1766, la grande nouvelle du jour était que William Pitt, devenu lord Chatham, passait à la Chambre des pairs. Le petit William s'écria : « Je suis bien aise de n'être pas le fils aîné ; je veux parler comme papa dans la Chambre des communes. » Il existe une lettre de lady Chatham, femme d'une haute distinction, qui écrivait à son mari que leur fils cadet, à douze ans, avait laissé loin derrière lui son fils aîné qui en avait quinze. « L'esprit fin et délicat de William, ajoutait-elle, lui fait goûter avec le plus vif plaisir ce qui serait au-dessus de la capacité d'aucun autre enfant d'un âge si tendre. » A quatorze ans, l'enfant était un homme par l'intelligence. Le poëte Hayley, qui le rencontra à Lyme dans l'été de 1773, fut étonné, ravi et presque intimidé en entendant sortir des paroles si spirituelles et si sensées de lèvres si jeunes. Hayley

regretta même plus tard de n'avoir pas osé soumettre au jugement de cet enfant extraordinaire le plan d'une grande composition littéraire qu'il méditait alors. Cet enfant, en effet, avait déjà écrit une tragédie, mauvaise nécessairement, mais non pas pire que les tragédies de Hayley. La pièce est encore conservée à Chevening, et, sous quelques rapports, elle est vraiment curieuse. Il n'y a pas d'amour. Toute l'intrigue est politique, et, chose remarquable ! l'intérêt, tel qu'il est, roule sur une discussion à l'occasion d'une régence. D'un côté est un fidèle serviteur de la couronne, de l'autre un conspirateur ambitieux et sans principes. Enfin, le roi, qui avait été absent, reparaît, reprend son sceptre, et récompense le fidèle défenseur de ses droits. Un lecteur qui jugerait l'ouvrage sans en connaître l'auteur n'hésiterait pas à déclarer qu'il fut composé par quelque rimailleur, partisan de Pitt, à l'époque des réjouissances pour le rétablissement de Georges III, en 1789.

Le plaisir qu'avaient les parents du jeune William à observer le rapide développement de son intelligence fut troublé par les appréhensions que leur causait sa santé. Il grandissait d'une manière alarmante ; il était souvent malade et toujours faible. On craignait enfin qu'il ne fût impossible d'élever un enfant si grand de taille, si mince et si délicat. Les médecins lui prescrivirent le vin de Porto, et l'on dit qu'à quatorze ans il était accoutumé à prendre cette agréable tisane à des doses qui, dans notre époque plus sobre, seraient considérées comme plus que suffisantes pour un homme fait. Ce régime, qui aurait probablement tué quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent, semble avoir été par-

faitement adapté aux particularités du tempérament du jeune William ; car, à quinze ans, il cessa d'être sujet à ses continuelles indispositions, et, s'il ne devint jamais un homme robuste, il finit, du moins, par être assez bien portant, pendant des années de travail et d'anxiété, malgré les nuits consacrées aux débats parlementaires, et les étés passés dans Londres.

Ce fut probablement à cause de sa santé délicate qu'il ne fut pas élevé comme les autres enfants du même rang. Presque tous les hommes politiques et les orateurs éminents qui devaient être un jour ses alliés ou ses adversaires, North, Fox, Shelburne, Windham, Grey, Wellesley, Grenville, Sheridan, Canning, reçurent l'éducation des écoles publiques. Lord Chatham avait été lui-même un élève distingué d'Eton, et il est rare qu'un élève distingué d'Eton oublie les obligations qu'il contracte envers Eton. Mais le tempérament faible du jeune William exigeait une surveillance et des soins qu'on ne trouve guère que sous le toit paternel. Ce fut donc sous le toit paternel qu'il fit ses études, et ces études, dirigées par un ecclésiastique nommé Wilson, quoique souvent interrompues par la maladie, se poursuivirent avec un succès extraordinaire. Avant qu'il eût complété sa quinzième annnée, il possédait une connaissance des langues anciennes et des mathématiques supérieure à celle que la plupart des écoliers de dix-huit ans apportent aux colléges universitaires. On l'envoya donc, vers la fin de 1773, au collége Pembroke de Cambridge. Un si jeune étudiant réclamait des soins plus attentifs que n'en donne un répétiteur à ceux qui aspirent aux grades universitaires. Le précepteur chargé de diriger les études académiques de William

Pitt fut un bachelier ès arts, nommé Prettyman, qui avait été un des lauréats des concours de l'année précédente. Sans avoir ni un extérieur séduisant, ni un talent brillant, c'était un grand travailleur et d'une rare sagacité, un érudit classique et un fort mathématicien. Prettyman resta pendant plus de deux ans à Cambridge le compagnon inséparable, et de fait presque l'unique compagnon de son élève. Ils contractèrent une amitié étroite et durable. Avant que le disciple eût complété sa vingt-huitième année, il put faire son précepteur évêque de Lincoln et doyen de Saint-Paul; le précepteur témoigna sa gratitude en écrivant une Vie du disciple, qui jouit de la réputation d'être la plus mauvaise biographie qui existe de la même étendue.

Pitt, jusqu'à ce qu'il eût pris ses grades, fit à peine la connaissance d'un autre condisciple; il suivait régulièrement les offices de la chapelle matin et soir, dînait tous les jours au réfectoire, et ne se permettait jamais une partie. A dix-sept ans, d'après la mauvaise coutume de ce temps-là, il fut admis par droit de naissance au grade de maître des arts, sans examen. Mais il résida quelques années encore à Pembroke-Hall, en poursuivant avec application, sous la direction de Prettyman, toutes ses études académiques, et en fréquentant la meilleure société de l'université.

La provision de savoir que fit Pitt à cette époque de sa vie était certainement extraordinaire. Par le fait, il n'en eût jamais d'autre; car il devint de bonne heure trop occupé pour avoir du loisir pour la littérature. L'ouvrage qui faisait surtout ses délices était les *Principia* de Newton. Son goût pour les mathématiques allait jusqu'à la passion, et, de l'avis de ses professeurs,

mathématiciens distingués eux-mêmes, ce goût avait plutôt besoin d'être contenu qu'encouragé. Il n'avait pas d'égal dans l'université pour la perspicacité et la promptitude avec lesquelles il trouvait la solution d'un problème : c'est ce que proclama un des plus habiles professeurs qui présidaient aux thèses scolaires et dirigeaient les examens du sénat académique. Ses progrès dans les études classiques n'étaient pas moins remarquables. Sous un rapport, il est vrai, il avait le désavantage quand on le comparait aux étudiants du second et du troisième ordre sortis des écoles publiques. Il n'avait jamais, sous Wilson, contracté l'habitude de composer dans les langues mortes : il ne put donc pas acquérir cette facilité de versification que possèdent quelquefois des écoliers qui n'ont d'ailleurs qu'une connaissance superficielle de la langue grecque et de la langue romaine, et de la littérature classique. Il eût été totalement incapable de produire des vers élégiaques aussi charmants que ceux des adieux de Wellesley à Eton, ou des hexamètres virgiliens comme ceux dans lesquels Canning décrivait le *Pèlerinage de la Mecque*. Mais il est douteux qu'aucun érudit eût à vingt ans une connaissance plus solide et plus profonde des deux nobles idiomes de la civilisation antique. Sa facile pénétration du sens des phrases les plus ardues des auteurs attiques étonnait les critiques émérites. Il s'était proposé de lire toute la poésie de la Grèce, et il ne fut content de lui-même que lorsqu'il eut expliqué la *Cassandra* de Lycophron, l'ouvrage le plus obscur de toute l'antiquité. Cette étrange rapsodie a embarrassé et repoussé maint profond érudit : « Mais Pitt, dit son précepteur, la lut couramment à première vue, et, si

je n'en avais été témoin, je croirais encore que c'était là un effort au-dessus de l'intelligence humaine. »

La littérature moderne n'occupa que peu, comparativement, l'élève de Prettyman. Pitt ne savait pas de langue vivante, excepté le français, et il le savait imparfaitement. Il s'était familiarisé avec quelques-uns des meilleurs écrivains anglais, plus particulièrement avec Shakspeare et Milton. Les débats du Pandémonium étaient, et il avait bien raison, un de ses passages favoris. Longtemps après sa mort, ses amis citaient encore la déclamation juste et la cadence mélodieuse de son débit, lorsqu'il récitait l'incomparable discours de Bélial. Dès l'enfance, on l'avait exercé à l'art de conduire sa voix, qui était naturellement claire et grave. Son père, dont l'éloquence devait une bonne partie de ses succès à cet art, avait été pour lui un instructeur habile et judicieux. Par la suite, les beaux esprits du club de Brooke, irrités de voir chaque soir les représentants de la province fascinés par l'élocution sonore du puissant orateur, lui reprochaient ironiquement « d'avoir été éduqué par son papa sur un tabouret[1]. »

L'éducation de Pitt était bien propre à former un grand orateur parlementaire. Quel est l'argument le plus souvent répété contre ces études classiques qui absorbent un si grand nombre des jeunes années d'un enfant de bonne famille ? C'est qu'elles l'empêchent de se rendre maître de sa langue maternelle, et qu'il n'est pas rare de rencontrer un jeune homme de talent écrivant la prose latine comme Cicéron, faisant des alcaïques comme Horace, mais à qui il serait impossible

[1] « Taught by his dad on a stool. »

d'exprimer ses pensées dans un anglais pur, clair et énergique. Cette observation ne manque pas de vérité. Mais les études classiques de Pitt furent dirigées d'une manière toute spéciale. Elles ne firent qu'enrichir son vocabulaire anglais, et le rendre expert dans l'art de construire correctement ses phrases. Sa méthode était de lire des yeux une page ou deux d'un auteur grec ou latin, d'en bien saisir le sens, et puis de traduire à haute voix ce passage dans sa propre langue. C'était ainsi qu'il avait commencé sous son premier maître Wilson, et Prettyman continua de même. Il n'est pas surprenant qu'un jeune homme naturellement très-intelligent, exercé ainsi pendant dix années consécutives, eût acquis une facilité sans égale d'exprimer ses pensées, sans effort ni travail, par des mots bien choisis et d'élégantes périodes.

De tout ce qui nous reste de la littérature des anciens, c'étaient les harangues qu'il étudiait avec le plus de soin. Son occupation favorite était de comparer les discours pour et contre sur la même question, de les analyser et de remarquer lequel des arguments du premier orateur était réfuté par le second, lequel était éludé, lequel était laissé de côté. Mais ce n'était pas exclusivement dans les livres qu'il étudiait à cette époque l'art de l'escrime parlementaire. Quand il revenait dans sa famille, il avait de fréquentes occasions d'entendre à Westminster des débats importants. Il les écoutait, non pas seulement avec intérêt et bonheur, mais avec cette observation attentive et scientifique qu'apporte l'élève de Guy-Hospital à une opération difficile pratiquée par un célèbre chirurgien. Dans une de ces visites à Westminster, le jeune Pitt, dont le talent

n'était encore connu que de sa parenté et du petit groupe de ses condisciples de Cambridge, se rencontra sur les marches du trône, à la Chambre des lords, avec Fox, et il lui fut présenté. Fox, son aîné de onze ans, était déjà un des plus grands orateurs du Parlement, et le plus grand dans la discussion qui eût jamais paru en Angleterre. Fox raconta plus d'une fois que, pendant le cours du débat, Pitt se tournait fréquemment vers lui pour lui dire : « Mais sûrement, monsieur Fox, on pourrait répondre ici ; » ou : « Oui, c'est cela, mais ne pourrait-on pas répliquer ? » Quelles étaient les critiques parlementaires de Pitt ? C'est ce que Fox avait oublié ; mais il déclarait qu'il fut vivement frappé de la précocité d'un jeune homme qui, pendant toute la séance, semblait exclusivement préoccupé des réponses qu'on pourrait faire aux orateurs des deux côtés de la Chambre.

Une des visites du jeune Pitt à la Chambre des lords resta une triste et mémorable date dans sa vie. Il n'avait pas encore complété sa dix-neuvième année lorsque, le 7 août 1778, il accompagna son père à Westminster. On s'attendait à une séance solennelle. La France venait de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis. Le duc de Richmond devait exprimer l'opinion qu'il fallait renoncer à toute idée de soumettre les insurgés. Chatham avait toujours soutenu que la résistance des colonies à la mère patrie était justifiable ; mais il s'imaginait, bien à tort, que le jour où leur indépendance serait reconnue, c'en était fait de la grandeur de l'Angleterre. Quoique pliant sous le poids de l'âge et des infirmités, il résolut, malgré les instances de sa famille, d'être ce jour-là sur son siége, et il se

rendit à la Chambre, appuyé sur son fils. Ce fut un effort au-dessus des forces du vieillard. En voulant haranguer les pairs, il tomba à la renverse dans des convulsions. Quelques semaines après, son corps était porté, en pompe lugubre, de la « Chambre peinte » à l'Abbaye. L'enfant bien-aimé de l'illustre mort, son homonyme, menait le deuil, et il suivit le cercueil jusqu'à ce qu'il le vit déposer dans le transept où le sien devait être aussi déposé un jour.

Son frère aîné, devenu comte de Chatham, avait un revenu suffisant (rien que suffisant) pour maintenir la dignité de sa pairie. Les autres membres de la famille n'étaient que médiocrement pourvus. William n'avait guère plus de trois cents livres sterling par an. Il lui fallait quitter Cambridge et choisir une profession. Depuis le printemps de 1780, il était majeur; il se fit inscrire parmi les étudiants de Lincoln's-Inn, et suivit comme avocat les assises du circuit de l'ouest. Dans l'automne de cette même année, eut lieu une élection générale, et il se présenta comme candidat aux électeurs de l'Université. Mais il resta le dernier sur la liste des votes (*poll*). On dit que les graves docteurs en robe rouge, qui siégeaient alors sur les bancs de Golgotha, trouvèrent un si jeune homme bien présomptueux d'oser solliciter une si haute distinction. Cependant, à la demande du duc de Rutland, un ami de la famille, sir James Lowther, le fit entrer au Parlement pour représenter le bourg d'Appleby.

Les dangers du pays étaient tels à cette époque qu'ils auraient bien pu troubler un grand courage. On avait en vain envoyé une armée après l'autre contre les colons rebelles de l'Amérique du Nord. Sur le champ de

bataille la victoire était restée du côté des troupes disciplinées de la mère patrie ; mais ce n'était pas sur les champs de bataille que pouvait se décider l'issue d'une pareille lutte. Une nation en armes, avec la faim et l'Atlantique pour auxiliaires, n'était pas facile à subjuguer. Dans l'intervalle, la maison de Bourbon, humiliée quelques années auparavant par le génie et la vigueur de Chatham, avait saisi l'occasion d'une revanche. La France et l'Espagne s'étaient liguées contre l'Angleterre, et, plus récemment, la Hollande venait de se joindre à elles. Le pavillon anglais ne commandait plus dans la Méditerranée et avait peine à se maintenir dans la Manche. Les puissances du Nord faisaient profession de neutralité, mais leur neutralité avait un aspect menaçant. En Asie, Hyder-Ali était descendu sur le Carnate, avait détruit le petite armée de Baillie et répandait la terreur jusque sous les remparts du fort Saint-Georges. Les mécontents de l'Irlande semblaient présager la guerre civile. En Angleterre, l'autorité du gouvernement était aussi bas que possible. Le roi et la Chambre des communes partageaient la même impopularité. Le cri de la réforme parlementaire retentissait avec une véhémence presque égale à celle de 1830. Des associations formidables, dirigées non par des démagogues ordinaires, mais par des hommes d'un haut rang, d'un caractère pur et d'un talent distingué, réclamaient une révision du système représentatif. La populace, enhardie par l'impuissance et l'irrésolution des ministres, avait récemment brisé toutes les entraves, assiégé les Chambres législatives, bousculé des pairs, pourchassé des évêques, attaqué la résidence des ambassadeurs, forcé

les prisons, brûlé et abattu des maisons. Londres, pendant quelques jours, avait offert l'aspect d'une ville prise d'assaut, et il avait paru nécessaire de former un camp parmi les arbres du parc Saint-James.

En dépit des périls et des embarras qui le menaçaient au dehors et au dedans, Georges III, avec une fermeté qui n'avait aucune analogie avec la vertu ou la sagesse, persistait à vouloir réduire les Américains par la force des armes, et ses ministres soumettaient leur jugement au sien. Quelques-uns d'entre eux, probablement, n'avaient d'autre mobile que leur cupidité égoïste ; mais leur chef, lord North, homme d'honneur, d'un caractère aimable, de manières séduisantes, et doué d'un vrai talent pour les affaires comme pour la discussion, doit être acquitté de toute arrière-pensée sordide. Il restait à un poste dont il était dégoûté depuis longtemps et que maintes fois il avait tenté de quitter. Il y restait uniquement parce qu'il n'avait pas la force de résister aux supplications du roi qui, pour imposer silence à tous les arguments, demandait si un gentilhomme, si un homme de courage pouvait avoir le cœur de déserter un bon maître à l'heure d'une crise extrême.

L'opposition se composait de deux partis autrefois hostiles l'un à l'autre, mais qui avaient fini par se réconcilier : réconciliation apparente, comme la suite le prouva, quoiqu'ils eussent l'air d'agir avec un cordial accord. Le plus considérable de ces deux partis réunissait la majorité de l'aristocratie whig. Son chef était Charles, marquis de Rockingham, homme d'esprit et honnête homme, supérieur, par sa richesse et son influence parlementaire, à la plupart des nobles anglais,

mais affligé d'une timidité nerveuse qui l'empêchait de jouer un rôle prééminent dans les débats du Parlement. A la Chambre des communes, les adhérents de Rockingham étaient conduits par Fox, dont les habitudes de dissipateur et la fortune ruinée faisaient parler toute la ville, mais à qui son talent et son caractère doux, généreux et aimable, conciliaient l'admiration et les sympathies de ceux-là même qui déploraient le plus les erreurs de sa vie privée. Burke, supérieur à Fox par la largeur des vues, l'étendue des connaissances et l'éclat de l'imagination, mais moins habile que lui dans cette logique et dans cette rhétorique spéciales qui portent la conviction dans les grandes assemblées, condescendait à être le lieutenant d'un jeune chef qui aurait pu être son fils.

Une section moins nombreuse de l'opposition se composait des vieux partisans de lord Chatham. A leur tête était William, comte de Shelburne, également distingué comme homme d'Etat et comme ami des lettres. Avec lui se liguaient lord Camden, qui avait naguère tenu le grand sceau, et qui commandait l'estime publique par son intégrité, ses talents et son expérience constitutionnelle; Barré, déclamateur éloquent et acrimonieux, et Dunning, longtemps le premier avocat du barreau. C'était vers ce parti que Pitt se sentait naturellement attiré.

Le 26 février 1784, il prononça son premier discours pour appuyer le plan de réforme économique proposé par Burke. Fox se levait au même moment; mais il renonça à la parole. Les auditeurs du jeune orateur furent surpris et charmés par son accent grave et en même temps animé, par son calme parfait, par la

promptitude de ses répliques à ceux qui l'avaient précédé à la tribune, par le timbre argentin de sa voix et les élégantes périodes de son improvisation. Burke, ému jusqu'aux larmes, s'écria : « Ce n'est pas un rejeton du vieil arbre, c'est le vieil arbre lui-même ! — Pitt deviendra un des premiers orateurs du Parlement, dit un des membres de l'opposition en s'adressant à Fox. — C'est ce qu'il est déjà, » répondit Fox, dont l'excellente nature était étrangère à l'envie. Il est un fait curieux, dont se souvenaient plusieurs de leurs contemporains, qui vivaient hier encore : peu de temps après ce débat, le nom de Pitt fut proposé par Fox au club de Brooke. Deux fois encore, pendant la session, Pitt prit la parole, et chaque fois il soutint la réputation de son début. Après la prorogation du Parlement, il suivit encore les juges dans le circuit de l'ouest et se chargea de plusieurs dossiers : il plaida de manière à mériter d'être complimenté par Buller sur les bancs de la Cour, et par Dunning au barreau.

Le 27 novembre, le Parlement se réunit de nouveau. Quarante-huit heures auparavant était arrivée la nouvelle que Cornwallis s'était rendu avec son armée : il avait fallu en conséquence refaire le discours du trône. Il n'était plus personne dans le royaume, excepté le roi, qui ne fût convaincu que c'était folie d'espérer soumettre les Etats-Unis. Dans le débat sur le rapport de l'adresse, Pitt parla avec plus d'éclat et d'énergie encore qu'il n'avait parlé dans la session précédente. Il fut chaleureusement applaudi par ses alliés. Mais on remarqua qu'aucun des membres de son parti ne parla de lui avec autant d'enthousiasme que Henry Dundas, le lord-avocat d'Ecosse, du parti ministériel. Cet habile

et versatile politique prévoyait bien la chute prochaine du cabinet dont il était un des soutiens, et il se préparait à ne pas être enseveli sous ses ruines. De ce soir-là data sa liaison avec Pitt, liaison qui devint bientôt une intimité étroite et qui dura jusqu'à ce qu'elle fût dissoute par la mort.

Une quinzaine de jours après, Pitt parla dans le Comité du budget de l'armée. Des symptômes de dissentiment commençaient à se faire sentir sur les bancs ministériels. Lord Georges Germaine, le secrétaire d'Etat plus spécialement chargé de la direction de la guerre en Amérique, avait tenu un langage difficile à mettre d'accord avec les déclarations faites par le premier lord de la trésorerie. Pitt fit ressortir la contradiction avec beaucoup de force et de sagacité. Lord Georges et lord North commencèrent à se parler à l'oreille, et Welbore Ellis, ancien fonctionnaire qui avait touché des émoluments sous presque tous les ministères, depuis l'époque d'Henry Pelham, se pencha entre eux deux pour glisser un mot. De pareilles interruptions déconcertent quelquefois les plus vieux orateurs. Pitt s'arrêta, et, jetant un regard sur le groupe, dit avec un admirable à-propos : « J'attendrai que Nestor ait terminé la querelle entre Agamemnon et Achille. »

Après plusieurs défaites, ou des victoires qui ressemblaient beaucoup à des défaites, le ministère donna sa démission. Le roi, à contre-cœur et de fort mauvaise grâce, consentit à accepter Rockingham comme premier ministre. Fox et Shelburne devinrent secrétaires d'Etat. Lord John Cavendish, homme des plus droits et des plus honorables, fut nommé chancelier de

l'Échiquier. Thurlow, qui, par la force de son caractère et ses talents, s'était rendu le dictateur de la Chambre des lords, conserva le grand sceau.

A Pitt, par l'intermédiaire de Shelburne, fut offerte la place de vice-trésorier de l'Irlande, une des places les plus faciles à remplir et les mieux rétribuées dont dispose la couronne : l'offre fut refusée sans hésitation. Le jeune politique avait résolu de n'accepter qu'un poste qui le ferait entrer au cabinet. Il l'annonça lui-même quelques jours après dans la Chambre des communes. Il faut se souvenir qu'un choix plus restreint présidait à la composition des cabinets de ce temps-là. Nous avons vu des cabinets de seize. Du temps de nos grands-pères, un cabinet de dix ou de onze était considéré comme extraordinairement nombreux : sept était le chiffre habituel. Burke lui-même, qui avait accepté les fonctions de payeur, ne faisait point partie du cabinet. La déclaration de Pitt parut à plusieurs très-présomptueuse. Il regretta lui-même de l'avoir faite. « La phrase m'est échappée, dit-il à ses amis, dans la chaleur de l'improvisation. J'aurais donné tout au monde pour qu'on ne l'eût pas entendue. » Cependant cela ne lui fit aucun tort auprès du public. « Le second William Pitt, dit-on, a montré qu'il avait le courage aussi bien que le génie du premier. » Dans le fils comme dans le père, peut-être y avait-il trop d'orgueil, mais rien de bas ni de sordide. On pouvait trouver arrogant un jeune avocat qui, vivant avec un revenu de trois cents livres sterling, refusait un salaire de cinq mille, uniquement parce qu'il ne voulait pas s'engager à défendre ou à voter des mesures qu'il n'aurait pas concouru à rédiger; mais assurément cette arro-

gance n'était pas très-éloignée d'une vertueuse fierté.

Pitt appuya en général le ministère Rockingham, mais il ne perdit pas une occasion de faire sa cour à ce parti ultra-whig qui, créé par la persécution de Wilkes et l'élection de Middlesex, était devenu de plus en plus nombreux et formidable, grâce aux événements désastreux de la guerre et au triomphe des principes républicains en Amérique. Il défendit une motion pour abréger la durée des Parlements. Il en fit une lui-même pour demander un Comité qui étudierait la question électorale, et, dans les discours qu'il prononça à cette occasion, il se déclara l'ennemi des bourgs pourris ; il dénonça ces bourgs comme le camp retranché de cette corruption à laquelle il fallait attribuer toutes les calamités de la nation. Par une de ces phrases exactes et sonores qui lui étaient si naturelles, il les définit encore en disant que cette institution avait grandi avec l'Angleterre dans sa phase ascendante, mais qu'elle était loin de suivre sa période descendante[1].

En cette circonstance, Pitt fut appuyé par Fox. La motion fut votée par une majorité de vingt voix seulement, sur trois cents votants. Jusqu'en 1831, les réformateurs ne devaient plus se trouver dans une si bonne position.

Le nouveau cabinet avait la force du talent, et aucun des cabinets, depuis l'avénement de Georges III, n'avait été aussi populaire ; mais il était haï par le roi, soutenu avec hésitation par le Parlement et déchiré

[1] Littéralement : « Cette institution a crû avec la croissance de l'Angleterre et s'est fortifiée dans sa force, mais elle n'a pas diminué avec la diminution de sa prospérité ni décliné avec son déclin. »

par des divisions intérieures. Le chancelier n'avait ni l'affection ni la confiance de la plupart de ses collègues. Les deux secrétaires d'Etat se regardaient avec des yeux jaloux. La démarcation de leurs départements respectifs n'avait pas été tracée avec précision : de là des empiétements et des plaintes réciproques. Ce fut tout ce que Rockingham put faire de maintenir la paix dans son cabinet, — et le cabinet n'avait que trois mois d'existence quand Rockingham mourut.

Aussitôt tout tomba en confusion. Les partisans du ministre mort prirent le duc de Portland pour leur chef. Le roi plaça Shelburne à la tête du Trésor. Fox, lord Cavendish et Burke donnèrent immédiatement leur démission, et le nouveau ministre n'eut plus que des éléments insuffisants pour constituer son cabinet. Il avait personnellement un grand talent parlementaire, mais il ne pouvait être là où le talent parlementaire était le plus nécessaire. Il fallait donc trouver quelque autre membre de la Chambre des communes pour faire face aux orateurs de l'opposition. Pitt seul avait l'éloquence et le courage d'un tel rôle. On lui offrit la place éminente de chancelier de l'Echiquier, et il l'accepta... Il venait tout juste de compléter sa vingt-troisième année.

Le Parlement fut bientôt prorogé. Pendant l'intervalle d'une session à l'autre, une négociation pacifique, commencée sous Rockingham, aboutit à une conclusion heureuse. L'Angleterre reconnut l'indépendance de ses colonies insurgées ; elle céda en même temps à ses ennemis d'Europe quelques ports de la Méditerranée et du golfe du Mexique. Mais les conditions qu'elle obtint étaient aussi avantageuses et aussi honorables

qu'elle pouvait les espérer des événements de la guerre, ou que celles qu'elle aurait pu obtenir par la prolongation d'une lutte complétement inégale. Elle conservait toutes ses forces vitales, toutes les véritables sources de sa puissance ; sa dignité même était sauve, car elle ne cédait à la maison de Bourbon que ce qu'elle avait enlevé à cette maison dans les guerres précédentes : son empire de l'Inde lui restait sans amoindrissement, et, en dépit des efforts de deux grandes monarchies, son pavillon flottait encore sur le roc de Gibraltar. Fox, s'il fût resté en place, n'aurait certainement pas hésité à conclure un traité à de semblables conditions. Malheureusement, cet homme éminent et doué de qualités si aimables se laissa égarer dans cette crise par ses passions, et, pendant une longue suite d'années, son erreur rendit son génie et ses qualités aimables presque inutiles à son pays.

Fox vit que la masse de la Chambre des communes se divisait en trois partis : le sien, celui de North, et celui de Shelburne ; qu'aucun de ces trois partis n'était assez considérable pour rester seul ; que par conséquent, à moins que deux fissent alliance, il n'y aurait plus qu'une très-faible administration, ou plus probablement une suite de très-faibles administrations, et cela alors qu'un gouvernement fort devenait plus que jamais essentiel à la prospérité et à la dignité de la nation.

Il était donc nécessaire et juste de former une coalition. Contre toutes les coalitions possibles, il y avait des objections. Mais, de toutes les coalitions possibles, celle contre laquelle il y avait le moins d'objections, c'était sans contredit une coalition entre Shelburne et

Fox. Celle-là aurait été généralement approuvée par les adhérents de l'un et de l'autre. Elle pouvait se faire sans le sacrifice d'aucun principe politique de la part de Shelburne ou de Fox. Malheureusement, de récentes querelles avaient laissé dans l'esprit de Fox une haine et une méfiance profondes contre Shelburne. Pitt essaya d'intervenir comme médiateur, et fut autorisé à proposer à Fox de rentrer au service de la couronne. « Lord Shelburne, demanda Fox, doit-il rester premier ministre? » Pitt répondit par l'affirmative. « Il est impossible que je puisse être ministre sous lui, » répliqua Fox. « En ce cas, reprit Pitt, la négociation est rompue, car je ne puis le trahir. » Ainsi se séparèrent les deux politiques. Ils ne devaient plus se retrouver tête à tête.

Fox et ses amis ne voulant pas traiter avec Shelburne, il ne leur restait plus qu'à traiter avec North. Cette coalition fatale, qu'on appelle encore emphatiquement *la coalition*, fut formée. Il n'y avait pas neuf mois que Fox et Burke avaient menacé North d'un acte d'accusation, en le représentant sans cesse comme le plus arbitraire, le plus corrompu et le plus incapable des ministres. Ils s'alliaient maintenant avec lui pour renverser un homme d'Etat avec lequel on ne pouvait dire qu'ils différassent sur aucune question importante. Ils n'eurent même ni la prudence, ni la patience d'attendre une occasion favorable pour se rallier sans inconséquence à leur ancien adversaire contre le gouvernement. Afin que rien ne manquât au scandale, les grands orateurs qui avaient, pendant sept années, tonné contre la guerre résolurent de faire cause commune avec les promoteurs de cette guerre

Digitized by Google

pour provoquer un vote de censure sur la paix.

Le Parlement se réunit avant la Noël de 1782, mais ce ne fut qu'en janvier 1783 que furent signés les traités préliminaires : le 13 février seulement, la Chambre des communes les prit en considération. Pendant quelques jours le bruit se répandit que Fox et North s'étaient mis d'accord, et le débat n'indiqua bientôt que trop clairement la réalité de ce bruit, auquel quelques-uns refusaient de croire. Pitt souffrait d'une indisposition : il ne prit la parole que lorsque ses forces et celles de ses auditeurs étaient épuisées ; il eut par suite moins de succès qu'il n'en avait eu précédemment. Ses admirateurs avouèrent que son discours avait été faible et provocateur. Il s'oublia jusqu'à conseiller à Sheridan de se borner à amuser un public de théâtre. Ce sarcasme indécent donna à Sheridan l'occasion d'une très-heureuse réplique : « Après ce que j'ai vu et entendu ce soir, dit-il, je suis fortement tenté de me hasarder à rivaliser avec un auteur aussi remarquable que Ben Johnson, en mettant sur la scène un second *Enfant brouillon* [1]. » Quand on alla aux voix, l'adresse proposée par les partisans du cabinet fut rejetée à une majorité de seize voix.

Mais Pitt n'était pas un homme à se décourager pour un seul échec, ni à se laisser désarçonner par une seule repartie. Lorsque, quelques jours après, l'opposition proposa une censure directe des traités, il parla avec une éloquence, une énergie et une dignité qui placèrent sa renommée et sa popularité plus haut que

[1] *L'Enfant brouillon* ou *l'Enfant tapageur*, de Ben Johnson, est un personnage de la comédie de *l'Alchimiste*.

jamais. Par une allusion à la coalition entre Fox et ~~Shelburne~~, il fit éclater les applaudissements tumultueux de ses partisans : « Si, dit-il, ce mariage contre nature et de funeste augure n'est pas encore consommé, je sais un motif d'empêchement légitime, et au nom du bien public j'interdis la publication des bans. »

Les ministres se trouvèrent encore en minorité, et en conséquence Shelburne offrit sa démission, qui fut acceptée. Mais le roi lutta longtemps avant de se soumettre aux conditions dictées par Fox, dont il détestait les défauts, dont il détestait davantage le caractère indépendant et la puissante intelligence. La première place, celle de premier lord de la trésorerie, fut itérativement offerte à Pitt qui, quelque tentante que fût cette offre, persista à la refuser. Le jeune ministre, dont le jugement n'était pas moins précoce que l'éloquence, voyait que son heure approchait, mais qu'elle n'était pas venue encore, et il resta sourd aux importunités comme aux reproches du roi. Sa Majesté, se plaignant avec amertume de la timidité de Pitt, essaya de rompre la Coalition : toutes les séductions furent employées pour gagner North, mais en vain. Pendant plusieurs semaines le pays resta sans ministère. Ce ne fut qu'après avoir échoué dans toutes ses tentatives, et lorsque la Chambre des communes eut pris un aspect menaçant, que le roi céda. Le duc de Portland fut nommé premier lord de la trésorerie ; Thurlow fut remercié. Fox et North devinrent secrétaires d'Etat, avec des pouvoirs ostensiblement égaux ; mais Fox était en réalité le premier ministre.

Les nouveaux arrangements ne furent complétés que lorsque l'année était déjà fort avancée, et il ne se fit

rien d'important pendant tout le reste de la session. Pitt, siégeant alors sur les bancs de l'opposition, introduisit une seconde fois la motion de la réforme parlementaire. Il proposait d'ajouter à la représentation élective cent membres pour les comtés et plusieurs membres pour les villes, avec cette clause que tout bourg dans lequel la majorité des votants serait, par le rapport d'un comité électoral, dénoncée comme corrompue, perdrait la franchise. Cette motion fut rejetée par deux cent quatre-vingt-treize voix contre cent quarante-neuf.

Après la prorogation Pitt visita le continent : sa première et dernière visite. Son compagnon de voyage était un de ses plus intimes amis, jeune homme de son âge, qui s'était déjà distingué au Parlement par une éloquence naturelle, que rendait plus séduisante encore sa voix, la mieux modulée des voix. C'était William Wilberforce, le compagnon le plus agréable du monde par les qualités du cœur, ses manières charmantes et son brillant esprit. C'était le temps de l'anglomanie en France. A Paris, le fils du grand Chatham fut recherché par les hommes de lettres et les femmes du monde. Mais malgré lui il se vit forcé de parler politique. On cite un des mots remarquables qui lui échappèrent pendant cette excursion. Un gentilhomme français exprimait quelque surprise de l'immense influence qu'exerçait sur la nation anglaise un homme de plaisir comme Fox, ruiné par le jeu et les paris du champ de course : « Vous n'avez pas été sous la baguette du magicien, » dit Pitt.

En novembre 1783, le Parlement se réunit de nouveau. Le cabinet avait une force irrésistible dans la

Chambre des communes; il ne semblait guère moins fort dans la Chambre des lords, tandis que par le fait il était environné de dangers. Le roi attendait impatiemment le moment de pouvoir s'émanciper d'un joug qu'il trouvait si dur, que plus d'une fois il avait eu sérieusement la pensée de se retirer dans le Hanovre. Le roi n'était guère moins pressé que la nation de changer ses ministres. Fox et North avaient commis une faute funeste, ils auraient dû savoir que les coalitions entre deux partis longtemps hostiles ne réussissent que lorsque le besoin d'une coalition est compris des rangs inférieurs aussi bien que des chefs. Si ceux-ci font alliance avant que ceux-là soient disposés à faire alliance comme eux, il est probable que la mutinerie éclatera dans les deux camps, et que les deux armées révoltées feront à leur tour une trêve pour se venger de ceux par lesquels elles croiront avoir été trahies. Ainsi arriva-t-il en 1784. Au commencement de cette mémorable année, lord North avait été le chef reconnu du vieux parti tory qui, quoique momentanément abattu par le désastreux dénoûment de la guerre d'Amérique, était encore un grand pouvoir dans l'Etat. C'était lui qui avait longtemps eu le respect et la confiance du clergé, des universités et de ces propriétaires des provinces dont le cri de ralliement était: *Le roi et l'Eglise*. Fox, de son côté, avait été l'idole des whigs et de tous les dissidents de l'anglicanisme. La Coalition aliéna à la fois de North les plus ardents tories, et de Fox les plus ardents whigs. L'université d'Oxford, qui avait exprimé son approbation de l'orthodoxie de lord North en le nommant son chancelier; la Cité de Londres, qui, pendant vingt-deux ans, avait fait de l'opposition à la cour, le jugè-

rent avec la même sévérité. Des gentillâtres et des recteurs ecclésiastiques, qui avaient hérité des principes des Cavaliers du siècle précédent, ne purent pardonner à leur ancien chef de se liguer avec des sujets qui voulaient déloyalement contraindre la volonté du souverain. Les membres de la Société du bill des droits et des associations réformistes furent furieux d'apprendre que leur orateur favori appelait « son noble ami » le grand champion de la tyrannie et de la corruption. Deux *multitudes* se trouvèrent ainsi tout à coup sans chef, et toutes les deux en même temps tournèrent les yeux du côté de Pitt. Un parti vit en lui le seul homme qui pouvait délivrer le roi; l'autre vit en lui le seul homme qui pouvait purifier le Parlement. Il fut appuyé ici par l'archevêque Markham, le prédicateur du droit divin, et par Jenkinson, le capitaine de la garde prétorienne des Amis de Sa Majesté, là par Jebb et Priestley, Sawbridge et Cartwright, Jack Wilkes et Horne Tooke. Sur les bancs de la Chambre des communes, toutefois, les rangs de la majorité ministérielle se maintinrent, et on croyait impossible qu'aucun politique osât braver une telle majorité. Jamais aucun prince de la maison de Hanovre n'avait, dans les crises précédentes, fait un appel au corps constituant contre le corps représentatif. En conséquence, malgré les regards de mauvaise humeur et les murmures de mécontentement avec lesquels on accueillait leurs propositions dans le cabinet du roi, malgré le blâme général qui s'élevait chaque jour plus bruyamment de tous les coins de l'île, les ministres se croyaient en sûreté.

Telle était la confiance en leur force, que, dès que le Parlement se fut réuni, ils lui soumirent un plan singu-

lièrement hardi et original pour l'administration du territoire britannique dans l'Inde. Ils proposaient que toute l'autorité exercée jusque-là sur ce territoire par la Compagnie des Indes fût transférée à sept commissaires nommés par le Parlement, et non révocables selon le bon plaisir de la couronne. Le comte Fitzwilliam, le plus intime ami de Fox, devait être le président de ce bureau, et le fils aîné de lord North devait être un des membres.

Aussitôt que les articles du projet furent connus, toute la haine provoquée par la Coalition éclata avec une explosion extraordinaire. La question qu'on aurait sans doute dû discuter avant toute autre était celle de savoir quelle influence le changement proposé pouvait avoir sur le sort de trente millions d'hommes, sujets alors de la Compagnie. Mais cette question ne fut pas même sérieusement examinée. Burke, qui, soit qu'il eût tort, soit qu'il eût raison dans ses conclusions finales, sut au moins avoir le mérite de se placer au vrai point de vue du débat, rappela en vain à ses auditeurs cette vaste population dont le riz quotidien pourrait dépendre d'un vote du Parlement britannique. Avec sa puissance habituelle d'idées et de langage, il parla de la désolation de Rohilconde, de la spoliation de Benarès, de la mauvaise politique qui avait laissé tomber en ruine les réservoirs de Carnate, mais il ne put fixer l'attention. Les partis en lutte, soit dit à leur honte, ne voulurent écouter que ce qui intéressait directement la politique anglaise. En dehors du Parlement retentissait un cri de réprobation presque universelle. La ville et la campagne étaient de la même opinion. Les corporations réclamaient contre la violation de la charte de la

plus grande corporation du royaume. Tories et démocrates étaient d'accord pour déclarer inconstitutionnel le nouveau bureau des Indes. Les membres devaient être choisis par Fox. Le bill aurait pour effet de donner à Fox personnellement, qu'il fût dans le ministère ou dans l'opposition, et non à la couronne, une énorme puissance, un patronage suffisant pour contre-balancer le patronage du Trésor et de l'Amirauté : Fox serait par là le maître des élections dans cinquante bourgs. Sachant bien, disait-on, qu'il était également odieux au roi et au peuple, Fox avait imaginé un plan qui le rendrait indépendant du peuple et du roi. Les uns le surnommaient Cromwell, les autres Carlo-Khan. Wilberforce, avec son bonheur d'expression ordinaire et plus d'amertume qu'il n'en montrait habituellement, décrivit le projet comme l'enfant très-légitime de la Coalition, car il avait à la fois la corruption de l'un de ses auteurs et la violence de l'autre. En dépit cependant de toutes les oppositions, le bill, soutenu dans toutes ses phases par d'imposantes majorités, passa rapidement et fut envoyé à la Chambre des lords. A la surprise générale, quand on en proposa la seconde lecture, l'opposition de la Chambre haute réclama un ajournement, et l'ajournement fut voté par quatre-vingt-sept voix contre soixante-dix-neuf. On connut bientôt la cause de cet étrange revirement de fortune. Le cousin de Pitt, le comte Temple, avait été admis dans le cabinet du roi, qui l'avait autorisé à faire savoir que tous ceux qui voteraient sur le bill seraient considérés par lui comme ses ennemis.

Cette honteuse commission fut remplie, et aussitôt la troupe des chambellans, des évêques qui sollicitaient

un siége épiscopal mieux rémunéré que le leur, et des lords d'Ecosse, qui avaient peur de ne pas être réélus, se hâta de changer de côté. Quelques jours après, la Chambre haute rejeta le bill. Fox et North furent immédiatement invités à renvoyer leurs portefeuilles au palais par leurs sous-secrétaires, et Pitt fut nommé premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Echiquier.

On croyait généralement que la Chambre des communes serait dissoute ; mais Pitt prit la sage détermination de laisser à l'esprit public le temps de se fortifier. Son cousin, lord Temple, n'était pas de cet avis ; la conséquence fut que celui-ci, nommé d'abord secrétaire d'Etat, donna sa démission au bout de quarante-huit heures, et affranchit ainsi le nouveau ministre d'un lourd fardeau d'impopularité, car tous les hommes sensés et tous les hommes d'honneur, quelle que fût leur aversion pour le bill de l'Inde, désapprouvaient le moyen dont s'était servi le roi pour le faire avorter ; c'était un scandale dont Temple resta seul chargé, et qu'il emporta avec lui, à la grande satisfaction des amis de Pitt, qui conserva ainsi sa robe d'innocence ; car le jeune premier ministre put déclarer en toute vérité que si des machinations anticonstitutionnelles avaient eu lieu, il n'y avait pris aucune part.

Il n'en restait pas moins exposé à une foule de dangers et de difficultés. Il avait la majorité de la Chambre des lords. Aucun orateur de l'opposition, dans cette Chambre, ne pouvait lutter à armes égales avec Thurlow, redevenu lord-chancelier, ni avec Camden, qui défendit cordialement le fils de son ancien ami Chatham. Mais dans l'autre Chambre, aucun orateur éminent n'était assis sur les bancs ministériels. Le plus

utile auxiliaire de Pitt était Dundas, qui n'avait pas d'éloquence, mais du savoir, de l'intelligence, de l'assurance et d'heureuses reparties. Sur les bancs opposés, une majorité puissante entourait Fox, son chef, appuyé par North, Burke et Sheridan. Le jeune ministre, avec toute sa fermeté, avait de quoi s'inquiéter. Il ne put fermer l'œil de toute la nuit, le lendemain de la démission de Temple. Mais ses émotions intérieures ne le trahirent pas. Son langage et sa tenue n'indiquaient qu'un indomptable courage et une hautaine confiance en ses forces. Sa lutte contre la Chambre des communes dura du 17 décembre 1783 jusqu'au mois de mars 1784. Seize fois l'opposition l'emporta par ses votes. On ne cessait de répéter au roi qu'il devait renvoyer son ministère, mais il était décidé à se retirer en Allemagne plutôt que de céder. Pitt, de son côté, ne vacilla jamais. La nation se déclara pour lui avec une véhémence presque furieuse. Chaque jour des adresses lui parvenaient de toutes les provinces pour l'assurer de l'adhésion populaire. La Cité de Londres lui présenta des lettres de bourgeoisie contenues dans une boîte d'or, et il alla en grande cérémonie recevoir cette marque de distinction. Un banquet somptueux lui fut donné dans la halle des marchands épiciers, et les boutiquiers du Strand et de Fleet-street illuminèrent en son honneur. Ces démonstrations publiques ne pouvaient manquer de faire impression sur le Parlement. La majorité commença à s'ébranler. Quelques membres passèrent à l'ennemi; quelques autres, se tenant à l'écart, se préparaient à les imiter furtivement; plusieurs opinaient pour capituler, pendant qu'il était encore possible de capituler avec les honneurs de la

guerre. Des négociations furent entamées dans le but de former un cabinet sur une large base, mais elles furent fermées presque aussitôt qu'ouvertes.

L'opposition demandait comme article préliminaire du traité que Pitt abandonnât la trésorerie, et Pitt refusa nettement de le faire. Au moment le plus ardent de cette lutte vint à vaquer la place de commis aux parchemins[1], sinécure à vie de l'Échiquier, laquelle valait trois mille livres sterling par an et pouvait être remplie par un membre de la Chambre. C'était au chancelier de l'Echiquier qu'appartenait la nomination de l'emploi, et personne ne doutait qu'il ne se l'appliquât à lui-même, ce dont personne ne l'eût blâmé, car on avait toujours maintenu ces sinécures sous prétexte que quelques grands talents, qui n'avaient qu'un médiocre revenu, dispensés ainsi de prendre une profession, pouvaient se dévouer exclusivement au service de l'Etat. Pitt, malgré les remontrances de ses amis, donna la place des parchemins au vieil adhérent de son père, le colonel Barré, homme de talent et doué d'éloquence, mais pauvre et affligé de cécité. Par cet arrangement, l'Etat faisait l'économie d'une pension que le ministère Rockingham avait accordée à Barré. Jamais acte politique ne fut plus heureux. On se disputera toujours sur les traités, les guerres, les expéditions, les tarifs, les budgets; ce qui est applaudi par une moitié

[1] *The clerkship of the pells :* cette charge est ainsi nommée parce que celui qui l'exerce, ou est censé l'exercer, dans les bureaux de l'Echiquier, tenait autrefois un double rôle sur *parchemin* des sommes reçues (*pellis acceptorum*) et des sommes déboursées (*pellis exituum*). *Pell* est la traduction du mot latin *pellis*, mais il ne s'emploie plus guère en anglais que dans cette locution.

de la nation peut être blâmé par l'autre; mais tout le monde comprend le désintéressement pécuniaire. C'est un grand point pour l'homme qui n'a que trois cents livres sterling de revenu annuel de pouvoir montrer qu'il considère comme rien trois mille livres, comparées au bien public et à l'estime publique. Pitt eut sa récompense. Jamais ministre ne fut plus cruellement attaqué par les libelles; mais alors même qu'on le savait accablé de dettes, lorsque les millions lui passaient par les mains, lorsque les plus riches seigneurs du royaume sollicitaient de lui des marquisats et la Jarretière, ses ennemis les plus amers n'osèrent dire qu'il se fût souillé au contact d'un argent mal acquis.

Enfin cette lutte pénible eut un terme. Une remontrance finale, admirablement rédigée par Burke, fut votée le 6 mars, à la majorité d'une seule voix, dans une Chambre au complet; à une seconde épreuve, la Coalition eût été probablement en minorité. Mais les subsides avaient été accordés, le bill sur l'insurrection avait passé, et la couronne déclara le Parlement dissous.

Les électeurs se montrèrent généralement enthousiastes en faveur du gouvernement. Cent soixante des partisans de la Coalition perdirent leurs siéges. Le premier lord de la trésorerie fut élu lui-même par l'université de Cambridge, et son jeune ami, Wilberforce, l'emporta dans le grand comté d'York, malgré toute l'influence des Fitzwilliam, des Cavendish, des Dundas, des Saville. Au milieu de ces triomphes, Pitt complétait sa vingt-cinquième année. Il était le *sujet* le plus considérable que l'Angleterre eût vu depuis plusieurs générations; il dominait en ministre absolu tout le cabinet, favori à la fois du souverain, du Parlement et de

la nation. Jamais son père n'avait été si puissant, non plus que Walpole ou Marlborough.

Nous voici arrivés à une époque au delà de laquelle une histoire complète de la vie de Pitt serait une histoire d'Angleterre, ou plutôt de tout le monde civilisé, et nous devons nous contenter ici d'une simple esquisse, d'une esquisse où nous ferons ressortir les actes qui permettront au lecteur, pour peu qu'il soit au courant de l'histoire générale, de se former une juste idée du caractère de l'homme dont l'influence était si puissante sur les événements.

Si nous voulons arriver à nous former une idée juste des qualités et des défauts de Pitt, n'oublions jamais qu'il appartenait à une classe particulière d'hommes d'Etat, et qu'il faut le juger d'après un modèle particulier. On ne saurait le comparer impartialement à des hommes tels que Ximenès et Sully, Richelieu et Oxenstiern, Jean de Witt et Warren Hastings. Ces politiques gouvernèrent de grands Etats avec d'autres moyens que ceux qui étaient nécessairement employés par Pitt. Il est des talents qu'ils n'eurent jamais l'occasion de manifester, s'ils les possédaient, et qui furent développés chez Pitt à un degré extraordinaire. Il est des qualités auxquelles ils doivent une grande partie de leur gloire, et qui laissent Pitt très-inférieur à eux. Ils traitaient les affaires dans leur cabinet, autour d'une table, où s'asseyaient quelques conseillers en petit nombre. Ce fut la destinée de Pitt de naître dans un siècle et dans un pays où le gouvernement parlementaire était parfaitement établi. Toute son éducation, depuis l'enfance, avait été dirigée avec le but de le rendre propre à jouer un rôle dans un gouvernement

parlementaire. Depuis son âge mûr jusqu'à sa mort, toutes les facultés de sa vigoureuse intelligence s'exercèrent presque constamment dans la pratique du gouvernement parlementaire. C'est ainsi qu'il devint le plus grand maître qui ait jamais existé dans l'art du gouvernement parlementaire, un plus grand maître que Montague ou Walpole, un plus grand maître que son père, lord Chatham, ou que son rival Fox, un plus grand maître que ses illustres successeurs, Canning et Peel.

Le gouvernement parlementaire, comme toutes les inventions humaines, a ses avantages et ses désavantages. Les avantages, il n'est pas besoin de les faire ressortir. La preuve de l'excellence des institutions de l'Angleterre se trouve dans son histoire, pendant les cent soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis que la Chambre des communes est devenue le corps le plus puissant de l'Etat. Son immense prospérité, qui va encore en augmentant, sa liberté, sa sécurité, sa grandeur militaire, son ascendant maritime, ses progrès dans les sciences et les arts, les merveilles de son crédit public, ses colonies d'Amérique, d'Afrique et d'Australie, son empire indien la manifestent suffisamment. Mais ces institutions, tout excellentes qu'elles sont, ne sont point parfaites. Le gouvernement parlementaire est le gouvernement par la parole. Dans ce gouvernement, le talent de la parole est la qualité la plus hautement prisée de toutes celles que peut posséder un homme d'Etat, et ce talent peut exister au plus haut degré, sans le jugement, sans le courage, sans l'art de lire dans le cœur des hommes ou sans l'intelligence des événements, sans aucune étude des principes de la législation ou de l'économie politique, sans ces connais-

sances qui font le diplomate ou l'administrateur chargé de la conduite d'une guerre. Bien plus, il peut très-bien arriver que ces mêmes dons de l'intelligence, qui prêtent un charme particulier aux discours d'un homme public, peuvent être incompatibles avec les qualités qu'exigerait de lui une situation difficile, un cas d'urgence : la décision prompte et la fermeté. Il en était ainsi pour Charles Townshend; il en était ainsi pour Windham. On était heureux de pouvoir écouter ces orateurs accomplis. Mais dans une crise, ces hommes ingénieux n'auraient eu aucune des qualités avec lesquelles on gouverne, et que possédaient un Olivier Cromwell qui parlait mal, un Guillaume le Taciturne qui ne parlait pas du tout. Lorsqu'un gouvernement parlementaire est constitué, un Charles Townshend et un Windham exerceront presque toujours plus d'influence que ne le feraient des hommes tels que le grand lord Protecteur d'Angleterre ou le fondateur de la république batave. Dans ce gouvernement, le talent parlementaire, quoique distinct des talents d'un bon fonctionnaire exécutif ou judiciaire, sera un titre pour remplir des fonctions exécutives et judiciaires. On pourrait extraire du registre où sont inscrits les hommes d'Etat des divers règnes une curieuse liste de chanceliers ignorant les principes de l'équité, et de premiers lords de l'Amirauté ignorant les principes de la navigation, de ministres des colonies qui n'auraient pu dire les noms de nos possessions d'outre-mer, de lords de la trésorerie qui ne savaient pas la différence entre le fonds consolidé et la dette flottante, de secrétaires du bureau des Indes qui ne savaient pas si les Mahrattes étaient des mahométans ou des hindous.

C'est à ce point de vue que quelques personnes, incapables de voir les deux côtés d'une question, ont déclaré que le gouvernement parlementaire était un gouvernement funeste ; c'est à ce point de vue qu'on a soutenu que les affaires seraient beaucoup mieux administrées si le pouvoir qu'exerce une grande assemblée était transféré à un seul. Les hommes sensés estimeront problablement que le remède serait pire que le mal, et qu'on ne gagnerait pas grand'chose à changer Charles Townsheud et Windham pour le prince de la Paix, ou pour ce favori que Jacques Ier appelait familièrement le « pauvre esclave » ou son « chien Steenie [1]. »

Pitt était essentiellement l'homme du gouvernement parlementaire, le type de sa classe, le favori, l'enfant gâté de la Chambre des communes. Pour la Chambre des communes, il avait un amour héréditaire et filial. Pendant toute son adolescence, la Chambre des communes n'était jamais sortie de sa pensée ou de la pensée de ses maîtres. Quand il récitait ses leçons sur les genoux de son père, quand il traduisait Thucydide et Cicéron, quand il analysait les harangues de Démosthène, il faisait son éducation pour la Chambre des communes. A vingt et un ans il était un membre distingué de la Chambre des communes, et ce fut le talent qu'il déploya dans la Chambre des communes qui fit de lui, avant sa vingt-cinquième année, le *sujet* le plus puissant de l'Europe. C'eût été un bonheur pour lui et pour son pays que son élévation eût été différée, et qu'il eût passé huit ou dix années de loisir à lire et

[1] Le duc de Buckingham, que Walter Scott a mis en scène dans *Peveril du Pic*.

à réfléchir, à voyager, à voir le monde et à échanger librement des idées avec des compagnons ses égaux ; il eût acquis ainsi ce qui manquait à sa puissante intelligence, sans qu'il y eût faute de sa part. Il avait toutes les connaissances qu'on pouvait s'attendre à trouver en lui, c'est-à-dire toutes les connaissances que peut acquérir un homme qui a été étudiant à Cambridge, et qui est devenu premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Echiquier. Mais toutes les connaissances générales que Pitt avait acquises à l'université, extraordinaires chez un jeune homme, étaient bien inférieures à celles de Fox, et fort peu de chose, comparativement à ce trésor de brillantes et profondes connaissances qui ornait la vaste intelligence de Burke. Une fois que Pitt fut devenu ministre, il n'eut aucun loisir pour apprendre quelque chose de plus que ce qu'il lui était nécessaire de savoir pour les affaires de chaque jour. Il n'était pas difficile à un tel homme d'apprendre ce qui lui était nécessaire pour les affaires de chaque jour, entouré comme il l'était de fonctionnaires habiles et expérimentés : il pouvait à toute heure avoir recours à eux ; grâce à leurs informations toujours prêtes, il pouvait recueillir rapidement les matériaux d'une discussion parlementaire, et c'était assez. La législation et l'administration n'étaient pour lui que choses secondaires. La contexture des articles d'une loi nouvelle, la négociation des traités, l'organisation des armées et des flottes, l'expédition des troupes, c'était là un travail auquel il n'accordait que le superflu de son temps et ses facultés les moins hautes, tout le reste étant dirigé d'un autre côté. C'était quand il fallait convaincre et persuader la

Chambre des communes qu'il évoquait toute la séve et toute la vigueur de son génie.

C'est principalement par ce que nous a transmis la tradition que nous pouvons nous faire une idée de cette puissante éloquence ; car de tous les orateurs du dernier siècle, Pitt est celui qui aurait le plus à se plaindre des rédacteurs de journaux qui ont reproduit leurs discours. De son vivant même les critiques avaient remarqué qu'il était difficile de rendre sa parole, et qu'il fallait l'entendre pour l'apprécier. On lui appliqua plus d'une fois la phrase dont se sert Tacite pour décrire la destinée d'un sénateur dont on admirait la rhétorique au siècle d'Auguste : *Haterii canorum illud et profluens cum ipso simul extinctum est.* Il reste cependant d'abondantes preuves que la nature avait donné à Pitt les talents d'un grand orateur, et ces talents avaient été développés d'une façon toute particulière, d'abord par son éducation, ensuite par la haute position officielle à laquelle il se vit porté de si bonne heure, et dans laquelle il passa la plus grande partie de sa vie publique.

Dès son début au Parlement, Pitt se montra supérieur à tous ses contemporains par la facilité de la parole. Il pouvait improviser une suite de périodes arrondies et pompeuses, sans chercher un mot et sans en répéter un, d'une voix claire et avec une prononciation nettement articulée. Burke avait plus de grandeur dans les idées et une imagination plus riche ; Windham plus de finesse ; Sheridan plus d'esprit ; Fox plus de dextérité dans la dialectique et plus d'éloquence, de cette éloquence qui consiste dans la raison et la passion fondues ensemble. Cependant, d'après le jugement

presque unanime de ceux qui entendaient habituellement cette réunion remarquable, Pitt était, comme orateur, au-dessus de Burke, au-dessus de Windham, au-dessus de Sheridan et pas au-dessous de Fox. Sa déclamation était abondante, polie, splendide. Aucun orateur ancien ou moderne ne le surpassa probablement jamais par la force de ses sarcasmes, et il se servait impitoyablement de cette arme redoutable. Il était singulièrement habile dans les deux parties de l'art oratoire qui sont les plus utiles à un ministre d'Etat. Personne ne sut jamais mieux comment être lumineux ou comment être obscur. Lorsqu'il voulait être compris, il ne manquait jamais de l'être. Sur le sujet le plus étendu et le plus complexe, il pouvait facilement présenter à ses auditeurs un exposé lucide et plausible, quoique ce ne fût peut-être pas toujours un exposé exact et profond. Tout était à sa place, rien n'était oublié : minutieux détails, dates, chiffres ; les questions embrouillées de finance expliquées par Pitt semblaient claires à l'intelligence la plus ordinaire ; d'un autre côté, lorsqu'il ne voulait pas être explicite, — et quel homme à la tête des affaires veut toujours être explicite ? — il avait une merveilleuse faculté de ne rien dire, dans un langage qui laissait croire à ceux qui l'écoutaient qu'il avait dit beaucoup. C'était en même temps le seul homme qui pût discuter un budget sans notes, et le seul homme qui, comme disait Windham, pût, sans préparation, prononcer la plus évasive et la plus insignifiante des compositions humaines..., un discours du trône.

L'effet de l'éloquence dépendra toujours beaucoup du caractère de l'orateur. Il n'exista peut-être jamais

deux hommes dont l'éloquence eut plus que celle de Fox et de Pitt cette saveur distinctive que donnent les qualités morales. Les discours de Fox doivent une grande partie de leur charme à cette chaleur du cœur et à cette bonté naturelle qui sympathise avec les souffrances humaines, à cette admiration pour tout ce qui est grand et beau, à cette haine de la cruauté et de l'injustice, qui nous intéressent et nous ravissent encore dans les comptes rendus les plus défectueux. Personne ne pouvait entendre Pitt sans reconnaître en lui une haute intelligence, ayant la conscience superbe de sa droiture et de sa supériorité, incapable des vices bas de l'envie et de la peur, mais trop disposée à éprouver et à témoigner le dédain. L'orgueil pénétrait l'homme tout entier; l'orgueil était gravé dans les traits durs et roides de son visage ; l'orgueil s'exprimait dans sa démarche et dans toutes ses attitudes, soit qu'il s'assît, soit qu'il restât debout, et plus encore quand il saluait. Un pareil orgueil, nécessairement, devait infliger bien des blessures. On peut affirmer que dans les dix mille invectives écrites contre Fox, on ne trouverait pas un mot pour indiquer que Fox se fût fait un ennemi personnel. Mais plusieurs hommes éminents qui avaient été partisans de Pitt, et qui ne cessèrent jamais de soutenir sa politique et son administration, Cumberland, Boswell et Mathias, par exemple, furent tellement irrités du mépris avec lequel il les traitait qu'ils s'en plaignirent dans leurs écrits. Eh bien! cet orgueil de Pitt, qui le faisait haïr par quelques-uns, inspirait à la foule de ses adhérents, dans les Chambres et dans la nation, le respect et la confiance. Ils l'acceptaient à sa propre estimation ; ils voyaient que cette confiance en lui-même

n'était pas celle de ces parvenus, enivrés de leurs succès et des applaudissements, qui, au premier revers de fortune, tombent de l'arrogance dans une humilité abjecte. C'était cette confiance de l'homme magnanime si bien peint par Aristote, de l'homme qui se croit digne de la grandeur, et qui en est vraiment digne ! Née du sentiment de sa haute capacité et de sa haute valeur morale, cette confiance ne se manifestait jamais avec plus d'éclat qu'au milieu des obstacles et des périls qui auraient énervé et abattu un esprit ordinaire ; elle s'alliait étroitement aussi à une ambition qui n'avait aucun vil alliage de cupidité. Il y avait quelque chose de noble dans le mépris cynique avec lequel le puissant ministre jetait les richesses et les titres à droite et à gauche, parmi ceux qui en faisaient cas, tandis qu'il les écartait dédaigneusement de son chemin. Pauvre lui-même, il était entouré d'amis auxquels il avait donné trois mille, six mille, dix mille livres sterling par an. Resté le simple M. Pitt[1], il avait fait plus de lords qu'aucun des trois ministres qui l'avaient précédé. La décoration de la Jarretière, que se disputaient les premiers ducs d'Angleterre, lui fut maintes fois offerte, et offerte en vain.

La convenance parfaite de sa vie privée ajoutait beaucoup à la dignité de l'homme public. Dans ses relations de fils, de frère, d'oncle, de maître, d'ami, sa conduite était exemplaire. Au milieu du petit cercle de son intimité, il était aimable, affectueux, même gai. Ses amis l'aimaient sincèrement ; ils le regrettèrent long-

[1] « Plain *mister* himself. » En anglais, ce mot de *mister*, placé devant un nom, ne s'écrit jamais qu'abréviativement par l'initiale M. De même pour *mistress*, qui ne s'écrit que Mrs.

temps, et ils avaient peine à admettre que celui qui était si bon et si doux avec eux pût être sévère et hautain avec d'autres. Il se livrait, il est vrai, un peu trop facilement à l'usage du vin, qui lui avait été ordonné dès son jeune âge pour son estomac, et dont l'habitude avait fait une nécessité de son régime. Mais il était bien rare que sa voix et ses gestes trahissent un excès de boisson, et, par le fait, deux bouteilles de vin de Porto équivalaient pour lui à deux tasses de thé. Lorsqu'on l'introduisit dans les clubs de la rue Saint-James, il avait montré une forte propension au jeu ; mais il eut assez de prudence et de résolution pour s'arrêter avant que ce goût eût acquis la force d'une passion. Quant à cette autre passion qui exerce généralement une irrésistible tyrannie sur les jeunes gens, il en était exempt, ce qu'il faut attribuer, en partie à son tempérament, en partie à sa situation politique. Sa santé était faible ; il était très-timide et très-occupé. La sévérité de ses mœurs fournissait un texte inépuisable de satires et d'épigrammes peu délicates à ces poëtes bouffons, Peter Pindar et le capitaine Morris. Mais la grande masse des Anglais de la classe moyenne ne pouvaient trouver beaucoup de sel à ces plaisanteries ; ils vantaient, au contraire, la sagesse du jeune ministre qui commandait à ses passions, et couvrait d'un voile de décence ses faiblesses, s'il avait des faiblesses. Ils n'auraient pas eu certainement plus d'estime pour lui s'il eût répondu aux malignes attaques de ses ennemis en prenant sous sa protection des créatures comme une Nancy Parsons ou une Mariane Clarke.

On ne saurait attribuer aux louanges des poëtes la moindre part de la popularité dont Pitt jouit si long-

temps. Homme de génie, lettré classique, homme de goût, orateur dont la diction était souvent comparée à celle de Cicéron, le représentant enfin d'une savante université, on aurait pu s'attendre naturellement à voir Pitt prendre plaisir à patronner les écrivains de talent, à quelque parti politique qu'ils appartinssent. L'amour des lettres avait conduit Auguste à combler de ses bienfaits des poëtes du parti de Pompée, Somers à être le protecteur des non-jureurs de son temps, Harley à faire la fortune d'auteurs whigs. Mais cet amour des lettres ne put engager Pitt à montrer aucune faveur, même aux auteurs pittites. Il avait sans doute raison de penser qu'en général la poésie, l'histoire et la philosophie doivent être livrées à elles-mêmes pour trouver leur prix sur le marché, comme le calicot et la coutellerie ; il avait raison de penser, dis-je, qu'accoutumer les gens de lettres à compter habituellement sur l'Etat pour être rémunérés de leurs œuvres est mauvais pour l'Etat et mauvais pour les lettres. Assurément rien ne saurait être plus absurde ou plus pernicieux que de faire aux dépens du Trésor des prodigalités dont le but est d'encourager à écrire des livres médiocres ceux qui feraient mieux de mesurer du drap ou de vendre de la cannelle et du poivre. Mais s'il est juste de laisser les lecteurs rétribuer eux-mêmes leurs auteurs, il y aura toujours, dans toutes les époques, quelques exceptions à cette règle. Il est digne d'un grand ministre de découvrir ces exceptions spéciales, et Pitt n'aurait pas eu de peine à le faire. Pendant qu'il était au pouvoir, le plus grand philologue du siècle, son condisciple à Cambridge, fut réduit à gagner sa vie dans les plus bas travaux de la littérature, à écrire des quolibets pour le *Morning*

Chronicle, au lieu de nous donner le texte le plus parfait des tragiques et des comiques d'Athènes. Le plus grand historien du siècle, forcé par la pauvreté à fuir son pays, compléta son ouvrage immortel sur les rives du lac Léman. Peut-être fera-t-on valoir, pour excuser le ministre qui négligea de pareils hommes, les opinions politiques de Porson et les opinions religieuses de Gibbon; mais il est d'autres cas où cette excuse ne saurait exister. Au moment où Pitt prenait en main les rênes du gouvernement, un écrivain éminent qui n'avait pas gagné un gros revenu par ses écrits, et qui, parvenu à la vieillesse, s'acheminait vers la tombe sous le poids de ses infirmités et de ses chagrins, aurait eu besoin de six cents livres sterling pour aller respirer l'air plus doux de l'Italie pendant deux ou trois hivers qui lui restaient à vivre : il n'obtint pas un liard, et, avant Noël, l'auteur du *Dictionnaire anglais* et de la *Vie des poëtes* avait rendu le dernier soupir sous le ciel brumeux et enfumé de la Cité de Londres. Quelques mois après la mort de Samuel Johnson paraissait *la Tâche* (*the Task*), le meilleur poëme, sans comparaison, qu'eût produit un poëte anglais vivant, — un poëme, d'ailleurs, qui ne pouvait qu'exciter chez les lecteurs bien nés un sentiment d'estime et de compassion en faveur du poëte, homme de génie, homme vertueux, d'une fortune très-médiocre, et affligé de la plus cruelle des infirmités qui puissent atteindre un homme quand il a besoin d'un travail continu pour soutenir son existence. Nulle part, Chatham n'avait été loué avec plus d'enthousiasme, par des vers plus dignes du sujet, que dans *la Tâche*. Le fils de Chatham cependant se contenta de lire et d'admirer *la Tâche*, laissant l'auteur à son indi-

gence. La pension qui, longtemps après, protégea les dernières années du mélancolique Cowper contre les créanciers et les huissiers fut obtenue par les sollicitations bienveillantes de lord Spencer. Quel contraste entre la conduite de Pitt envers Johnson et celle de lord Grey envers son adversaire politique, Walter Scott, lorsqu'à Walter Scott, infirme et malheureux, la Faculté conseilla l'air de l'Italie ! Quel contraste entre la conduite de Pitt envers Cowper et la conduite de Burke, qui n'était ni riche ni en place, envers Crabbe ! Dundas lui-même, qui n'avait aucune prétention au goût littéraire, et qui se laissait considérer comme un homme politique presque inculte, Dundas lui-même fut un Mécène et un Léon X, comparé à son classique et éloquent ami. Dundas fit de Burns un employé de l'excise, avec soixante-dix livres sterling par an, somme supérieure à celles que Pitt consacra à l'encouragement des lettres pendant sa longue possession du pouvoir. Ceux-là même qui pensent qu'un gouvernement n'a pas dans ses attributions le devoir de rémunérer le mérite littéraire ne sauraient nier qu'un gouvernement qui dispose d'un certain nombre de bénéfices lucratifs et de dignités ecclésiastiques est tenu, dans la distribution de ces bénéfices et de ces dignités, de ne pas oublier les hommes d'église qui ont rendu des services réels à la religion. Il ne paraît pas être jamais venu à l'idée de Pitt qu'il eût aucune obligation de ce genre. Mettez ensemble tous les ouvrages de théologie des divers évêques qui reçurent de lui leur mitre, ils ne valent pas cinquante pages des *Floræ Paulinæ*, de la *Théologie naturelle* ou du *Tableau des évidences du christianisme*. Mais le ministre tout-puissant ne conféra jamais le moindre

bénéfice à Paley. Les artistes ne furent pas traités moins dédaigneusement par Pitt que les écrivains. Pour la peinture, il ne fit simplement rien. Des sculpteurs, qui avaient été choisis pour exécuter des monuments votés par le Parlement, eurent à faire antichambre des années entières au Trésor, avant de pouvoir obtenir de lui un penny. L'un d'eux, après avoir vainement sollicité, pendant quatorze ans, l'argent qui lui était dû, eut le courage de présenter au roi un mémoire, et se fit rendre ainsi une tardive justice. Il était absolument nécessaire d'employer des architectes, et il paraît que l'on employa le plus mauvais qu'on put trouver. Pendant toute la longue administration de Pitt, on ne vit s'élever aucun monument public d'une nature ou d'un style quelconques. Il est enfin permis d'affirmer qu'il n'est aucun des ministres qu'on pourrait lui comparer pour le talent et l'habileté qui ait témoigné une indifférence plus dédaigneuse aux lettres et aux arts.

II

Le premier ministère de Pitt dura dix-sept ans. Cette longue période se divise par une ligne de profonde démarcation en deux parties exactement égales. La première finit et la seconde commença dans l'automne de 1792. Pendant tout le cours de la période, Pitt déploya au plus haut degré les talents d'un chef parlementaire. Pendant la première partie, il fut un heureux, et, sous plus d'un rapport, un habile ministre; quant à la seconde partie, il y fut tout à fait au-dessous des difficultés qu'il eut à combattre; mais son éloquence et sa science

parfaite de la tactique de la Chambre des communes dissimulèrent à la foule son insuffisance.

Les huit années qui suivirent les élections générales de 1784 furent aussi tranquilles et aussi prospères que n'importe quelle autre période égale de notre histoire. Les nations voisines, qui avaient naguère été en armes contre l'Angleterre et s'étaient flattées qu'en perdant ses colonies américaines elle avait perdu la principale source de sa richesse et de sa puissance, virent avec surprise et dépit qu'elle était plus riche et plus puissante que jamais. Son commerce s'accroissait, ses manufactures étaient florissantes et l'argent remplissait le Trésor. On avait généralement la crainte mal fondée que la dette publique, inférieure des deux tiers à celle que nous supportons aujourd'hui avec aisance, se trouvât trop lourde pour les forces de la nation. La raison n'aurait peut-être pas réussi à calmer ces craintes ; Pitt les calma par un tour d'escamotage. Il commença à se persuader à lui-même d'abord, et puis à toute la nation, ses adversaires inclus, qu'un nouveau fonds d'amortissement, qui ne différait des autres fonds d'amortissement que parce qu'il était moins bien conçu, pourrait, en vertu de quelque mystérieux talisman de propagation appartenant à l'argent, mettre dans la poche du créancier public de grosses sommes non prises dans la poche des contribuables.

Le pays, effrayé d'un danger qui n'en était pas un, salua avec la joie d'une confiance aveugle un remède qui n'était pas un remède. Lo ministre fut presque universellement proclamé le premier des financiers. En attendant, les deux branches de la maison de Bourbon apprirent que l'Angleterre était un antago-

niste aussi formidable qu'elle l'avait jamais été. La France avait formé un plan pour réduire la Hollande sous son vasselage ; mais l'Angleterre s'interposa, et la France recula. L'Espagne interrompit violemment le commerce anglais avec les régions situées près de l'Océan; mais l'Angleterre arma, et l'Espagne recula. A l'intérieur du royaume régnait une tranquillité profonde. Pour la première fois, le roi était populaire. Pendant les vingt-trois années qui avaient suivi son avénement, il n'avait pas été aimé de ses sujets. On rendait justice à ses vertus domestiques, mais en pensant généralement que les bonnes qualités qui le distinguaient dans la vie privée n'existaient pas dans son caractère politique. Comme monarque, il était vindicatif, rancuneux, opiniâtre, dissimulé. Sous son sceptre, le pays avait subi des désastres et de cruelles disgrâces, disgrâces et désastres qu'on imputait surtout à ses antipathies insurmontables et à sa perverse obstination quand il avait tort. Tous les ministres, les uns après les autres, se plaignaient d'avoir cédé aux caresses, aux supplications et aux promesses du roi, pour entreprendre la direction des affaires dans une conjoncture difficile ; mais aussitôt qu'ils avaient, au prix de leur bonne renommée et en perdant leurs meilleurs amis, rendu au roi le service demandé, le maître ingrat s'était mis à intriguer contre eux et à leur susciter une opposition pour les renverser. Chatham, Grenville, Rockingham, de caractères divers, mais tous les trois cœurs fiers et droits, étaient d'accord pour prétendre que le prince sous lequel ils avaient été premiers ministres était un des hommes les moins sincères. Il ne plaçait pas sa confiance, disaient-ils, dans les conseil-

lers connus et responsables auxquels il remettait le sceau de l'Etat, mais il la donnait à des courtisans cachés derrière les chaises de son cabinet. Dans le Parlement, ses ministres, pendant qu'ils se défendaient contre l'opposition, à face découverte, étaient continuellement, à son instigation, attaqués sur leurs flancs ou sur leurs derrières par une vile bande de mercenaires qui se disaient les amis de Sa Majesté. Ces hommes, en possession de places de cour lucratives, parlaient et votaient contre les projets de loi que le lord de la chancellerie ou le secrétaire d'Etat proposaient législativement avec l'autorisation du souverain. Mais, du jour où Pitt prit la direction des affaires, on vit cesser les influences occultes. Son esprit hautain et ambitieux ne pouvait se contenter de l'apparence du pouvoir. Toute tentative pour le miner à la cour, tou mouvement de mutinerie parmi ses adhérents dans les Chambres étaient aussitôt réprimés. Il n'avait qu'à offrir sa démission, et il dictait ses conditions. C'était lui et lui seul qu'on trouvait entre le roi et la Coalition. Il n'était donc guère moins qu'un maire du palais. La nation approuva le roi d'avoir la sagesse de reposer toute sa confiance sur un si excellent ministre, et les vertus privées de ce prince commencèrent à produire leur effet : Georges III fut considéré généralement comme le modèle des gentilshommes de province, respectable, honnête, bienveillant, sobre, religieux. Il se levait matin, il dînait selon les lois de la tempérance, il était scrupuleusement fidèle à sa femme, il ne manquait jamais les offices de l'église, et, à l'église, il ne manquait jamais un répons. Son peuple pria cordialement le ciel de le faire régner longtemps, et cette prière

fut d'autant plus cordiale qu'un plus grand relief était donné à ses vertus par les vices et les folies du prince de Galles, qui vivait en intimité étroite avec les chefs de l'opposition.

La force de ce sentiment public se manifesta d'une manière signalée dans une occasion solennelle. Pendant l'automne de 1788, le roi perdit la raison. L'opposition, avide de pouvoir, commit la grande indiscrétion de prétendre que, par la loi fondamentale de l'Angleterre, le prince héritier présomptif avait le droit d'être investi de la régence et des pleins pouvoirs de la couronne. Pitt, de son côté, maintint la vraie doctrine constitutionnelle qui veut que, lorsqu'un souverain, en raison de son âge, d'une infirmité ou d'une absence, se trouve incapable d'exercer les fonctions royales, ce soit aux états du royaume de déterminer qui sera le régent et quelle étendue de pouvoirs sera déférée à ce régent. Il s'ensuivit une longue et violente lutte, dans laquelle la grande masse du peuple soutint Pitt avec le même enthousiasme que pendant les premiers mois de son ministère. Les tories l'applaudirent d'une voix unanime, comme le défenseur du lit de souffrance d'un vertueux et infortuné monarque contre une faction déloyale et un fils dénaturé. Quelques whigs l'approuvèrent de maintenir l'autorité du Parlement et les principes de 1688 contre une doctrine qui semblait n'avoir que trop d'affinité avec la théorie servile de l'inviolable droit d'hérédité. La classe moyenne, toujours prévenue en faveur des mœurs décentes et des vertus domestiques, entrevoyait avec terreur dans l'avenir un règne trop semblable à celui de Charles II. Le palais qui, depuis trente ans, était le modèle de la famille

anglaise, serait une peste publique, une école de débauche. Aux modestes repas du bon roi, à son mouton et à sa limonade servis à trois heures, succéderaient des banquets nocturnes d'où les convives seraient transportés ivres morts chez eux. A la table de trictrac où le bon roi jouait quelques pièces d'argent avec ses écuyers, succéderaient des tables de pharaon d'où les jeunes patriciens se lèveraient ruinés après s'y être assis riches. Les appartements de réception, d'où le front austère de la reine avait repoussé toute une génération de beautés fragiles, redeviendraient ce qu'ils avaient été aux beaux jours de Barbara Palmer et de Louise de Querouaille. Mais, si sévère que fût la réprobation publique au sujet des nombreux attachements illégitimes du prince, son unique attachement honnête était blâmé plus sévèrement encore. Même dans les cercles graves et pieux, ses maîtresses protestantes scandalisaient moins que son épouse catholique. Personne n'osait contester qu'il dût avoir la régence; mais ses amis et lui étaient si impopulaires, que Pitt, avec l'approbation générale, put proposer de limiter les pouvoirs du régent par des restrictions auxquelles il eût été impossible de soumettre un prince qui aurait eu l'amour et la confiance du pays. Quelques partisans intéressés du cabinet, prévoyant un changement de ministre, passèrent à l'opposition ; mais la majorité, épurée par ces désertions, serra ses rangs et présenta à l'ennemi un front de bataille plus ferme que jamais. Toutes les fois qu'on alla aux voix, Pitt l'emporta. Lorsque enfin, après trois mois d'un interrègne orageux, la veille même de l'inauguration de la régence, on annonça que le roi avait recouvré la raison, la

nation fit éclater son ivresse. Le soir du jour où Georges III ressaisit le sceptre, l'illumination la plus générale qu'on eût encore vue en Angleterre éclaira de ses splendeurs le vaste espace d'Highgate à Tooting et d'Hammersmith à Greenwich. Le jour où il alla rendre grâces dans la cathédrale de sa capitale, tous les chevaux et toutes les voitures, dans un rayon de cent milles autour de Londres, ne suffirent pas pour la multitude qui accourait pour le voir passer dans les rues. Une seconde illumination surpassa la première en magnificence. Pitt eut peine à s'arracher aux tumultueux empressements de la foule innombrable, qui voulait s'atteler à son carrosse depuis Saint-Paul jusqu'à Downing-street. Ce fut le moment où l'on peut dire que sa fortune et sa gloire avaient atteint leur apogée. Son influence dans le cabinet était aussi grande qu'avait été celle de Carr ou de Villiers. Son autorité sur le Parlement était plus absolue qu'autrefois celle de Walpole ou de Pelham; en même temps, il était le favori de la populace autant que le furent jamais Wilkes ou Sacheverell. Rien ne contribua plus à exalter son nom que sa noble pauvreté. On savait que, s'il eût perdu sa place après plus de cinq ans d'omnipotence, il aurait à peine emporté avec lui la somme nécessaire pour meubler la chambre d'avocat où, disait-il gaiement, son intention était de reprendre la carrière du barreau. Ses admirateurs toutefois n'étaient nullement disposés à souffrir qu'il fît dépendre son pain quotidien de son travail quotidien. Les souscriptions volontaires qui lui auraient été offertes, dans la Cité de Londres seulement, eussent suffi à en faire un homme riche; mais on peut douter que son orgueil eût daigné ac-

cepter une fortune si honorablement gagnée et si honorablement donnée.

Tel était le degré de puissance et de gloire où s'était élevé cet homme extraordinaire, à l'âge de vingt-neuf ans. Mais le changement de la marée allait survenir : dix jours s'étaient écoulés depuis la procession triomphale de Saint-Paul, lorsque les états généraux de la France se réunirent à Versailles, après un intervalle de cent soixante-quatorze ans.

III

Le caractère de la grande révolution qui suivit la réunion des états généraux fut pendant longtemps très-imparfaitement comprise en Angleterre. Burke vit plus loin qu'aucun de ses contemporains, mais tout ce que découvrit sa perspicacité fut décoloré par le reflet de ses passions et de son imagination. Il s'écoula plus de trois ans avant que les principes du gouvernement anglais éprouvassent un changement matériel. Rien de plus doux, rien de plus scrupuleusement constitutionnel que la politique intérieure du ministre. On ne pouvait lui imputer aucun acte qui indiquât une humeur arbitraire ou une défiance jalouse du peuple. Il n'avait jamais sollicité du Parlement aucun pouvoir extraordinaire ; il n'avait jamais fait une dure application des pouvoirs ordinaires que la constitution délègue au gouvernement exécutif. Il n'avait provoqué aucun de ces procès politiques qu'on qualifierait aujourd'hui de persécution oppressive. Par le fait, la seule instance de

ce genre qui fut introduite devant les tribunaux, pendant les huit premières années du ministère de Pitt, fut le procès de Stockdale, qu'il faut attribuer non au gouvernement, mais à l'opposition. Investi de la puissance ministérielle, Pitt avait racheté les gages qu'à son début dans la vie publique il avait donnés aux champions de la réforme parlementaire. En 1785, il avait soumis aux Chambres un plan judicieux pour améliorer le système représentatif, en obtenant du roi que non-seulement il s'abstiendrait de parler contre ce plan, mais encore qu'il le recommanderait au Parlement dans le discours du trône[1]. Le projet échoua ; mais on ne peut douter que, si la Révolution française n'avait pas provoqué une réaction violente du sentiment public, Pitt aurait accompli, sans trop de difficulté et sans trop de danger, cette grande œuvre que lord Grey, à une époque plus rapprochée de nous, ne put accomplir que par des moyens qui ébranlèrent pendant quelque temps les fondements de l'ordre social. Quand les atrocités de la traite des noirs furent pour la première fois exposées au Parlement, aucun abolitionniste ne parla avec plus de chaleur que Pitt, et, une maladie empêchant Wilberforce de paraître à la Chambre, il fut remplacé efficacement par son ami le ministre. Un bill conçu dans une pensée d'humanité, pour mitiger les horreurs de cet infâme trafic, fut voté en 1788, grâce à l'éloquence et à la détermination de Pitt, malgré l'opposition de

[1] Le discours par lequel le roi ouvrit la session de 1785 se terminait par l'assurance que Sa Majesté concourrait cordialement à toutes les mesures tendant à consolider les vrais principes de la constitution. Ces paroles furent interprétées dans le temps comme ayant rapport au bill de réforme de Pitt.

quelques-uns de ses propres collègues; on ne doit jamais oublier, à son honneur, que, pour faire passer ce bill, il prolongea la session, en dépit de beaucoup de murmures, longtemps après le règlement des lois de finances et le vote du *bill d'appropriation*. En 1791, il soutint chaleureusement avec Fox la grave doctrine constitutionnelle contre ceux qui voulaient qu'une dissolution du Parlement annulât un acte d'accusation. Dans le cours de la même année, ces deux grands rivaux plaidèrent concurremment une cause bien plus importante, et ils méritent de partager l'honneur d'avoir inscrit dans notre Code la loi précieuse qui place la liberté de la presse sous la protection des jurés. Il y eut une occasion, une seule, où Pitt, pendant la première partie de son long ministère, suivit une ligne de conduite indigne d'un whig éclairé. Dans le débat sur le *bill du test*, il condescendit à satisfaire le maître qu'il servait, l'université qu'il représentait au Parlement, et le corps nombreux des ecclésiastiques et des propriétaires de province dont il recherchait l'appui, en parlant, presque froidement sans doute et sans aspérité de formes, le langage d'un tory. A cette seule exception près, sa conduite, depuis la fin de 1783 jusqu'au milieu de 1792, fut celle d'un sincère ami de la liberté civile et de la liberté religieuse.

Rien non plus, durant cette période, n'indiquait que Pitt aimât la guerre ou entretînt aucun sentiment malveillant contre une nation voisine. Ils ne connaissaient ni son caractère ni son histoire, les écrivains français qui l'ont représenté comme un Annibal ayant, enfant, juré à son père de nourrir une haine éternelle contre la France, qui l'accusent d'avoir, par ses mystérieuses

intrigues et son argent corrupteur, poussé les chefs jacobins à ces excès par lesquels la Révolution fut déshonorée, qui veulent enfin qu'il ait été le véritable auteur de la première coalition européenne. Loin d'être un ennemi mortel de la France, Pitt s'attira une censure sévère de l'opposition par ses louables efforts pour resserrer l'alliance des deux pays au moyen d'un traité de commerce sage et libéral. On lui reprocha dans la Chambre des communes d'être un fils dégénéré; sa partialité pour les ennemis héréditaires de l'Angleterre devait, lui dit-on, aller soulever sous les dalles funèbres de l'abbaye de Westminster les ossements de son père.

Eh bien! cet homme, qui, s'il avait eu le bonheur de mourir en 1792, aurait laissé un nom sanctifié par la paix, par la liberté, par la philanthropie, par toutes les traditions d'une réforme modérée et du gouvernement constitutionnel, ce même homme vécut assez pour que son nom rappelle les rigueurs de l'arbitraire, des lois dures durement exécutées, des bills contre les étrangers, des bills pour bâillonner les prisonniers, des suspensions de l'*habeas corpus*, des châtiments cruels infligés à certains agitateurs politiques, des persécutions injustifiables instituées contre certains autres, et la guerre la plus coûteuse et la plus sanglante de toutes les guerres modernes. Il vécut pour être maudit comme l'oppresseur de l'Angleterre et l'infatigable perturbateur de l'Europe. Des poëtes, rapprochant ses premières années de ses dernières, le comparaient, tantôt à l'apôtre qui trahit son maître par un baiser, tantôt aux mauvais anges qui tombèrent du ciel dans l'enfer. Un satirique d'un grand talent[1] évoqua dans ses vers

[1] Coleridge.

la Famine, le Carnage et le Feu, qui déclaraient qu'ils avaient reçu leur mandat d'un homme dont le nom se composait de quatre lettres (P, I, T, T), et qu'ils témoigneraient largement leur gratitude à celui qui les avait employés. La Famine disait : « Je rongerai les entrailles des populations jusqu'à ce qu'elles se soulèvent contre lui avec la rage de la démence. — Moi, je les aiderai, disait le Carnage, à le déchirer membre par membre. — Moi seul, reprenait le Feu, je puis le récompenser selon ses mérites, et je l'entourerai de mes flammes pendant toute l'éternité. » C'était à ce monstre de Pitt et à ses guinées que la presse et la tribune françaises imputaient tous les crimes qui souillaient la France et tous les fléaux qui l'affligeaient. Tant que les jacobins dominèrent, c'était Pitt qui avait corrompu la Gironde, qui avait fait insurger Lyon et Bordeaux contre la Convention, qui avait suborné Pâris pour assassiner Lepelletier, et Cécile Regnault pour assassiner Robespierre. Quand arriva la réaction thermidorienne, toutes les horreurs du règne de la Terreur furent l'œuvre de Pitt. Collot d'Herbois et Fouquier-Tinville avaient été ses pensionnaires. C'était lui qui avait soudoyé les assassins de septembre, qui avait dicté les pamphlets de Marat et les carmagnoles de Barrère, qui avait payé Lebon pour couvrir Arras d'un déluge de sang, et Carrier pour embarrasser le cours de la Loire avec ses noyades.

La vérité est que Pitt n'aimait ni la guerre ni le gouvernement arbitraire ; il aimait la paix et la liberté. Un courant, auquel n'auraient guère pu résister une volonté et une intelligence humaines, l'entraîna hors de sa voie : au lieu de continuer la politique qui convenait

le mieux à ses qualités naturelles ou acquises, il se vit forcé d'en poursuivre une qui répugnait à ses sentiments et qui ne convenait pas à son talent réel.

L'accusation d'apostasie est évidemment injuste. On ne doit pas plus appeler un homme apostat, parce que ses opinions changent avec celles de la masse de ses contemporains, qu'on ne doit l'appeler voyageur oriental, parce qu'il est toujours à tourner du couchant au levant avec le globe terrestre et tout ce qui est sur le globe. Entre le printemps de 1789 et l'automne de 1792, l'esprit public de l'Angleterre subit un grand changement. Si le changement des sentiments de Pitt fut particulièrement remarqué, ce n'est pas qu'il changea plus que ses concitoyens, car, par le fait, il changea moins que la plupart d'entre eux, mais parce qu'il était dans un rang plus éminent ; — parce qu'il était, avant que Bonaparte parût, l'individu qui remplissait la plus grande place aux yeux des habitants du monde civilisé. Dans le commencement, la nation, et Pitt, comme appartenant à la nation, virent avec intérêt et approbation la Révolution française ; mais bientôt de vastes confiscations, le renversement violent des institutions anciennes, la domination des clubs, les actes barbares de la populace, rendue furieuse par la famine et la haine, produisirent en Angleterre une réaction. La cour, la noblesse titrée, les propriétaires, le clergé, les manufacturiers, les marchands, — en un mot, les dix-neuf vingtièmes de ceux qui avaient l'abri d'un bon toit sur leur tête et de bons habits sur le dos, devinrent d'ardents et intolérants antijacobins. Ce sentiment fut au moins aussi prononcé parmi les adversaires du ministre que parmi ses défenseurs. Fox essaya en vain de

retenir ses partisans. Tout son talent, toute son immense influence personnelle ne put les empêcher de s'insurger en masse contre lui. Burke donna l'exemple de la révolte, et Burke ne tarda pas à être joint par Portland, Spencer, Fitzwilliam, Loughborough, Carlisle, Malmesbury, Windham, Elliot. Dans la Chambre des communes, le nombre des adhérents du grand orateur politique diminua de cent soixante à cinquante; dans la Chambre des lords, il ne lui en resta que dix ou douze. Il est bien certain qu'une insurrection semblable aurait eu lieu sur les bancs ministériels, si Pitt avait obstinément résisté au vœu général. Pressé à la fois par son maître et par ses collègues, par d'anciens amis et d'anciens opposants, il abandonna peu à peu et à contre-cœur la politique chère à son cœur. Ce ne fut pas sans avoir fait tous ses efforts pour éviter la guerre européenne, et même, quand cette guerre éclata, il se flatta encore de l'espoir que l'Angleterre ne serait pas forcée de prendre parti, soit d'un côté, soit d'un autre. Au printemps de 1792, il félicitait le Parlement de la perspective d'une longue paix, et prouvait sa sincérité en proposant une grande réduction d'impôts. Jusqu'à la fin de cette année, la neutralité de l'Angleterre lui paraissait possible; mais il n'était pas facile de réprimer les passions qui s'exaltaient sur les deux rives de la Manche. Les républicains, à la tête de la France, étaient en proie à un fanatisme semblable à celui des musulmans qui, le Koran dans une main et le cimeterre dans l'autre, s'en allèrent conquérant et convertissant, à l'orient jusqu'à la baie de Bengale, et à l'occident jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les hautes classes et les classes moyennes de l'Angleterre étaient animées d'un

zèle non moins ardent que celui de ces croisés, qui, à Clermont en Auvergne, poussèrent le cri de *Dieu le veut!* L'impulsion qui devait amener le choc des deux peuples ne pouvait être arrêtée par l'autorité ou le talent d'un seul homme. Comme Pitt était au premier rang de ses concitoyens et qu'il avait la tête plus haute qu'eux, il eut l'air de les conduire à la bataille; mais le fait est qu'il fut emporté par eux, et que, s'il avait voulu s'opposer plus longtemps à la marche en avant, il eût été repoussé de côté ou foulé aux pieds.

Il céda au torrent, et de ce jour commencèrent ses malheurs. La vérité est qu'il n'y avait que deux partis rationnels à prendre. Puisqu'il ne préférait pas s'opposer au sentiment public, d'accord avec Fox, il aurait dû suivre l'avis de Burke et se prévaloir de ce sentiment. S'il lui était impossible de conserver la paix, il aurait dû adopter la seule politique qui pouvait conduire à la victoire, — il aurait dû proclamer une guerre sainte, pour la défense de la religion, de la morale, de la propriété, de l'ordre, du droit public, et combattre les jacobins avec une énergie égale à la leur. Par malheur, Pitt chercha un juste milieu, et il en trouva un qui réunissait ce qu'il y avait de pire dans les deux extrêmes. Il fit la guerre; mais il refusa de comprendre le caractère particulier de cette guerre. Il ferma les yeux obstinément sur ce fait qu'il avait pour adversaire un peuple qui était aussi une secte, et que la nouvelle querelle entre la France et l'Angleterre était d'un tout autre genre que les anciennes querelles à propos de colonies en Amérique, ou de forteresses dans les Pays-Bas. Il avait à combattre un enthousiasme frénétique, une ambition sans bornes, une activité surexcitée, le

plus audacieux esprit d'innovation, et il agit comme s'il avait eu affaire aux courtisanes et aux fats de la vieille cour de Versailles, à Mme de Pompadour et à l'abbé de Bernis. Ce fut pitoyable de l'entendre, d'année en année, prouver à un auditoire dans l'admiration que la criminelle République était épuisée, qu'elle ne pouvait tenir, que son crédit était mort, que ses assignats avaient tout juste la valeur du papier sur lequel ils étaient gravés, comme si le crédit était nécessaire à un gouvernement dont le principe était la rapine ; comme si Alboin n'avait pu convertir l'Italie en un désert qu'après avoir négocié un emprunt à cinq pour cent, comme si les bons du trésor d'Attila avaient été au pair. Quelques grands talents qu'eût Pitt, son administration militaire fut celle d'un radoteur. Il était à la tête d'une nation engagée dans une lutte à mort, d'une nation éminemment distinguée par toutes les qualités physiques et toutes les qualités morales qui font d'excellents soldats. Il avait à sa disposition d'immenses ressources ; le Parlement était prêt à lui accorder plus d'hommes et plus d'argent qu'il ne lui en demandait. Dans une pareille situation et avec de tels moyens, un homme d'Etat comme Richelieu, comme Louvois, comme Chatham, comme Wellesley, aurait créé en quelques mois une des plus belles armées du monde ; il aurait bientôt découvert et employé des généraux dignes de commander cette armée. L'Allemagne aurait pu être sauvée par une autre bataille de Blenheim, la Flandre reconquise par une autre bataille de Ramillies ; une autre bataille de Poitiers aurait pu délivrer les provinces royalistes et catholiques de la France d'un joug qu'elles abhorraient, et répandre la terreur jusqu'aux barrières de

Paris. Mais qu'arriva-t-il? — Après huit ans de guerre, après avoir sacrifié des milliers d'hommes, après des dépenses plus considérables que toutes celles de la guerre d'Amérique, de la guerre de sept ans, de la guerre de la succession d'Autriche et de la guerre de la succession d'Espagne réunies, l'armée anglaise, sous Pitt, fut la risée de l'Europe. Cette armée ne pouvait se vanter d'un seul exploit brillant; elle ne s'était montrée sur le continent que pour être battue, chassée, forcée de se rembarquer ou de capituler. La prise de quelques îles à sucre dans les Indes occidentales, la dispersion de quelques rassemblements de paysans irlandais à moitié nus, telles furent les plus magnifiques victoires des troupes anglaises sous les auspices de Pitt.

La marine anglaise ne saurait être ruinée par n'importe quelle mauvaise administration. Mais, pendant une longue période, tout ce qu'une mauvaise administration pouvait produire fut produit. Le comte de Chatham, sans la moindre qualité qui le désignât à une haute fonction, reçut, de la partialité fraternelle, le poste important de premier lord de l'Amirauté, et l'occupa pendant deux ans d'une guerre où l'existence même de l'Etat dépendait de la bonne tenue de la flotte. Il continua à gaspiller un temps précieux, qui aurait dû être exclusivement consacré au service public, jusqu'à ce que le corps des commerçants anglais, quoique généralement disposé à soutenir le gouvernement, se plaignît avec amertume que notre drapeau ne donnait aucune protection à notre commerce; et, heureusement, ce ministre fut remplacé par Georges, comte Spencer, un de ces chefs du parti whig qui, dans le

grand schisme causé par la révolution française, avaient passé du côté de Burke. Lord Spencer, quoique inférieur comme orateur à la plupart de ses collègues, était décidément le meilleur administrateur de tous. Grâce à lui, une longue et lugubre succession de jours de jeûne et, littéralement, d'humiliation, fut interrompue deux fois, dans le court espace de onze mois, par des jours de réjouissances et d'actions de grâce.

Il peut paraître paradoxal de dire que l'incapacité de Pitt, dans tout ce qui avait rapport à la conduite de la guerre, est, en quelque sorte, la preuve la plus décisive de ses talents extraordinaires. Ce n'est là, cependant, que la simple vérité; car, certainement, la dixième partie de ses fautes et de ses revers aurait été fatale au pouvoir et à l'influence de tout ministre qui n'eût pas possédé au plus haut degré les talents d'un chef parlementaire. Vainement ses plans étaient confondus, ses prédictions démenties, ses coalitions européennes dissoutes, ses expéditions si coûteuses repoussées avec honte; vainement l'ennemi, triomphant de ses faibles efforts, subjuguait la Flandre et le Brabant, l'électorat de Mayence et l'électorat de Trèves, la Hollande, le Piémont, la Ligurie, la Lombardie, etc., l'autorité de Pitt sur la Chambre des communes devenait de plus en plus absolue. Là était son empire; là étaient ses victoires, son Lodi, son Arcole, son Rivoli et son Marengo. Si quelque grande catastrophe, une bataille perdue par les alliés, l'annexion d'un nouveau département à la République française, une insurrection sanglante en Irlande, une mutinerie sur la flotte, une panique dans la Cité, une menace de banqueroute, avaient répandu la terreur dans les rangs de la majo-

rité, cette terreur ne durait qne jusqu'au moment où Pitt se dressait au banc de la trésorerie, relevait sa tête hautaine, étendait le bras avec un geste de commandement, et faisait entendre, en accents sonores, le fier langage d'une espérance inébranlable et d'une détermination inflexible. C'est ainsi que, à travers une période calamiteuse, tout désastre qui survenait hors de l'enceinte du Parlement était régulièrement suivi d'un triomphe dans la salle des délibérations. Il n'eut plus, enfin, une opposition devant lui. De tout le nombreux parti qui avait lutté contre Pitt, durant les huit premières années de son ministère, plus de la moitié marchait sous son drapeau, avec son ancien compétiteur, le duc de Portland, à la tête; le reste, désespéré de la lutte, avait fini par déserter le champ de bataille. Fox s'était retiré sous les ombrages de la colline Sainte-Anne, et y avait trouvé une ample compensation à tous ses échecs politiques, dans un cercle d'amis qu'aucune vicissitude ne pouvait lui enlever, auprès d'une femme aimée tendrement, et en société des illustres morts d'Athènes, de Rome et de Florence. Les sessions se succédaient presque sans qu'on fût obligé d'aller aux voix. Dans l'année mémorable de 1799, la plus forte minorité qui put se recruter contre le ministère n'était que de vingt-cinq membres.

Certes, à cette époque, la politique intérieure de Pitt ne manquait pas de vigueur. Si Pitt n'opposait au jacobinisme français qu'une résistance si faible qu'elle ne faisait qu'encourager le mal qu'il eût voulu étouffer, il contenait d'une main ferme le jacobinisme anglais. L'*habeas corpus* fut plus d'une fois suspendu. Les réunions publiques étaient soumises à des entraves sévères.

Le gouvernement obtenait du Parlement le droit d'expulser les étrangers soupçonnés de mauvais desseins, et ce droit ne restait pas sans application. Les écrivains qui publiaient des doctrines contraires à la monarchie et à l'aristocratie étaient proscrits et punis sans miséricorde. Il n'y avait pas de sécurité pour un républicain qui avouait sa croyance politique en déjeunant ou vidant une bouteille dans une taverne. On sortit du fourreau les vieilles armes du Code d'Ecosse contre la sédition, ce Code que les Anglais considéraient comme barbare, ces armes que les gouvernements précédents avaient laissé se rouiller. Des hommes d'un esprit cultivé et de manières élégantes étaient transportés avec les voleurs à Botany-Bay, pour des actes que les juges de Westminster eussent traités de simples délits. Quelques réformistes, d'opinions extravagantes, indiscrets dans leur langage, mais qui n'avaient jamais rêvé de renverser le gouvernement par la force matérielle, furent accusés de haute trahison, et ils n'échappèrent au gibet que parce qu'ils rencontrèrent un jury équitable. Cette sévérité, hautement applaudie alors par les alarmistes, que la peur rendait cruels, sera vue sous un autre jour par la postérité. L'histoire dira que les Anglais qui désiraient une révolution étaient trop peu nombreux pour être redoutables, et formaient d'ailleurs une faction sans armes, sans argent, sans plan arrêté, sans organisation, sans chefs. Fort, comme il l'était, par l'appui de la masse de la nation, Pitt aurait pu aisément réprimer la turbulence d'une minorité mécontente par l'application ferme, mais modérée, des lois ordinaires. Toute l'énergie qu'il montra durant cette époque malheureuse de sa vie fut une énergie hors de

place et de saison. Il fut d'une faiblesse languissante dans sa lutte contre l'étranger, qu'il fallait réellement craindre, et il réserva toute sa vigueur et sa résolution contre l'ennemi domestique, qu'il aurait pu très-bien mépriser.

Il n'est qu'un seul acte de la politique de Pitt, pendant les huit dernières années du dix-huitième siècle, qui mérite les plus sincères éloges. Il fut le premier ministre anglais qui conçut de grands desseins pour l'Irlande. La manière dont la population catholique de ce malheureux pays avait été contenue depuis plusieurs générations lui paraissait cruelle et injuste. Il était trop habile pour ne pas s'apercevoir que, dans une lutte contre les jacobins, les catholiques étaient ses alliés naturels. S'il eût pu faire tout ce qu'il désirait, il est probable qu'une politique sage et libérale eût prévenu la rébellion de 1798. Mais les obstacles qu'il rencontra étaient graves, peut-être insurmontables ; si les catholiques furent jetés dans les bras des jacobins, ce fut plutôt son malheur que sa faute. Il y eut une troisième insurrection des Irlandais contre les Anglais, une insurrection non moins formidable que celles de 1641 et de 1689. Les Anglais restèrent vainqueurs, et Pitt fut forcé, comme l'avaient été avant lui Olivier Cromwell et Guillaume III, de déterminer l'usage à faire de la victoire. Ce n'est que justice pour sa mémoire de dire qu'il conçut un plan si grand et si simple, si équitable et si humain, que ce plan seul suffirait pour lui donner un haut rang parmi les hommes d'Etat. Il résolut de fondre l'Irlande en un seul royaume avec l'Angleterre, et en même temps d'affranchir les laïques catholiques des incapacités civiles, en accordant une allocation au

clergé catholique. S'il avait pu réaliser ces nobles desseins, l'Union eût été une véritable *Union*. Elle se fût inséparablement associée dans l'esprit de la majorité des Irlandais avec la liberté civile et religieuse. Le vieux Parlement de Dublin n'aurait été regretté que par un petit nombre d'intrigants et d'oppresseurs, tandis que la masse de la nation ne s'en fût souvenue qu'avec le mépris dû à la plus tyrannique et à la plus corrompue des assemblées de l'Europe. Mais Pitt ne put exécuter que la moitié de son projet. Il réussit à obtenir le consentement des Parlements des deux royaumes à l'Union ; mais cette réconciliation des races et des sectes, sans laquelle l'Union n'était qu'un mot, ne s'accomplit pas. Pitt avait bien prévu les difficultés qu'il rencontrerait dans le cabinet du roi ; mais il se flattait de l'idée qu'avec de l'adresse et de la prudence il les surmonterait. Malheureusement, il y eut en haut lieu des traîtres et des sycophantes, qui l'empêchèrent de faire les choses à son heure et comme il les entendait. Ils révélèrent prématurément son plan au roi, et le lui révélèrent de la manière la plus propre à irriter et à alarmer un esprit faible et malade. Le roi s'imagina follement que le serment du sacre lui interdisait de refuser son assentiment à un bill qui affranchirait les catholiques de leurs incapacités civiles. Impossible d'argumenter avec lui. En vain Dundas essaya de lui expliquer la question, il fut répondu à Dundas qu'il n'avait qu'à garder pour lui sa métaphysique écossaise. Pitt, et les plus habiles collègues de Pitt, donnèrent leur démission. Il fallut que le roi composât un autre ministère. Cependant, sa colère et son chagrin ramenèrent la maladie qui, plusieurs années auparavant, l'avait rendu

inhabile à remplir ses fonctions royales. Il assembla sa famille, lui lut le serment du couronnement, et dit que la violation de ce serment ferait immédiatement passer le sceptre à la maison de Savoie. Ce ne fut qu'après un interrègne de quelques semaines que le roi recouvra le plein usage de sa pauvre intelligence, et qu'un ministère selon son cœur fut enfin formé.

Les matériaux qu'il lui fallut employer, pour y parvenir, n'étaient ni solides ni brillants. Il ne pouvait avoir recours à ce parti, faible par le nombre, fort par toutes les sortes de talent, qui était hostile à sa politique étrangère et à la politique intérieure du précédent cabinet; car ce parti, quoiqu'il ne fût d'accord avec les derniers conseillers de la couronne sur aucun des points honorés de l'approbation de Sa Majesté, était cordialement du même avis qu'eux sur le seul point qui les avait exposés à la disgrâce. Tout ce que Georges III avait à faire était d'appeler l'arrière-rang du ministère dissous pour en former le premier rang d'un ministère nouveau. A une époque riche entre toutes en talents parlementaires, un cabinet fut composé qui contenait à peine un seul homme que ses talents parlementaires auraient tout juste placé au second rang. Les fonctions les plus importantes de l'Etat furent confiées à une médiocrité laborieuse. Henry Addington fut mis à la tête de la trésorerie. Il avait été un partisan — un partisan héréditaire — de Pitt, et l'influence de Pitt l'avait porté, jeune homme encore, au fauteuil présidentiel de la Chambre des communes. On convenait généralement qu'il était le meilleur président qui eût occupé le fauteuil depuis la retraite d'Onslow. Mais la nature ne l'avait pas doté de facultés bien vigou-

reuses, et la très-honorable position qu'il avait longtemps remplie avec honneur le rendait plutôt impropre à ses fonctions nouvelles. Son rôle avait été de se maintenir impartialement entre les factions rivales. Il n'avait pris aucune part à la guerre de paroles, et c'était avec une déférence marquée que s'adressaient à lui les grands orateurs qui, à sa droite et à sa gauche, tonnaient les uns contre les autres. Lorsque, pour la première fois, il eut à rencontrer de vifs et énergiques antagonistes, qui frappaient fort, sans la moindre cérémonie, ce ne fut pas étonnant s'il se montra embarrassé et gauche, ou si l'air de dignité et d'autorité qu'il avait contracté dans son poste antérieur, et dont il ne se dépouillait pas, le fit paraître ridicule. Malgré cela, il sembla, pendant plusieurs mois, solidement assis. Il était aimé du roi, à qui il ressemblait par son esprit étroit, et envers qui il était plus obséquieux que Pitt n'avait jamais été. La nation fut mise de bonne humeur par une paix avec la France. L'enthousiasme avec lequel les hautes classes et les classes moyennes s'étaient jetées dans la guerre n'existait plus. Le jacobinisme n'était plus formidable; partout une forte réaction s'élevait contre ce qu'on appelait la philosophie athée et anarchique du dix-huitième siècle. Bonaparte, devenu premier consul, était occupé à édifier, avec les ruines des vieilles constitutions, un nouveau clergé et une nouvelle noblesse. On ne soupçonnait pas encore qu'il ne faudrait rien moins que la souveraineté de tout le monde civilisé pour satisfaire son égoïste ambition. Les sages d'Angleterre ne voyaient nulle raison de douter qu'il ne pût être un voisin aussi sûr qu'aucun des monarques de la maison de Bourbon. Le traité d'Amiens

fut donc salué par la majorité du peuple anglais avec les démonstrations d'une joie extravagante. Le nouveau ministre fut momentanément très-populaire. Son infériorité comme orateur était de peu de conséquence, lorsqu'il avait à peine un adversaire devant lui. L'ancienne opposition, charmée de la paix, le voyait d'un bon œil. Une opposition nouvelle avait bien été formée par quelques-uns des anciens ministres. Grenville la dirigeait dans la Chambre des lords, et Windham dans la Chambre des communes. Mais cette opposition pouvait à peine réunir dix voix, et le public ne lui était pas favorable. Les ministres comptaient sur Pitt comme sur leur plus ferme appui. Il ne s'était pas retiré de mauvaise humeur, comme quelques-uns de ses collègues. Il avait même exprimé à ses successeurs tout son respect pour le consciencieux scrupule qui s'était emparé de l'esprit du roi, et avait promis le concours qu'il pourrait leur donner. Hors du Parlement, ses conseils étaient à leur service. Dans le Parlement, il avait pris place sur le banc derrière eux, et, dans plus d'une discussion, il les avait défendus avec un talent bien supérieur au leur. Le roi appréciait la valeur d'un tel concours. Il prit un jour à part le nouveau ministre et l'ancien : « Si nous restons d'accord tous les trois, leur dit-il, tout ira bien. »

Mais il n'était guère possible — la nature humaine étant ce qu'elle est, et plus particulièrement Pitt et Addington étant ce qu'ils étaient — que cette union fût durable. Pitt, sentant sa supériorité, s'imagina qu'à la place qu'il venait de quitter était un mannequin dressé par lui, un mannequin qu'il pouvait gouverner à son gré tant qu'il le laissait là, et qu'il rejetterait de

côté dès qu'il voudrait reprendre son premier rôle. Bientôt, il commença à regretter le pouvoir : il avait été élevé de si bonne heure à l'autorité suprême, il en avait joui si longtemps, qu'elle lui était devenue nécessaire. Ses jours s'écoulaient lentement dans la retraite. Il ne savait pas, comme Fox, oublier les plaisirs et les sources de l'ambition en société d'Euripide ou d'Hérodote. L'orgueil lui interdisait de confier à ses plus intimes amis qu'il lui tardait de redevenir ministre; mais il trouvait étrange, presque ingrat, que ce désir n'eût pas été deviné, qu'il n'eût pas été prévenu même, par celui qu'il regardait comme son représentant.

Addington, de son côté, n'était nullement disposé à descendre. Il nourrissait une illusion très-semblable à celle d'Abou-Hassan dans les Contes arabes. La tête lui tourna pendant son court califat. Il prit son élévation au sérieux, l'attribua à son seul mérite, et se considéra comme un des membres du grand triumvirat des hommes d'Etat d'Angleterre, — comme digne d'être en tiers avec Pitt et Fox.

Tels étant les sentiments du ministre précédent et du ministre actuel, une rupture devenait inévitable, et il ne manqua pas de personnes empressées à hâter violemment cette rupture. Quelques-unes de ces personnes blessèrent l'orgueil d'Addington, en le peignant comme un laquais chargé de garder la place de son maître jusqu'à ce que celui-ci jugeât convenable de rentrer à la Trésorerie. D'autres saisissaient toutes les occasions de le louer aux dépens de Pitt. Pitt avait entrepris une guerre longue, sanglante, ruineuse, malheureuse. Addington avait fait la paix. Pitt avait suspendu les libertés constitutionnelles des Anglais. Ad-

dington leur avait rendu la jouissance de leurs libertés. Pitt avait dissipé les ressources de l'Etat. Addington mettait tous ses soins à les rétablir. Il était quelquefois trop évident que ces compliments faisaient plaisir à Addington. Pitt se montrait froid et réservé. Pendant plusieurs mois, il s'éloigna de Londres. En son absence, ses plus intimes amis, sans tenir compte de ses déclarations, qu'il n'avait aucune plainte à faire et ne désirait nullement revenir au pouvoir, s'évertuaient pour amener un changement de cabinet. Son disciple favori, Georges Canning, jeune, ardent, ambitieux, avec de grands talents et de grandes qualités, mais caractère trop impatient et esprit trop satirique, pour son propre bonheur, n'épargnait aucune peine ni aucune fatigue. Il écrivait, il parlait, il intriguait, il circonvenait un certain nombre de membres ministériels pour leur faire signer une circulaire à l'effet de demander un changement d'administration. Addington et les amis d'Addington étaient le sujet d'une suite de pasquinades. Les partisans du ministre répliquaient avec la même acrimonie, sinon avec le même esprit. Pitt n'aurait pu se tenir tout à fait à l'écart de cette guerre de quolibets qu'en renonçant tout à fait à la politique, et c'est ce qui lui devint bientôt impossible. Si Napoléon s'était contenté de tenir la première place parmi les monarques du continent; si, après avoir atteint à une gloire militaire supérieure à celle de Turenne et de Marlborough, il s'était dévoué à la noble tâche de rendre la France heureuse sous un gouvernement sanctifié par le culte des lois, l'Angleterre aurait pu tolérer plus longtemps un ministère médiocre, mais plein de bonnes intentions. Malheureusement, le traité d'Amiens

venait à peine d'être signé, que l'insatiable ambition et l'insupportable insolence du premier Consul convainquirent la majorité du peuple anglais que la paix si joyeusement accueillie n'était qu'un armistice précaire. A mesure qu'il devint de plus en plus clair qu'on marchait vers une guerre où il s'agirait de la dignité, de l'indépendance et de l'existence même de la nation, chacun regardait avec une inquiétude croissante le cabinet faible et languissant qui aurait à lutter contre un ennemi joignant une puissance plus étendue que celle de Louis le Grand à un génie plus vaste que celui de Frédéric le Grand. Il est vrai qu'Addington aurait pu facilement être un meilleur ministre de la guerre que Pitt, et qu'il n'aurait pu être pire. Mais Pitt avait jeté un charme sur l'esprit public. L'éloquence, le jugement, la calme et dédaigneuse fermeté déployés par lui au Parlement, pendant plusieurs années, avaient persuadé au monde qu'il avait toutes les qualités éminentes qu'il lui eût fallu pour diriger toutes les branches du gouvernement. On s'imaginait encore, après les misérables avortements de Quiberon, de Dunkerque et du Helder, qu'il était le seul homme capable de se mesurer avec Bonaparte. Cette opinion n'était nulle part plus forte que parmi les collègues d'Addington. Telle fut la pression exercée sur lui, qu'il ne put s'empêcher d'y céder; mais, même en cédant, il fit voir combien il était loin de connaître sa véritable place. Sa première proposition fut que quelque seigneur insignifiant serait le premier lord de la trésorerie et le chef nominal du ministère, tandis que le pouvoir réel serait partagé entre Pitt et lui, nommés secrétaires d'Etat. Pitt, comme on devait s'y attendre, refusa de discuter un pareil plan, et en

parla avec un rire amer. « Quelle est la secrétairerie qui vous a été offerte? lui demanda son ami Wilberforce. — En vérité, répondit Pitt, je n'ai pas eu la curiosité de le savoir. » Addington eut peur, et, diminuant ses prétentions, il offrit de remettre la trésorerie à Pitt, à condition qu'il n'y aurait pas de changements essentiels dans le cabinet. Pitt ne voulut rien écouter de ces conditions. Survint ensuite une dispute, comme il en naît fréquemment des négociations verbales, alors même que les négociateurs sont gens d'honneur. Pitt raconta les choses d'une manière, Addington d'une autre, et, quoique les différences des deux récits ne fussent pas de nature à se faire accuser réciproquement d'une violation volontaire de la vérité, on fut très-irrité d'un côté comme de l'autre.

Dans l'intervalle, la querelle avec le premier Consul était devenue critique. Le 16 mars 1803, le roi invita la Chambre des communes, par un message, à le seconder contre les empiétements ambitieux de la France, et, le 28, la Chambre prit le message en considération.

Il y avait plusieurs mois que Pitt vivait dans la retraite. Les élections générales avaient eu lieu depuis que sa voix avait retenti dans la Chambre des communes, et deux cents membres nouveaux ne l'avaient jamais entendu. On savait que dans cette occasion il serait sur son banc, et la curiosité était vivement excitée. Malheureusement les rapporteurs de la presse, par suite de quelque méprise, furent exclus ce jour-là de la galerie, de sorte que les journaux ne donnèrent qu'un maigre compte rendu de la séance; mais il existe encore divers rapports de ce qui s'y passa, et le plus intéressant de ces rapports se trouve dans une lettre non

publiée, écrite par un très-jeune membre des communes, John William Ward, qui devint lord Dudley. Lorsque Pitt se leva, il fut accueilli avec de vifs applaudissements, qui éclatèrent plus vivement encore à chaque période de son discours. La péroraison fut, dit-on, une des plus animées et des plus magnifiques qu'on eût jamais entendues au Parlement. « Le discours de Pitt, écrivait Fox quelques jours après, a été très-admiré et très-justement. Je crois que c'est le meilleur qu'il ait fait dans ce genre. » Le débat fut ajourné; et à la seconde séance, Fox répliqua par une harangue qui laissait la victoire de l'éloquence indécise, comme furent forcés de le reconnaître les *pittites* les plus ardents. Addington fit une pitoyable apparition entre les deux grands rivaux; et l'on remarqua que Pitt, tout en exhortant les communes à soutenir résolûment le gouvernement exécutif contre la France, ne dit pas un mot qui exprimât son estime ou son amitié pour le premier ministre.

La guerre fut bientôt déclarée. Le premier Consul menaça d'envahir l'Angleterre à la tête des vainqueurs de la Belgique et de l'Italie. Un camp fut organisé de l'autre côté du détroit, près de Boulogne. Toute la population britannique se serait levée comme un seul homme pour la défense du sol. En cette conjoncture, comme dans quelques autres conjonctures de l'histoire d'Angleterre, la conjoncture de 1660, par exemple, et la conjoncture de 1688, tous les sincères patriotes se montrèrent généralement disposés à oublier leurs vieilles querelles, et à serrer d'une main amicale celle de tout Anglais prêt à concourir au salut du pays. Une coalition de tous les hommes éminents aurait été, en ce

moment, aussi populaire que la coalition de 1788 avait été impopulaire. Seul de tout son royaume, le roi regardait complaisamment un cabinet où ne se trouvait aucun homme qui lui fût supérieur en intelligence; et plutôt que d'appeler au pouvoir quelques-uns de ses plus habiles sujets, il les aurait volontiers exclus tous.

Quelques mois s'écoulèrent avant que les divers partis, réunis par la haine et le mépris contre le ministère, parvinssent à se mettre d'accord entre eux. Mais, au printemps de 1804, il devint évident que le plus faible des ministères aurait à se défendre contre la plus forte des oppositions, une opposition composée de trois oppositions, dont chacune séparément aurait été formidable par le talent, et qui, associées, étaient aussi formidables par le nombre. Le parti qui s'était déclaré contre la paix avec Grenville et Windham à sa tête, et le parti qui s'était déclaré contre le renouvellement de la guerre avec Fox pour chef, pensèrent également que les hommes actuellement au pouvoir étaient incapables soit de faire une bonne paix, soit de diriger une guerre vigoureuse. Pitt avait, en 1802, parlé pour la paix contre le parti de Grenville, et il avait, en 1803, parlé pour la guerre contre le parti de Fox. Mais relativement à la force du cabinet, et surtout de son chef, pour la conduite des grandes affaires, il pensait absolument comme Fox ou Grenville. On trouva facilement des questions sur lesquelles tous les ennemis de l'administration pouvaient agir dans une entente encordiale. L'infortuné premier lord de la trésorerie, qui, pendant les premiers mois de son pouvoir, avait été soutenu par Pitt d'un côté, par Fox de l'autre, eut maintenant à répondre à Pitt, et ce fut Fox qui lui répliqua. Deux vifs débats,

suivis d'un vote, le dégoûtèrent de son poste ; on sut aussi que la Chambre haute lui était plus hostile encore que la Chambre basse ; que les pairs représentatifs de l'Ecosse hésitaient; qu'il y avait des symptômes de mutinerie au banc des évêques. Dans le cabinet même régnait la discorde et pire que la discorde, la trahison. Il n'y avait plus qu'à céder. Le cabinet fut dissous, et la tâche d'en former un fut confiée à Pitt.

Pitt pensait que jamais occasion plus belle ne s'était présentée, une occasion comme il ne s'en présenterait peut-être plus, de réunir, à des conditions honorables, tous les talents éminents du royaume. Les passions provoquées par la Révolution française étaient éteintes. La démence du novateur et la démence de l'alarmiste avaient également fait leur temps. Le jacobinisme et l'antijacobinisme étaient passés de mode ensemble. Le politique le plus libéral convenait que ce n'était pas un moment propice pour des plans de réforme parlementaire; et l'homme d'Etat le plus conservateur ne pouvait prétendre qu'il fût besoin de lois d'exception et de suspension de la liberté individuelle. La grande lutte pour l'indépendance et l'honneur national absorbait tous les esprits ; et ceux qui étaient d'accord, relativement au devoir de pousser cette lutte avec vigueur, pouvaient bien renvoyer à une saison plus convenable toutes les disputes sur des sujets comparativement insignifiants. Sous l'influence de ces considérations, Pitt aurait voulu comprendre dans son ministère toutes les hautes capacités du pays. Se réservant la trésorerie, il proposa de donner à Fox une part de pouvoir presque égale à la sienne.

Plan excellent..., mais le roi ne voulut pas en en-

tendre parler. Esprit lourd, obstiné, rancuneux, et, en ce temps-là, à moitié insensé, il refusa positivement d'admettre Fox à son service. Il accepterait n'importe quel autre whig, même parmi ceux qui étaient allés aussi loin que Fox, ou plus loin que Fox, dans ce que Georges III considérait comme du jacobinisme. Il accepterait gracieusement Sheridan, Grey, Erskine ; mais Fox jamais. Pitt passa plusieurs heures à raisonner le roi : vains efforts ! il avait affaire à une antipathie opiniâtre. On ne peut douter que Pitt ne fût parfaitement sincère ; mais ce n'était pas assez d'être sincère, il eût fallu être résolu. S'il s'était déclaré bien déterminé à ne pas être ministre sans Fox, l'obstination royale eût fléchi comme elle fléchit quelques mois plus tard, quand elle eut devant elle l'inébranlable fermeté de lord Grenville. Ce fut Pitt qui céda dans une heure funeste. En consentant à se priver de la coopération de son illustre rival, il se berçait de cet espoir qu'il aurait encore d'amples éléments pour former un ministère fort. Cet espoir fut cruellement trompé. Fox supplia ses amis de laisser de côté toute considération personnelle, et déclara qu'il appuierait de tout cœur un ministère capable et patriotique, dont il serait lui-même exclu. Non-seulement ses amis, mais encore Grenville et les adhérents de Grenville répondirent tous que la question n'était pas personnelle ; qu'il y allait d'un grand principe constitutionnel et qu'ils n'entreraient dans aucune combinaison, tant qu'un homme aussi éminent et aussi utile au pays serait tenu à l'écart, uniquement parce qu'il n'était pas aimé à la cour. Il ne restait plus à Pitt qu'à composer un cabinet avec les débris de la débile administration d'Addington. Le petit cercle de ses adhérents

personnels lui fournit quelques utiles auxiliaires, particulièrement Dundas, qui avait été créé vicomte Melville, lord Harrowby et Canning.

Ce fut sous ces tristes auspices que Pitt revint au pouvoir. Toute l'histoire de son second ministère répondit à ce début. Presque tous les mois apportaient la nouvelle d'un nouveau désastre ou d'une nouvelle humiliation. A la guerre avec la France s'ajouta une guerre avec l'Espagne. L'opposition était nombreuse, habile et active, tandis que le ministre perdit bientôt ses plus utiles collègues. La maladie le priva de lord Harrowby. On découvrit que lord Melville s'était laissé aller à une très-coupable facilité dans des transactions relatives à la fortune publique. Il fut censuré par la Chambre des communes, forcé de remettre son portefeuille, renvoyé du Conseil privé et accusé de malversations criminelles. Ce fut un coup fatal pour Pitt. Il en éprouva une profonde douleur, dit-il au Parlement; et en prononçant le mot *douleur*, sa lèvre frémit, sa voix se troubla; il s'arrêta, et ses auditeurs crurent qu'il allait fondre en larmes. De pareilles larmes, versées par lord Eldon, n'auraient provoqué que le rire. Versées par le sensible et sincère Fox, elles eussent fait naître la sympathie, sans causer la surprise. Mais une larme de Pitt aurait été quelque chose de tristement solennel. Il contint son émotion, cependant, retrouva son calme et poursuivit avec sa majesté habituelle.

Les embarras qui lui furent suscités l'obligèrent d'avoir recours à divers expédients. Addington se laissa persuader de rentrer dans le cabinet avec le titre de pair; mais ce collègue n'apporta aucune nouvelle force à Pitt. Malgré les apparences d'une réconciliation, il

lui fut impossible de pardonner le passé. Après s'être montré jaloux et susceptible, il finit par se retirer. Une autre fois, Pitt renouvela la tentative de surmonter l'aversion de son maître pour Fox, et le bruit courut que l'obstination du monarque cédait peu à peu. Mais déjà il était difficile au ministre de dissimuler, aux yeux du public, le déclin de sa propre santé et la continuelle anxiété qui lui rongeait le cœur. L'insomnie assiégeait ses nuits. Les aliments ne nourrissaient plus son corps. Tous ceux qui passaient à côté de lui dans le Parc, tous ceux à qui il donnait rendez-vous à Downing-street, étaient frappés de sa physionomie et de ce mélancolique regard des dernières années de sa vie, souvent décrit avec émotion par Wilberforce, qui l'appelait le *regard d'Austerlitz.*

Cependant, la vigoureuse intelligence de Pitt et son intrépide hauteur restaient inaltérables : il jouait la fortune de l'Europe ; par une dernière combinaison de cette grande partie, il avait réussi à former une nouvelle coalition puissante contre l'ascendant français. Les forces réunies de l'Autriche, de la Russie et de l'Angleterre pouvaient, espérait-il, opposer une insurmontable barrière à l'ambition de l'ennemi commun. Mais le génie de Napoléon prévalut. Pendant que les troupes anglaises se préparaient à s'embarquer pour l'Allemagne, pendant que les Russes arrivaient lentement de la Pologne, Napoléon, avec une rapidité sans exemple dans la guerre moderne, transportait cent mille hommes des bords de l'Océan à la Forêt-Noire, et forçait une grande armée autrichienne à mettre bas les armes. Aux premières rumeurs de la victoire d'Ulm, Pitt se refusa à ajouter foi à cette catastrophe. Il s'irrita

des alarmes de ceux qui l'entouraient : « N'en croyez pas un mot, dit-il, c'est une fiction. » Le lendemain, il reçut un journal hollandais qui contenait la capitulation. Il ne savait pas le hollandais : c'était un dimanche et les bureaux étaient fermés. Il porta le journal à lord Malmesbury, qui avait été ambassadeur en Hollande, et lord Malmesbury le lui traduisit. Pitt essaya de faire bonne contenance; mais le coup était trop fort, et il quitta lord Malmesbury avec la mort dans les yeux.

A la nouvelle de la bataille de Trafalgar, qui arriva quatre jours plus tard, il sembla revivre un moment. Quarante-huit heures après que cette glorieuse et triste journée avait été annoncée au pays eut lieu l'inauguration d'un lord-maire; et Pitt dîna à Guild-Hall. Sa popularité baissait; mais, en cette occasion, la multitude, exaltée par la récente victoire, lui fit un accueil enthousiaste, détela ses chevaux à Cheapside et traîna sa voiture jusqu'à King-street. On lui porta un toast au banquet : il remercia par deux ou trois de ces phrases solennelles, familières à son éloquence. Ceux qui les entendirent les gravèrent dans leur cœur ; car c'étaient les dernières paroles qu'il devait prononcer en public : « Espérons, dit-il, que l'Angleterre, après s'être sauvée elle-même par son énergie, pourra sauver l'Europe par son exemple. »

Ce n'était qu'un point d'arrêt momentané. Austerlitz compléta bientôt Ulm. Dans les premiers jours de décembre, Pitt s'était retiré à Bath, avec l'espoir d'y retrouver des forces pour la session prochaine. Il languissait sur son sofa, quand arriva la nouvelle qu'une bataille décisive avait été livrée et perdue en Moravie;

que la coalition était dissoute; que le continent était aux pieds de la France. Pitt s'affaissa sous le choc. Deux jours après, il était si amaigri que ses plus intimes amis avaient peine à le reconnaître. Il partit de Bath à petites journées, et le 11 janvier 1806 rentra dans sa villa de Putney. Le Parlement s'assemblait le 21. Le 20, devait avoir lieu le dîner parlementaire dans l'hôtel du premier lord de la trésorerie, à Downing-street, etc. Les cartes d'invitation étaient déjà expédiées; mais les jours du grand ministre étaient comptés. Il n'avait plus qu'une chance pour prolonger sa vie, une faible chance, en résignant sa place et passant quelques mois dans un profond repos. Ses collègues lui rendaient de très-courtes visites et évitaient soigneusement les entretiens politiques. Mais cet esprit, accoutumé au commandement, ne pouvait, même dans cette extrémité, abandonner une espérance qu'il était le seul à ne pas croire vaine.

Le jour où il fut transporté dans sa chambre à Putney, le marquis de Wellesley, qu'il aimait depuis longtemps, qu'il avait nommé gouverneur de l'Inde, et dont l'administration avait été habile, énergique et heureuse, débarquait à Londres, après une absence de huit années. Les deux amis se revirent encore une fois. Ce fut une entrevue affectueuse et un dernier adieu. Pitt ne semblait pas se douter que ce fût un dernier adieu; il s'imaginait aller mieux : il parla de divers sujets avec bonne humeur et d'un air serein. Il fit l'éloge, un éloge sincère et raisonné, d'Arthur, le frère de Wellesley. « Je n'ai jamais, dit-il au marquis, rencontré un militaire avec lequel on pût causer d'une manière si satisfaisante. » L'excitation et l'effort de cette entrevue

avaient épuisé les forces du malade. Il s'évanouit, et lord Wellesley s'éloigna, convaincu que le dénoûment était proche.

Cependant les membres du Parlement se pressaient de se rendre à Londres. Les chefs de l'opposition se réunirent pour délibérer sur la marche à suivre le premier jour de la session. Il était aisé de deviner quel serait le langage du discours de la couronne et de l'adresse proposée en réponse à ce discours. On avait préparé un amendement pour blâmer la politique du gouvernement, et il devait être proposé à la Chambre des communes par lord Henry Petty, jeune seigneur qui avait déjà conquis dans l'estime de son pays cette place qu'il conserve encore au bout d'un demi-siècle[1]. A lord H. Petty, il répugnait néanmoins de se mettre en avant, comme l'accusateur d'un homme devenu incapable de se défendre lui-même. Lord Grenville, qui avait été informé par lord Wellesley de la situation de Pitt et en avait été très-affecté, recommanda avec sincérité des ménagements; Fox, avec sa générosité et sa bonté caractéristiques, parla dans le même sens : *Sunt lacrymæ rerum*, dit-il pour exprimer sa pitié en faveur de son rival mourant, *et mentem mortalia tangunt*. Le premier jour de la session se passa donc sans débat.

Ce soir-là, le bruit courut que Pitt était mieux; mais le lendemain matin, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. Les hautes facultés dont il avait été

[1] Aujourd'hui le marquis de Lansdown. Lord Lansdown devint chancelier de l'Echiquier, en 1806, dans le ministère dit *ministère de tous les talents*. De nos jours, il a été deux fois président du Conseil. Il est en quelque sorte aujourd'hui le chef honoraire du parti whig.

trop fier commençaient à tomber. Son vieux précepteur et son ami, l'évêque de Lincoln, l'informa de son danger, et lui adressa toutes les exhortations religieuses que pouvait entendre une intelligence obscurcie déjà par les ombres du tombeau. On fit des contes sur les sentiments de dévotion que le mourant aurait exprimés. Mais ces contes n'obtinrent aucun crédit sur ceux qui le connaissaient. Wilberforce déclara impossible qu'ils fussent vrais. « Pitt, ajouta-t-il, est un homme qui a toujours évité de s'expliquer sur ces matières, quelle que fût sa pensée. » Dans mainte harangue de banquet, dans mainte élégie des rimailleurs de Grub-street, dans les déclamations académiques et les poëmes couronnés à l'université, on répéta que le grand ministre était mort en s'écriant : « O mon pays ! » C'est une fable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les derniers mots qu'il prononça, quand il savait encore ce qu'il disait, furent des exclamations sur la situation alarmante des affaires publiques. Pitt expira le 23 janvier 1806, vingt-cinquième anniversaire du jour où il avait pris possession de son siége au Parlement. Il était dans sa quarante-septième année, et avait été pendant dix-neuf ans premier lord de la trésorerie, premier ministre. Depuis l'établissement du gouvernement parlementaire en Angleterre, aucun homme d'Etat n'avait exercé si longtemps l'autorité suprême. Walpole, il est vrai, fut plus de vingt ans premier lord de la trésorerie ; mais ce ne fut qu'après avoir été assez longtemps premier lord de la trésorerie que Walpole devint en réalité premier ministre.

Un membre de la Chambre des communes proposa de décerner à Pitt l'honneur de funérailles publiques

et d'un monument. Cette motion fut combattue par Fox dans un discours qui mérite d'être étudié comme un modèle de bon goût et de nobles sentiments. Jamais orateur ne s'imposa un devoir plus pénible; mais Fox s'en acquitta avec une urbanité et une délicatesse qui furent reconnues par les amis du défunt. Une majorité de 288 votants contre 89 fit passer la motion.

Le 22 février fut le jour fixé pour les funérailles. Le corps resta exposé pendant deux jours dans la Chambre peinte, avant d'être porté en grande pompe au transept nord de l'abbaye de Westminster. Un cortége splendide de princes, de nobles titrés, d'évêques et de conseillers privés suivit le cercueil. On avait préparé la tombe de Pitt près de celle où reposait son illustre père, et à quelques pas du lieu où devait bientôt être enseveli son rival. La tristesse des assistants exprimait plus qu'un deuil ordinaire; car celui qu'ils inhumaient ainsi avait succombé à des anxiétés et à des chagrins dont chacun des survivants ne pouvait s'empêcher d'avoir sa part. Wilberforce, qui tenait la bannière devant le corbillard, décrivit la cérémonie avec une émotion profonde. Au moment où le cercueil descendait sous les dalles, la figure d'aigle de Chatham sembla plonger un regard consterné dans le sombre caveau qui allait recevoir tout ce qui restait de tant de puissance et de tant de gloire.

Les divers partis de la Chambre des communes votèrent unanimement la somme de quarante mille livres sterling pour satisfaire les créanciers de Pitt. Quelques-uns de ses admirateurs représentèrent comme une circonstance très-honorable la dette qu'il laissait après lui; mais les hommes sensés seront probablement d'une

opinion différente. Mieux vaut, sans doute, qu'un grand ministre pousse à l'excès son mépris de l'argent que de salir ses mains par des profits illégitimes. Mais est-il bien, est-il convenable de la part d'un homme à qui son pays fit un revenu plus que suffisant pour son bien-être et sa dignité, est-il bien convenable que cet homme lègue à son pays une dette, résultat de sa négligence et de ses profusions? Comme premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Echiquier, Pitt n'eut jamais moins de six mille livres sterling par an, outre une excellente maison. En 1792, l'amicale importunité du roi le força d'accepter, sa vie durant, les fonctions de gardien des cinq ports, avec près de quatre mille livres sterling par an de plus. Il n'avait ni femme, ni enfant : il n'avait pas de parents nécessiteux; il n'avait pas de goûts dispendieux; il n'avait pas eu à régler les longs mémoires d'une élection. S'il eût seulement consacré un quart d'heure par semaine à établir sa dépense, il l'aurait contenue dans des bornes raisonnables. Ou, s'il n'avait pas même un quart d'heure par semaine pour le faire lui-même, il avait de nombreux amis, habiles hommes d'affaires, qui auraient été fiers de lui servir d'intendants. Un de ces amis, chef d'une grande maison de commerce dans la Cité, essaya de mettre de l'ordre dans la maison du ministre, mais en vain : il trouva que le gaspillage de la domesticité était fabuleux. Le mémoire du boucher accusait neuf quintaux de viande par semaine. La consommation de la volaille, du poisson, du thé était en proportion. Le caractère de Pitt eût été plus digne si, au désintéressement de Périclès et du pensionnaire de Witt, il eût joint leur noble frugalité.

La mémoire de Pitt a été bien souvent attaquée, tantôt justement, tantôt injustement ; mais elle a beaucoup moins souffert de ses critiques que de ses apologistes; car pendant longtemps son nom a servi de cri de ralliement à une classe d'hommes avec lesquels, à une de ces époques de crise épouvantable qui confondent toutes les distinctions ordinaires, il fit accidentellement et transitoirement cause commune, mais auxquels, sur presque toutes les grandes questions de principes, il était diamétralement opposé.

Les ennemis de la réforme parlementaire s'appelaient *pittites,* ne voulant pas se rappeler que Pitt fit trois motions en faveur de la réforme parlementaire, et que, quoiqu'il pensât que cette réforme ne pouvait convenablement s'accomplir au milieu des passions allumées par la Révolution française, il ne prononça jamais un mot qui indiquât qu'il ne fût pas prêt à reproduire la question une quatrième fois en un moment plus opportun. Le toast de la *suprématie protestante* était proposé, le jour anniversaire de la naissance de Pitt, par une bande de *pittites* qui ne pouvaient ignorer que Pitt avait donné sa démission parce qu'il n'avait pu faire voter l'émancipation catholique. Les défenseurs de l'acte du *test* s'intitulaient *pittites*, tout en sachant bien que Pitt avait fait valoir auprès de Georges III des raisons sans réplique pour abolir l'acte du *test*. Les adversaires du libre échange se disaient *pittites,* quoique Pitt fût plus profondément pénétré des doctrines d'Adam Smith que Fox ou Grey. Les négriers eux-mêmes invoquaient le nom de Pitt, qui n'avait jamais déployé plus d'éloquence que lorsqu'il parla sur les malheurs des noirs. Ce Pitt mythique, qui ressemble

au vrai Pitt comme le Charlemagne de l'Arioste ressemble au Charlemagne d'Eginhard, a fait son temps. L'histoire vengera le Pitt réel des calomnies déguisées sous le masque de l'adulation, et le montrera tel qu'il était : — ministre d'un immense talent, d'intentions honnêtes, d'opinions libérales, possédant par excellence toutes les qualités morales et intellectuelles propres au rôle de chef parlementaire, et capable de diriger avec prudence et modération le gouvernement d'un pays prospère et tranquille; mais au-dessous des circonstances terribles et extraordinaires comme celles qui l'exposèrent à s'égarer gravement, tant du côté de la faiblesse que du côté de la violence.

FIN.

00580453

TABLE.

Avant-propos. v
Lord Macaulay. ix
Milton. 1
John Bunyan. 75
Atterbury. 115
Samuel Johnson. 145
Les deux Walpole. 203
Olivier Goldsmith 261
William Pitt. 289

Paris. — Typographie Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHARLES-QUINT

CHRONIQUE

DE SA VIE INTÉRIEURE ET DE SA VIE POLITIQUE

DE SON ABDICATION

ET DE

SA RETRAITE DANS LE CLOITRE DE YUSTE

PAR M. AMÉDÉE PICHOT.

EXTRAIT DE L'AVANT-PROPOS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU LIVRE, DU HÉROS ET DE L'AUTEUR.

I

« Si doy la rienda al discurso,
No se, vive Dios, no se,
Ni que tengo de dudar
Ni que tengo de creer. »

CALDERON.

Le volume que je publie aujourd'hui doit être suivi d'un autre intitulé : HISTOIRE DE LA LUTTE DE CHARLES-QUINT CONTRE LE SULTAN DES TURCS, LES PAPES DE ROME ET LES ROIS TRÈS-CHRÉTIENS. C'est annoncer que Charles-Quint et Soliman seront les deux figures saillantes du tableau, et que, sur le second

Digitized by Google

plan, pâliront un peu celles de François Ier, de Henri II, de Léon X, de Clément VII et de Paul IV. Si j'ajoutais à mon titre les noms de Luther et d'Henri VIII, ce serait le programme d'une histoire aussi étendue que celle de Robertson; mais je n'ai pas l'ambition de refaire cet ouvrage, qui restera malgré ses inexactitudes. Les limites du mien seront beaucoup plus étroites, quoique je me propose d'y comprendre, dans une espèce d'épilogue, la bataille de Lépante, glorieuse journée où l'Europe entière, ralliée sous le pavillon du fils de Charles-Quint, donna enfin raison à sa politique. Je contemplais récemment encore, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, les étendards conquis sur les Turcs, et je me disais que ce n'était pas à Rome, mais sur le mausolée de l'Escurial, que don Juan d'Autriche et, après lui, Sobieski, auraient dû suspendre ces trophées, comme un hommage au monarque dont la pensée les inspira et triompha avec eux.

Voilà le point de vue où je me placerai dans une narration suivie des faits et gestes de Charles-Quint. La première partie du présent ouvrage ouvre déjà ce point de vue, et y prépare mes lecteurs par des esquisses auxquelles se mêle assez de polémique pour que l'auteur risque de paraître avoir entrepris une campagne contre les historiens qui ont déjà traité le même sujet que lui, encore plus que contre les antagonistes de son héros. Je ne m'en défends pas. Les juges du camp décideront si je suis resté maître du terrain. Mais il était essentiel pour moi de restituer à Charles-Quint

son vrai caractère, de le réhabiliter en quelque sorte moralement, avant de raconter l'épisode le plus héroïque de son règne. Bref, j'ai essayé de dire ce qu'il fut avant de dire ce qu'il fit. Mon point de départ deviendra désormais celui des historiens français et étrangers qui voudront refaire une histoire de Charles-Quint ou de François Ier.

Tous les traits de la nouvelle physionomie morale que j'attribue à Charles-Quint se trouvent dessinés dans la masse des documents exhumés récemment des archives espagnoles, belges, allemandes, etc., etc.; ils se trouvent dans ces lettres et ces pièces diplomatiques, où le grand empereur du seizième siècle nous apparaît enfin tel qu'il fut sur le trône, entouré de ses hommes d'Etat et de ses capitaines, — tel qu'il fut chez les moines hiéronymites, au milieu des serviteurs qui se dévouèrent à être les courtisans de sa solitude. Ces documents ne sont pas tous publiés encore; j'ai pu obtenir, par extraits sinon intégralement, une communication obligeante de quelques-uns de ceux qui restent inédits, et j'y ai glané quelques faits nouveaux dont j'ai tiré parti dans mon travail; mais le mérite que j'ose souvent revendiquer, et que l'historien Prescott m'a fait l'honneur de reconnaître dans son *Histoire de Philippe II*, c'est d'avoir le premier donné à ces faits nouveaux, comme aux faits depuis longtemps connus, leur vraie couleur et leur interprétation logique. Si le Charles-Quint de cette chronique n'est plus le souverain impeccable de ses anciens historiographes et panégyristes, il n'est pas davantage

Digitized by Google

l'ambitieux sans scrupule, l'hypocrite impassible, le libertin usé par la débauche, le dévot que la superstition ou les remords ont fait tomber en démence, comme le représentent tant d'auteurs estimables d'ailleurs. Malgré ses faiblesses d'homme et ses fautes de roi, que je n'ai pas dissimulées, je crois que mes lecteurs admireront encore dans Charles-Quint une des grandes intelligences de la civilisation moderne, le politique conséquent — et en même temps (révélation qui n'est pas la moins curieuse) le cœur le plus romanesque, le chevalier le plus respectueux pour les dames et le mari le plus fidèle, lui « le contemporain de François Ier avec ses maîtresses et de Henri VIII avec ses femmes. »

OUVRAGES DE M. AMÉDÉE PICHOT.

Charles-Quint. *Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique, de son abdication, et de sa retraite dans le cloître de Yuste.* 1 vol. in-8°.

Histoire de Charles-Edouard, précédée d'une histoire des *Rivalités de l'Angleterre et de l'Ecosse.* 4e édition, revue, corrigée et augmentée de pièces inédites. 2 vol. in-8°. — Prix : 15 francs.

Le dernier roi d'Arles, précédé d'un Essai historique et comprenant les légendes du Lion, du Cheval, de la Tarasque, etc., etc. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50 c.

Les Poëtes amoureux, 1 vol. in-8°.

M. de L'Etincelle ou **Arles et Paris.** 2 vol. in-8° (ouvrage épuisé).

L'Ecolier de Walter Scott, romans littéraires et biographiques.

Voyages historiques et littéraires en Angleterre et en Ecosse. 3 vol. in-8° (ouvrage épuisé).

L'Irlande et le pays de Galles, avec un portrait d'O'Connell (Complément des Voyages historiques et littéraires en Angleterre et en Ecosse). 2 vol. in-8°. — Prix : 15 francs.

Voyages pittoresques d'Ecosse. 1 vol. in-4°, orné de soixante vues par M. Pernot, et de douze sujets par MM. Paul Delaroche, Eugène Lamy et Bonington.

Sir Charles Bell. *Histoire de sa vie et de ses travaux.* 1 vol. in-18.

Le même ouvrage traduit en anglais par M. W. Cole.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google